



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

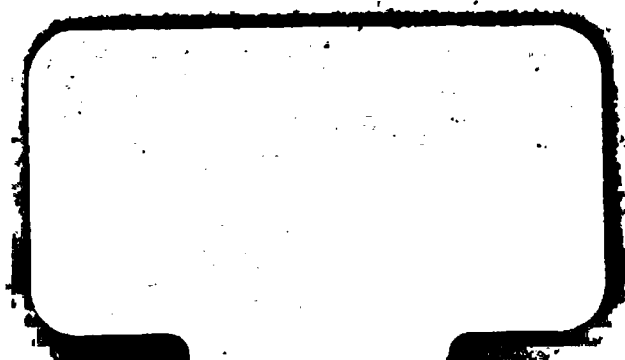
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

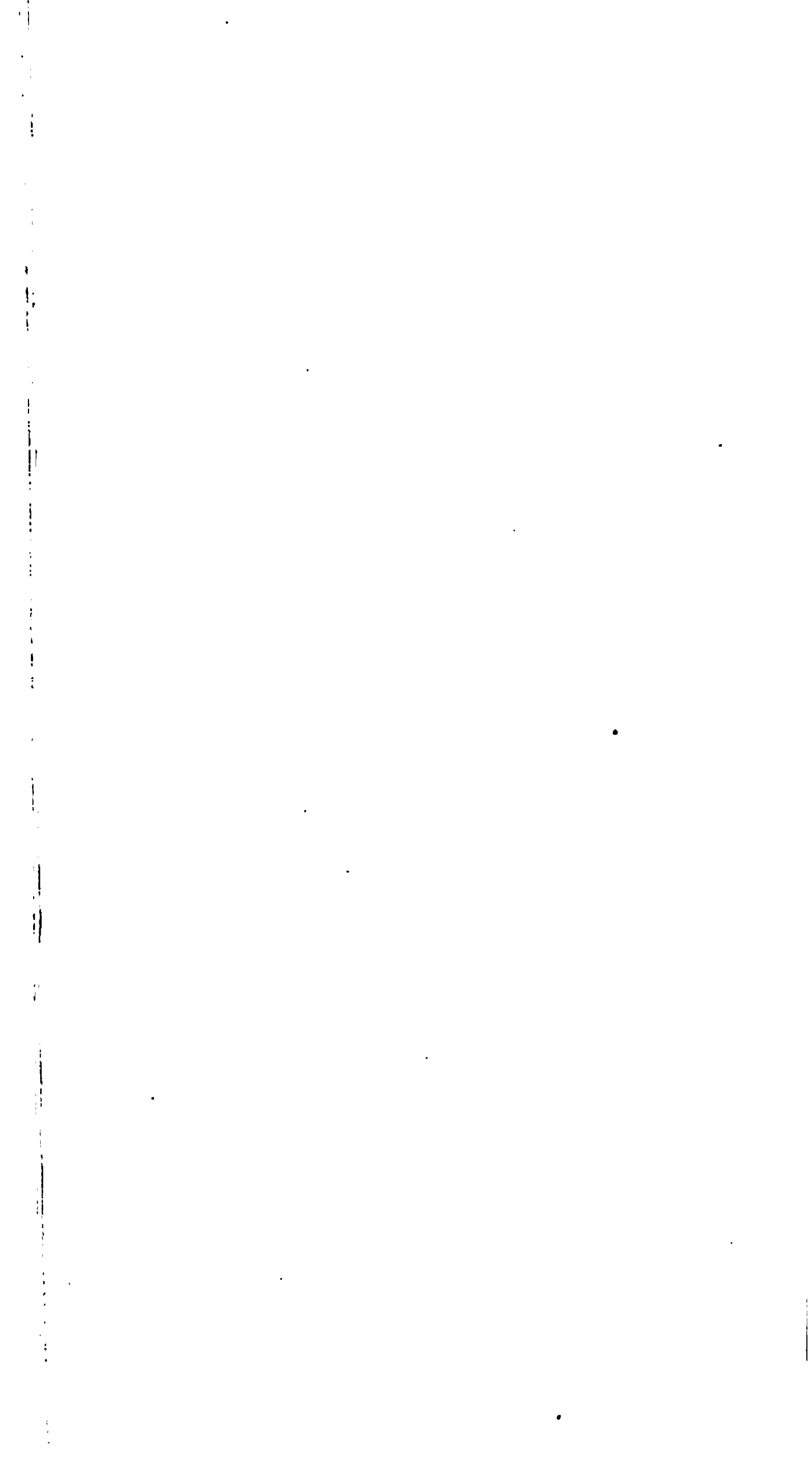
À propos du service Google Recherche de Livres

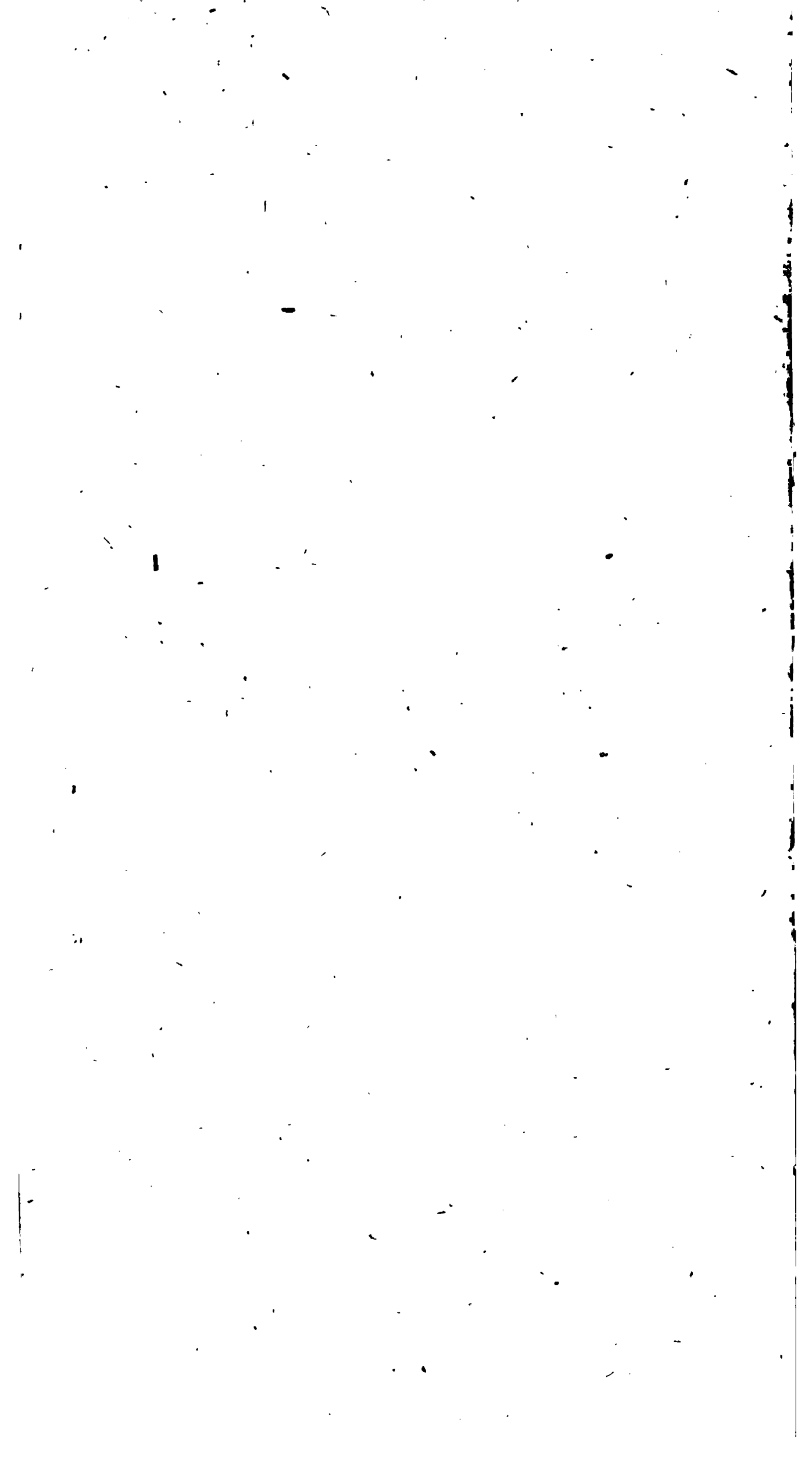
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



La Elettronica

BWA





HISTOIRE

DE L'EMPEREUR

JOVIE N.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10.

11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20.

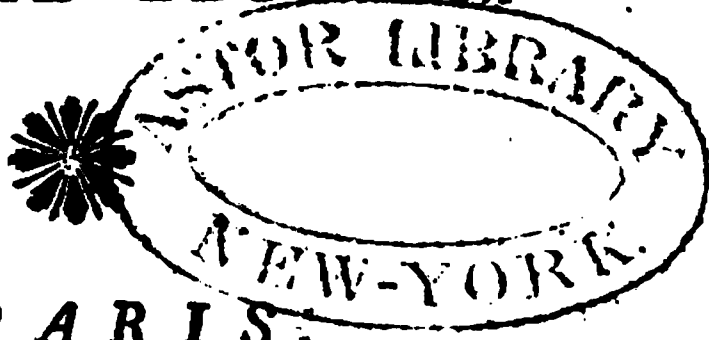
21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30.

31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40.

HISTOIRE DE L'EMPEREUR JOVIEN, ET TRADUCTIONS DE QUELQUES OUVRAGES DE L'EMPEREUR JULIEN.

*Par M. l'Abbé DE LA BLETTERIE,
Professeur d'Eloquence au College Royal,
& de l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles-Lettres.*

NOUVELLE ÉDITION.

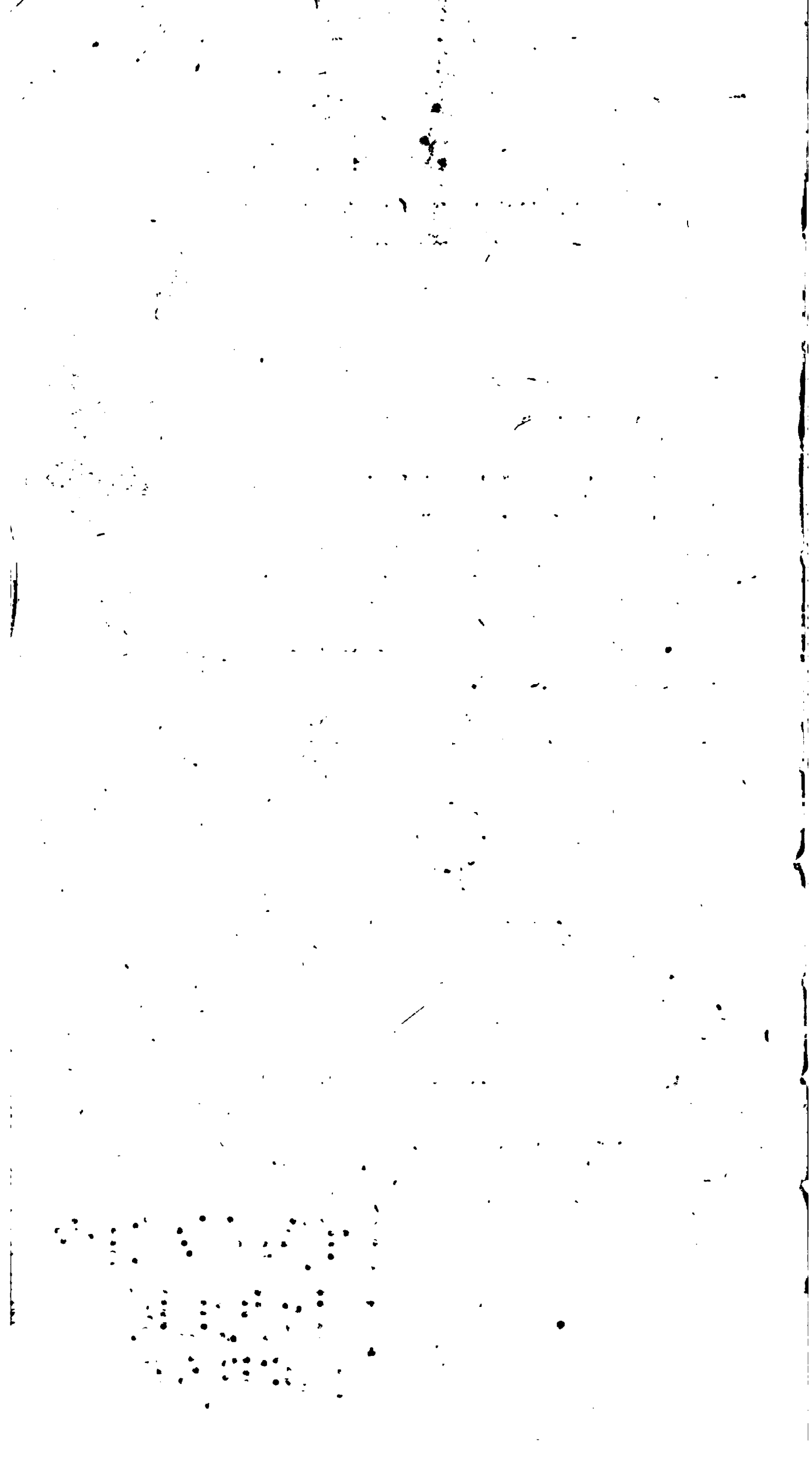


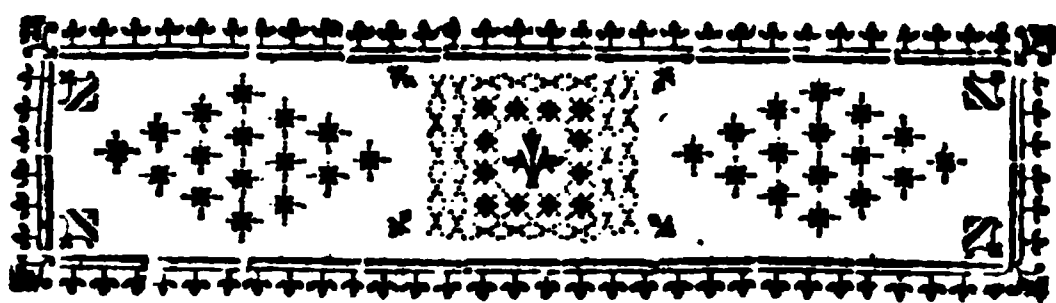
A PARIS;

Chez { BROCAS, rue Saint-Jacques;
la Veuve DESAINT, rue du Foin;
DELALAIN, rue de la Comédie Française;
NYON aîné, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.





PRÉFACE.

COMME l'empire & la religion se trouvent à la mort de Julien dans un état de crise , qui pique la curiosité du lecteur , la vie de ce prince resteroit en quelque sorte imparfaite , si on n'y joignoit l'histoire de Jovien. Quoique celui-ci n'ait régné que peu de mois , & que dans notre siècle , où la singularité toute seule pourroit tenir lieu de mérite, sa personne doive être moins intéressante que celle de son prédécesseur , j'ose dire que son histoire offre des faits mémorables , & fournit plus à la réflexion que les longs regnes de beaucoup d'autres souverains.

Deux événemens singuliers la caractérisent , l'un en bien & l'autre en mal : je veux dire le rétablissement du christianisme , que l'on voit remonter sur le trône des Césars pour n'en plus descendre ; & ce funeste traité de paix qui annonce & commence la chute de la grandeur romaine. C'est ainsi que celui qui habite dans les cieux

se joue des desseins de ses ennemis. Julien se flattoit de rendre à l'empire son ancienne splendeur. Il avoit ou paroissoit avoir la plupart des qualités nécessaires pour l'exécution de ce projet : & il faut que l'imprudence de Julien soit la cause ou du moins l'occasion de la ruine de l'empire. Julien se promettoit d'éteindre la religion chrétienne : mais la providence avoit arrêté qu'il seroit le dernier empereur payen. La guerre qu'il faisoit à Sapor étoit le préparatif de celle qu'il méditoit contre nous. Il croyoit que la conquête de la Perse lui donneroit assez de loisir & d'autorité pour achever à main armée l'ouvrage que sa ruse & ses artifices n'avoient qu'ébauché : & c'est précisément cette guerre qui préserve les chrétiens de celle qu'il leur préparoit : c'est cette guerre qui l'enleve du monde , & qui donne aux romains un empereur assez zélé pour faire triompher le christianisme par des moyens dignes de la véritable religion.

Jusqu'ici le regne de Jovien est demeuré comme perdu dans l'histoire générale. On me saura gré peut-être de l'avoir tiré de l'oubli. J'ai traité ce morceau avec tout le soin dont je suis capable , & je n'oserois dire ce qu'il m'a

coûté. L'histoire n'est point une compilation de faits rassemblés au hasard , un recueil brillant de quelques jolies pensées , un tissu de savantes dissertations. Ce n'est point un panégyrique ni une satire ; ce doit être une narration impartiale & désintéressée , simple & naturelle , quoique réfléchie , toujours aisée dans sa marche , lors même qu'elle présente le résultat de beaucoup de recherches & de discussions. Elle doit rendre le lecteur , pour ainsi dire , contemporain des événemens , l'instruire sans le fatiguer , l'éclairer sans l'éblouir , le faire penser , & lui ménager le plaisir de croire qu'il pense de lui-même , ne pas dire tout , & ne laisser rien à désirer , ne donner à la conjecture ni trop ni trop peu , lever par d'heureux dénouemens les contradictions apparentes ; en un mot , tenir lieu des auteurs originaux à ceux qui ne sont pas à portée de les lire , & mettre en état de les lire avec plus d'agrément & de profit ceux qui peuvent les consulter. J'ai tâché d'écrire dans ce goût l'histoire de Jovien. Je ne me flatte point d'avoir réussi ; heureux si les connoisseurs trouvent entre l'exécution & l'idée quelques traits de ressemblance.

LES TRADUCTIONS que je donne au-

jourd'hui sont le paiement d'une dette très-ancienne que j'ai contractée envers le public, & dont je me serois acquitté depuis long - tems , si des obstacles imprévus ne m'en avoient empêché. Je ne répéterai point ce que j'ai dit dans l'avertissement qui précède la vie de Julien. Elle est la préface de ces traductions , & ces traductions à leur tour en seront les pieces justificatives. Le métier de traducteur est si pénible , & toutefois si disgracié , que je n'ai eu de courage que ce qu'il en falloit pour mettre en françois la moindre partie de Julien. D'ailleurs tout ce qu'il nous a laissé ne mérite pas également d'être traduit. Je vais tracer une légère idée des ouvrages que je ne traduis point : ensuite je rendrai compte de ceux que je donne au public.

Quoiqu'il n'y ait aucun de ses écrits où l'on ne trouve de l'esprit , du génie , de l'éloquence , de l'érudition , des faits importans , & quelquefois uniques pour la connoissance de la philosophie , de l'histoire , & même de la religion , plusieurs ne seroient pas goûtés dans notre langue , quand même ils seroient rendus avec les graces & la pureté de style que l'on admire dans l'original. Julien n'a pas assez évité les défauts de son siecle ,

c'est-à-dire , un certain goût de déclama-
tion , & la maladie de citer sans cesse les
anciens , sur-tout le divin Homere , soit
à titre d'ornement , soit même à titre de
preuve.

Indépendamment de ces défauts , je
doute que les deux PANÉGYRIQUES DE
CONSTANCE fissent beaucoup de plaisir.
Malgré les beautés de détail que Julien
trouve le secret d'y répandre , ils pèchent
essentiellement par le sujet. Les lecteurs
équitables plaindroient l'auteur , d'avoir
été contraint d'employer tant d'art &
d'esprit pour ériger en héros un prince
médiocre qu'il haïssoit & qu'il craignoit.
Mais pardonneroient-ils au traducteur de
fatiguer la postérité par l'ennuyeuse ré-
pétition de louanges , que la peur & la
nécessité rendoient excusables dans la
bouche de l'orateur qui les prononçoit
sous peine de la vie ?

*Orat. I.
Orat. II.*

LE PANÉGYRIQUE DE L'IMPÉRATRI-
CE EUSEBIE , est un monument de la
reconnoissance de Julien. Cependant le
cœur n'y parle pas assez. C'est un éloge
froid , didactique , monotone. Comme
l'auteur y cite des traits de l'antiquité ,
moins connus aujourd'hui qu'ils n'étoient
alors , le commun des lecteurs trouveroit
la piece trop savante , & ne manqueroit

Orat. III.

pas de dire que Julien vouloit prouver à sa bienfaitrice , qu'il se servoit de la bibliothèque dont elle lui avoit fait présent.

Orat. IV.

LE DISCOURS A L'HONNEUR DU SOLEIL ROI , *in Solem regem* , est l'éloge du *Logos* de Platon. Julien dit des choses remarquables au sujet de cette intelligence , éternelle production du Dieu souverain dont elle est la vive image ; qui de toute éternité , selon Julien , arrangea l'univers , qui le conserve & le conservera toujours , qui dans le monde intelligible tenant la place que le soleil tient parmi les êtres corporels , est la source , le centre , la lumière des dieux subalternes & de tous les esprits , à laquelle les âmes vertueuses vont se réunir après la mort ; qui manifeste sa puissance , & réside d'une manière spéciale dans l'astre dont les rayons éclairent le monde matériel. Cet ouvrage est utile & curieux ; pour quiconque veut connoître à fonds le paganisme philosophique des platoniciens de ce tems-là , & le système de religion que Julien s'étoit formé. Mais ce long discours présente un mélange si confus de métaphysique & de physique ; on y trouve tant de verbiage , si peu de justesse & de précision , qu'il ne peut faire honneur qu'à la fécondité de Ju-

lien , qui le composa dans l'espace de trois nuits.

Il n'en employa qu'une à faire L'ÉLOGE DE LA MERE DES DIEUX. J'en ai déjà parlé dans la vie de Julien. Il se met l'esprit & l'imagination à la torture pour expliquer allégoriquement la fable de Cybele & d'Atys , avec les cérémonies de leur culte. Tous ces efforts aboutissent uniquement à débiter d'un ton d'enthousiaste un roman de physique très-obscur. Quand je l'entendrois parfaitement , je ne devrois pas le traduire , à cause de l'obscénité de la fable poétique , de laquelle Julien tâche néanmoins de tirer même des moralités.

Orat. V.

LE DISCOURS intitulé CONTRE LES CYNIQUES IGNORANS , *contra imperitos canes* , est encore un impromptu qu'il fit en deux jours à ses heures perdues , indigné de l'irrévérence & de l'audace d'un cynique relâché , qui non content de mener une vie voluptueuse , tournoit en ridicule les singularités de Diogene , & le traitoit d'homme vain. Julien entreprend l'apologie du maître , & s'élève contre le disciple avec toute la chaleur d'un homme , à qui pour être un nouveau Diogene , il manquoit seulement la besace & le bâton. Je crois que cette piece,

Orat. IV.

quoiqu'inférieure à celles que j'ai traduites , ne déplairoit pas en françois.

Orat. VII.

Je ne dirai pas la même chose du DISCOURS qu'il adresse à un autre cynique nommé HÉRACLIUS. Ce philosophe haranguant en présence de Julien , avoit débité une fable allégorique , dans laquelle il prenoit modestement pour soi-même le rôle de Jupiter , & donnoit à l'empereur celui du dieu Pan. Julien fut encore plus blessé de la manière peu respectueuse dont le cynique parloit des dieux. Peu s'en fallut qu'il n'imposât silence à ce profane harangueur. Mais ayant fait alors un effort de patience, & par considération pour l'auditoire , & de peur d'être regardé , dit-il , comme un homme superstitieux qui s'effarouche de tout , il se dédommage en donnant libre carrière à son zèle dans un assez long discours , dont l'objet est de prouver qu'un cynique , ennemi par état de toute feinte & de tout déguisement , ne doit point composer de fables ; & que du moins , s'il veut absolument en composer , elles doivent être graves , instructives , religieuses. Ce discours , qui seroit plus clair , si la fiction qui révolte Julien nous étoit connue , renferme des choses curieuses touchant l'origine & la nature de la fable ,

sur les anciens cyniques & sur les cyniques modernes , &c. Mais ce que j'y trouve de plus digne d'attention , c'est une fable de la façon de Julien , de laquelle je parlerai bientôt.

Julien n'étoit encore que César , lors-*Orat. VIII.* qu'il composa la piece qui a pour titre , DISCOURS DE CONSOLATION SUR LE DÉPART DE SALLUSTE. C'est le même Salluste que Julien fit dans la suite préfet des Gaules , & qu'il ne faut pas confondre avec le préfet d'Orient. Sous Constance il exerçoit dans les Gaules un emploi considérable. Ses talens & sa fidélité l'ayant rendu l'homme de confiance & l'intime ami du César , la jalousie & des intrigues de cour ne manquerent pas de le déplacer & de l'envoyer ailleurs. Julien , qui sent toute la grandeur de sa perte , essaie dans le discours dont il s'agit de se consoler lui-même , & de consoler son ami d'une si cruelle séparation. Il regrette non seulement les charmes & les délices d'une union fondée sur l'amour de la vertu & du bien public , mais encore les secours d'un autre lui-même , qui partageoit ses occupations , ses peines & ses plaisirs , d'un homme vrai dont il désespere de trouver le semblable , qui l'aimoit sans intérêt , le re-

prenoit sans hauteur , & lui disoit la vérité sans déguisement. Il fait un aveu bien rare & bien respectable , sur-tout dans la bouche d'un prince : il dit en propres termes qu'il doit à Salluste toute sa réputation. Dans cet ouvrage on trouve du sentiment & des principes : mais ils sont un peu noyés dans les citations & dans les exemples de l'antiquité. La piece a été faite pour devenir publique , ou l'auteur craignoit qu'elle ne le devînt. C'est pour cela qu'il se tient dans les généralités. On sent que plein de dépit , & pénétré d'une douleur qu'il renferme dans le fond de son ame , il voudroit dire à Salluste toute autre chose que ce qu'il lui dit. S'il lui parle de Scipion , de Lélius , de Caton , de Pythagore , de Platon , de Démocrite , de Périclès , d'Anaxagore , &c , c'est qu'il n'ose parler de ce qui l'intéresse le plus. La servitude & la contrainte réduisent à la pédanterie ceux qui ne peuvent être ignorans : témoin la plupart des grecs qui ont écrit sous l'empire romain. Julien particulier ou César vécut dans la gêne la plus affreuse. C'est peut-être une des causes de cette érudition mal-placée qui dépare plusieurs de ses ouvrages.

Epist. ad S. Il savoit néanmoins se passer d'éru-
P. Q. A.

tion quand il vouloit , comme on peut s'en convaincre en lisant LE MANIFESTE contre l'empereur Constance. Cet ouvrage n'a rien de pédant que d'être adressé AU SÉNAT ET AU PEUPLE D'ATHENES , que Julien traite comme il auroit fait les athéniens du tems de Miltiade , d'Aristide & de Thémistocle. La piece est écrite d'une maniere solide , noble , persuasive , sans déclamation , sans écart , sans une seule citation , pas même d'Homere , & donne lieu de présumer que l'on ne trouveroit pas dans les autres ouvrages de Julien les défauts que l'on y reprend avec justice , s'il n'avoit exercé sa plume que sur des sujets heureux. Une délicatesse peut-être excessive m'empêche de donner ce MANIFESTE. Comme je l'ai fondu presque entier dans la vie de Julien , je craindrois que l'on ne m'accusât d'en avoir fait double emploi.

Un scrupule d'une autre espece ne m'a pas permis de traduire le long FRAGMENT de l'instruction qu'il adressoit en qualité de souverain pontife à un pontife payen. Il paroît que Julien prétendoit y réduire en système le paganisme ; & que l'instruction étoit divisée en deux parties, dont la premiere concernoit , si j'ose m'exprimer ainsi , le dogme & la morale;

*Fragmentum
orat. aut epist.*

& la seconde contenoit les regles de discipline. C'est au fonds un monument précieux & très-honorable à notre religion, puisque d'un côté le réformateur de l'hellénisme n'imagine rien de plus propre pour le rendre respectable, que de dérober, s'il pouvoit, à l'église chrétienne ses usages, sa discipline & ses mœurs; & que de l'autre il substitue aux faits révélés des fables extravagantes. Il rejette ce que nous apprend Moïse de la création d'Adam: & c'est pour débiter gravement une tradition théurgique, selon laquelle Jupiter en arrangeant l'univers laissa tomber quelques gouttes de sang, & de cette liqueur sacrée se forma le genre humain. En vérité la religion est bien vengée de ses ennemis par les absurdités mêmes qu'ils préfèrent à ses dogmes: *& à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur.* Tel qui se moque de la fable de Julien, s'il ne croit pas plus que Julien à nos divines écritures, admet sur l'origine de l'homme, & sur une infinité d'autres points des hypothèses, qui pour être revêtues de quelque jargon de métaphysique, ne sont pas moins déraisonnables que la prétendue tradition. Dans ce même fragment, l'auteur avoue qu'il a voulu

rebâtir le temple de Jerusalem : & l'on sent toute l'importance de cet aveu. Le détail des regles qu'il prescrit à ses pontifes , retrace l'idée de ce que l'église demande de ses ministres. Au sujet des spectacles , des livres obscènes & des romans , de cette philosophie insensée , qui nie ou révoque en doute l'existence de Dieu , sa providence , & l'immortalité de l'ame , il s'explique d'une manière si forte & si chrétienne , qu'il n'en faudroit pas davantage pour le perdre dans l'esprit de certaines gens , si la haine qu'il témoigne pour la religion même , dont il a conservé ces restes , ne lui faisoit trouver grace à leurs yeux. Cependant quelque utile que puisse être ce fragment , ma main n'a pu se prêter à copier les blasphêmes que Julien y vomit contre nos auteurs inspirés.

J'ai déjà parlé dans sa vie DES LIVRES *S. Cyrille*
CONTRE LA RELIGION CHRÉTIENNE *contra Julian.*
libri x.
que S. Cyrille en les réfutant a conservé presque entiers. La réfutation qu'en a faite ce saint docteur , & qu'il a dédiée à l'empereur Théodose le jeune , est savante , profonde , décisive contre Julien & le paganisme ; mais la lecture en seroit plus agréable , si sa plume étoit aussi légère que celle de Julien. D'ailleurs saint

Cyrille écrivoit pour des lecteurs , persuadés que si le paganisme étoit faux , le christianisme étoit nécessairement vrai. C'est pour cela qu'il s'attache moins à répondre directement aux objections de Julien , qu'à faire sentir la foiblesse ou plutôt le néant du paganisme. Cette méthode , qui suffisoit alors , ne seroit pas assez proportionnée aux besoins de notre siècle , où les mêmes objections ne sont malheureusement que trop répétées par des hommes également ennemis de toute religion. Une réfutation directe de ces livres trop fameux , seroit un travail vraiment digne d'un théologien philosophe.

Il est inutile de parler ici de quelques autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Je vais maintenant rendre compte de ceux dont je donne la traduction.

*Cæsares ,
sive Convivium.*

LES CÉSARS passent sans contredit pour le chef-d'œuvre de Julien. Je m'explique assez librement & sur sa personne & sur ses écrits , pour n'être point accusé de cette espece d'idolâtrie , qui n'est que trop ordinaire aux traducteurs. Ainsi j'ose dire que l'antiquité profane ne fournit aucune piece qui soit comparable à celle-ci pour le mérite du sujet , & très-peu qui lui doivent être préférées pour le mérite de l'exécution.

P R É F A C E.



Un empereur romain qui a eu l'avantage d'être particulier, l'esprit rempli & peut-être le cœur pénétré des grandes maximes du gouvernement, philosophe malgré ses travers, né avec beaucoup de goût & de talent pour la raillerie, habile à saisir les ridicules, & n'en laissant échapper aucun dans les autres, pas même les siens, sachant démêler ces nuances légères, qui différencient le médiocre & le bon, l'excellent & le parfait, les qualités estimables & celles qui ne sont que brillantes, nourri de la lecture de Platon & d'Aristophane, & parlant leur langue comme eux, rassemble dans un même tableau tous les empereurs qui régnerent avec lui pendant l'espace d'environ quatre cens ans.

C'est une peinture mouvante, où le spectateur voit passer sous ses yeux rapidement, mais sans confusion, ces maîtres du monde dépouillés de leur grandeur, & réduits à leurs vices & à leurs vertus. A l'aide d'une fiction simple & ingénieuse, Julien fait disparaître avec ignominie ceux qui ont déshonoré la pourpre; & parmi ceux qui méritent d'être mis au nombre des souverains, il choisit les plus illustres pour leur faire disputer le premier rang. Quoiqu'il paroisse laisser la

question indécise , on voit assez que Marc-Aurele est le héros de la piece ; que Julien lui donne la préférence , & veut annoncer à l'univers , qu'il a pris pour modele cet empereur philosophe.

Tel est le plan général de la satire ou plutôt du jugement des Césars. Je ne crois pas que dans aucun ouvrage aussi court , on trouve à la fois tant de caracteres & de mœurs , tant de finesse & de solidité , tant d'instruction , sans que l'auteur prenne jamais le ton dogmatique , tant de sel & d'enjouement , sans qu'il cesse jamais d'instruire. En un mot , il me semble que LES CÉSARS devroient ou déprévenir , ou du moins embarrasser ceux qui ont voué une estime exclusive aux productions de l'ancienne Grece.

Cependant l'ouvrage n'est pas exempt de défauts. Sans parler de quelques railleries , ou froides , ou qui nous paroissent telles , ni d'un petit nombre de jugemens peu mesurés & trop durs , que Julien prononce sur certains empereurs , à la mémoire desquels personne ne prend aujourd'hui beaucoup d'intérêt , on ne peut excuser la maniere également injuste & indécente dont il traite son oncle le grand Constantin. Ne pouvant se dispenser , malgré qu'il en ait , de le faire

entrer en concurrence avec les empereurs les plus distingués , il n'omet rien pour le dégrader , & pour le tourner en ridicule.

Cette partialité visible produite par la haine de notre religion , & par d'autres causes que j'ai pris soin de développer dans les remarques , ne peut faire tort qu'à Julien. Ni ses traits envenimés , ni ceux de Zosime , n'empêcheront point Constantin d'être regardé comme un prince d'un mérite supérieur , & très-digne du titre de grand ; non plus que les éloges excessifs des Grecs , qui lui donnent le titre d'*égal aux apôtres* , ne persuaderont jamais que toutes ses actions aient été conformes à la sainteté de l'évangile , dont il se déclara le protecteur. Sans dissimuler ni les fautes ni les défauts , j'ai détruit les calomnies par lesquelles un ennemi passionné s'efforce de le noircir ; & je l'ai fait uniquement pour l'intérêt de la vérité de l'histoire : car je n'ai garde de penser comme cet injuste censeur , que les coups portés à Constantin puissent retomber sur la religion. S'il a la gloire d'être l'instrument dont Dieu s'est servi pour la tirer de l'oppression , il n'en est après tout ni le fonda-

teur ni l'apôtre. Sans les empereurs, & malgré les efforts des empereurs, lorsque Constantin l'embrassa, elle avoit tellement prévalu, qu'on l'a soupçonné, quoique faussement, de l'avoir embrassée par politique. Quand on a le bonheur de professer une religion si auguste, si divine, établie sur d'inébranlables fondemens, il y auroit de la pusillanimité, je dirois presque de la poltronnerie, à la croire dépendante ou responsable de la réputation de ses premiers protecteurs. Dieu maître absolu des événemens, & *qui appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui sont*, pouvoit, & cependant il n'a pas voulu, faire régner Théodose avant Constantin, & placer S. Louis à la tête de nos rois chrétiens.

Je dois observer que l'on trouve dans les CÉSARS une sorte de contradiction. L'auteur y suppose les dieux tels que les poètes les représentent, & néanmoins il revient souvent aux idées des philosophes. Ce n'est pas un défaut qui lui soit particulier. On ne peut même en conclure qu'il prétendît se moquer de sa religion, ni qu'il fût esprit fort. Il regardoit les fables des poètes comme des fictions, qui étant prises à la lettre au-

roient déshonoré la divinité : mais persuadé qu'il falloit les tourner en allégories , déiste en spéculation jusqu'à certain point , payen zélé dans la pratique , il se conformoit au langage reçu. Ce mélange de paganisme poétique & de paganisme philosophique étoit ordinaire. Personne n'en étoit blessé. Nous en sommes choqués avec raison , & le serions beaucoup davantage , si la lecture des anciens ne nous avoit familiarisés avec cette bizarrerie.

Il y a plus de soixante ans que M. Spanheim , si connu dans la république des lettres , entreprit de traduire les CÉSARS en françois. Ce savant étranger ne possédoit pas les finesses de notre langue ; & sa version ne ressemble à l'original que comme un squelette à un corps humain. Au texte il a joint des remarques , appuyé les remarques de preuves , enrichi les unes & les autres de médailles ; le tout avec tant de profusion , que le petit ouvrage de Julien disparoît en quelque sorte dans un *in-4°*. de plus de six cens pages. C'est un chef d'œuvre d'impression , un trésor de littérature ancienne peu digérée , & d'érudition numismatique. Ce livre fait l'ornement des

bibliothèques : mais il effraie le commun des lecteurs , à qui la vue d'un commentaire si prolix inspire au moins l'indifférence , pour un texte qu'ils supposent avoir besoin de tant d'éclaircissements. Tout le monde n'est pas obligé de savoir que les commentateurs ne travaillent pas uniquement à donner l'intelligence de leur auteur ; qu'ils ne l'ont souvent choisi que pour avoir occasion de vider leurs recueils , & qu'ils sont ordinairement aussi diffus sur les endroits les plus faciles , qu'ils sont succincts , ou même muets sur les véritables difficultés. A moins que d'être au fait , qui ne jugeroit du premier coup d'œil que les CÉSARS sont une énigme perpétuelle , & que Julien est aussi obscur que Lycophron ? J'ai donc cru faire plaisir à ceux qui n'aiment point les gros livres , de leur présenter une traduction accompagnée de remarques , ou purement nécessaires , ou du moins intéressantes ; & dans laquelle je tâcherois de conserver le plus qu'il seroit possible le feu , les graces & la légèreté de l'original.

*Misopogon ,
sive Antio-
chicus.*

LE MISOPOGON est une satire moins variée , mais plus singulière que les CÉSARS. Julien poussé à bout par les habi-

tans d'Antioche, au lieu de s'en venger ou de leur pardonner en prince , entreprend de se venger en auteur : & je crois que jamais auteur ne conçut un tel projet de vengeance. Il fait semblant de tourner sa mauvaise humeur contre lui-même : il exagere ses défauts ; & représentant comme des travers les bonnes qualités qu'il peut avoir , il les oppose aux vices d'Antioche , qu'il donne ironiquement pour des vertus.

Julien se peint sans doute plus extraordinaire qu'il n'est en effet : mais il faut l'être beaucoup pour se peindre de la sorte. Si l'ouvrage manque de dignité, il est rempli de traits , de saillies , de principes & de mœurs. L'esprit y pétille de toutes parts : mais la plaisanterie est trop caustique & trop amere, C'est le ris d'un homme outré de dépit , qui joue le rôle de philosophe , & ne peut le soutenir jusqu'au bout. Il quitte à la fin le ton ironique pour prendre celui de l'invective & des reproches directs. Je crois pouvoir assurer que cette satyre coula de la plume de Julien , dans un accès de chagrin & de colere ; & qu'il ne mit de tems à la composer que ce qu'il en fallut pour l'écrire. Mais telle qu'elle est ,

elle est unique ; & quand on ne l'a pas lue , on ne connoît pas assez Julien.

Epistola. Les lettres des hommes célèbres sont ordinairement la partie la plus curieuse de leurs écrits. J'ai donc traduit le plus grand nombre des LETTRES de Julien. J'ai choisi celles qui font mieux connoître son esprit , son génie , ses idées sur le gouvernement & sur la religion , ou qui peuvent servir à l'histoire , soit ecclésiastique , soit profane. Je n'ai pas négligé quelques billets qui prouvent qu'il étoit très-capable de réussir dans le style laconique. Il se trouve parmi ses lettres quelques - unes de ses loix. J'en ai tiré une ou deux autres du code théodosien. Il n'y a point d'empereur qui ait fait tant de loix dans un regne si court. Les siennes , excepté celles qui regardent le christianisme , sont estimées des juriconsultes : mais par malheur le code de Théodose & celui de Justinien , ne donnent presque jamais que le dispositif de la loi , & non pas le préambule où l'on verroit briller & l'esprit & l'éloquence du législateur.

Je n'ai pas eu la patience de traduire les lettres où Julien se jette aux pieds de certains savans , leur prodigue l'encens

le plus grossier , & leur témoigne un empressement qui seroit puérile , même de la part d'un écolier ordinaire , ni d'autres qui roulent sur de pures bagatelles ; par exemple , la lettre à un sénateur nommé Sérapiion. En lui envoyant un cent de figues de Damas , il fait l'éloge des figues par tous les lieux communs de la rhétorique ; sans oublier les autorités d'Aristophane , d'Hérodote , d'Homere , d'Hippocrate , d'Aristote , de Théophraste, Il passe de l'éloge des figues à celui du nombre centénaire , qu'il exalte par ses propriétés arithmétiques. C'est , ajoute-t-il , le plus parfait des nombres : témoin l'égide de Jupiter ornée de cent franges , Briarée à cent mains , Typhée à cent têtes , l'île de Crete à cent villes , Thebes à cent portes , les hécatombes , les centuries , les centurions , les centumvirs , &c. Je veux croire que cette piece n'est qu'une débauche d'esprit & d'érudition , & peut-être une critique : car il paroît par la lettre même , que ces sortes d'éloges étoient à la mode. Mais le tems est trop précieux , pour l'employer à traduire de pareilles niaiseries. Je ne prétends pas dire que les lettres de Julien que je ne

traduis point soient toutes aussi frivoles. J'en laisse certainement quelques-unes qui n'auroient pas déplu. Cependant j'ai jugé qu'il valoit mieux m'exposer au reproche de n'avoir pas traduit ce qui pouvoit l'être, qu'à celui d'avoir traduit ce qui ne le méritoit pas. J'avouerai même si l'on veut, que la peine de traduire est venue au secours de cette réflexion.

Dans les éditions de Julien ses lettres sont rassemblées à l'aventure. Celles que je donne, je les ai rangées selon l'ordre chronologique autant que j'ai pu : & la méprise ne peut jamais être fort considérable, puisqu'elles ont été presque toutes écrites sous le regne de Julien, qui n'a duré que dix-huit mois. J'ai inséré dans sa place la LETTRE A THEMISTIUS, que les éditions mettent à la suite des harangues. C'est effectivement un traité en forme de lettre, où l'auteur à la vue des écueils dont le trône est environné, expose ses inquiétudes & ses frayeurs, établit d'excellentes maximes touchant les devoirs du souverain, & reconnoît son incapacité avec une modestie tout-à-fait louable, si elle est sincère. On sent dans l'ouvrage une pointe de déclamation, & quelque chose d'un peu vague.

On

*Epistola ad
Themistium.*

On voudroit que l'auteur appliquât un peu davantage les principes qu'il tire d'Aristote & de Platon. Mais il faut considérer que Julien, lorsqu'il composa ce traité, venoit d'être nommé César par Constance, & que cette nouvelle dignité n'avoit fait qu'augmenter son esclavage. La piece est assez libre pour le tems où elle fut écrite. Julien ose y parler comme s'il étoit indépendant, ou du moins comme devant l'être un jour.

On lira, je crois, avec plaisir une FABLE que j'ai déterrée dans le discours cynique Héraclius. Julien voulant le donner le modele d'une fable instructive & religieuse, décrit dans une fiction allégorique, mais à laquelle il est impossible de se méprendre; les malheurs de sa maison, les dangers qu'il a courus dans son enfance, son système sur la religion & sur le gouvernement. Quoiqu'elle soit en prose, c'est un excellent morceau de poésie.

Cette préface est déjà si longue, que je ne m'arrêterai point à parler de la méthode que j'ai suivie en traduisant. J'ai fait une traduction fidelle : mais cela même je l'ai fait libre. Ces libertés littérales, si vantées par ces

qui n'en peuvent donner de meilleures, ne sont en effet que des copies très-infidelles, puisqu'elles ne ressemblent point à l'original, ou du moins ne lui ressemblent qu'en laid. Je me suis rempli de la pensée de mon auteur ; & conservant néanmoins avec scrupule le costume l'air antique, j'ai tâché de rendre l'idée, comme je présume qu'il l'aurait rendue s'il avoit écrit en françois. J'ai fait pour le mieux ; & j'ai traduit Julien comme je souhaiterois de l'être moi-même, si j'étois dans le cas de mériter cet honneur.

Le texte de Julien est assez défectueux même dans l'édition donnée par M. Spanheim à Leipsik en 1696, & les manuscrits ne m'ont pas été d'un grand secours. Le P. Petau n'a traduit que quelques harangues, &c. J'ai tiré quelques autres de la traduction françoise des Commentaires par M. Spanheim, & des versions latines que *Cantoclarus* & *Cunæus* ont données du même ouvrage. Mais celle du *Diogenes Laërtius* & des lettres par *Martinius* & M. Spanheim a rarement & quelque peu heureusement retouchée, si elle n'a été prise pour guide, m'auroit fait égarer. Dans certains endroits il m'a

*Epistola
Themistii.*

J
I
à
di
tic

P R É F A

deviner , imaginer des
texte, une ou deux fois l
étoit inintelligible. Je
assurer , que les endroit
n'écarter de l'original ,
ceux que j'ai le plus étu
ceux que je suis le plus en
raison du parti que j'ai
rien peut-être un pe
ce je n'aurois fait un
eu soin que jamais
n'écarter en licence.

Quoique le public so
notes , & les regard
sités qui ne server
mes , j'ose cepend
les yeux sur les m
mement travaillée
n'y verra rien d'in
is entré dans les
tales , seulement
les étoient impo
voir que je pouv
ennuyer le lecte
tion. Si quelq
que je m'arrête t
impuissans que J
istianisme , j'av
le sein d'une nai

qui n'en peuvent donner de meilleures, ne sont en effet que des copies très-infidelles, puisqu'elles ne ressemblent point à l'original, ou du moins ne lui ressemblent qu'en laid. Je me suis rempli de la pensée de mon auteur ; & conservant néanmoins avec scrupule le costume & l'air antique, j'ai tâché de rendre son idée, comme je présume qu'il l'auroit rendue s'il avoit écrit en françois. J'ai fait pour le mieux ; & j'ai traduit Julien comme je souhaiterois de l'être moi-même, si j'étois dans le cas de mériter cet honneur.

Le texte de Julien est assez défectueux, même dans l'édition donnée par M. Spanheim à Leipfick en 1696, & les manuscrits ne m'ont pas été d'un grand secours. Le P. Petau n'a traduit que les harangues, &c. J'ai tiré quelques lumières de la traduction françoise des Césars par M. Spanheim, & des versions latines que *Cantoclarus* & *Cunæus* ont faites du même ouvrage. Mais celle du *Misopogon* & des lettres par *Martinus*, que M. Spanheim a rarement & quelquefois peu heureusement retouchée, si je l'avois prise pour guide, m'auroit souve-
 égaré. Dans certains endroits il m'a fait

deviner , imaginer des restitutions de texte, une ou deux fois supprimer ce qui étoit inintelligible. Je puis cependant assurer , que les endroits où je paroîtrai m'écarter de l'original , sont précisément ceux que j'ai le plus étudiés , & sur lesquels je suis le plus en état de rendre raison du parti que j'ai pris. Si j'ai traité Julien peut-être un peu plus librement que je n'aurois fait un auteur classique , j'ai eu soin que jamais cette liberté ne dégénéraît en licence.

Quoique le public soit prévenu contre les notes , & les regarde comme des superfluités qui ne servent qu'à grossir les volumes , j'ose cependant le supplier de jeter les yeux sur les miennes. Elles sont extrêmement travaillées : & je crois que l'on n'y verra rien d'inutile ni de trivial. Je suis entré dans les discussions grammaticales , seulement lorsque j'ai cru qu'elles étoient importantes , & pour faire voir que je pouvois aussi-bien qu'un autre ennuyer le lecteur par cette sorte d'érudition. Si quelques personnes jugent que je m'arrête trop à repousser les traits impuissans que Julien lance contre le christianisme , j'avouerai qu'écrivant dans le sein d'une nation chrétienne, je

xxviii P R É F A C E.

suis honteux d'être réduit à réfuter ce qui ne mérite que du mépris. Mais ceux qui trouveront ces précautions excessives, je les prie d'examiner s'ils ne contribuent point à les rendre nécessaires. *Insuper factus sum : vos me coegistis.* Je finis en avertissant, que toutes les fois que je cite la vie de Julien, c'est toujours relativement à la dernière édition, qui est plus exacte & plus ample que la première,

HISTOIRE

DE

L'EMPEREUR

JOVIE N.



N a pu voir dans la vie de Julien , comment ce prince ayant passé le Tigre au dessus de Crésiphon , par une extravagance que le succès même ne pourroit excuser , brûla sa flotte & ses provisions. Il voulut pénétrer dans le cœur de l'Assyrie ; mais au bout de quelques jours de marche , ne trouvant ni grains ni fourages , parce que les perses avoient fait par-tout le dégât , il fut contraint de se rapprocher du Tigre. Dans l'impossibilité de le repasser faute de bateaux , il prit pour modele de sa retraite celle des dix mille , & résolut de gagner comme eux le pays des Carduques , appelé de son tems la Corduene , nom qui se retrouve encore

dans celui de Curdes & de Curdistan. La Corduene alors soumise aux romains , est située au nord de l'Assyrie. Ainsi marchant de ce côté-là , Julien avoit le Tigre à sa gauche , & remontoit vers la source de ce fleuve.

Supérieur en toute rencontre aux lieutenans de Sapor , soit qu'ils l'attendissent de pied ferme , soit qu'ils se contentassent de l'insulter dans sa marche , il avançoit toujours , lorsque le 26 de Juin 363 , repoussant l'ennemi avec trop d'ardeur , il reçut une blessure , dont il mourut la nuit suivante.

A la mort de Julien , l'armée romaine se trouvoit dans une étrange situation ; victorieuse , mais manquant de tout. La Corduene son unique ressource , étoit encore éloignée. Pour arriver à cette province , il falloit traverser sans provisions , sous un ciel brûlant , un pays ruiné , es- fuyer sur cette route les attaques continuelles des perses , toujours à craindre , quoique vaincus , parce qu'ils étoient aussi prompts à se rallier qu'à prendre la fuite , & que d'ailleurs la mort de Julien alloit relever les espérances du roi Sapor.

Amm. lib. Il paroissoit difficile de se passer de
xxv. 5.
Zosim. lib. chef ; les momens étoient précieux. Ainsi
III. le 27 de Juin , dès la pointe du jour , les

nous aurons une fois gagné la Mésopotamie ; de concert avec l'armée d'observation , nous choisirons un empereur dont l'élection ne puisse être contestée. Q'eût été peut-être le meilleur parti : mais quelques-uns éleverent tout d'un coup la voix en faveur de Jovien , & par leurs clameurs tumultueuses entraînent tous les autres, sans leur laisser le tems d'opiner.

Byzant. fam.
mil. Amm.
ibid. l. XXI.
16. Vict. epit.
Socrat. lib.
III. 22.

FLAVIUS-CLAUDIUS-JOVIANUS, âgé d'environ 33 ans , étoit le premier des gardes de l'empereur (1). Il avoit conduit le corps de Constance à la ville impériale ; & comme , suivant l'usage , assis dans le char funebre , il reçut en quelque sorte les honneurs que l'on rendit à ce prince , on s'imagina depuis l'événement , que cette fonction honorable , mais passagère & lugubre , avoit été le pronostic & l'image de sa future grandeur (2). L'il-

(1) Jovien n'étoit point capitaine des gardes , comme l'ont cru quelques-uns ; mais seulement ce qu'on appelloit *domesticorum ordinis primus*. Nous ignorons quel étoit ce grade. *Domestici* ou *protectores domestici* sont certainement les gardes du corps.

(2) Par-tout où passoient les empereurs , on leur députoit , on les haranguoit , on leur présentoit les effais des vivres destinés aux troupes , on leur montrait les chevaux , &c. que le public entretenoit à l'usage de ceux qui voyageoient par ordre de la cour. Le même cérémonial s'observoit à

Illustration de sa famille ne remontoit pas au-delà du comte Varronien son pere, né dans le territoire de la ville de Singidon en Méfie, & vraisemblablement soldat de fortune, à qui son mérite avoit fait donner le commandement des Joviens : on appelloit de la sorte un corps de troupes formé par Dioclétien, qui, comme l'on sçait, avoit pris le surnom de Jovius. Ce fut peut-être par considération pour la troupe dont il étoit chef, que Varronien fit porter le nom de Jovien à un de ses enfans. Cet officier comblé de gloire & chargé d'années, jouissoit encore dans la retraite de sa haute réputation. Quelques-uns même prétendent qu'elle faisoit le principal mérite de son fils. Mais pour

l'égard des empereurs après leur mort. Dans cette occasion, celui qui accompagnoit le corps agissoit & parloit sans doute au nom du feu empereur. C'étoit une espece de souveraineté qui expiroit au tombeau du prince. *Pollinctum igitur corpus defuncti, conditumque in loculis Jovianus etiam tum protector domesticus cum regiâ prosequi pompâ Constantinopolim usque jussus est.... eique vehiculo insidenti quod portabat reliquias, ut principibus solet, annonæ militaris offerebantur indicia, ut ipsi nominant, proba, & animalia publica monstrabantur : & ex usu crebrescebant occurfus : quæ & alia horum similia eidem Joviano imperium quidem, sed & cassum & umbratile, ut ministro rerum funebrium, portendebant.* Amm. l. XXI. cap. ultim.

les réfuter, il suffit de dire, que Jovien ayant déclaré qu'il aimoit mieux quitter le service, que de renoncer à la religion chrétienne, Julien ne laissa pas de le retenir auprès de sa personne, & de l'emmener lorsqu'il partit pour sa malheureuse expédition. Julien se connoissoit en talens. Un confesseur de la foi jugé digne par un monarque apostat & intolérant de conserver une place de confiance, n'étoit pas assurément un sujet ordinaire. Les payens même rendent justice à sa valeur, & s'ils parlent quelquefois de lui comme d'un prince timide, ce reproche tombe plutôt sur le politique que sur le guerrier.

Amm. ibid.
 10.
Eutrop. lib.
 x.
Themist.
Orat. V.

Pour achever son portrait, sans copier les auteurs chrétiens, qui sembleroient peut-être ici moins croyables, je me tiendrai sur-tout au témoignage d'Ammien & d'Eutrope, payens l'un & l'autre, qui se trouverent à la guerre de Perse, & dont le premier servoit dans les gardes comme Jovien. Aux sentimens d'une ame généreuse & bienfaisante, ce prince joignoit des manieres affables, un fonds de gaieté, qui le portoit à plaisanter avec ceux qui l'approchoient; assez d'application & d'activité, mais trop peu d'expérience. Il avoit une connoissance des

hommes qui promettoit du discernement dans la distribution des emplois , quelque littérature (1) , & beaucoup d'amour pour les gens de lettres ; un extrême attachement à sa religion , mais un grand respect pour les consciences qu'il croyoit ne relever que de Dieu. Zélé sans amertume , & modéré sans indifférence , il fit profession d'orthodoxie ; mais il ne persécuta ni les hérétiques , ni même les payens. On dit que ces excellentes qualités étoient accompagnées de quelques défauts. Ammien l'accuse d'avoir aimé le vin & la table (2) , & d'autres plaisirs encore plus indignes d'un chrétien. Les hommes ne sont que trop inconséquens , & leur croyance n'influe pas toujours assez sur les mœurs. Au reste , dit le même historien , le respect qu'il devoit à sa pourpre auroit pu le corriger. Jovien étoit d'une taille fort au dessus de la commune , & gros à proportion , en sorte qu'on eut peine à trouver un habit impérial qui lui convînt. Il avoit les épaules voûtées , comme on le voit aussi sur ses médailles ,

(1) Je crois que c'est le sens de ces paroles d'Ammien : *mediocriter eruditus magisque benevolus.*

(2) Voici les propres termes de l'historien : *Edax tamen & vino venerique indulgens : quæ vitia imperiali verecundiâ forsitan correxisset.*

l'air majestueux, mais la démarche pesante. La gaieté de son esprit éclatoit sur son visage & dans ses yeux. On le compte parmi les bons princes. Peut-être tiendrait-il place entre les plus grands, s'il fût monté sur le trône dans des conjonctures moins funestes, & s'il eût régné plus long-tems.

Amm. lib.
XXV. 5.

L'armée ignoroit encore, ce semble, la mort de Julien. Elle commençoit à sortir du camp pour se mettre en marche, lorsqu'on vit paroître le nouvel empereur, qui revêtu des marques de la dignité, parcouroit les différens quartiers pour se montrer aux soldats. Le nom de *Jovien* retentissoit de toutes parts : mais la ressemblance de ce nom avec celui de *Julien* causant de la méprise, quelques-uns crioient, *Julien auguste*. Bientôt leurs cris, parvenus de proche en proche jusqu'à l'avant-garde déjà fort éloignée du camp, sont répétés avec les plus vifs transports. On s'imagine que la blessure de Julien n'est pas dangereuse, & qu'il sort de sa tente selon la coutume, au milieu des acclamations. Mais à cette joie passagere succèdent incontinent l'affliction & les larmes, dès que la présence de Jovien annonce ce qui venoit d'arriver.

Tel est le récit d'un témoin oculaire, payen à la vérité, mais auteur impartial, je veux dire Ammien-Marcellin. Son témoignage ne permet pas de prendre à la lettre ce que Théodoret a écrit environ un demi-siècle après lui, de l'unanimité parfaite avec laquelle toute l'armée demanda Jovien pour empereur, tandis que les officiers étoient assemblés pour l'élection. Cependant rien n'oblige de rejeter ce qu'ajoute le même pere. On plaça, dit-il, Jovien sur un tribunal dressé à la hâte : on lui donna les noms d'auguste & d'empereur. Alors ce prince dit aux soldats avec sa franchise ordinaire, qu'étant chrétien il ne pouvoit commander à des payens, & qu'il croyoit voir la colere du Dieu vivant prête à fondre sur une armée d'idolâtres. « Vous » commanderez à des chrétiens, s'écrierent tout d'une voix ceux qui l'entendirent : le regne de la superstition a trop peu duré, pour effacer de nos esprits & de nos cœurs les instructions du grand Constantin & de Constance son fils. L'impiété n'a pas eu le tems de prendre racine dans l'ame de ceux qui l'ont embrassée ».

Theodor. hist. eccles. lib. IV.

Il est aisé de concilier ce récit avec celui d'Ammien. D'un côté, la perte de

Julien dût pénétrer de douleur & les payens, & même quiconque peu sensible à l'avantage de la religion, s'occupoit uniquement du bien de l'état : mais d'un autre côté, plusieurs n'avoient abandonné le christianisme qu'en apparence, & furent charmés de le revoir sur le trône. Non seulement ces foibles chrétiens, mais encore une foule de gens disposés à changer de croyance comme de prince, parce qu'en effet ils ne croyoient rien, dûrent tenir le langage que Théodoret a mis dans la bouche des soldats. C'est ainsi qu'en moins de deux ans on vit tant de milliers d'hommes passer brusquement de la vérité à l'erreur, & de l'erreur à la vérité. Jovien crut leur retour sincère, ne faisant pas réflexion qu'ils avoient trompé Julien. En général, quelle idée devoit-on avoir de cette multitude de conversions opérées à la voix, non d'un apôtre, mais d'un empereur ?

*Ann. ibid.
Liban. de vitâ
suâ. Idem. Or.
parentali . . n.
139 & 150.
Idem. Or.
de ulciscendâ
rege Juliani.
n. 13.*

Pendant que Jovien recevoit les hommages de l'armée, un enseigne dont il avoit sujet de se plaindre, craignit son ressentiment (1), & passa du côté des

(1) C'étoit un ennemi de Varronien. En déchirant la réputation du pere, il avoit mérité la haine du fils. *Jovianorum signifer quos Varronianus rexerat dudum, cum novo dissidens principe etiam*

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 39
ennemis. Il trouva Sapor qui venoit joindre ses troupes à la tête d'un renfort considérable. Ce transfuge admis à l'audience du grand roi, lui dit que Julien n'étoit plus, & que les valets de l'armée avoient mis tumultuairement à sa place un fantôme d'empereur, un simple garde du corps, homme sans vigueur, sans courage, sans capacité. A cette nouvelle imprévue, le monarque tressaillit de joie. La valeur de Julien, & la rapidité de ses conquêtes l'avoient tellement alarmé, qu'il ne prenoit plus aucun soin de sa chevelure, & mangeoit à terre comme dans les plus grandes calamités. Les perses, même après la mort de cet ennemi formidable, le représentoient dans leurs peintures hiéroglyphiques, sous l'emblème de la foudre ou d'un lion qui vomissoit des flammes : tant il leur avoit imprimé de terreur. Sapor qui se voit au comble de ses vœux, dans le tems même qu'il se croyoit à deux doigts de sa perte, se promet que les romains ne se tiendront plus devant lui, & détache un gros de

rum privato, ut patris ejus obrestator immoderatus, periculum ex inimico metuens jam communia supergresso, discessit ad Persas docet Saporem extincto quem verebatur, turbine concitato calorum, ad umbram imperii Jovianum adhuc protectorem adscriptum, inertem quemdam & mollem.

cavalerie pour aller à toute bride tomber sur leur arriere-garde , avec les troupes qui avoient combattu le jour précédent.

6. *Amm. ibid.* Sapor ne doutoit pas que les romains ne fussent en marche : mais l'élection de Jovien avoit suspendu leur départ ; & ce prince comptoit différer jusqu'au lendemain. Les payens , car enfin tous n'étoient pas convertis , ayant offert des sacrifices d'action de graces pour son avènement à l'empire , les aruspices trouverent dans les entrailles des victimes , que tout étoit perdu si l'on restoit dans le camp , au lieu que l'on remporteroit quelque avantage si l'on se mettoit en chemin. Comme l'empereur sçavoit ce que peut la superstition sur les courages, il ne balança pas à prendre le dernier parti. Les romains sortoient à peine des retranchemens qu'ils se virent attaqués. Leur cavalerie est d'abord mise en désordre par les éléphans qui précèdent celle des perses ; mais les légionnaires soutiennent si vigoureusement le choc des escadrons ennemis , qu'ils les forcent de se retirer. Du côté des barbares , outre quelques éléphans, il demeura sur la place un assez grand nombre de soldats. Cependant les romains payerent trop cher

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 41
cet avantage , puisqu'il leur coûta trois
de leurs plus braves officiers.

Après leur avoir rendu les derniers de- *Amm. ibid.*
voirs comme le tems & le lieu le permi- *Lib. Or. par.*
rent , on alla camper auprès d'un château
nommé Sumere ; & le lendemain faute
de mieux , on se retrancha dans un val-
lon fermé par des éminences qui ne lais-
soient qu'une issue. Du haut de ces col-
lines couvertes d'arbres , les perses fai-
soient pleuvoir dans le camp une grêle
de traits , qu'ils accompagnoient d'injures
sanglantes , appelant les romains traîtres
& meurtriers de leur empereur. Le fon-
dement de ces reproches étoit les discours
frivoles de quelques transfuges , & les
recherches que le grand roi fit inutile-
ment pour trouver celui qui l'avoit dé-
livré de Julien. Sapor ayant offert une
récompense proportionnée à l'import-
tance du service , sans que personne se
présentât pour la recevoir , il en conclut
que Julien avoit été tué par un de ses pro-
pres sujets ; comme s'il étoit impossible ,
ou qu'un trait lancé au hazard eût atteint
ce prince téméraire , ou bien que le ca-
valier qui le blessa eût lui-même perdu
la vie.

Il est vrai que Libanius a déployé toute *Liban. Or.*
sa rhétorique pour donner des couleurs *de ulciscendâ*
Juliani nece.

à cette accusation. Ce sophiste veut absolument , que le coup fatal qui trancha les jours de Julien soit parti d'une main chrétienne , dirigée & mise en œuvre (1) par le chef des chrétiens : c'est ainsi que Li-

(1) Ἐπιτελῆν πληροῖ τῷ οὐδὲν αὐτῷ ἄρχοντι. *Implens acceptum ab eo qui præest illis mandatum.* Peut-être faut-il traduire *præerat* : car le discours de Libanius n'a été composé que sous le regne de Théodose. J'ai conservé dans le françois l'équivoque du grec. Il n'est pas possible de sçavoir quel est l'évêque que Libanius avoit en vue. On soupçonne que ce pourroit être ou S. Basile ou S. Grégoire de Nazianze. Pour moi je pense que du tems de Julien , il n'y avoit aucun évêque en Orient qui méritât mieux que S. Athanase le nom de chef des chrétiens. Au reste j'avertis ici le lecteur , que le discours de Libanius ἐπὶ τῆς Ἰουλιανῆς τιμωρίας , sur la punition que l'on devoit faire des meurtriers de Julien , ne se trouve point dans l'édition de Frédéric Morel (11 vol. in-fol. Paris, 1606). Fabricius l'a fait imprimer dans sa bibliothèque grecque , avec la traduction latine & les notes d'Olearius , aussi-bien que d'autres ouvrages de Libanius , entre lesquels est l'oraison funebre de Julien , traduite par le même sçavant sous le titre d'*oratio parentalis*. J'ai cité cette dernière dans la vie de Julien , sous le titre d'*oratio X* , conformément à l'édition de Morel , où le texte est très-défectueux & la traduction si pitoyable , que d'ordinaire elle ne présente aucun sens. On assure néanmoins que le pauvre homme s'appliquoit tellement à traduire Libanius , qu'il négligeoit les devoirs les plus essentiels. « J'ai appris de M. (Isaac) Vossius , dit Colomiez » , que Frédéric Morel travaillant sur Libanius , quelqu'un lui vint dire que

banius désigne apparemment quelque évêque accrédité , qu'il fait auteur d'une conspiration tramée contre la vie de Julien. Il prétend qu'on se disoit à l'oreille tout le détail de cette affreuse tragédie , & qu'il ne tenoit qu'à l'autorité publique d'en approfondir & d'en constater les horreurs. Cependant Libanius ne débite que des conjectures faciles à renverser par d'autres conjectures aussi probables que les siennes : & quant au prétendu complot , le silence profond de tous les auteurs de la même religion est une preuve , ou qu'ils n'en ont point entendu parler , ou que du moins ils l'ont regardé comme une fable. Ces écrivains & Zosime lui-même disent en termes exprès , ou supposent visiblement , que Julien fut blessé par un soldat de Sapor. On connoît la malignité de Zosime. Tout le mal qu'il n'a pas dit des chrétiens , & que d'autres en ont dit , a bien l'air d'une calomnie.

sa femme étoit fort malade : à quoi il répondit : *je n'ai plus que deux ou trois périodes à traduire , après cela je l'irai voir.* « Quelqu'un retournant » lui dire qu'elle s'en alloit : *je n'ai plus que deux » mots ,* dit-il , *je serai aussi - tôt que vous.* Enfin » comme on lui vint annoncer que sa femme » étoit morte , *j'en suis bien marri ,* répondit-il » froidement : *c'étoit une bonne femme* ». Voyez la bibliothèque grecque de Fabricius , tom. VII.

Après tout , qu'un rhéteur comme Libanius , payen jusqu'à la folie , ait jugé les chrétiens capables d'attenter à la vie de Julien , on n'en doit pas être surpris. Qu'il soit possible qu'un chrétien ignorant & fanatique ait cru s'immortaliser , & dans ce monde & dans l'autre , en délivrant l'église d'un implacable persécuteur , c'est de quoi l'histoire ne fourniroit malheureusement que trop d'exemples. Mais qu'un historien ecclésiastique , que Sozomene (1) soit tenté de canoniser une action si détestable , c'est ce qu'on refuseroit peut-être de croire sur ma parole. Il faut l'entendre lui-même. *Il n'est pas hors de vraisemblance , dit cet auteur , que parmi ceux qui servoient alors , un*

Sozom. l.
VI. 2.

(1) 'Οὐ γὰρ ἀπεικός τινα τῶν τοῖς ὁρᾶν ἐυσεβείων εἰς τοῦν λαβεῖν , ὡς Ἕλληες καὶ πάντες ἄνθρωποι μέχρι τοῦ παλαι τυραννοκτόους ἐπαινεῖσιν , ὡς ὑπὲρ τῆς πάντων ἐλευθερίας ἐλομένους ἀπόθανεῖν , ἢ πολέταις ἢ συγγενέσιν ἢ φίλοις προθύμως ἐπαμυνοῦντας χολῆγι ἂν τις καὶ αὐτῷ μέμψαιτο , διαθεῖν καὶ ἔρησκαιαν ἢ ἐπῆρσειν ἀδρεῖα γινόμενα. Neque enim à vero abhorret quempiam eorum qui tunc temporis militabant , id animo reputasse , tyrannorum interfectores , tum à veteribus græcis , tum à reliquis mortalibus ad nostram usque ætatem laudibus efferri , ut qui pro communi omnium libertate mortem oppetere non dubitarint , & civibus suis & propinquis, atque amicis alacri animo opitulati sint. Nemo ceriè eum facillè reprehenderit , qui propter eam quam colebat religionem strenuum facinus edidit. Sozom. hist. eccles. lib. VI. c. 2.

homme ait été frappé des éloges dont les grecs , ou pour mieux dire tous les hommes jusqu'à ce jour , ont comblé les meurtriers des tyrans. S'il étoit vrai , continue Sozomene , que quelqu'un pour le service de Dieu & de la religion se fût armé d'un courage pareil à celui des anciens libérateurs de la patrie , on auroit peine à le condamner. Sozomene , à ce qu'il paroît , avoit plus étudié l'antiquité profane , que la morale de l'évangile & l'esprit des vrais chrétiens. Il faut observer que cet historien n'est point un pere de l'église , qu'il n'a aucune autorité en matiere de doctrine , que son langage est ici contraire à toute la tradition , qu'il écrivoit vers le milieu du cinquieme siecle ; & qu'il est le premier où l'on apperçoive quelques vestiges de ce fanatisme antichrétien. Mais il est tems de reprendre le fil de l'histoire.

Tandis que les ennemis postés sur les hauteurs insultoient l'armée, un détachement de cavalerie força la porte du camp nommé la porte prétorienne ; & peu s'en fallut qu'il ne pénétrât jusqu'à la tente de l'empereur ; mais il fut repoussé avec perte. Les romains allerent ensuite camper à Carcha ; d'où le surlendemain premier de juillet ils arriverent auprès de la ville de Dura , qu'il ne faut pas confon-

Amm, ibid.

Amm. ibid.
c. VII.

Les perses de leur côté ne laissoient pas d'être fort à plaindre. Déjà l'yvresse de Sapor étoit dissipée : de la confiance la plus présomptueuse il retomboit dans une extrême perplexité ; il voyoit son pays désolé, ses villes emportées d'affaut, ses troupes toujours battues dès qu'elles osoient attendre l'ennemi , n'ayant de ressource que dans la fuite , & considérablement diminuées par la perte d'une multitude innombrable d'hommes , & de presque tous les éléphants. Chaque jour quelque nouvel échec lui faisoit sentir que la valeur des romains n'étoit pas ensevelie avec Julien. Animés de l'esprit de ce conquérant , ils paroissoient songer autant & peut-être plus à le venger qu'à lui survivre. La disette même ne pouvoit seulement leur arracher la moindre proposition de paix. Sapor étoit-il assuré d'éviter une bataille ? Et s'il en falloit venir aux mains , que n'avoit-il pas à craindre de gens résolus à décider leur sort , ou bien en remportant une victoire complete , ou du moins en rendant leur défaite même funeste aux vainqueurs ? Quand il eût pu se flatter d'anéantir l'armée romaine , il n'ignoroit pas que Julien avoit laissé dans la Mésopotamie quarante mille hommes sous la conduite de Procope

cope son parent : enfin , les vastes provinces de l'empire pouvoient aisément fournir d'autres légions , qui venant à fondre sur la Perse épuisée & consternée , renverseroient le trône des Artaxerxides déjà chancelant.

Ce fut au milieu de ces tristes réflexions qu'il apprit l'heureuse témérité des gaulois & des germains. Cet exploit d'une poignée de déterminés l'épouvante , & lui fait comprendre de quoi sera capable une armée entière de désespérés. Aussitôt il tourne toutes ses pensées du côté de l'accommodement , & ne songe qu'à traiter avec les romains : il n'hésite pas à faire les premières démarches , allant à l'essentiel , & voulant , à quelque prix que ce soit , entamer une négociation , qui dans les circonstances présentes doit infailliblement se terminer à son avantage. Ainsi contre leur attente les romains virent arriver dans leur camp le Suréna (c'étoit le général de la cavalerie persienne) avec un autre seigneur. « Le » grand roi notre maître , dirent les députés à Jovien & aux principaux officiers , n'est point ébloui de la prospérité. Il sçait l'état où la fortune vous a réduits ; mais il connoît encore mieux l'incertitude des choses humaines. Sapor

Amm. ibid.

» respecte la vertu malheureuse , même
 » dans ses ennemis. Il vous estime-assez
 » pour rechercher votre alliance , & pour
 » vous offrir la paix à des conditions
 » équitables ».

*Amm. ibid.
 Liban. de ul-
 cisc. nece Jul.
 n. 13.*

Comme les romains n'étoient soutenus que par le désespoir, l'espérance de la paix les affoiblit tout d'un coup, & leur fit, pour ainsi dire, tomber les armes des mains. Jovien en particulier étoit pressé de jouir de l'empire, & de s'en assurer la possession, en gagnant promptement la capitale. Que sçavoit-il, si dans son absence quelque ambitieux, Procope, par exemple, actuellement à la tête d'une armée, ne s'empareroit point du diadème? Dans ces tems-là ceux qui prenoient la pourpre, ne daignoient pas seulement chercher des prétextes pour colorer leur entreprise; & Procope pouvoit alléguer les droits du sang, puisqu'il étoit parent de Julien. On écouta donc avidement les propositions de Sapor. Elles étoient vagues, embarrassées, équivoques, & sujettes à des grandes discussions. A tout événement, cet habile politique avoit dessein de faire traîner la négociation pour affamer de plus en plus les romains.

L'empereur au contraire impatient de finir, députa sans perdre un instant Sal-

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 51
Iuste (1) avec Arinthée, pour tirer de la propre bouche de Sapor quelque chose de précis. Il y eut beaucoup de conférences aussi longues qu'épineuses, par le manège du vieux monarque, qui négocioit comme il faisoit la guerre. Plus les romains s'avançoient, plus il reculoit. Il formoit incidens sur incidens, difficultés sur difficultés. Tantôt il demandoit du tems : tantôt il ne vouloit plus accorder ce qu'il avoit promis, & promettoit ce qu'il avoit refusé. Au reste il parut trouver étrange que la mort de Julien ne fût point vengée : car il croyoit toujours que ce prince avoit été tué par un romain; & comme apparemment les députés ne

(1) Libanius met le général Victor à la place d'Arinthée. Celui-ci passoit pour un des plus grands capitaines de son siècle. On en racontoit des prodiges de valeur. Il étoit d'une taille extraordinaire, & néanmoins si bien fait, que S. Basile dit qu'on le regardoit comme le modèle d'un homme. Il avoit autant de force que de courage. Son air seul lui avoit fait gagner des batailles. Il reçut le baptême avant sa mort. Nous avons une lettre de consolation écrite par S. Basile à la veuve d'Arinthée, qui avoit été le protecteur des églises & l'ami de S. Basile. Nous avons aussi une lettre du même Saint à ce général, où il le loue de sa générosité, & de sa libéralité dont tout le monde ressentit les effets. Voyez M. de Tillemont sur l'empereur Valens, hist. des emper. t. v. p. 100.

convinrent pas du fait : si quelqu'un de
 » mes généraux (1), ajouta-t-il, perdoit
 » la vie dans un combat, ceux qui se
 » trouvant auprès de sa personne auroient
 » eu la lâcheté de ne pas mourir avec lui,
 » n'échapperoient point à mon juste res-
 » sentiment. J'enverrois aussi-tôt leurs
 » têtes à la famille de cet officier ». On
 reconnoît ici les idées & le langage d'un
 monarque oriental. Sapor en affectant de
 s'intéresser à la vengeance de Julien, vou-
 loit aussi peut-être témoigner son estime
 pour ce prince, dans la vue d'insinuer
 qu'il faisoit peu de cas de son successeur,
 & qu'il ne craignoit plus les romains.

Amm. ibid.

Ils devenoient moins redoutables de
 momens en momens. Une faim dévor-
 rante les consumoit, tandis que par des
 chicanes & des longueurs affectées on se
 jouoit de leurs députés. « Nous passâmes
 » quatre jours, dit Ammien, dans un
 » état plus cruel que les plus cruels sup-
 » plices. Durant ce tems-là si l'empe-
 » reur démêlant les artifices de Sapor,
 » avant que d'envoyer des députés à ce
 » roi, eût toujours gagné pays, il seroit
 » arrivé certainement aux places fortes

(1) Libanius pouvoit tenir cette particularité
 de Salluste même, avec lequel il étoit extrême-
 ment lié,

» de la Corduene qui nous appartenoit
 » alors , & qui nous auroit fourni des
 » vivres en abondance. Nous n'en n'é-
 » tions éloignés que de cent milles (1).

Je voudrois qu'Ammien eût développé nettement la possibilité de cette marche. Si je ne me trompe , voici quelle est la pensée. Sapor avoit lui-même besoin de la paix , & ne l'offroit à ses ennemis que parce qu'il craignoit d'en venir aux mains avec eux. Jovien devoit donc opposer la ruse à la ruse , montrer moins d'empressement pour la paix , donner cependant de bonnes paroles aux envoyés de Sapor , continuer sa route , députer vers ce prince , & traiter en marchant toujours. Sapor dans la crainte d'être forcé à une bataille , ou de traverser l'accommodement , n'auroit point attaqué les romains , & se fût trouvé pris à son propre piège. Ammien étoit homme de guerre : il entendoit son métier , & connoissoit le pays. Il voyoit les choses de près , & les voyoit avec réflexion : il suffit de le lire pour s'en convaincre. Le jugement d'un his-

(1) D'environ trente lieues. *Quo temporis spatio antequam hi mitterentur , si exabusus princeps paulatim terris hostilibus excessisset , profectò venisset ad præsidia Corduenaë , uberis regionis & nostræ , ex eo loco in quo hæc agebantur centesimo lapide disparatæ.*

Amm. ibid.

Ces considérations ne pouvoient échapper à Jovien : mais il étoit obsédé d'une troupe de flatteurs , qui lui représentoient sans cesse Procope comme un ennemi plus dangereux que Sapor. « Défiez-vous , (1) lui disoient-ils , de cet homme » sombre & taciturne (2). Jamais un léger sourire n'a déridé son front , parce » que l'ambition lui dévore le cœur. Tandis qu'il marche les yeux baissés & collés à la terre , il porte ses vues jusqu'au » trône. Il avoit ordre de venir en Assyrie avec son armée joindre celle de » Julien. Qui peut donc l'avoir retenu , » sinon le dessein formé de laisser périr » Julien , & de profiter de son malheur ? » En apprenant la mort , s'il n'est en même » tems accablé par la nouvelle de votre » arrivée , il prendra la pourpre , n'en doutez pas , & marchera vers Constantinople. L'honneur d'appartenir à Ju-

(1) Après avoir bien médité sur les circonstances , & m'être rempli de mon sujet , j'ai hasardé cette harangue à l'imitation des historiens de l'antiquité.

(2) C'est d'Ammien que j'emprunte ces particularités. *Corpore non indecoro , mediocris staturæ , subcurvus , humumque intuenso incedens , perque morum tristium latebras illius similis Crassi , quem in vita semel risisse Lucilius affirmat & Tullius. Amm. l. xxxi. 9.*

» lien (1), & quarante mille hommes de
 » bonnes troupes, sont en la faveur des
 » titres spécieux: S'il s'agissoit unique-
 » ment de vos intérêts personnels, s'il
 » étoit vrai qu'au risque de vous perdre
 » vous-même, vous pussiez servir la pa-
 » trie; on ne vous proposeroit pas de trai-
 » ter à la hâte avec les ennemis de l'em-
 » pire, afin de vous opposer prompte-
 » ment à l'ennemi de Jovien. On sçait, &
 » vous l'avez montré sous votre prédéces-
 » seur, qu'il n'est point de sacrifice qui
 » vous coûte dès que le devoir a parlé.
 » Mais songez que votre destinée entraîne
 » celle de l'empire, & de cette religion
 » que vous préférez à tout. Exposerez-
 » vous l'état aux horreurs d'une guerre
 » civile, où l'on verra peut-être un em-
 » pereur chrétien détrôné par un tyran
 » idolâtre, qui continuera d'attaquer le
 » christianisme sur le plan de Julien. Pré-
 » venez tant de maux par un traité qu'il
 » faudroit conclure, quand même vous
 » n'auriez point de concurrent. Nous n'a-
 » vons plus qu'un souffle de vie. C'est un
 » coup du ciel, que Sapor s'aveugle sur

(1) Quoique le sang ne donnât point de droit
 à l'empire, c'étoit une recommandation bien forte
 que d'appartenir à un empereur qui s'étoit fait
 aimer & estimer des soldats.

» les avantages , jusqu'au point de nous :
» offrir la paix. On loue divers empe-
» reurs d'avoir abandonné les provinces ,
» qu'ils désespéroient de pouvoir défem-
» dre : est-il moins sage d'en céder quel-
» ques-unes pour arracher à la mort , ou
» du moins à l'esclavage pire que la mort
» même , tant de romains dont la défaite
» livreroit l'Asie entière aux barbares ,
» & qui sçauront par leur valeur dédom-
» mager la république de la perte qu'elle
» va faire pour les sauver. Après tout , si
» le traité paroît honteux , est-ce donc
» à vous d'en rougir ? Non : il ne désho-
» nore que Julien. C'est lui qui par son
» imprudence nous a précipités dans l'a-
» byme dont nous ne pouvons sortir qu'à
» ce prix. Et quand on devroit vous ac-
» cuser de foiblesse ; le caractère d'un
» prince vraiment pere de ses sujets , &
» le comble de l'héroïsme , est de sacri-
» fier au bien public même sa réputation ».

Tel étoit le langage des courtisans. Lorsqu'on est en place , on n'a que trop de penchant à se croire nécessaire. Jovien se laissa persuader , que ni l'état ni la religion ne pouvoient se passer de lui. La crainte que l'on avoit de Procope étoit fondée ; & l'on peut dire que sa révolte la justifia deux ans après , si néanmoins

cette crainte même ne causa point sa révolte. D'ailleurs il y a toute apparence que la perte irréparable des quatre jours consumés mal à propos dans l'inaction, avoit mis l'armée entièrement hors de combat, & Jovien dans la nécessité indispensable d'accepter la paix. Ainsi le traité fut peut-être moins l'ouvrage de sa timide politique, que de son peu d'habileté.

Quoi qu'il en soit, à la honte du nom romain, ce prince reçut la loi de Sapor, & consentit à tous les articles proposés. Tout ce qu'il obtint, encore eut-il de la peine à l'obtenir, ce fut que les garnisons des places cédées, aussi-bien que les habitans de Nisibe & de Singare, se retire-roient sur les terres des romains. Arface fut compris dans le traité, dont il ne manqua pas d'être bientôt après la victime. On jura de part & d'autre une paix, ou pour mieux dire, une treve de trente ans, & l'on se donna des ôtages en attendant l'exécution du traité.

Rufin & Théodoret trompés par la vraisemblance, prétendent que Sapor fournit des vivres aux romains. Rien n'étoit plus naturel; mais sans doute les per-fes n'avoient point de magasins, & sub-sistoient eux-mêmes avec peine dans un pays désolé. Du moins est-il certain que

Amm. ibid.
Zosim. l. III.

Ruf. l. II
c. 1. Theodor.
l. IV, 2.
Amm. ibid.
c. 8.

les romains ne gagnèrent à cette paix honteuse , que la permission de s'écarter des bords du Tigre où les chemins étoient rudes & escarpés , pour se rendre au travers des terres à l'endroit où ils étoient résolus de passer le fleuve. Ils marcherent à grandes journées de ce côté-là toujours tourmentés de la famine , à laquelle se joignit encore la disette d'eau. Plusieurs ranimant leurs forces mourantes , se déroboient du gros de l'armée , & tentoient de traverser le Tigre à la nage. La plupart y périssoient ; le reste tomboit entre les mains des perses & des sarasins postés sur l'autre bord. Ces barbares furieux du massacre de leurs camarades que les gaulois & les germains avoient égorgés , affommoient tout ce qui échappoit aux eaux , ou s'ils en épargnoient quelques-uns , ce n'étoit que pour les vendre , & les dépayser de telle sorte , que jamais les romains ne pussent les réclamer.

Amm. ibid.

Lorsque l'empereur & l'armée furent arrivés au lieu du passage , qu'aucun auteur , pas même Ammien , n'a pris soin de nous indiquer , après quelques légers préparatifs la trompette donna le signal.

Il est impossible d'exprimer avec quelle précipitation , chacun ne songeant qu'à soi , se hâtoit de devancer ses camarades ,

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 61
& bravoit le danger pour se sauver au
plutôt de cette fatale contrée. Les uns sur
des mauvaises claies en guise de radeaux
traînoient après eux leurs chevaux à la
nage ; les autres étoient portés sur des
outres : tous s'aïdoient de ce que la né-
cessité toujours féconde en ressources leur
faisoit imaginer. Douze petits bateaux
plats , reste de la flotte de Julien , servi-
rent à passer l'empereur avec les princi-
paux officiers , & firent par son ordre au-
tant de voyages qu'il en fallut pour ache-
ver le transport. Ainsi , dit Ammien , par
un effet de la bonté divine , nous passâ-
mes tous heureusement , excepté quel-
ques-uns qui eurent le malheur de se
noyer.

Incontinent après, l'on eut avis que les
perses hors de la vue des romains jettoient
un pont , sans doute pour tomber sur les
traîneurs & sur le bagage : mais se voyant
découverts , ils n'osèrent exécuter leur
perfide dessein. Les perses , comme on le
voit , avoient de quoi faire un pont. Que
Jovien n'avoit-il donc exigé pour pre-
mière condition qu'ils lui facilitassent le
passage ? Sapor gagnoit trop au traité
pour se rendre difficile sur une condition
qu'il pouvoit aisément remplir. Je crois
remarquer ici une nouvelle preuve de la
malhabileté de Jovien.

*Amm. ibid.
Xiphilin. in
Trajan. Xi-
philin. in Se-
ver.
Excerpta
Dionis d
Vales. versa.*

L'armée romaine continuant sa marche avec une extrême diligence, vint camper à quelques lieues du Tigre, près de la ville d'Atra, située sur une montagne au milieu d'un vaste désert, autrefois habitée par les arabes scénites : elle avoit passé pour imprenable ; mais elle étoit abandonnée depuis long-tems. Peut-être que les romains en voyant Atra se consolèrent un peu de leur disgrâce, par le souvenir de celles qu'avoient essuyées sous les remparts de cette place les deux plus grands capitaines qui aient occupé le trône des Césars. Trajan s'étoit fait un point d'honneur de la prendre ; mais la nature entière s'arma contre lui pour la défense des assiégés : & ce qu'on peut regarder comme un prodige d'une autre espèce, Sévère qui après avoir levé le siège l'attaquoit pour la seconde fois, rappella mal à propos ses soldats prêts de forcer la place, & quand il commanda de retourner à l'assaut, ne put jamais se faire obéir. Ce prince aussi-bien que Trajan pensa périr devant cette ville avec toute son armée. Artaxerxès, fondateur de la seconde monarchie des perses, ne fut pas plus heureux, & la providence (1)

(1) En cela M. Delaunay, sçavant théologien anglois, croit reconnoître les marques d'une protec-

parut se déclarer constamment en faveur d'Atra. Cependant les fréquentes attaques des romains, & le péril où la ville s'étoit trouvée, sur-tout dans le dernier siege, purent faire croire aux arabes scénites, que la liberté dont ils furent toujours si jaloux, & qu'ils conservent encore aujourd'hui, couroit moins de risque sous leurs tentes, qu'à l'abri des plus fortes murailles. Ils abandonnerent Atra. Nous ne lisons nulle part qu'elle ait été prise, & néanmoins elle étoit déserte depuis long-tems, lorsque Jovien y passa. En cet endroit les romains apprirent qu'ils avoient à traverser une plaine de trente lieues, où l'on ne trouvoit que de l'absynthe & d'autres herbes semblables, avec un peu d'eau infecte & salée. Ils firent donc provision d'eau douce, & tuerent une partie des chameaux & des autres bêtes de charge, dont la chair mal saine leur prolongea la vie aux dépens de la santé.

Au bout de six jours de marche, on *Amm. Ibid.* rencontra près du château d'Ur, place

tion visible de Dieu sur les descendans d'Ismaël, conformément aux promesses faites à Agar & à Abraham, Genèse 16 & 17. Voyez le livre intitulé : *Revelation examin'dwith candour*, vol. 2, dissert. IV.

dépendante des perses , un convoi de quelques vivres , que Jovien , aussi-tôt après son élection , avoit envoyé chercher en Mésopotamie par le tribun Maurice. Ce foible secours , fruit de l'économie des deux généraux Procope & Sebastien , mit l'empereur en état de respirer , & de prendre des mesures pour se faire reconnoître dans tout l'empire. Il pouvoit regarder ce secours même comme un acte d'obéissance de la part de Procope & de son collègue , dont la soumission entraînoit nécessairement celle des provinces orientales. Mais qui pouvoit lui répondre de l'Occident , tandis que l'Illyrie & les Gaules ne l'auroient point reconnu ? Les troupes de l'Illyrie & celles des Gaules avoient souvent disposé de la pourpre , & causé de grandes révolutions. Il est vrai qu'elles étoient moins formidables depuis Constantin. Ce

Zosim. l. II.

prince plus en garde contre les guerres civiles que contre les invasions des barbares , avoit , par une politique bonne ou mauvaise , affoibli l'autorité des généraux en la partageant. Il avoit aussi dispersé dans l'intérieur des provinces les légions établies de tout tems sur la frontière , où la proximité de leurs quartiers les mettoit à portée d'entretenir des correspon-

dances , de former secrètement des complots , & de les exécuter subitement. Toutefois malgré ces précautions , les exemples récents de Vétranion dans l'Illyrie , de Magnence & de Julien dans les Gaules , ne permettoient pas de douter que les légions ne pussent encore y faire des empereurs ; & l'éloignement devoit redoubler l'inquiétude de Jovien.

Il dépêcha donc avec les ordres nécessaires pour s'assurer de ces importantes provinces , deux hommes de confiance , Procope secrétaire d'état , qu'il faut distinguer du parent de Julien , & Mémoiride tribun. Jovien avoit toute sa famille en Illyrie ; sa femme , son fils encore au berceau , le comte Varronien son pere , & son beau-pere le comte Lucillien. L'un & l'autre après avoir quitté le service , goûtoient le repos de la vie privée ; mais les infirmités de la vieillesse rendoient sans doute Varronien incapable d'agir , puisque les ordres de l'empereur s'adressoient au comte Lucillien. Les envoyés apportoit à celui-ci le brevet de généralissime de l'infanterie & de la cavalerie. Ainsi revêtu de deux emplois , qui d'ordinaire étoient séparés , il devoit prendre avec lui quelques officiers de mérite , & d'une fidélité reconnue , qu'on lui nom-

Amm. ibid.

moit dans une dépêche secrete , & se rendre incessamment à Milan pour veiller delà sur le reste de l'Occident , & se porter , en cas de troubles , où le besoin des affaires demanderoit sa présence. L'empereur ôtoit à Jovinus le commandement des troupes dans les Gaules , & le donnoit à Malarich , françois de nation , attaché depuis long-tems au service des romains. Il se défaisoit par-là d'un homme dont les talens supérieurs rendoient la fidélité suspecte , & mettoit en place un étranger , qui ne pouvant prétendre à l'empire , regarderoit toujours la fortune de son bienfaiteur comme le fondement de la sienne propre , & borneroit son ambition à le bien servir. Au reste les envoyés avoient ordre d'annoncer sur leur route la mort de Julien , & l'élection de son successeur , de faire tenir aux gouverneurs des provinces les lettres de Jovien , & de répandre de tous côtés , qu'il avoit terminé la guerre par une paix avantageuse. Ils marchaient jour & nuit sans s'arrêter ; mais plus prompte & plus sincère qu'eux , la renommée les devançoit , & publioit la vérité.

On ne peut douter que Jovien n'ait écrit dans le même tems au sénat de la nouvelle Rome , & sur-tout à celui de

l'ancienne, qui conservoit toujours quelque sorte de prééminence, les priant au moins pour la forme de confirmer ce que l'armée venoit de faire en sa faveur. Ce fut dès-lors vraisemblablement qu'il se désigna consul pour l'année suivante avec le comte Varronien son pere, qui avoit appris en songe, si l'on en croit Ammien, qu'il seroit nommé au consulat, mais qui ne sçavoit pas sans doute, que la mort l'empêcheroit de prendre possession de cette éminente dignité.

*Amm. l.
XXV, 10.*

Si les payens de l'armée avoient été vivement touchés de la perte de Julien, elle ne fut pas moins accablante pour les autres, qui se trouvoient en si grand nombre dans tout l'empire; & sans doute ces derniers n'étant point gênés par la présence du nouveau prince, se livrerent à leur douleur avec plus de liberté. « Cette

» nouvelle, dit Libanius, fut un trait
 » qui me perça le cœur. Je jettai les yeux
 » sur une épée, & voulus me délivrer
 » d'une vie qui me seroit désormais plus
 » cruelle que la mort. Mais je me rap-
 » pellai la défense de Platon, & les pei-
 » nes réservées dans les enfers à ceux qui
 » disposent d'eux-mêmes, sans attendre
 » l'ordre de Dieu. Je fis d'ailleurs réflexion
 » que je devois une oraison funebre
 » à ce héros ».

*Liban. de vita
sua.*

Libanius s'acquitta de ce devoir, en consacrant à la mémoire de Julien deux discours qui sont venus jusqu'à nous. Le premier, qui paroît avoir été composé sur le champ, n'est qu'une lamentation fort courte, & cependant assez ennuyeuse, où l'on trouve plus d'esprit que de sentiment, & plus de pédanterie que d'esprit. Le second est un éloge historique travaillé à loisir, où l'orateur suit Julien pas à pas, & le montre toujours en beau. Cette piece, la meilleure peut-être de Libanius, & digne presque à tous égards de la plus saine antiquité, fait pour le fonds des choses un contraste singulier, avec l'éloquent discours (1) de S. Grégoire de Nazianze.

Libanius, Zosime, l. III.

A Carres en Mésopotamie, ville toute dévouée au paganisme, celui qui vint apporter la première nouvelle de la mort de Julien, pensa être assommé à coups de pierres, & le fut même selon Zosime. Tel étoit le désespoir des payens. Ils

(1) Quoique dans les éditions de ce pere l'ouvrage se trouve partagé en deux, ce n'est pourtant qu'un seul & unique discours, comme le prouve le judicieux écrivain, qui en a donné une traduction françoise imprimée à Lyon en 1735, traduction beaucoup moins connue qu'elle ne mérite de l'être.

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 69
voyoient leur regne disparoître comme
un songe , les flatteuses espérances qu'ils
avoient conçues de la jeunesse & du zele
de Julien s'en aller en fumée , l'hellénis-
me prêt d'être enseveli dans le tombeau
de son restaurateur , & la religion chré-
tienne revêtue de la pourpre & plus af-
fermie que jamais , dans le tems même
où la croyant arrivée à son terme fatal ,
ils n'attendoient que le retour de Julien
pour frapper les derniers coups. Plusieurs
l'avoient persécutée sans aucun ménage-
ment , & s'étoient portés aux plus grands
excès. Quelle apparence que le prince
chrétien le plus modéré laissât impunis
des attentats dont Julien même avoit été
forcé de rougir !

D'un autre côté l'église , dans le ravis-
sement d'une délivrance soudaine , bé-
nissoit par ses cantiques le Dieu toujours
fidele à ses promesses , dont le bras ve-
noit d'exterminer le nouveau Sennaché-
rib. Mais les chrétiens , il faut l'avouer ,
ne se bornoient pas tous aux sentimens
légitimes que cette espece de résurrection
faisoit naître dans leur cœur. Au lieu
d'une joie chrétienne épurée dans ses mo-
tifs , humble & modeste dans ses effets ,
mêlée de compassion pour un ennemi
qui périt , & de crainte à la vue de la

*Greg. Naz.
orat. 3 & 4.
Theodoret. l.
III, 25.*

prospérité ; plusieurs s'abandonnoient aux mouvemens tout humains d'une joie fastueuse & outrageante , & sembloient menacer déjà de venger une religion qui n'enseigne qu'à souffrir & à pardonner. Ceux d'Antioche , ennemis personnels de Julien à tant de titres , insultoient tout à la fois à la mémoire du payen , du philosophe & de l'auteur. Dans cette grande ville si voluptueuse & qui se croyoit si chrétienne , ce n'étoit que festins publics , que fetes sacrées & profanes. On voyoit dans les églises & dans les oratoires des martyrs , les danses & le tumulte des spectacles , & les théâtres retentissoient d'exclamations religieuses.

On y publioit la victoire de la croix : on y apostrophoit , quoiqu'absent , le philosophe Maxime , l'oracle & le séducteur de Julien. *Insensé Maxime , s'écrioit-on , que sont devenues tes prédictions ? Dieu & son Christ ont vaincu.*

Mais si l'église triomphoit , l'empire étoit couvert d'ignominie , & venoit de recevoir une plaie profonde dont il ne guérit jamais. Aussi les transports que l'intérêt de la religion , principalement lorsqu'il s'y joint de l'animosité , inspire d'abord au peuple , ne furent pas plutôt ralentis , que les réjouissances publiques

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 71
firent place aux inquiétudes & aux alarmes. Inveſtiver contre Julien , rejeter les calamités de l'état ſur ſon apoſtaſie & ſur ſa conduite inſenſée , produire au grand jour les reſtes affreux des victimes humaines , qu'on l'accuſoit d'avoir immolées dans ſes abominables myſteres , ce pouvoit être une ſorte de conſolation ; mais ce n'étoit pas une reſſource. Jovien ſeul y gagnoit , parce qu'il avoit l'avantage de ſuccéder à un prince haï , & par conſéquent reſponſable dans l'eſprit de la multitude au moins des premieres fautes de ſon ſucceſſeur.

Theodoret.
III, 27.

Par la ceſſion des provinces tranſtigritaines & de Niſibe , la Syrie alloit devenir preſque frontiere , & la ville d'Antioche demetroit expoſée aux incuſſions des barbares avec le reſte de l'Orient. Quiconque avoit encore l'ame romaine , devoit conſidérer , que pendant l'eſpace d'environ onze ſiecles , ni les annales de la république , ni celles de la monarchie , ne fourniſſoient d'exemple d'un événement auſſi triſte , auſſi flétrifiant à tout prendre , que le traité de Jovien : que ſi dans les premiers tems quelques généraux avoient ſouſcrit à des conditions déshonorantes , l'autorité ſuprême qui réſidoit alors dans le peuple , déclarant

nuls ces traités , en avoit fait retomber toute l'infamie sur leurs auteurs ; que la majesté de l'empire , depuis qu'elle étoit concentrée dans un monarque , avoit été sans doute profondément humiliée par la captivité de Valérien , qui avoit vieilli dans les fers d'un autre Sapor ; mais que cette majesté venoit de se dégrader & de s'anéantir elle-même dans la personne de Jovien ; qu'il avoit abandonné le principe fondamental de la politique des romains , qui ne cédoient rien à la force , & n'étoient jamais plus fiers ni plus intraitables que lorsqu'ils paroissent écrasés ; que cette maxime précieuse échappée du naufrage de la république & des mœurs anciennes , avoit soutenu jusqu'à ce jour l'empire qu'elle avoit formé ; que puisqu'une fois on s'en étoit départi , on verroit désormais les empereurs céder successivement les provinces , démembrer l'état sous prétexte de le sauver ; enfin qu'il étoit aisé de prévoir la chute & la ruine totale de ce vaste corps.

Amm. ibid.
6. 8.

Sans porter si loin leurs vues , les habitans de Nisibe assez occupés de leur propre malheur , trembloient de se voir à la merci de Sapor , & de Sapor irrité. Ils conservoient néanmoins quelque espoir fondé sur l'importance de leur place , sur
leur

leur fidélité passée & sur leurs services récents. Ils ne pouvoient croire que Jovien les voulût livrer aux barbares , & se flattoient que si par respect pour ses sermens , il n'osoit contrevenir directement au traité , du moins sensible à leurs justes remontrances , il ne leur ôteroit pas la liberté de se défendre eux-mêmes contre un ennemi qu'ils avoient déjà repoussé tant de fois.

Cependant l'armée après avoir consommé le peu de provisions qu'elle avoit reçu, étoit retombée dans une disette si étrange, qu'on se voyoit à la veille de manger de la chair humaine. Si l'on trouvoit par hazard un boisseau de bled , ce qui n'arrivoit que rarement , dit Ammien , il se vendoit au moins treize pieces d'or. A mesure qu'on tuoit les chevaux , il falloit abandonner les armes & le bagage : enforte qu'il y a peut-être moins d'exagération que de malignité, dans la peinture que fait Libanius de l'état des troupes à leur retour. Nos soldats , dit-il , revinrent sans armes , sans habit. Ils demandoient l'aumône , aussi nuds pour la plupart que des gens qui se sauvent d'un naufrage. Si quelqu'un avoit encore la moitié de son bouclier , le tiers de sa pique ou bien une de ses bottes qu'il rapportoit sur l'épaule,

*Amm. ibid.
Liban. cr. parent. n. 143.*

il se regardoit comme un héros. Tous se croyoient suffisamment justifiés, quand ils avoient dit que Julien étoit mort, & qu'on ne devoit pas s'étonner de voir les romains dans l'état déplorable où seroient les perses, si ce conquérant avoit vécu.

Amm. ibid.

On croit que l'armée rentra sur les terres de l'empire dans le lieu nommé Tisaphates. Ce fut là du moins que Procope & Sébastien, avec les officiers des troupes de Mésopotamie, vinrent rendre leurs devoirs à l'empereur qui les reçut avec bonté. Jovien se rendit bientôt aux portes de Nisibe, & campa sous les murailles de cette place, sans écouter les prières des habitans, qui le conjuroient avec des instances réitérées de venir loger dans le palais comme ses prédécesseurs. Il craignoit de se montrer, & plus encore sans doute de s'enfermer dans une colonie romaine, dont il venoit mettre les barbares en possession.

Ce soir là même il fit un acte de despotisme plus convenable au caractère soupçonneux qu'on lui reproche, qu'à la délicatesse de conscience dont il se piquoit. A l'entrée de la nuit, au sortir de table, on enleva par ses ordres un officier qui venoit de se signaler dans la dernière guerre à la prise de Maogamalque.

Il fut traîné à l'écart , & jetté dans un puits sec que l'on combla de pierres sur lui. Il se nommoit *Jovianus* comme l'empereur , & avoit eu quelques voix pour succéder à Julien. Demeurer sujet après avoir paru digne de régner est une situation si délicate , que la plus grande circonspection suffit à peine pour en parer les dangers. *Jovianus* ne le comprit pas. L'ambition ou la vanité lui faisoit tenir certains discours d'autant plus suspects , qu'il invitoit quelquefois des officiers à sa table ; & ce fut là constamment , dit *Ammien* , ce qui le perdit. La fin tragique de cet infortuné , qui paroît avoir été plus imprudent que coupable , n'est rapportée par aucun des écrivains modernes qui parlent de Jovien : je doute qu'ils eussent omis un trait pareil dans l'histoire de son prédécesseur.

Le lendemain *Binesès* , seigneur de la cour de Perse , qui suivoit Jovien pour servir d'ôtage , & presser en même tems l'exécution du traité de paix , accompagné sans doute d'une escorte que lui donna l'empereur , entra dans *Nisibe* , & arbora sur la citadelle l'étendart du grand roi. La vue de ce funeste drapeau , & l'ordre que reçurent les habitans de se retirer ailleurs , les jetta dans la dernière

consternation. Ils avoient cru d'abord que Jovien s'étoit engagé à livrer la ville avec tous ses habitans. Il semble donc que ce devoit être une espece d'adoucissement à leur douleur , d'apprendre que leurs personnes ne tomberoient point sous la puissance de Sapor. Mais outre qu'ils n'avoient pu , comme j'ai dit , se persuader tout-à-fait que cet engagement dût avoir lieu , l'exil auquel ils se voyoient condamnés leur paroissoit aussi terrible que la servitude. Peut-être même que plusieurs auroient mieux aimé vivre dans le sein de leur patrie esclaves , c'est-à-dire , sujets des rois de Perse , que de conserver dans l'exil , dans la pauvreté , dans les miseres d'un nouvel établissement , une liberté chimérique sous les empereurs romains , princes aussi absolus de fait , que prétendoient avoir droit de l'être ceux qui portoient le sceptre d'Arface & d'Artaxerxès.

Il est assez ordinaire aux historiens , lorsqu'ils racontent la ruine des villes illustres , de rappeler en peu de mots leur origine , & les principaux événemens qui les rendirent célèbres. Qu'il me soit donc permis de dire ici quelque chose de la fameuse Nisibe , puisque les romains la perdirent alors pour jamais , & qu'elle

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 77
périt même dans un sens par la transmigration totale de ses citoyens. Nisibe, s'il en faut croire les historiens orientaux, est sœur & contemporaine de Babylone, ayant comme elle Nemrôd pour fondateur. Selon les uns, il lui donna le nom de *Chalya*, ou selon d'autres celui d'*Achad*; & c'est, disent ceux-ci, la même ville d'*Achad*, dont la Genèse fait mention parmi celles dont le fils de Chus jeta les premiers fondemens dans le pays de *Sennaar*. Elle prit dans la suite le nom de Nisibe: & si l'on avoit droit d'insister sur une étymologie (1) peu certaine, on pourroit conjecturer qu'elle étoit déjà, ou qu'elle devint pour lors une place forte. Quelqu'un des rois de Syrie successeurs d'Alexandre, lui donna le nom d'Antioche de Mygdonie, & certainement elle le portoit, comme on peut voir dans Polybe, sous le regne d'Antiochus surnommé le grand. Elle étoit située dans la partie septentrionale de la Mésopotamie, à deux journées du Tigre, assez près du mont Masius, dans une plaine

V. notas
Spanhem. in
I. Juliani
Orat.

Polyb. l. v.

(1) Selon Etienne le géographe, **צפ** signifie en phénicien *des colonnes, des monceaux de pierres*. Il signifie en hébreu *cippus, statua, &c*: mais il se trouve aussi dans la bible pour signifier *statio, milites stationarii*. I. Sam. XIII, 12.

agréable & fertile , arrosée de la rivière de Mygdone qui partageoit la ville en deux. Malgré son ancienneté , ce n'est que vers les derniers tems de la république romaine , que Nisibe commence à faire figure dans l'histoire.

*Oros. Plu-
tarch. Dio &
cæteri roma-
næ hist. scrip-
tores.*

Tigrane roi d'Arménie l'ayant enlevée aux parthes , pressé lui-même par Lucullus y renferma ses trésors. Il les croyoit en sûreté dans une ville environnée de deux murailles toutes de brique d'une prodigieuse épaisseur , qu'un fossé large & profond mettoit à l'abri de la sape & hors de la portée des machines. Aussi méprisa-t-on Lucullus , lorsqu'il osa paroître devant Nisibe au fort de l'hiver. Mais à la faveur de ce mépris & d'une nuit orageuse , il emporta la place par escalade soixante - huit ans avant l'ère chrétienne. Après la défaite de Crassus , elle retourna sous la domination des rois d'Arménie. Occupés de leurs guerres civiles , les romains ne songerent point à la reprendre , & la politique d'Auguste , qui fixa les limites de l'empire aux bords de l'Euphrate , fut une loi pour ses successeurs jusqu'à Trajan. Ainsi pendant plus de cent cinquante ans , les romains virent sans jalousie Nisibe & son territoire entre les mains des rois d'Arménie

leurs vassaux , ou des rois de l'Adiabene vassaux des parthes. Trajan , le plus belliqueux des empereurs depuis Jules César , s'affranchit de la maxime d'état introduite par Auguste , & porta ses armes victorieuses bien au-delà de l'Euphrate. La prise de Nisibe fut un de ses premiers exploits de ce côté-là ; mais Adrien l'abandonna bientôt , comme les nouvelles provinces que Trajan avoit conquises en Orient.

Lucius Verus , frere & collegue de M. Aurele , la reprit : & du tems de Sévere assiégée deux fois , l'une par les peuples de Mésopotamie révoltés contre les romains , l'autre par Vologese roi des parthes ; elle se défendit avec tant de vigueur & de succès , que Sévere , qui le premier établit solidement les romains dans la Mésopotamie , non content de fortifier Nisibe , & d'en faire la capitale d'une province particuliere , l'éleva même à la dignité de colonie , & lui fit prendre le nom de *Septimia*. Du tems d'Alexandre, fils de Mammée, Artaxerxès qui venoit de détrôner Artabane , le dernier roi des parthes , & de rendre à la nation des perses le sceptre qu'elle avoit perdu depuis environ 555 ans , essaya , mais inutilement , de s'emparer de Nisibe.

Sous quelque'un des empereurs suivans, ou le même Artaxerxès, ou son fils Sapor I s'en rendit maître; mais en la prenant, il ne fit que procurer au jeune Gordien l'honneur de la reconquérir. Jules-Philippe, le meurtrier & le successeur de Gordien, mérita par quelques bienfaits d'être regardé comme un nouveau fondateur de la colonie, puisque sur une médaille qu'elle fit frapper à l'honneur de Philippe, elle prend le nom de *Julia* avant celui de *Septimia*. La captivité de Valérien, & la mollesse de Gallien son indigne fils, livrerent à Sapor I la plupart des provinces asiatiques. Il fallut qu'un autre barbare nommé Odenat, chef de quelques sarrasins, plus romain que l'empereur même, se chargeât des intérêts de l'empire, & le sauvât en Orient. Nisibe se rangea la première à l'obéissance de ce prince, dont Gallien couronna les services en lui donnant le titre d'auguste. Elle parut de nouveau séparée de l'empire sous le regne de Zénobie, veuve d'Odenat; mais elle y fut réunie par Aurélien. Les perses s'en étant emparés après la mort de Carus, la terreur des armes de Dioclétien les força de l'abandonner.

Au reste, c'est dans le quatrième sie-

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 81
 cle depuis J. C. qu'il faut chercher l'é-
 poque de la gloire de Nisibe, & les traits
 les plus brillans de son histoire. Du tems
 de Constance, Sapor II, comme je l'ai
 dit, échoua trois fois devant les remparts.
 De ces trois sieges, le plus mémorable
 est celui de l'an 350, décrit par Julien ^{Julian. Or.}
 avec autant d'élégance que d'énergie ^{I & II.}
 dans ses deux premiers discours, que l'o- ^{Theodor. l.}
 rateur trouve le secret de rendre inté- ^{II, 26.}
 ressans jusqu'à certain point, quoique ce ^{Zosim. lib.}
 soient des panégyriques, & des panégy-
 riques de Constance. Pour donner une
 idée de ce siege, je dirai que Sapor ayant
 appris que la révolte de Magnence & les
 progrès de cet usurpateur appelloient
 Constance en Occident, voulut profiter
 de la conjoncture; qu'il fondit sur la Mé-
 sopotamie à la tête d'une armée innom-
 brable, & après avoir emporté quelques
 châteaux, il investit tout à coup Nisibe.
 D'abord il l'attaqua dans les regles; mais
 ni le bélier, ni la sappe, ni la tortue ne
 produisant aucun effet, il détourna le
 cours de la riviere de Mygdone, comp-
 tant réduire les habitans par la soif. Heu-
 reusement les fontaines & les puits les
 en préservèrent. Alors le grand roi con-
 çut un dessein digne de Darius & de
 Xerxès. Il construisit une haute & forte

digue autour de la place , & arrêta la rivière au dessous. Les eaux refoulées remplirent le bassin qu'on venoit de leur préparer , & monterent presque au haut du rempart , qui ne s'élevoit au dessus de leur niveau , qu'autant qu'il falloit pour empêcher la ville d'être submergée. Sapor fit donc équiper sur ce lac une flotte de barques chargées de machines , pour battre & pour nettoyer les murailles , & de combattans pour les assaillir. Ce nouveau genre d'attaque recommença plusieurs jours de suite , avec une perte infinie du côté des barbares , & des prodiges d'intrépidité de la part des romains , jusqu'à ce qu'un endroit foible de la digue venant à se rompre , ensevelit sous les eaux grand nombre des assiégeans.

Sapor qui voyoit sa réputation compromise , retint la Mygdone au dessus de la ville , & lâcha cette rivière contre les murailles , dont elle abattit cent coudées. Quoiqu'il fût incessamment tirer sur la breche , les habitans éleverent avec tant de promptitude un nouveau mur à quelques pas de l'ancien , & le défendirent avec tant de vigueur , qu'ils repoussèrent tous les assauts. Le roi dans l'excès de sa rage tira une fleche contre le ciel , se vengeant comme il pouvoit de la divi-

rité même. Mais elle fit de plus en plus sentir son pouvoir à cet impie par une armée de mouchierons, dont les piquures mirent les chevaux & les éléphans en une telle furie, qu'ils écrasèrent plusieurs milliers de soldats. Enfin, après avoir perdu plus de vingt mille hommes, il brûla ses machines, & leva le siege qui avoit duré près de quatre mois. Le comte Lucillien qui commandoit dans la ville, & S. Jacques son évêque partagerent l'honneur de l'avoir sauvée; l'un par son courage & ses talens militaires; l'autre par ses prières ferventes, qu'il n'interrompoit que pour animer son peuple à combattre pour la liberté & pour la religion: car tous professoient le christianisme, & Sapor le persécutoit.

Telle étoit la ville de Nisibe que le gendre de Lucillien livroit au même Sapor. Ceux auxquels il ordonnoit d'en sortir & de faire place aux barbares, étoient les mêmes pour la plupart, qui treize ans auparavant l'avoient si bien défendue. Le sénat dans un lugubre silence, & le peuple jettant des cris lamentables, se rendirent au camp de l'empereur, & prosternés à ses pieds, lui dirent tout ce que la douleur & l'amour de la patrie leur suggérèrent de plus touchant.

Amm. lib. XXV. & Zosim. lib. III.

Comme à leurs supplications , à leurs raisons , à leurs sanglots , il opposoit pour toute réponse la sainteté du serment :

« Seigneur , disoient-ils , si la nécessité
 » vous a contraint de céder vos droits
 » sur Nisibe , ne nous défendez pas du
 » moins de soutenir les nôtres l'épée à la
 » main. Nous ne vous demandons ni munitions , ni troupes , ni argent. A force
 » de vaincre Sapor nous sommes tous
 » devenus soldats. Regardez-nous comme des étrangers : abandonnez-nous à
 » nous-mêmes , ou plutôt au ciel protecteur de la justice & de l'innocence.
 » Il continuera de rendre invincibles
 » des romains qui combattront pour leurs
 » autels , pour leurs foyers , pour ces murailles qu'ils ont cimentées de leur
 » propre sang. Après que nous aurons
 » repoussé Sapor , le seul usage que nous
 » voulons faire de notre liberté , c'est
 » de nous redonner à vous ».

Amm. ibid.
Zosim. ibid.

Jovien répondit qu'il avoit expressément juré de remettre la ville , & qu'il étoit incapable d'éluder un serment par de vaines subtilités. Alors Sabinus , à qui sa naissance & ses richesses donnoient un rang distingué parmi ses concitoyens , lui dit avec autant de vivacité que de hardiesse : « Constance toujours en guerre

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 85

» avec les perses fut presque toujours
» malheureux : il frissonnoit au nom de
» Sapor , & cette frayeur empoisonna
» tous les momens de sa vie. Cependant
» Constance accablé de revers, Constance
» réduit à se sauver presque seul , & à
» mandier un morceau de pain dans la
» chaumière d'une pauvre paysanne ,
» conserva toujours Nisibe. Que dis-je ?
» Il ne céda jamais un pouce de terre à
» l'ennemi ; & Jovien n'est parvenu à
» l'empire que pour livrer aussitôt le
» boulevard de l'Orient ». Jovien écouta
ces reproches sans être ébranlé, se retran-
chant toujours dans les raisons tirées du
point d'honneur & de la conscience.

C'étoit , comme j'ai dit ailleurs , la *Idem. ibid.*
coutume de chaque ville d'offrir une
couronne d'or aux nouveaux princes.
Dans la situation critique où se trouvoient
les habitans de Nisibe , ils eurent un soin
particulier de satisfaire à ce devoir. L'em-
pereur qui se rendoit justice, sentant bien
qu'il ne méritoit point de couronne , sur-
tout de leur part , refusa celle qu'ils lui
présenterent. Mais les habitans avec une
persévérance à l'épreuve de tous les re-
fus , le conjuroient de la recevoir, croyant
sans doute qu'il se laisseroit toucher par
cette marque d'attachement & de respect,

& que s'il acceptoit leur hommage il contracteroit une sorte d'engagement avec eux. Jovien pour se délivrer de leur importunité, parut l'accepter enfin ; & dans le moment un avocat nommé Silvanus dit à haute voix : *grand empereur , puissiez-vous être ainsi couronné par les autres villes.* Il fut si piqué de cette parole , qu'il commanda sur l'heure aux habitans d'évacuer la ville dans trois jours , & qu'il envoya des troupes pour les presser , avec ordre de faire main basse sur quiconque y resteroit après le terme prescrit.

Idem. ibid. Ce terrible arrêt répandit la désolation dans Nisibe. Tout y retentit aussi-tôt de gémissemens , de cris , d'imprécations contre le gouvernement , & d'hurlemens affreux. C'étoit un spectacle capable d'attendrir Sapor , s'il en eût été témoin , de voir des femmes de condition contraintes par leur souverain de se bannir elles-mêmes de ces lieux qui les avoient vu naître , où elles avoient coulé d'heureux jours dans le sein de l'opulence ; forcées, dis-je , d'abandonner tous leurs biens , & ce qui leur étoit infiniment plus sensible , de s'éloigner pour jamais des tombeaux de leurs époux , de leurs peres , de leurs enfans , dont les cendres demeureroient à la discrétion des barbares. Tan-

tôt elles s'arrachotent les cheveux, & se déchiroient le visage, tantôt elles tenoient embrassées les portes de leurs maisons, les baignant de leurs larmes, & leurs disant les derniers adieux. En un mot, on voyoit l'image d'une ville prise d'assaut, & tous les symptômes de douleur & de désespoir que les grandes calamités peuvent produire parmi les orientaux, dont les passions furent toujours plus démonstratives que les nôtres. Mais qui pourroit exprimer le déchirement de cœur que durent sentir ces braves gens qui avoient soutenu trois sieges, & qui se seroient estimés heureux de verser le reste de leur sang pour une patrie qu'ils regardoient non seulement comme le lieu de leur naissance, mais aussi comme le théâtre de leur gloire & le monument de leur valeur ! Chacun faisoit à la hâte & comme s'il l'eût dérobé, ce qu'il pouvoit emporter de ses propres effets : car pour comble d'infortune on manquoit de bêtes de charge, en sorte qu'il falloit laisser quantité de meubles précieux.

Les chemins furent bientôt couverts de ces pauvres fugitifs, qui gémissant sous leurs fardeaux, & plus accablés encore du poids de leur affliction, alloient chercher le premier asyle qu'il plairoit à

*Zosim. ibid.
Chronic, Alexand.*

la providence de leur offrir. La plupart se retirèrent sous les murs d'Amide, où Jovien ordonna qu'on bâtît pour eux un quartier enfermé de murailles, qu'on nomma le bourg de Nisibe. Amide fondée par Constance, & presque ruinée par Sapor, s'accrût ainsi des débris de cette ancienne ville, & répara ses pertes avec tant d'avantage, qu'elle devint la capitale de ce que les romains conserverent en Mésopotamie. Dès que les habitans de Nisibe furent partis, Jovien dépêcha le tribun Constance pour faire sortir ceux de Singare, autre colonie romaine, & remettre les cinq provinces aux officiers de Sapor. Ainsi fut exécuté à la lettre ce traité fameux, qu'on peut regarder comme l'époque de la chute de l'empire, & dont l'exécution attire à Jovien encore plus que le traité même, les reproches non seulement des auteurs payens, mais aussi de quelques chrétiens. Leurs reproches sont-ils fondés? C'est un problème, dont l'examen trouvera mieux sa place à la suite de cette histoire.

Amm. ibid.

Gr. Naz. Or.

IV.

Dionys. Ha-

licarn. l. VII.

Sueton. in

Vespasiano,

Après avoir rempli ses engagements avec les perses, l'empereur chargea Propcope de conduire à Tarse en Cilicie le corps de Julien, conformément aux dernières volontés de ce prince. Dans le

corvoi, qui dût être au moins quinze jours en marche, on observa les usages des payens, dont le plus bizarre étoit d'égayer les pompes funebres des grands & même des empereurs, aux dépens de ceux que l'on prétendoit honorer. Ils y mêloient la plaisanterie & la satire aux démonstrations de douleur. Ici se faisoient entendre des chants lugubres & des lamentations; on voyoit couler des larmes : là des baladins & des farceurs dansoient & jouoient des scènes bouffones, où quelqu'un de la troupe sous un masque qui représentoit au naturel celui dont on célébroit les obsèques, imitoit son geste & sa voix (1), & lui faisoit tenir d'une manière comique le langage le plus propre à le caractériser.

(1) C'est ce que nous apprend Suetone dans ce passage singulier : « Aux funérailles de Vespasien, » le chef des comédiens nommé Favon, qui jouoit » le rôle de ce prince selon la coutume, ayant » demandé à ses intendants combien coûtoit la » pompe funebre, & ceux-ci ayant répondu » qu'elle coûtoit cent mille sesterces, le faux Vespasien leur dit : donnez-m'en cent, & jetez-moi dans le Tibre si vous voulez ». *In funere Favo Archimimus personam ejus ferens, imitansque, ut est mori, facta ac dicta vivi, interrogatis palam procuratoribus quanti funus & pompa constaret, ut audiit HS centies, exclamavit centum sibi sestertios darent, ac se vel in Tiberim projicerent.*

Les personnages subalternes accabloient ce principal acteur de railleries & d'injures. Le faux Julien devoit être fort risible, puisque la copie outroit toujours le ridicule de l'original. On n'épargna ni les défauts de ce malheureux prince, ni peut-être même ses bonnes qualités. On lui reprochoit dans les termes les plus sanglans son apostasie, sa témérité, sa défaite, sa mort. Pour imaginer jusqu'où se porta la licence, il faut songer que les comédiens se vengeoient de l'ennemi du théâtre, & qu'ils étoient sûrs de l'applaudissement des chrétiens.

Dès que Procope se fut acquitté de cette commission, effrayé du sort de *Jovianus* & du faux bruit qui se répandoit, que Julien son parent prêt d'expirer avoit souhaité de l'avoir pour successeur, il jugea que sa vie n'étoit point en sûreté. Il se cacha donc, & trouva le secret d'échapper aux perquisitions de Jovien, & depuis à celles de Valens. Environ deux ans après la mort de Julien, il reparut pour monter sur le trône, d'où il tomba presque au même instant.

VII. cod. Th. tit. IV, 7. de erogat. militari. De Nisibe, Jovien prit la route d'Antioche & vint à Edesse, qui devoit lui être chère par la même raison (1) qui

(1) Julien n'avoit point voulu passer par Edes-

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 91
 l'avoit rendue odieuse à son prédéces-
 seur. Il étoit dans cette ville le vingt-
 septième de septembre, suivant la date
 d'une loi (1), qui dispense les soldats
 d'aller chercher du fourage au-delà de
 vingt milles ou d'une journée du camp.
 Julien, restaurateur de la discipline mi-
 litaire, les avoit obligés d'en aller cher-
 cher à cette distance; mais peut-être quel-
 ques officiers les envoioient encore plus
 loin. Jovien intéressé à ménager l'affec-
 tion des troupes, les délivre ou les pré-
 serve de cette fatigue, à laquelle on
 n'avoit pas droit de les obliger; & l'es-
 prit de sa loi est que l'on s'en tienne pré-
 cisément à celle de Julien.

L'empereur continuant sa marche à
 grandes journées, & reçu fort triste-
 ment sur son passage, entra dans Antioche
 au mois d'octobre, & ne put se dispenser
 d'y demeurer quelque tems, malgré l'im-
 patience qu'il avoit d'aller se montrer
 dans Constantinople, & delà sans doute

Amm. ibid.
10. Zosim. l.
III.
Theoph.
chronogr.

se, parce que cette ville étoit très-attachée au
 christianisme.

(1) Cette loi est datée du consulat de Jovien
 & de Varronien, & par conséquent la date est
 fautive du moins à cet égard. On sçait qu'il n'y a
 presque point de fond à faire sur les dates marquées
 dans le code théodosien, tant elles sont fautives.

dans les provinces d'Occident. Ses troupes avoient un extrême besoin de repos. Antioche , séjour de l'abondance & centre de toutes les commodités de la vie , étoit le lieu du monde le plus propre à les remettre ; & la prudence ne permettoit pas encore à Jovien de se séparer d'une armée , dont les suffrages étoient le seul droit qu'il eût à l'empire.

Pendant six semaines où environ qu'il passa dans la capitale de l'Orient , il s'appliqua sur-tout à régler ce qui concernoit la religion. Cette portion essentielle & toujours si délicate , demandoit alors des ménagemens infinis. Julien avec sa tolérance prétendue , qui n'avoit été dans le fonds qu'une persécution grossièrement déguisée , où l'on aggravoit l'injustice de la vexation par l'insulte de la mauvaise foi , venoit en quelque sorte de mettre aux mains tous les sujets de l'empire. Les peuples étoient animés contre les peuples , les villes divisées , les familles désunies , la fermentation des esprits si violente , qu'elle sembloit ne pouvoir se calmer que par l'anéantissement d'un des deux partis. La révolution inespérée , qui redonnoit aux chrétiens un prince de leur religion , ne suffisoit pas pour rétablir la tranquillité. On avoit lieu de craindre

que sous l'apparence du zèle, l'animosité de quelques chrétiens mal instruits, se portant à d'indignes représailles, ne pouffât à bout les payens, chez qui la patience n'étoit fondée sur aucun principe religieux. Déjà par-tout (1) on fermoit les temples : le sang des victimes ne couloit plus : les prêtres des idoles se ca- *Socrat. l. I, III;* choient : les philosophes se coupoient la ²⁴ barbe, & quittoient le manteau pour reprendre l'habit commun. Ce n'étoit point une terreur panique : ils avoient indignement abusé de leur crédit. S. Grégoire de Nazianze à la fin de son discours contre Julien, exhorte au pardon des injures de maniere à faire sentir, que dans cette occasion il regardoit l'accomplissement du précepte comme un grand effort de vertu. On croiroit volontiers que s'il invective avec tant de force contre les payens & contre la mémoire de Julien, c'est un trait de politique chrétienne, & qu'en exerçant, pour ainsi dire, au nom de l'église & comme par autorité publique une vengeance légitime, il veut prévenir & désarmer celle des particuliers.

(1) τὰ ἱερὰ τῶν Ἑλλήνων πάντα ἀπικλείτο. Supposé que Socrate ne se trompe point, en disant que l'on fermoit tous les temples, cela ne peut être arrivé qu'avant la loi dont nous parlerons bientôt.

La guerre allumée entre les chrétiens & les payens n'étoit pas la seule dont la religion fût ou le prétexte ou la cause. Sans parler de quelques sectes obscures ou peu accréditées (1), tout ce qui portoit le nom chrétien se trouvoit partagé entre la foi de Nicée & l'hérésie d'Arius. Souvent les controverses les plus vives ne sont que des disputes de mots. Ici, sous d'apparentes disputes de mots (2) & même de lettres, on étoit réellement divisé sur les dogmes fondamentaux; & l'on disputoit avec d'autant plus d'acharnement, qu'il s'agissoit des vérités incompréhensibles. Les ariens, que la faveur de Constance avoit mis en possession des églises de Constantinople & des plus grands sieges de l'Orient, subdivisés en ariens purs & en demi-ariens, ne s'accordoient que contre les catholiques. En moins de cinquante ans, ils avoient fait jusqu'à seize différentes formules de foi (3), & l'on doutoit qu'ils fussent à la

(1) Telles que les valentiniens, les marcionites, les montanistes, les manichéens.

(2) Les termes d'*ὁμοούσιος consubstantiel*, de la même substance, consacré par le concile de Nicée, & celui d'*ὁμοιούσιος semblable en substance*, que le plus grand nombre des ariens admettoit, ne différaient que par un iota de plus ou de moins.

(3) On en peut voir le dénombrement dans l'histoire ecclésiastique de M. Fleury, l. XIV, 23.

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 95
dernière. L'arianisme étoit une secte
cruelle , & qui par-là même selon saint
Athanasé (1), portoit sur le front un
caractere de réprobation. Aux cruautés
elle sçavoit joindre le manège & l'artifice.
Trompé par ses formules équivoques (2),
sous Constance l'univers entier fut sur-
pris de se trouver arien sans y penser ;
mais l'erreur ne s'applaudit pas long-tems
de ce triomphe imaginaire. Une réunion
fondée sur la duplicité n'avoit fait qu'o-
pérer une plus cruelle division.

D'un autre côté ceux qui reconnois-
soient la divinité du Verbe , n'étoient pas
tous d'accord sur le reste. Quelques-uns,

(1) οἱ αὖ μὲν ἄλλαι αἰρέσεις κτλ. *Et aliæ quidem
hæreses , dum sese vident demonstrationibus ab ipsâ
veritate convictas , silent ; ideo scilicet quod se se veris
argumentis confutatas erubescant. Nova & abomi-
nanda eorum hæresis , ubi ipsâ veritate suffusâ pudore
collabitur , tum quos verbis nequit ad suam adducere
sententiam , hos vi , hos plagis & carceribus ad se
trahere nititur ; propalamque facit se quidvis potius
quàm religiosam esse. Religionis quippe proprium est
non cogere , sed persuadere , uti diximus (θεωρητικὰς
μὲν ἰδίων μὴ ἀναγκάζειν , ἀλλὰ πείθειν). Namque
Dominus non vim inferens , sed cujusque voluntati fa-
cultatem relinquens , ait cæteris quidem omnibus : si
quis vult post me venire ; discipulis vero suis : Num-
quid & vos abire vultis ? Ath. hist. arian. ad mo-
nachos , tom. 1 , p. 382 , edit. bened.*

(2) Au concile de Rimini.

par une délicatesse outrée, rejettoient le terme de *consubstantiel*, comme n'étant point dans l'écriture; & quoiqu'ils admissent le dogme signifié par ce mot, tout le monde n'avoit pas, comme saint Athanase (1), l'équité de compâtrer à leur foiblesse, & de les compter parmi les orthodoxes.

Un schisme opiniâtre, formé par le mal entendu, & perpétué par l'imprudence, déchiroit la ville d'Antioche (2).

(1) Πρὸς δὲ τοὺς ἀποδεχομένους τὰ μὲν ἄλλα πάντα τῶν ἐν Νικαίᾳ γραφέντων κ. τ. λ. Eos autem qui alia quidem omnia Niceæ scripta recipiunt, de solo autem consubstantialis nomine ambigunt non ut inimicos spectari par est. . . . Disputamus veluti fratres cum fratribus qui in eadem quâ nos sunt sententiâ, solo nomine in controversiam adducto. Athan. de synodis l. II, p. 755.

(2) L'an 330, sous le regne de Constantin, les ariens étant venus à bout de déposer S. Eustathe, évêque d'Antioche, & de faire exiler les plus zélés des catholiques, commencèrent à tenir à part leurs assemblées. Comme ils reconnoissoient toujours Eustathe, on leur donna le nom d'Eustathiens. Le siege fut occupé successivement par divers évêques, plus ou moins livrés à la cabale arienne, avec lesquels le grand nombre des catholiques d'Antioche, soit par amour de la paix, soit par foiblesse, ne laissoit pas de communiquer. Les choses demeurerent en cet état pendant le regne de Constance. Mais en 361 (la dernière année de ce prince) Ananias, l'évêque arien, ayant été

On

On y voyoit deux évêques catholiques ,
 outre l'évêque arien. A Constantinople

banni, & d'ailleurs S. Eustathe étant mort dans son exil, on voulut élire un évêque qui pût réunir l'église d'Antioche. Les ariens & les catholiques modérés jetterent les yeux sur S. Mélece, le plus aimable & le plus pacifique des hommes. Chacun le croyoit de son parti ; mais les ariens y furent trompés. A peine Mélece fut-il élu, qu'il se déclara pour la foi catholique. Cependant les eustathiens s'opiniâtrèrent à ne le point reconnoître, parce que les ariens avoient eu beaucoup de part à son élection. D'un autre côté, les ariens furieux des'être mépris, le firent reléguer un mois après, au grand regret des catholiques modérés, qui conservant pour le saint évêque un attachement inviolable, ne voulurent plus s'assembler comme ils avoient fait jusqu'alors dans les églises des ariens, & offrirent de se réunir avec les eustathiens ou catholiques zélés ; mais ceux ci refusèrent de les admettre à leur communion. Il y eut donc alors dans Antioche trois partis : les ariens, les eustathiens & les méléciens. Après la mort de Constance, l'an 362, Lucifer, de Cagliari en Sardaigne, que ce prince avoit exilé en Syrie, homme célèbre par son courage & par ses souffrances pour la bonne cause, mais dont les vues étoient trop courtes, ordonna évêque le prêtre Paulin, que les eustathiens regardoient déjà comme leur chef. Lucifer croyoit que les Méléciens plus pacifiques que les autres accepteroient Paulin, qui d'ailleurs étoit très-digne de l'épiscopat ; mais cette démarche imprudente ne fit que consommer le schisme. Ainsi l'on vit dans la même ville trois évêques ; Euzoïus arien, Mélece revenu de son exil & Pau-

& ailleurs les macédoniens (1), orthodoxes du moins en apparence sur la consubstantialité du Fils, nioient le Saint-Esprit. Les donatistes croyant qu'il n'y avoit hors de leur société, ni d'église ni même des sacremens, pouissoient en Afrique le fanatisme jusqu'à la fureur. Les novatiens (2), dont l'hérésie étoit d'ériger en dogme de foi un rigorisme désespérant, vivoient dans une sorte d'intelligence avec les catholiques, qui les distinguoient infiniment des autres sectaires; & l'on peut dire qu'ils méritoient cette distinction par la pureté de leurs mœurs, & par leur attachement à la doctrine ancienne touchant la divinité de Jésus-Christ. Ils avoient soutenu avec un courage héroïque les persécutions ariennes : mais quelques-uns avoient fait voir (3), que pour la défense de leur foi,

*Socrat. l. 1;
10, & l. 11;
98. Sozom.
1V, 20.*

lin; tous deux catholiques. Cette division ne finit que long-tems après, sous l'évêque Alexandre, auquel les eustathiens se réunirent en 415.

(1) Ainsi nommés de Macédonius, archevêque de Constantinople.

(2) Les novatiens ne recevoient point à la pénitence ceux qui étoient tombés depuis le baptême.

(3) Sous Constance, les payfans novatiens de Mantinium en Paphlagonie, armés de faux & de haches, taillèrent en pièces quatre compagnies de soldats, que l'on avoit envoyés pour les obliger d'embrasser l'arianisme.

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 99
ils sçavoient employer d'autres armes que
celles des vrais chrétiens.

Comme l'effet le plus naturel d'une
guerre étrangere est de suspendre les dis- *Sozom. vii. 4.*
sensons civiles ; malgré les artifices de
Julien pour attiser le feu de la discorde ,
on vit sous son regnè entre les commu-
nions les plus opposées , une espece de
treve qui ressembloit à la paix. Excepté
les donatistes seuls qui s'étoient portés *Optat. l. ii.*
contre les catholiques à des violences ,
dont les magistrats avoient cru devoir
rendre compte à l'empereur ; excepté ,
dis-je , ces forcenés , les chrétiens avoient
paru oublier leurs divisions domestiques ,
& s'occuper de concert à faire des vœux
pour leur délivrance commune. Mais *Sozom. iv. 4.*
aussi-tôt que l'on eut appris l'élection *Socr. l. iii. 24, 25.*
d'un prince chrétien , les disputes assou-
pies commencerent à se réveiller , & les
chefs des différentes communions s'em-
presserent à l'envi d'aller trouver l'empereur ,
dès qu'il fut sur les terres des ro-
mains , soit pour l'attirer , soit du moins
pour le rendre favorable à leur parti.

Au milieu d'une telle diversité d'opi-
nions , Jovien , comme j'ai déjà dit ,
avoit le bonheur de connoître la vérité.
Il avoit préféré le christianisme à sa for-
tune , & professoit ouvertement la doc-

trine catholique. Si la pureté de ses mœurs ne répondoit peut-être pas à celle de sa foi, on ne peut douter au moins qu'il ne souhaitât ardemment de voir tous les sujets réunis dans le sein de la véritable religion ; mais Jovien étoit trop éclairé sur la nature de la religion même pour faire violence à personne. Un confesseur de la foi devenu persécuteur eût été une sorte de prodige. Qui devoit mieux connoître les droits de la conscience, que celui même qui avoit eu besoin de les réclamer ? Il étoit convaincu que la foi se persuade (1), & ne se commande pas ; que d'employer au progrès de l'évangile le fer & le feu, c'est

(1) Il paroît par la conduite de Jovien qu'il pensoit comme saint Athanase. Ο' μὲν διαβολος ἐπεὶ μηδὲν ἀληθὲς ἔχει, κ. τ. λ. *Diabolus cum nihil veri habeat, in securi & ascia irruens confringit portas eorum qui se recipiunt. Salvator autem ea est mansuetudine, ut his verbis doceat quidem : si quis vult post me venire, &c. Qui vult meus esse discipulus, sed ubi quempiam adierit, nullam inferat vim, & potius pulsando hæc loquatur : aperi mihi, soror mea sponsa. Tunc si aperiant, ingreditur ; sin negligant abnuantque, secedit. Non enim gladiis aut te is, non militum manu veritas prædicatur, sed suasionem & consilio. Quænam autem ibi suasio, ubi imperatoris formido ? aut quodnam consilium, ubi qui abnuunt exilio tandem vel morte multatur, &c. Hist. arian. ad monach. p. 363.*

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 101
combattre tout à la fois & l'esprit de l'évangile, & les principes de la raison : que la peur ne fait que des hypocrites : que Dieu rejette des hommages forcés, & que s'il désapprouve l'erreur, il déteste le parjure ; que l'excellence de la fin que l'on se propose ne peut sanctifier des moyens illégitimes ; que d'ailleurs pour réussir, les moyens doivent être assortis à la fin ; & qu'ainsi l'on ne sçauroit emporter les consciences à main armée, non plus que les remparts avec des raisonnemens.

Mais d'ailleurs quand Jovien auroit cru qu'il est permis & possible de convertir les hommes par la terreur des supplices & de la mort, c'eût été trop risquer au commencement d'un nouveau regne que d'irriter les ariens, qui conservoient toujours parmi les communions chrétiennes l'air de supériorité que leur avoient donné la protection & la faveur de Constance. Il eût encore été plus dangereux d'attaquer de front le paganisme, qui sous Julien avoit repris vigueur, & même étoit redevenu la religion de l'état. On doit juger que les payens se voyant à la discrétion d'un prince ennemi zélé de l'idolâtrie, étoient dans de vives alarmes, & que plusieurs témoignaient assez

d'inquiétude pour en donner à ce prince encore mal affermi. Ce fut donc à dessein de les rassurer, & de se rassurer soi-même, qu'il se hâta de faire une loi, par laquelle il les maintenoit dans le libre exercice de leur religion, & permettoit de rouvrir les temples dans les lieux, où par voie de fait & sans l'autorité du prince, on pouvoit les avoir fermés. depuis la mort de Julien.

Them. Or.

v.

« Vous avez compris, » dit Themistius, philosophe payen & sénateur de Constantinople, dans un panégyrique de Jovien qu'il prononça devant lui, » vous » avez compris qu'il est des choses auxquelles le souverain ne peut contraindre. De ce nombre sont les vertus, & sur-tout la religion. Un prince qui feroit un édit pour enjoindre à ses sujets de l'aimer, ne seroit point obéi. Doit-il se flatter de l'être, lorsqu'il leur commandera d'avoir telle ou telle persuasion religieuse? La crainte opérera sans doute des métamorphoses passagères. Mais prendrons-nous pour des hommes persuadés, ces hommes plus changeans que l'Euripe, convaincus par leurs variations d'être les adorateurs de la pourpre & non de la divinité; ces ridicules protégés qui déshe-

» norent l'espèce humaine , & que l'on
» voit tantôt dans les temples aux pieds
» des statues & des autels , tantôt à la
» table sacrée dans les églises des chré-
» tiens ? Aussi loin d'user de violence ,
» vous avez fait une loi , qui permet à
» chacun de rendre à la divinité le culte
» qu'il jugera le meilleur. Image de l'E-
» tre suprême , vous imitez sa conduite.
» Il a mis dans le cœur de l'homme un
» penchant naturel qui le porte à la re-
» ligion ; mais il ne force point dans le
» choix. Ainsi les loix coactives , qui
» tendoient à priver l'homme d'une li-
» berté que Dieu lui laisse , ont duré tout
» au plus pendant la vie de leurs auteurs :
» au lieu que votre loi , ou plutôt celle
» de Dieu même subsiste dans tous les
» siècles. Ni les confiscations , ni les exils ,
» ni les supplices ne la peuvent anéantir.
» On peut emprisonner le corps , le tour-
» menter , le détruire ; mais l'ame prend
» son essor : elle échappe à la violence ,
» portant en elle-même cette loi ineffa-
» çable , cette liberté de penser , qu'il est
» impossible de lui ravir , quand on for-
» ceroit la langue d'articuler quelques
» mots La sagesse de votre édit
» apaise nos cruelles divisions. Vous le
» sçavez mieux que personne , empereur

» chéri de Dieu : les perses étoient moins
» formidables aux romains que les ro-
» mains même : les incursions de ces bar-
» bares moins dangereuses que les accu-
» sations suggérées par l'esprit de parti
» pour perdre des citoyens. Continuez
» de tenir la balance égale. Souffrez que
» toutes les bouches adressent des prières
» au ciel pour la prospérité de votre em-
» pire. . . . Une loi si juste , dit encore
» Thémistius , doit pénétrer de respect
» & d'amour tous les sujets de notre
» divin monarque , ceux entre autres à
» qui non content de rendre la liberté ,
» il explique les dogmes de leur religion
» aussi-bien que le pourroit faire le plus
» habile de leurs docteurs ».

Ainsi parloit en présence de Jovien même Thémistius , l'un des plus illustres magistrats de son siècle , & député par sa compagnie pour haranguer l'empereur. Son autorité constate suffisamment la loi de Jovien , quoique nous ne l'ayons plus , & que les autres écrivains paroissent l'avoir ignorée. Les panégyristes des princes les louent quelquefois des vertus qu'ils n'ont point , & jamais des loix qu'ils n'ont pas faites. On ne peut nier que dans le discours dont je viens de rapporter un morceau , Thémistius n'établisse à

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 105
l'occasion de cette loi quelques maximes
très-philosophiques & même très-chré-
tiennes. Mais comme la vérité se trouve
assez rarement dans la bouche des payens
sans aucun mélange d'erreur ; aux solides
raisons qui condamnent les cruautés &
la violence , il joint l'impossibilité pré-
tendue de sçavoir comment la divinité
veut être adorée , & l'honneur imagi-
naire qui revient à l'Etre suprême de la
variété des cultes qui partagent l'univers.
Ce philosophe confond la tolérance po-
litique avec l'indifférence ; tandis que
Jovien à la lumière de l'évangile les dis-
tinguoit parfaitement.

Le même édit, qui permettoit de rou- *Them. ibid.*
vrir les temples , ordonnoit de fermer les
abominables sanctuaires des prestiges &
du maléfice. Il laissoit subsister les sacrifi-
ces publics & le culte anciennement au-
torisé ; mais il défendoit les enchante-
mens , la magie , & tout culte fondé visi-
blement sur l'imposture. Quoique les
loix romaines eussent toujours condamné
ces pratiques , la folle superstition & la
curiosité de Julien les avoient mises fort
à la mode. Les plus sages d'entre les
payens devoient louer son successeur , du
soin qu'il prenoit de proscrire ce qu'ils
regardoient comme étranger à leur reli-

gion , & capable de la décréditer. C'étoit fans doute à leurs yeux faire un acte légitime de la puissance pontificale qu'ils attribuoient toujours aux empereurs chrétiens , & dont Constantin s'étoit utilement servi pour travailler à la destruction de l'idolâtrie.

A proprement parler , la religion payenne n'avoit point de dogmes : elle confistoit dans un amas de pratiques ; & le souverain pontife avoit droit de supprimer celles qu'il jugeoit abusives (1). Constantin ayant donc formé le plan de la décomposer peu à peu , & de la ruiner en détail sans révolter les payens , l'avoit resserrée dans des bornes assez étroites , en retranchant tantôt un culte contraire aux bonnes mœurs , tantôt un usage suspect ; ici renversant un temple devenu l'école du libertinage ; là interdisant un oracle , dont les prêtres se jouoient manifestement de la crédulité publique. Il paroît que Jovien ne prétendoit tolérer le paganisme que dans l'état où Constantin l'avoit réduit. Ce n'étoit en effet que

(1) Voyez la dissertation de M. le baron de la Bastie , sur le souverain pontificat des empereurs romains (troisième partie) , dans les *mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres* , t. xv.

sur ce pied-là qu'il pouvoit être souffert, & les payens modérés ne demandoient rien de plus.

La tolérance politique de Jovien fut effective & sincere. Loin de chercher des prétextes pour inquiéter les payens, il ne profita point des occasions les plus naturelles. Il pouvoit sans injustice abandonner à la sévérité des loix plusieurs prêtres des idoles, & les philosophes qui avoient abusé de la confiance de Julien. Néanmoins ce n'est pas à son regne, qu'il faut rapporter ce que dit Libanius (1)

*Liban. Or.
par. n. 148.*

(1) Comme Libanius ne prononça la seconde oraison funebre de Julien que dix-huit mois après la mort de ce prince, & par conséquent plus de dix mois depuis la mort de Jovien, je ne sçais pourquoi M. de Tillemont fait tomber sur le regne de celui-ci les plaintes ameres de Libanius.

« Aujourd'hui, dit ce rhéteur, *orat. parent. n.*
 » 148 & *seqq.* ceux qui haranguent contre les
 » dieux sont traités avec respect, tandis que les
 » prêtres essuient d'injustes recherches, eux qui
 » ne sont coupables que d'avoir servi les dieux.
 » Ce qu'ils ont employé au culte divin, ce que
 » la flamme a consumé sur les autels, on les
 » force de le rendre. Sont-ils hors d'état de payer?
 » ils languissent dans les fers. Les temples ont été
 » renversés, ou demeurent à demi bâtis pour ser-
 » vir de risée aux chrétiens. On met les philo-
 » sophes à la torture. Avoir reçu quelque chose
 » de l'empereur, c'est avoir contracté une dette,
 » que dis-je ? c'est avoir commis un larcin.

des rigueurs que l'on exerça contre eux. Il est vrai qu'après la mort de Julien leur

» Dans le fort de l'été , en plein midi , un homme
» est exposé tout nud aux ardeurs du soleil. Ou-
» tre ce qu'il a reçu , on lui demande ce que tout
» le monde voit qu'il n'a point reçu. On sçait bien
» que c'est exiger l'impossible ; mais on prend
» plaisir , à le brûler : on veut qu'il expire dans
» cet horrible tourment. Les professeurs d'élo-
» quence , accoutumés à vivre avec les grands ,
» sont chassés de leur porte comme d'infames
» meurtriers. Ce nombreux essain de jeunes dis-
» ciples qui les accompagnoit toujours , voyant
» ses maîtres ainsi traités , comprend que sa
» science n'est bonne à rien , & va chercher une
» meilleure protection. Dans chaque ville les
» membres du conseil public se font dispenser
» injustement du service que la patrie a droit d'at-
» tendre d'eux ; & personne n'arrête un désordre
» si criant. On ne voit par - tout qu'exactions ,
» que ventes forcées , que confiscations , qu'in-
» digence , que pauvreté , que larmes. Le labou-
» reur aime mieux mandier , que de cultiver la
» terre. Tel qui donne aujourd'hui l'aumône sera
» demain réduit à la demander. Les scythes , les
» sarmates , les celtes , en un mot tous les bar-
» bares , recommencerent à nous insulter de tou-
» tes parts , &c. »

Les traits odieux de ce tableau ne regardoient point Jovien. A la vérité sous son regne , les évêques & autres orateurs chrétiens furent en grande considération , & parlerent contre le paganisme avec une entière liberté. Il est aussi très-possible qu'à la nouvelle de son élection , dans les lieux où les chrétiens étoient les plus forts , la populace ait abattu quelques temples. Ceux que Julien

faisoit bâtir seront demeurés imparfaits , parce que Jovien n'aura point fourni à la dépense , & que le zele des idolâtres se sera refroidi. Je comprends encore que Libanius & ses pareils n'auront plus trouvé le même accès auprès des grands : quelque magistrat lui aura fait refuser sa porte : outrage bien sensible à ce sophiste , qui traitoit avec Julien d'égal à égal. Mais voilà tout ce qu'on peut raisonnablement attribuer au regne de Jovien. C'étoit , selon Libanius , au fort de l'été (μέγας θέρος) que l'on poursuivoit les philosophes. Or Jovien ne rentra sur les terres de l'empire que vers le commencement de l'automne , & mourut avant la fin de l'hiver. D'ailleurs ce philosophe tourmenté d'une maniere si cruelle est visiblement le fameux Maxime. Or Priscus & lui furent mis en justice au commencement du regne de Valentinien & de Valens.

Quant à ce que dit Libanius de la vénalité des exemptions & de l'oppression des peuples , aucun auteur ne reproche rien de semblable à Jovien ; au lieu que le beau-pere de Valens le patrice Petronius , monstre d'avarice & de cruauté , rendit d'abord très-odieux le gouvernement de son gendre , & ruina une infinité de familles en recherchant ce qui étoit dû au fisc depuis près d'un siecle. *Qui ad nudandos sine discretione cunctos immaniter flagrans , nocentes pariter & insontes post exquisita tormenta quadrupli nexibus vinciebat , debita jam inde à temporibus principis Aureliani perscrutans , & impendio mærens si quemquam absolvisset indemnem.... inexorabilis & crudelis & rabido corde durissimus , nec reddendæ , nec accipiendæ rationis unquam capax.*

au sujet des sommes immenses qu'ils avoient, à ce qu'on disoit, tirées de lui : & c'est la seule fois apparemment que le fisc ait poursuivi les gens de lettres. Mais ces recherches ne se firent que sous le regne de Valens. Eunape, aussi payen & aussi plaintif que Libanius, assure que Jovien continua d'honorer les philosophes (1) qui étoient à la suite de son prédécesseur. On peut au moins conclure de cette expression qu'il eut pour eux quelques égards. Thémistius lui fait un mérite de protéger la philosophie, dans un tems où presque tout le monde se déclaroit contre elle, & de l'avoir rappelée à la cour sous un habit moins disgracié. C'est que la peur en avoit d'abord écarté les philosophes : ils se rassurerent bientôt ; & Jovien leur permit d'y reparoitre, mais avec l'habit commun. Cependant il est à présumer qu'ils n'y fu-

Eunap. v.
Max.

Them. Or.
v.

*Hæc lacrymosa..... sub Valente clausère multas pauper-
tinas & nobiles domos, &c. Amm. xxvi. 6.)*
Enfin les deux freres régnoient déjà, lorsque les barbares n'étant plus retenus par la crainte de Julien reprirent les armes. A peine ces peuples avoient-ils eu le tems d'apprendre sa mort, & de faire quelques préparatifs pendant le regne de Jovien.

(1) *Τημῶν τὸς ἀνδρας διατέλειον, Ille viros honore
prosequi non destitit.*

DE L'EMPEREUR JOVIEN. III
rent pas vus de fort bon œil , & qu'ils eurent à effuyer de la part des courtisans des mortifications & peut-être des insultes , dont l'empereur ne prit pas la peine de les venger ; & c'est-là , si je ne me trompe , l'explication de ce que dit Thé- *Them. Or.*
mistius dans un discours adressé à Valens : *viii.*
que c'est une tache à la gloire de Jovien, d'avoir souffert qu'on leur fit des injustices , quoique pour lui il ne leur en ait fait aucune.

Libanius ne cessoit de pleurer Julien , *Liban. de*
& de le louer dans ses écrits. On voulut *vit. i. sua.*
lui en faire un crime d'état ; & l'on conseilloit à Jovien de l'envoyer se consoler avec son héros. Mais il crut indigne d'un empereur de s'embarrasser de ce que pouvoit écrire un sophiste. Il comprit aussi qu'en faisant mourir un auteur , loin d'annéantir ses ouvrages , on leur assure l'immortalité. Puisque Jovien épargnoit un Maxime , un Libanius , on peut juger de quelle tranquillité jouissoient les payens , à qui l'on ne pouvoit reprocher que leur religion. Il est certain qu'à Constantinople on offrit publiquement des sacrifices *Them. Or.*
pour la solennité du consulat de Jovien. *v.*

Si ce prince , en qualité de pere commun & de chef du corps politique , se *Sozom. l.*
croyoit obligé de ne pas contraindre la *vi. 3.*
Theodor. l.
la *iv. 4.*

conscience de ses sujets , il n'oublioit point qu'il devoit une éclatante protection à la société religieuse dont il étoit membre. On voit par ses médailles qu'il remit dans le *labarum* le monogramme de Jesus-Christ. Non content d'avoir ainsi déclaré que le christianisme étoit la religion de l'empire , il le déclara formellement par une lettre (1) qu'il écrivit aux

(1) Je pense que la lettre dont Sozomene parle, est la loi même dont Themistius fait l'éloge. Celui-ci dit assez clairement que cette loi fut la première de celles de Jovien ; & Sozomene assure que Jovien ne différa pas un moment (οὐδὲν μελλήσας) d'écrire aux généraux des provinces. Il est vraisemblable que la loi contenoit deux chefs. L'empereur y déclaroit premièrement que la religion chrétienne étoit celle de l'état , &c. Secondement , qu'il ne prétendoit ôter à personne la liberté d'en suivre & d'en exercer une autre , &c. Le philosophe payen ne s'arrête qu'au second chef , qui favorisoit les chrétiens. Chacun d'eux commente à sa façon l'article qui l'intéresse , & lui donne trop d'étendue. En lisant Themistius , on croiroit que Jovien avoit mis au même niveau toutes les religions ; & Sozomene , dont je n'ai eu garde de prendre le texte à la rigueur , dit que ce prince déclara le christianisme l'unique religion de ses sujets. M. de Tillemont ne sçavoit comment accorder la loi dont parle Themistius avec ce que dit Sozomene. Je me flatte que ce sçavant homme auroit approuvé le moyen de conciliation que je propose.

gouverneurs des provinces , tous payens sans doute , puisqu'ils avoient été mis ou laissés en place par Julien ; leur enjoignant aussi de faire en sorte que les chrétiens pussent s'assembler dans les églises : c'est qu'en divers lieux on les avoit ou détruites , ou destinées à des usages profanes. Il rappella tous ceux qui avoient été bannis pour cause de religion , rendit au clergé , aux vierges & aux veuves les privilèges accordés par les empereurs chrétiens , & rétablit la distribution de bled que le domaine faisoit à chaque église pour la subsistance des veuves & des orphelins. La disette , qui pour lors affligeoit l'empire , le força de réduire au tiers cette pieuse libéralité de Constantin : mais il promit de rendre le reste au premier retour de l'abondance.

Il fit aussi une loi que nous avons encore , adressée à Salluste-Second , préfet du prétoire d'Orient , portant peine de mort contre ceux qui oseroient enlever (1) , ou même solliciter au mariage

Cod. Th. ix, tit. XXV. Sozom. l. VI, 3. Theodor. l. IV, 22.

(1) Voici les termes même de la loi. *Imp. Jovianus A. ad secundum P. P. Si quis , non dicam rapere , sed vel attentare matrimonii jungendi causâ sacratas virgines vel invitas ausus fuerit , capitali sententiâ ferietur. DAT. XI. KAL. MAR. Antiochiæ , Joviano A. & Varroniano Coss. Au lieu d'invitas ,*

les vierges consacrées à Dieu. Ces mariages scandaleux étoient devenus fréquens sous Julien. Pour y parvenir, les uns avoient employé la violence, & les autres la séduction. Un officier nommé Magnus, le même qui fut sous Valens, & peut-être dès le tems de Julien, trésorier de la maison de l'empereur (1), avoit brûlé de son autorité privée l'église de Béryte en Phénicie. L'histoire ecclésiastique représente le comte Magnus comme un homme sans principes (2),

il faut peut-être lire *invitare*. Sozomene paroît avoir lu *intueri*, puisqu'il rend le mot latin par ceux-ci : ἀκολάστως προσβλέποντα, *impudicè aspicientem*. Il n'y a pas d'apparence que ce soit le sens. Au reste, la date de cette loi est fautive, comme une infinité d'autres. Jovien ne prit le consulat qu'un mois au plutôt après être sorti d'Antioche; & d'ailleurs il n'étoit plus au monde le 19 de février 364, puisqu'il mourut entre le 16 & le 17 de ce mois.

(1) Je crois que c'est ainsi qu'il faut rendre : *Comes largitionum comitatenfium*.

(2) C'est lui qui du tems de Valens & du gouverneur Palladius, persécutoit en sous-ordre les catholiques d'Alexandrie, pour les obliger de recevoir l'évêque Lucius. Ayant fait prendre & amener devant son tribunal dix-neuf tant prêtres que diacres, dont quelques-uns étoient âgés de plus de quatre-vingts ans, il leur disoit : *Embrassez, misérables, embrassez l'opinion des ariens. Quand votre religion seroit véritable, Dieu vous pardonnera*

esclave de la cour, ardent à se signaler dans toutes les persécutions, & commettant avec la bassesse d'un subalterne des méchancetés de surérogation. Peu s'en fallut que Jovien ne lui fît trancher la tête. De puissans intercesseurs obtinrent sa grace ; mais il fut condamné à rebâtir l'église de Béryte à ses dépens.

Saint Athanase, objet personnel de la haine & de la persécution de Julien, ap-
prenant la mort de ce prince, avoit tout d'un coup reparu au milieu de son peuple, qui fut agréablement surpris. Comme les ordres de Julien n'avoient point encore alors été révoqués, un payen, un arien pouvoit attenter à la personne du saint prélat. Que sçavoit-on si le nouvel empereur ne trouveroit pas mauvais qu'Athanase se montrât publiquement dans Alexandrie, sans l'attache de cette

*Socrat. III,
24. Greg.
Naz. Or. 21.
Epiph. hæresi.
68.*

d'avoir cédé à la nécessité. Vous ferez plaisir au très-clément auguste Valens. Après les avoir mis en prison, fait fouetter & tourmenter, il les exila dans un pays idolâtre, les fit partir sur le champ, les pressant lui-même l'épée à la main, sans leur donner le tems de prendre les choses nécessaires, sans attendre que la mer devînt calme, sans être touché des cris & des larmes de tout le peuple catholique. Epistola Petri alexandrini apud Theodoret. l. IV. 22.

même autorité qui l'avoit banni de toute l'Egypte? Mais on fut incontinent rassuré par une lettre de Jovien conçue en ces

*Inter. opera
Athan. f. edit.
Benedict. t. 11,
p. 778.*

termes : « Au très-religieux ami de Dieu
» Athanase, Jovien. Comme nous admi-
» rons au-delà de toute expression la
» sainteté de votre vie, où l'on voit bril-
» ler des traits de ressemblance avec le
» Dieu de l'univers, & votre zele pour
» Jesus-Christ notre sauveur, nous vous
» prenons aujourd'hui sous notre pro-
» tection, évêque très-respectable. Vous
» la méritez par ce courage qui vous a
» fait compter pour rien les plus pén-
» blés travaux, & regarder comme un
» objet de mépris les plus grands dan-
» gers, la rage des persécuteurs & les
» glaives menaçans. Tenant en main le
» gouvernail de la foi qui vous est si
» chere, vous ne cessez ni de combattre
» pour la vérité, ni d'édifier le peuple
» chrétien, qui trouve en vous le parfait
» modele de toutes les vertus : A ces
» causes, nous vous rappelions présente-
» ment, & vous ordonnons de revenir
» enseigner la doctrine du salut. Reve-
» nez donc aux églises saintes : païssez le
» peuple de Dieu. Que le pasteur à la
» tête du troupeau fasse des vœux pour
» notre personne. Car nous sommes per-

» suadés que Dieu répandra sur nous , &
 » sur ceux qui sont chrétiens comme
 » nous , ses faveurs les plus signalées , si
 » vous nous accordez le secours de vos
 » prières ».

On voit par l'ordre contenu dans cette lettre , que l'empereur ignoroit , ou qu'il *Theodor. l. IV, 2.*
 vouloit ignorer que saint Athanase fût
 rentré dans l'exercice public de ses fonctions (1) Quoi qu'il en soit , Jovien lui
 écrivit encore pour lui demander une
 instruction sur les dogmes qui faisoient
 alors le sujet des contestations. Ce n'est
 pas qu'il ne fût catholique très-décidé (2).
 La lettre que nous venons de rapporter
 en seroit seule la preuve ; & d'ailleurs con-
 sultez ainsi le grand Athanase , l'homme
 de l'église & le rempart de la foi , c'étoit

(1) Il pouvoit l'ignorer ; car S. Grégoire de Nazianze dit , que l'ordre pour le rappel de saint Athanase fut expédié le premier de tous. *Greg. N. or. 21.*

(2) Théodoret , l. iv , c. 2 , dit qu'il ordonna que l'on mît en possession des églises ceux qui avoient conservé la foi de Nicée dans sa pureté. Si le fait est vrai , l'ordre ne fut pas exécuté à la rigueur. On trouve cependant que Jovien fit donner aux catholiques d'Antioche de la communion de S. Méléce) une église nouvellement bâtie : ce qui semble au reste prouver , que sous Julien les chrétiens pouvoient bâtir des églises.

se déclarer hautement pour la doctrine de Nicée. Mais sans parler de la dispute qui venoit de s'élever touchant la divinité du Saint-Esprit, les ariens par leurs sophismes & par leurs formules captieuses, dont quelques-unes étoient plutôt insuffisantes qu'erronées, avoient répandu sur une controverse simple en elle-même plus de difficultés, qu'il n'en falloit pour embarrasser un homme de guerre tel que Jovien. Se croyant alors obligé par état de travailler au grand œuvre de la réunion des chrétiens, & résolu de n'employer que la persuasion, il avoit besoin de quelques raisonnemens palpables, mais victorieux & tranchans, pour convaincre les sectaires, sans se livrer à d'épineuses discussions, qui eussent été au dessus de sa portée, & dans un sens au dessous de sa dignité.

Theodor. l. Athanase entra pleinement dans ses
IV, 3. vues, assembla de sçavans évêques, & lui
Athanas. opes-
ra, t. 11, répondit au nom de tous ceux du pa-
p. 680. triarchat d'Alexandrie. Après avoir félicité l'empereur du soin qu'il prend de s'instruire de la vérité (1), le saint doc-

(1) Nous avons cette lettre dans l'histoire de Théodoret & parmi les ouvrages de S. Athanase. Dans la lettre telle qu'elle est rapportée par Théodoret, il se trouve une demi-phrase où S. Atha-

teur prouve qu'il faut s'attacher à la foi de Nicée. C'est la foi des apôtres & des martyrs. On étoit en possession de cette doctrine, lorsqu'Arius est venu semer ses erreurs. Toutes les églises ont reçu la décision de Nicée, & la reçoivent encore ; le petit nombre d'ariens qui la combat ne peut former un préjugé contre le reste de l'univers (1). Enfin saint

nase semble promettre à Jovien un regne long & tranquille, comme la récompense du desir qu'il a de s'instruire des vérités célestes : καὶ τὴν βασιλείαν μετ' εἰρήνης πολλαῖς ἐτῶν περιόδοις ἐπιτελέσεις : *Et imperium pacate multis annorum curriculum consummaturus es.* Comme Jovien a régné fort peu de tems, Baronius s' imagine que ces mots sont une addition de quelque arien, qui vouloit faire passer S. Athanase pour un faux prophete ; mais dans les auteurs qui ne sont point inspirés, ces sortes d'expressions doivent être regardées comme des souhaits, & non comme des promesses, beaucoup moins comme des prophéties.

(1) Σύμφηφοι τὸν χάριτον πῶσαι αἱ κατὰ τόπον ἐκκλησίαι παρὲξ ὀλίγων τῶν τὰ Ἀρίου φρονούντων καὶ τοὺς ἀντιλέγουσι ταυτὴ τῇ πίστει οὐ δύναται πρόκριμα ποιεῖν πάσῃ τῇ οἰκουμένῃ : *Consentiunt omnes ubique terrarum ecclesiæ paucis exceptis qui ariarum dogma sectantur ac licet pauci quidam huic fidei contradicant, scimus eos orbi terrarum præjudicare non posse.* S. Athanase en réduisant les ariens à un si petit nombre, paroît être contraire à l'opinion commune ; mais il faut observer, 1°. que les évêques qui avoient souscrit au con-

Athanasè , voulant prémunir Jovien contre l'hérésie de Macédonius , observe que le même concile de Nicée a suffisamment établi la consubstantialité de l'Esprit saint , en disant qu'il est glorifié avec le Pere & le Fils. C'est ainsi que cet habile théologien se proportionne au besoin & à la capacité du prince , & ne laisse pas de lui mettre en main des argumens péremptoires ; tirés de la prescription & du consentement des églises , sur un dogme formel & déterminé.

6. *Sozom.* v. L'empereur fut tellement satisfait de la lettre de S. Athanasè , qu'il souhaita de l'entretenir , & lui manda de se rendre à Antioche. Le saint évêque obéit d'autant plus volontiers , qu'il avoit déjà résolu

cile de Rimini , s'étoient relevés de leur chute depuis la mort de Constance; 2°. dans le tems même où l'hérésie avoit semblé prévaloir , plusieurs de ceux qui recevoient les formules proposées par les ariens , les recevoient dans un sens catholique; 3°. comme les plus déterminés des ariens ne laissoient pas de dire , que Jesus - Christ est Dieu , les peuples chrétiens qui ne connoissoient que le Dieu souverain , entendoient que Jesus - Christ étoit un seul & même Dieu avec son Pere , & prenoient dans un bon sens les expressions ambiguës dont s'enveloppoit l'erreur. Ce qui a fait dire à un pere de ce tems-là : *sanctiores sunt aures plebis quàm corda sacerdotum.*

d'aller

d'aller à la cour ; non par goût (jamais évêque ne fut moins courtisan), mais pour les intérêts de l'église , & par déférence pour les conseils de ses intimes amis. Quelqu'avantageuse que fût la réputation , il gagnoit toujours à être connu en personne. Jovien le goûta extrêmement , & lui donna sa confiance. Il est honorable pour ce prince de l'avoir si bien placée. Athanase étoit le plus grand homme de son siècle ; & peut-être qu'à tout prendre , l'église n'en'a jamais eu de plus grand. Dieu qui le destinoit à combattre la plus terrible des hérésies , armée tout à la fois des subtilités de la dialectique & de la puissance des empereurs , avoit mis en lui tous les dons de la nature & de la grace , qui pouvoient le rendre propre à remplir cette haute destination.

Il avoit l'esprit juste , vif & pénétrant ; le cœur généreux & désintéressé ; un courage de sang froid , & pour ainsi dire , un héroïsme uni , toujours égal , sans impétuosité ni faillies ; une foi vive ; une charité sans bornes ; une humilité profonde ; un christianisme mâle , simple & noble comme l'évangile ; une éloquence naturelle , semée de traits perçans , forte de choses , allant droit au but , & d'une précision rare dans les grecs de ce tems-là.

L'austérité de sa vie rendoit la vertu respectable : sa douceur dans le commerce la faisoit aimer. Le calme & la sérénité de son ame se peignoient sur son visage. Quoiqu'il ne fût pas d'une taille avantageuse, son extérieur avoit quelque chose de majestueux & de frappant. Il n'ignoroit pas les sciences profanes, mais il évitoit d'en faire parade. Habile dans la lettre des écritures, il en possédoit l'esprit. Jamais ni grecs ni romains n'aimèrent autant la patrie qu'Athanasie aimait l'église, dont les intérêts furent toujours inséparables des siens. Une longue expérience l'avoit rompu aux affaires ecclésiastiques. L'adversité qui étend & raffine le génie lorsqu'elle ne l'écrase pas, lui avoit donné un coup d'œil admirable pour appercevoir des ressources, même humaines, quand tout paroïssoit désespéré. Menacé de l'exil lorsqu'il étoit dans son siege, & de la mort lorsqu'il étoit en exil, il lutta pendant près de cinquante ans contre une ligue d'hommes subtils en raisonnemens, profonds en intrigues, courtisans déliés, maîtres du prince, arbitres de la faveur & de la disgrâce, calomniateurs infatigables, barbares persécuteurs. Il les déconcerta, les confondit, & leur échappa toujours, sans leur

donner la consolation de lui voir faire une fausse démarche : il les fit trembler , lors même qu'il fuyoit devant eux , & qu'il étoit enseveli tout vivant (1) dans le tombeau de son pere. Il lisoit dans les *Socrat. l. IV,* cœurs & dans l'avenir. Quelques catho- ^{23.}liques étoient persuadés que Dieu lui révéloit les desseins de ses ennemis : les ariens l'accusoient de magie ; & les *Amm. XV,* payens prétendoient qu'il étoit versé ^{7.} dans la science des augures , & qu'il en- *Sozom. IV,* ^{10.}tendoit le langage des oiseaux (2) : tant

(1) Sous Valens il se cacha dans le sépulcre de son pere , & y demeura quatre mois. Chez les anciens , particulièrement en Egypte , les sépulcres étoient des bâtimens en pleine campagne , si considérables , qu'il y avoit des logemens. *M. Fleury , hist. eccles. l. XVI , 10.*

(2) C'est ce que nous apprennons d'Ammien. *Dicebatur enim fatidicarum sortium fidem , quæve augurales portenderent alites scientissimè callens aliquoties prædixisse futura.* On raconte à ce sujet qu'Athanase passant dans les rues d'Alexandrie la veille d'une fête que les payens devoient célébrer avec grande solennité , on entendit croasser une corneille. *Que dit cet oiseau ?* lui cria la populace payenne. Athanase répondit en souriant : *il dit CRAS , qui signifie DEMAIN dans la langue romaine , & vous annonce que l'empereur des romains vous empêchera de célébrer votre fête.* Le lendemain matin la défense de l'empereur ne manqua pas d'arriver. *Sozomen.*

il est vrai que sa prudence étoit une espèce de divination. Personne ne discerna mieux que lui les momens de se produire ou de se cacher ; ceux de la parole ou du silence ; de l'action ou du repos. Il sut fixer l'inconstance du peuple (des alexandrins, c'est tout dire) trouver une nouvelle patrie dans les lieux de son exil ; & le même crédit à l'extrémité des Gaules , dans la ville de Treves , qu'en Egypte & dans le sein même d'Alexandrie ; entretenir des correspondances ; ménager des protections ; lier entre eux les orthodoxes ; encourager les plus timides ; d'un foible ami ne se faire jamais un ennemi ; excuser les foiblesses avec une charité & une bonté d'ame , qui font sentir que s'il condamnoit les voies de rigueur en matière de religion , c'étoit moins par intérêt que par principes & par caractère. Julien , qui ne persécutoit pas les autres évêques , du moins ouvertement , regardoit comme un coup d'état de lui ôter la vie , croyant que la destinée du christianisme étoit attachée à celle d'Athanase. Cette honorable distinction sembloit avoir mis le comble à la gloire du saint évêque , lorsqu'il se rendit auprès de Jovien. Il avoit alors environ soixante-dix ans : mais sa carrière n'étoit pas encore prête

DÉ L'EMPEREUR JOVIEN. 125
de finir. Après l'avoir déjà fait triompher de trois empereurs (1), Dieu le destinoit à remporter d'autres victoires sur Valens.

On ignore le détail des conseils que donna S. Athanase à Jovien : mais on peut affurer qu'il le confirma dans le dessein de ne travailler que chrétiennement à réunir les chrétiens ; & qu'il lui fit comprendre que le préalable nécessaire étoit d'inspirer à tous les partis des sentimens de douceur ; de leur apprendre à se souffrir , à desirer , à chercher la paix , en attendant qu'il plût à Dieu de la consommer. En même tems il lui découvrit les pieges des sectaires , dont au moins quelques - uns avoient formé des projets de conquête sur un prince qui n'étoit pas assez instruit des matieres théologiques , pour démêler par lui-même ce qui caractérise l'erreur , lorsqu'elle emprunte les traits de la vérité.

Arrianus & Candidus , purs ariens , ordonnés évêques par le fameux Aëtius , parens l'un & l'autre de l'empereur , étoient allé le trouver à Edesse ; & Jovien , si l'on en croit Philostorge , avoit témoigné , en leur parlant une sorte de neutralité qui

*Philostorz.
l. VIII, 6.*

(1) C'est-à-dire , de Constantin , trompé par les ariens dans les dernières années de son regne , de Constance & de Julien.

pouvoit leur donner quelque espérance, quoique sa réponse eût été seulement l'effet de sa modération. Ils l'avoient suivi sans doute à Antioche : & l'on sçait d'ailleurs qu'Euzoïus, évêque de cette grande ville & d'autres ariens, pratiquoient déjà les eunuques du palais, n'ayant pas oublié que par cette voie ils avoient gagné l'esprit de Constance, & régné sous son nom. Tous les chefs de parti assiégeoient Jovien, pour obtenir la permission de maltraiter leurs ennemis. On peut juger de leurs prétentions respectives par la requête des macédoniens, qui demandèrent à être mis en possession des églises qu'occupoient les purs ariens. L'empereur se contenta de répondre : *Je hais les disputes : j'aime & j'honore ceux qui ont des vues pacifiques, & qui concourent à l'union.* Ce mot sorti de la bouche du souverain, & qui partoît du fond de son cœur, porta coup, & glaça soudain les disputeurs les plus échauffés. Il se tint un concile dans Antioche, où les ariens du parti d'Acace de Césarée en Palestine communiquèrent avec S. Mélece, l'un des deux évêques catholiques de cette ville, & souscrivirent à la formule de Nicée. On doute de la sincérité de leur signature ; mais s'ils trahirent leur con-

Socr. l. III,
25.

science, ce ne fut point la faute de Jovien, qui déclaroit hautement qu'il ne vouloit gêner personne, & qui le disoit de bonne foi. Il ne réussit pas également à finir le schisme des catholiques d'Antioche divisés entre S. Mélece & Paulin. Les haines fraternelles sont toujours les plus opiniâtres.

Quoique Jovien marquât pour S. Athanase une extrême considération, les ariens d'Alexandrie, appuyés sous main par Euzoïus, ne laisserent pas de faire des tentatives pour l'empêcher de retourner à son église. Après la mort tragique de leur évêque George de Cappadoce, arrivée du tems de Julien, ils avoient jetté les yeux sur un prêtre nommé Lucius, homme d'assez mauvaise mine, & d'un caractère plus mauvais encore, qui ne manqua pas de justifier leur choix par les cruautés qu'il commit dans la persécution de Valens. Les ariens d'Alexandrie pour quelque raison qui n'est point connue, ne l'avoient pas encore fait ordonner. Ils envoyerent à Jovien des députés, & Lucius à leur tête; souhaitant de l'avoir pour évêque, ou du moins tel autre que l'empereur voudroit leur donner à l'exclusion d'Athanase. Le peuple catholique d'Alexandrie députa de son

Socr. vi,

s.

côté pour s'opposer aux efforts des ariens.

Petitio arianorum ad Jovian. inter opera Athan. r. II, p. 782

Ces derniers aborderent plusieurs fois l'empereur. Nous avons la relation originale des différentes audiences qu'il leur donna ; c'est un monument curieux à plusieurs égards. Sur-tout on y voit Jovien peint au naturel. Il y montre de la fermeté , du sens , de l'esprit & de l'équité , quelque chose de brusque & de militaire , une humeur gaie , & si je ne me trompe , du goût plutôt que du talent pour la raillerie. Mais j'ai tort de prévenir le lecteur : il en jugera par lui-même (1).

Prima petitio.

[Les empereurs , qui dans l'origine n'étoient que des généraux d'armée , avoient coutume de s'exercer avec leurs soldats. Il y avoit près de chaque ville un lieu pour les exercices , nommé le champ de Mars ou le champ]. Un jour donc que Jovien [accompagné de sa garde] sortoit à cheval par la porte romaine pour aller au champ de Mars , Lucius , Bernicius & les autres [députés des] ariens , s'approcherent de l'empe-

(1) Je donne cette relation toute entière ; j'ai eu soin de renfermer entre deux crochets tout ce qui n'est point des actes mêmes , & qui néanmoins étoit nécessaire pour en faciliter l'intelligence.

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 129
reur en disant : Nous supplions votre
puissance , votre majesté , votre piété de
nous donner audience. Qui êtes - vous ,
leur dit Jovien ? Ils répondirent : sei-
gneur , nous sommes chrétiens. D'où &
de quelle ville , ajouta l'empereur ? d'A-
lexandrie , répondirent les députés. L'em-
pereur dit : que souhaitez-vous de moi ?
Nous supplions votre majesté , dirent-ils ,
de nous donner un évêque. J'ai ordon-
né , repliqua Jovien , qu'Athanasé ren-
trât dans son siege. Seigneur , dirent les
ariens , il y a plusieurs années qu'Atha-
nasé a été banni sur des accusations dont
il ne s'est point purgé. Alors un soldat
[catholique de la garde de l'empereur]
dans le transport de son zele , prit la li-
berté de dire : seigneur , donnez-vous la
peine d'examiner par vous - même qui
sont ces gens-là , & d'où ils viennent. Ce
sont les restes méprisables de la faction
de Cappadoce , les suppôts de George ,
de ce scélérat qui a désolé la ville d'A-
lexandrie & le monde entier. A ces mots
l'empereur piqua son cheval , & passa
outre.

Ils se présenterent une seconde fois , *Secunda per-*
& dirent : nous avons divers chefs d'ac- *titio.*
cusation contre Athanasé , & sommes en
état de les prouver. Il y a dix ans & mê-

me vingt qu'il fut banni par Constantin & par Constance d'éternelle mémoire. Il l'a été nouvellement par le très-aimé de Dieu , le très-philosophe (1) & le très-heureux Julien. L'empereur dit : les accusations de dix , de vingt , de trente ans sont des accusations surannées. Ne me parlez plus d'Athanase. Je sçais pourquoi il a été accusé , & comment il a été banni.

*Tertia peti-
tia, ibid.*

[Une réponse si ferme ne rebuta pas les ariens. Ils revinrent une troisième fois à la charge]. Nous avons , dirent-ils , de nouveaux griefs contre Athanase. [Les députés du peuple catholique d'Alexandrie , s'étant mis , ce semble , à parler ensemble même tems qu'eux] Jovien dit : quand tout le monde parle à la fois , il n'est pas possible d'entendre qui a raison. Choisissez deux personnes de part & d'autre : car je ne puis répondre à chacun de vous. Les catholiques prirent la parole. Seigneur , dirent-ils , ces hommes que vous voyez sont les restes du détestable Geor-

(1) On a peine à concevoir que des gens qui faisoient profession de christianisme , & qui d'ailleurs parloient à un empereur chrétien , aient été assez irréligieux , assez étourdis , pour donner à Julien ces épithètes , qui n'étoient point de style. N'y auroit-il pas ici quelque interpolation ?

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 137
ge , le fléau de notre province. Ils n'ont
souffert dans les villes aucun sénateur....
Les ariens [voulant couper court à un dé-
tail qui les alloit couvrir de confusion ,
& sentant d'ailleurs , que Lucius créature
de George ne seroit jamais agréé de l'em-
pereur , interrompirent les catholiques
en disant] : de grace , seigneur , qui vous
voudrez , hormis Athanase. Je vous l'ai
déjà déclaré , dit l'empereur : ce qui con-
cerne Athanase est une affaire réglée ; &
d'un ton de colere il dit à sa garde en la-
tin , *feri , feri* , c'est-à-dire , frappe , frap-
pe (1). [L'ordre sans doute ne fut pas
exécuté , puisque les ariens insisterent],
Seigneur , dirent-ils , si vous renvoyez
Athanase , notre ville est perdue : & d'ail-
leurs personne ne s'assemble avec lui. Ce-
pendant , dit Jovien , j'ai fait des infor-
mations : je me suis assuré qu'il pense
bien , qu'il est orthodoxe , & qu'il ensei-
gne une bonne doctrine. Il est vrai , ré-
pondirent les ariens , qu'il parle bien ;
mais il pense mal. L'empereur dit : je
n'ai besoin que du témoignage que vous
lui rendez. S'il pense mal , il en rendra

(1) Jovien parloit grec aux alexandrins. Il est
à croire que les empereurs parloient toujours la-
tin à leur garde.

compte à Dieu. Nous autres hommes, nous entendons les paroles : Dieu seul connoît le fond des cœurs. Seigneur, dirent les ariens, ordonnez que nous puissions tenir nos assemblées (1). Eh ! qui vous en empêche, répondit Jovien ? Mais, seigneur, ajoutèrent-ils, Athanase nous traite hautement d'hérétiques & de dogmatiseurs. Sa place l'y oblige, dit Jovien. C'est le devoir de ceux qui enseignent la vérité. Seigneur, poursuivirent les ariens, il a enlevé les terres des églises (2). Vous me feriez croire, dit Jovien, que ce sont d'autres intérêts que ceux de la foi qui vous amènent ici. Retirez-vous, & vivez en paix. Allez à l'église : vous avez demain une assemblée. [Ceci se passoit un samedi ou la veille de quelque fête]. Après l'assemblée, chacun souscrira sa profession de foi. Vous avez ici des évêques & Némésinus (3). Athanase y est aussi. Ceux qui

(1) Συναγασθαι.

(2) C'est peut-être ce que signifie ici le mot *Τὰ τεμένη*.

(3) On ne connoît point ce Némésinus ; ce pouvoit être un officier chargé par l'empereur de travailler à la réunion. Sous Constance on trouve *Nemesianus*, intendant des finances, *comes largitionum*.

ne sont pas instruits de la foi n'ont qu'à s'adresser à lui. Je vous donne demain & après demain : car j'irai au champ de Mars. Un avocat philosophe cynique dit à Jovien : seigneur, à l'occasion de l'évêque Athanase, le trésorier général m'a pris des maisons. Jovien lui répondit : si le trésorier général a pris des maisons, Athanase en est-il responsable ? Un autre avocat nommé Patalas lui dit : j'ai une accusation contre Athanase. Un payen comme toi, dit l'empereur, qu'a-t-il à démêler avec des chrétiens ?

[Pendant ce tems-là Lucius se tenoit derrière les autres députés. Le mauvais état où il voyoit les affaires étoit propre à redoubler l'embarras que pouvoit déjà lui causer son extérieur peu avantageux. Il eût voulu se confondre dans] la foule du peuple d'Antioche qui s'étoit assemblé autour de l'empereur. Mais quelques-uns le prirent, & l'ayant fait avancer malgré lui : voyez, seigneur, dirent-ils, quel sujet ils ont voulu faire évêque. [Il faut se souvenir qu'Athanasie avoit l'air plein de noblesse & de dignité].

Néanmoins le même Lucius, [comptant peut-être sur quelque recommanda- *Petitio Lus*
cū ibid. tion secrète] osa reparoître devant l'empereur à la porte du palais, & le pria de

l'écouter. Jovien s'arrêta , & lui dit : Lucius , c'est à toi que je parle. Comment es-tu venu ici ? Par mer , ou par terre ? Par mer , répondit Lucius. Que le Dieu de l'univers , que le soleil (1) & la lune , dit l'empereur , punissent tes compagnons de voyage de ne t'avoir pas jetté dans la mer ! Que le vaisseau soit éternellement le jouet des flots irrités , & n'arrive jamais au port. [Ce fut ainsi qu'il se délivra de cet homme odieux par une imprécation ironique , où les sçavans éditeurs de S. Athanase trouvent (2) beaucoup de sel. Je doute que tout le monde y en trouve autant. Je ne sçais non plus , si l'on ne sera point étonné de cet assemblage bizarre du soleil & de la lune avec le Dieu de l'univers , dans la bouche d'un prince d'ailleurs si religieux].

Ibid. L'empereur ayant appris que la cabale arienne manœuvroit sourdement à la cour , & qu'Euzoïus avoit engagé Probatius grand chambellan , & les autres eunuques du palais , à lui parler en faveur des ariens d'Alexandrie , fut indigné.

(1) Il y a dans le grec κομήτης ἡλιος *comatus sol.*

(2) Voyez la vie latine de S. Athanase , qui est à la tête de la nouvelle édition ; & *facete quidem.*

de voir que les successeurs d'Eusebe & de Braudion , qui avoient fait trafic des volontés de Constance , prétendissent succéder à leur crédit. Il fit appliquer ses eunuques à la question pour découvrir le fonds de l'intrigue ; & dit qu'il traiteroit de la sorte le premier [de ses domestiques] qui seroit assez hardi pour le solliciter contre les chrétiens. Après avoir ébauché, comme le tems le permettoit ^{Sozom. VI,} sous les yeux & sous la direction de saint Athanase l'ouvrage de la réunion , il le laissa retourner en Egypte , & demeura pénétré d'estime pour ses vertus & pour ses talens.

Avec tant de zele pour la religion chrétienne , Jovien devoit , ce semble , réussir à Antioche mieux que n'avoit fait son prédécesseur. Mais la ville étoit remplie d'ariens ou de gens qui s'imaginoient l'être ; & les sectes ariennes se croyoient persécutées , lorsqu'elles ne pouvoient persécuter. D'ailleurs les habitans d'Antioche se maintenoient en possession de mépriser tous leurs souverains , ou du moins de les tourner en ridicule. Quel prince eût pu trouver grace à leurs yeux ! Ils n'avoient pas épargné M. Aurele. Quelques empereurs avoient puni ce peuple insolent. La plupart avoient dis-

simulé ses insultes. Julien venoit de se venger avec la plume. Mais Antioche étoit une ville incorrigible, passoit pour telle, & abusoit de sa réputation. Jovien ne fut pas ménagé. Le traité de paix & la cession de Nisibe fournissoient aux railleurs mille traits piquans. On s'étoit moqué de la barbe de Julien, de sa petite taille, de sa témérité. Pour Jovien, on le traitoit de nouveau Pâris : « il a, » disoit-on, la bonne mine & la figure » du prince troyen. Il a, comme lui, » perdu sa nation. Que ne périssoit-il à » la guerre ! Il faut le renvoyer en Perse » recommencer un traité. Son corps a » été fait aux dépens de son esprit. La » mesure de sa taille est celle de sa sottise ». Les murs étoient couverts de placards injurieux, les rues & les places semées de vers d'Homere appliqués ou parodiés de la maniere la plus outrageante. Dans l'hippodrome un homme de la lie du peuple fit rire les spectateurs, en débitant à haute voix de plattes bouffonneries sur la taille de l'empereur ; & comme apparemment on voulut arrêter ce misérable, le peuple se souleva. La sédition pouvoit avoir de terribles suites, si le préfet Salluste-Second ne l'avoit apaisée. Il eut pour cela besoin de toute son autorité.

*Excerpta
Constantini
porphyrog. ab
Henric. Vasa-
zio versa pag.
44 & seq.
Suidas in
voce
Παρις.*

Ces faits , quoique tirés des fragmens d'un moine grec (1) , historien peu connu , n'ont rien que de vraisemblable & de conforme au caractère des habitans d'Antioche ; mais ce qu'ajoutoit le même écrivain ne mérite aucune croyance. Il y avoit , disoit-il , dans Antioche un petit temple d'une architecture très-agréable , élevé par Adrien à l'honneur de Trajan son pere adoptif. Julien en avoit fait une bibliothèque , dont il confia la garde à l'eunuque Théophile. Jovien à l'instigation de sa femme , le réduisit en cendres avec tous les livres qu'il contenoit. Ce qu'il y a de plus étonnant , c'est que l'auteur fait marcher Jovien pour cette expédition à la tête de son ferrail , le flambeau à la main (2) , tel qu'autrefois Alexandre avec les courtisannes de la Grece brûla le palais de Persépolis.

Ibidem.

Quint. Curt.

Je n'ai garde de soupçonner le moine grec d'être l'inventeur d'une fable si ridicule , & d'avoir voulu noircir Jovien. Il aura copié sans discernement quelque

(1) Jean d'Antioche , dont l'histoire commençoit à la création du monde , & finissoit au règne de Phocas.

(2) Ἰπσὶς τῶν παλλακίδων ὑφαπλουσῶν μετὰ γέ-
λατοῦ τὴν πυράν. *Ipsis pellicibus cum risu pyram suc-
cendentibus.* Suid.

ennemi de ce prince ; Eunape peut-être ; historien très-envenimé contre les empereurs chrétiens. Que les mœurs de Jovien ne fussent pas assez réglées, on peut le croire, si l'on veut, sur la parole d'Ammien Marcellin, quoique suivant la réflexion judicieuse d'Ammien même, au sujet d'un autre empereur, la malignité ou la corruption des hommes ait coutume de prêter des foiblesses aux princes qui n'en ont point (1). Cependant si Jovien eût vécu dans un désordre public & scandaleux, les chrétiens ne l'auroient pas comblé de louanges, dans un tems où personne n'avoit plus rien à espérer ni à craindre de lui. Le concert de l'impératrice avec les maîtresses de l'empereur est déjà quelque chose d'assez singulier. Mais par quel caprice la femme de Jovien, Cariton à qui Lucillien son pere avoit sans doute fait donner une éducation romaine, & proportionnée au rang qu'il tenoit lui-même dans l'état, eût-elle voulu brûler un temple qui n'étoit plus un temple, mais une bibliothèque ?

(1) On s'imagine qu'ils veulent tout ce qu'ils peuvent faire impunément. *Quod crimen etiamsi non invenit malignitas, fingit in summarum licentia potestatum.*

Anéantir les monumens de la littérature profane, c'est un goût musulman, qui n'a jamais régné parmi les chrétiens, sur-tout au quatrième siècle, où les hommes les plus célèbres dans l'église étoient en même tems les plus versés dans les sciences des grecs. D'ailleurs on verra bientôt que la femme de Jovien n'étoit point alors avec lui. Enfin le silence d'Ammien & de Zosime achève de détruire la calomnie, & rend même suspect jusqu'à certain point, ce que je viens de raconter du déchaînement d'Antioche contre Jovien.

Ni l'un ni l'autre ne disent pas un mot de ce qui se passa durant son séjour en cette ville. Ammien se contente de rap- *Amm. XXV, 10.* porter divers événemens naturels, que la superstition payenne regarda comme de funestes présages. La statue de Maximien placée dans le vestibule du palais, perdit tout à coup le globe (symbole de l'empire) qu'elle tenoit à la main. Un bruit effrayant se fit entendre dans la salle du conseil. On vit des comètes pendant le jour (1). L'empereur trop instruit pour

(1) Ammien qui étale fort volontiers son érudition, rapporte ici les divers sentimens des philosophes anciens sur les comètes, & finit par l'o-

s'alarmer de ces prétendus signes du courroux céleste , mais agité de mille inquiétudes au sujet des provinces d'Occident , dont il ne recevoit point de nouvelles , partit avec son armée au mois de décembre. Les marches forcées & la rigueur de la saison , firent périr quantité d'hommes & de chevaux.

Socr. III,
16.
Amm. XXV,
10.
Liban. de
ilc seendâ nece
Jul. 7.

A Tarse , il rendit les derniers devoirs à Julien , selon Socrate , & lui fit des funérailles solennelles. Ammien dit seulement qu'il ordonna de décorer son tombeau. Cet ordre s'exécuta sous Valentinien & Valens avec beaucoup d'attention de leur part , & même avec assez de magnificence. Pour en donner quelque idée , il suffit de dire que Libanius fut content. Ainsi trois empereurs chrétiens que Julien avoit inquiétés à cause de leur religion , concoururent à lui accorder cette frivole récompense de ses frivoles vertus , ou plutôt cette prérogative attachée au rang où Dieu l'avoit placé dans le monde. L'humanité , la bienfaisance , la poli-

pinion de Pythagore , qui semble avoir aujourd'hui pris le dessus : que ce sont des étoiles semblables aux autres ; mais dont nous ignorons le cours. *Stellas esse quasdam cæteris similes , quarum ortus obitusque , quibus sint temporibus præstituti , humanis mentibus ignorari.*

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 141
tique & la religion même autorisoient
leur conduite ; & Jovien ne prévoyoit
pas qu'au bout de douze siècles on lui
feroit un crime d'avoir enseveli les
morts (1), & témoigné quelques égards
pour les qualités d'homme, d'empereur,
& de neveu du grand Constantin.

Quoique nous n'ayons point de monu-
mens incontestables de l'apothéose de
Julien, il est hors de doute que le sénat
de Rome, dont les membres étoient en-
core presque tous idolâtres, lui rendit
un honneur dévolu de droit aux empe-
reurs, à moins que l'on ne fît le procès *Eutrop. l.ⁱ*
à leur mémoire. On défioit même les ^{x.}
princes chrétiens. Il n'y avoit point de
milieu : il falloit être mis au rang des
dieux, ou bien au nombre des tyrans.
Plusieurs villes où le paganisme dominoit
associerent Julien à leurs divinités tuté- *Liban. or.ⁱ*
laires. Quelques-uns de ses crédules ado- *Parent. n.*
rateurs s'imaginoient ressentir des effets ^{155.}
de sa puissance ; tandis que l'on disoit *Greg. Naz.
or. 21, &
carm. 3.*
parmi les chrétiens que les cendres de cet

(1) Baronius dans ses annales regarde la mort
prématurée de Jovien, comme la punition d'a-
voir commandé que l'on ornât le tombeau d'un
misérable qui méritoit d'être jetté à la voirie : *ho-*
minis alioqui ne cespitiid quidem sepultura digni.

impie, s'agitoient dans le tombeau. Le bruit même se répandit que la terre par une violente secousse les avoit vomies de son sein. Cependant elles y étoient encore, lorsqu'écrivant sous le regne de Théodose, Ammien jugeoit la ville de Tarse peu digne d'un tel trésor. Cet historien homme de guerre eût voulu voir

Amm. xxv. Julien sur les bords du Tibre parmi les premiers Césars (1); & Libanius uniquement homme de lettres, l'eût mieux aimé

Liban. or. parent. n. 155. dans l'Académie à côté de Platon (2). Julien, soit au champ de Mars, soit au Lycée, auroit été à sa place. Au contraire il seroit singulièrement déplacé, si, comme le prétendent les nouveaux grecs, il a été dans la suite porté de Tarse

Zonar. Cedren. Du Can-ge famil. Bizant. à Constantinople, & mis dans l'église des saints apôtres avec les princes chrétiens. Qui pourroit avoir fait à cette auguste

(1) Le passage mérite d'être copié. *Cujus suprema & cineres.... non Cydnus videre deberet quamvis gratissimus amnis & liquidus; sed ad perpetuandam gloriam rectè factorum præterlambere Tiberis intersceans urbem æternam, divorumque veterum monumenta præstringens.*

(2) Τῆτον ἐδείξατο μὲν τὸ πρὸ Ταρσῶν τῆ Κιλικίας χαρίον, εἶχε δ' αὖν δικαιότερον τὸ τῆς Ἀκαδημίας πλησίον Πλάτωνος. *Atque eum quidem Tarsi in Cilicia recepit suburbanum: at potiori jure in Academiâ, proximo Platonis sepulchro fuisset tumulatus.*

basilique un si étrange présent ? J'espère que l'on me pardonnera cette espece de digression. Ce qui regarde Julien n'est point étranger à l'histoire que j'écris.

Jovien continuant de marcher à grandes journées passa par Tyanes en Cappadoce, où Procope le secrétaire d'état & le tribun Mémoride, qu'il avoit dépêchés en Occident, lui rapportèrent les nouvelles suivantes. Lucillien son beau-pere en arrivant à Milan avoit appris, que Malarich, ce françois de confiance nommé par le nouvel empereur pour commander les troupes dans les Gaules à la place de Jovinus, refusoit d'accepter cet emploi. Là-dessus, le comte avoit passé promptement les Alpes, & s'étoit rendu à Reims avec Valentinien & le tribun Séniauchus. Il avoit trouvé les Gaules tranquilles & soumises à Jovien. Mais sans considérer que l'autorité de son gendre n'étoit pas suffisamment affermie, il entreprit de faire rendre compte à quelques officiers avec une rigueur prématurée. Un comptable, craignant d'être puni de ses malversations, alla chercher un asyle parmi des troupes de la nation des bataves (1), qui avoient apparem-

Amm. xxv ;

10.

Zosim. l,

III.

(1) Ammien dit seulement, *ad militaria signa*

ment leurs quartiers dans le voisinage de Reims. Pour les engager à les prendre sous leur sauve-garde, il leur assura que Jovien n'étoit qu'un usurpateur qui venoit de se révolter contre Julien : que celui-ci étoit plein de vie, & le feroit sentir à ce rebelle, s'il ne l'avoit déjà fait : que le service le plus essentiel que des sujets pussent rendre à leur souverain légitime, c'étoit d'exterminer les émissaires du tyran, qui venoient surprendre la fidélité des peuples, & les engager dans leur révolte. Ce roman, tout mal imaginé qu'il étoit, trouva créance parmi des gens simples, & d'ailleurs affectionnés à Julien. Ils coururent aux armes, & massacrèrent Lucillien & le tribun Séniauchus. Valentinien qui devoit régner quelques mois après, fut redevable de la vie au soin que prit son hôte de le cacher. Les bataves ayant bientôt reconnu l'imposture, rentrèrent dans le devoir. Com-

confugit, sans faire mention des bataves. Zosime les nomme; mais il défigure extrêmement toute cette histoire, & met la scène à Sirmium. Au reste, on voit par la notice de l'empire, qu'il y avoit des bataves à Condren dans la seconde Belgique, dont Reims étoit la capitale. Præfectus Lætorum Batavorum Contraginsium, Noviomago Belgicæ secundæ.

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 145
me au refus de Malarich Jovinus avoit
gardé le commandement des troupes , il
dépûta les principaux officiers à Jovien
pour l'assurer de la soumission de l'armée
& de la sienne. Procope & Mémoride
que Valentinien accompagnoit annon-
cerent l'arrivée prochaine de ses députés.

L'empereur, pour récompenser le zele
de Valentinien , lui donna la seconde
compagnie des écuyers de sa garde , &
fit sur le champ partir Arinthée avec une
lettre pour Jovinus , par laquelle il con-
firmoit ce général dans son emploi , lui
enjoignant de punir l'auteur de l'impô-
sure , & d'envoyer à la cour , chargés de
fers , les principaux chefs de la sédition.
Ce fut à la petite ville d'Aspune en Ga-
latie , que les députés de l'armée des
Gaules rencontrèrent Jovien , qui les
ayant écoutés dans une audience publi-
que avec une extrême satisfaction , leur
fit des présens , & leur ordonna de re-
tourner incessamment aux fonctions de
leur emploi.

Il entra dans Ancyre à la fin du mois
de décembre ; & le premier jour de jan-
vier 364 , il y célébra la solennité de son
consulat. A la place de Varronien son
pere , qui mourut consul désigné , il
avoit choisi pour collègue le jeune Var-

*Amm. ibid.
Philostorg.
VIII. Zosim.
l. II.*

ronien son fils. On l'avoit amené d'Illyrie à Ancyre, où l'empereur lui conféra d'abord le titre de *nobilissime* ; titre inventé pour les freres de Constantin, & depuis attribué aux fils des empereurs. Ils ne le quittoient que pour prendre celui de César. Les autres princes avoient souvent élevé leurs fils au consulat avant le tems marqué par les loix ; mais on n'avoit point encore vu de consul au berceau. Jovien crut devoir à la mémoire de son pere de lui substituer un enfant qui portoit le nom de cet illustre vieillard. Après tout cette dignité, que l'on appelloit toujours le faite des grandeurs humaines, n'avoit plus de fonctions. Elle servoit uniquement à caractériser les années, & à perpétuer l'image de l'ancien gouvernement. Le jour de la cérémonie, quand on voulut faire entrer le jeune prince dans la chaise curule selon l'usage, il témoigna par des cris opiniâtres une répugnance qui parut de mauvais augure, & que l'on regarda bientôt après comme une espece de pressentiment.

Amm. ibid.
Socrat. III.
Them. or. x.

D'Ancyre Jovien se rendit à Dadastane, petite ville ou bourgade sur les frontieres de la Galatie & de la Bithynie, mais qui appartenoit à la premiere de ces deux

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 147
provinces (1). Là , si nous en croyons
Socrate , il reçut les députés du sénat de
Constantinople , qui venoient le compli-
menter sur son consulat. Thémistius chef
de la députation , y prononça , selon le
même historien , le panégyrique de l'em-
pereur , où néanmoins on remarque tous
les caractères d'un discours prononcé le
jour même que Jovien prit possession de
la dignité consulaire. Au reste la piece
est écrite avec beaucoup d'élégance &
de noblesse ; mais un peu trop chargée
d'allusions sçavantes , comme tout ce qui
sort de la plume de Thémistius. On y
voit quelques traits de flatterie touchant
l'élection de Jovien , & sur la paix faite
avec Sapor. L'auteur relève à plus juste
titre la protection dont le prince honore
les gens de lettres. L'éloge roule princi-
palement sur sa douceur & son équité
par rapport aux affaires de religion. Le
même orateur lui donne une louange qui
vaut seule un panégyrique : c'est que son
élévation n'avoit rien changé à sa manière
de traiter avec les hommes. Il n'avoit ni

(1) Dadaſtane étoit à trente-deux lieues d'An-
cyre. Sozomene & M. de Tillemont après lui
la placent dans la Bithynie : mais ils ſe trompent
V. Iter hieroſolymit.

oublie ni méconnu ceux qui avoient été ses égaux. Il n'affectoit point de faire sentir sa supériorité à ceux qui pouvoient lui avoir fait sentir la leur. Ses amis, ses bienfaiteurs ne s'étoient apperçus du changement de sa fortune, que par les effets de sa reconnoissance & de sa libéralité. Il rassembloit à la cour les hommes les plus vertueux de l'empire : il y rappelloit, il attachoit à sa personne ceux que la disgrâce ou l'exil avoient éloignés. On voyoit, selon l'expression de Thémistius, veiller à la sûreté de son regne. Le sage Nestor, le libre & généreux Diomede, le Chrysante de Cyrus, & l'Artabaze de Xerxès. Je soupçonne que Saluste Second est le Nestor ; Valentinien pourroit être le Diomede. Je ne connois pas assez la cour de Jovien pour deviner les deux autres. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les orateurs, à force d'être éloquens & figurés, s'expriment d'une manière quelquefois énigmatique pour leur siècle, & presque toujours inintelligible pour la postérité.

Les qualités de Jovien reconnues par les payens mêmes, son attention à chercher les gens de mérite, & ce talent qui dans un prince peut tenir lieu de tous les autres talens, celui de connoître les hom-

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 149
mes, de les apprécier & de les placer, annonçoient aux romains un sage gouvernement. Il avoit commis des fautes, & je ne les ai pas dissimulées. Porté tout-à-coup d'un grade peu éminent à la souveraine puissance à laquelle il n'avoit jamais aspiré même en songe, saisi d'une espèce d'éblouissement, entraîné par la fatalité des conjonctures, il avoit fait des faux pas dans le terrain du monde le plus difficile & le plus glissant. Mais les fautes d'inexpérience & de surprise tournent souvent au profit de ceux qui les commettent, quand ils ont le sens droit & de bonnes intentions. Jovien étoit jeune : il pouvoit acquérir ce qui lui manquoit. Il falloit qu'Ammien n'en eût pas une idée médiocre, puisqu'en lui reprochant quelques vices, cet auteur présume qu'il auroit pu s'en corriger par respect pour son diadème. On doit tout attendre d'un monarque qui se respecte jusqu'à trouver dans l'indépendance même, écueil ordinaire de la vertu, des motifs pour devenir vertueux. Le choix que faisoit Jovien de ses confidens & de ses ministres, donne sujet de croire qu'il étoit capable de recevoir des avis ; & comme le remarque un des plus grands hommes du siècle passé, les états sont ordinairement

mieux gouvernés sous un prince médiocrement habile, qui sçait écouter & suivre les bons conseils, que par un souverain d'un génie supérieur, mais attaché à son sens, & qui se croit infailible (1).

Les deux capitales, les provinces, les armées avoient reconnu Jovien. L'église alloit jouir d'une paix profonde : l'état uni au dedans espéroit de réparer ses pertes : Jovien sembloit pouvoir se pro-

Secrat. ibid. mettre un regne long & glorieux. Constantinople lui préparoit une réception magnifique, & dans l'impatience de le posséder lui-même, le conjuroit de faire toujours prendre les devans au prince son fils. Rome qui se flattoit aussi de voir bientôt l'empereur, frappoit déjà des médailles pour célébrer son arrivée : sa femme alloit à sa rencontre avec la pompe d'une impératrice, lorsque la nuit du 16 au 17 de février il fut trouvé mort dans son lit, après avoir régné seulement sept mois & vingt jours. C'étoit le troisieme empereur que l'on voyoit disparoître en moins de trois ans & demi.

Banduri.
Zonaras.

(1) Grotius dans son histoire de la guerre des pays-bas, l. VII, sur l'année 1598. *Usu comper-tum . . . multa sæpè salubriùs gesta sub principe qui aliorum benè repertis aures & jussa commodaret, quàm cui sapiendi fiducia contumaciam addidisset.*

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 151

On prétend qu'il fut étouffé par la vapeur du charbon que l'on alluma dans sa chambre pour l'échauffer, & pour en sécher les murailles nouvellement enduites de chaux. Le danger que Julien avoit couru lorsqu'il étoit à Paris, auroit-il dû mettre en garde contre un pareil accident. D'autres attribuoient sa mort à une indigestion, ou bien à une attaque d'apoplexie. On négligea d'en vérifier la cause; sans doute parce qu'on la jugea naturelle : mais cette négligence même la fit passer dans l'esprit de bien des gens pour l'effet de la méchanceté des hommes. Ammien disant que sa mort sembla-ble à celle de Scipion Emilien, ne fut non plus suivie d'aucunes recherches, insinue qu'il perdit la vie par quelque attentat secret. S. Chrysostôme dit expressément que Jovien fut empoisonné par ses domestiques. Les eunuques du palais auroient-ils formé d'eux-mêmes le complot de se défaire d'un maître qui paroissoit n'être pas d'humeur à se laisser gouverner : ou furent-ils mis en œuvre par un ambitieux tel que Procope, qui néanmoins ne profita point de ce forfait ? Toujours est-il certain, que les soupçons ne peuvent tomber sur le successeur de Jovien. Ce ne fut qu'après avoir offert

*Amm. Sev.
Eust. Philoſ.*

*V. vie de Ju-
lien; L. 11.*

*Chryſoſt. in
ep. ad philipp.*

Zosim.
Amm.
Theodor.

l'empire à Salluste , né pour le mériter & le refuser constamment ; ce ne fut même qu'après avoir jetté les yeux sur divers sujets , entre autres sur Januarius parent de Jovien , que l'armée se déterminâ tout d'un coup en faveur de Valentinien , qui pour lors se trouvoit absent. Les chrétiens pleurerent amèrement Jovien , & crurent que Dieu n'avoit fait que le montrer au monde , parce que le monde n'en étoit pas digne. La preuve que ce n'étoit pas l'esprit de parti qui faisoit couler leurs larmes , c'est le bien que disent de lui les payens. Valentinien & Valens n'empêcherent pas le sénat de Rome de le mettre au nombre des dieux (1). Son corps fut porté à Constantinople dans l'église des saints apôtres , où long-tems depuis on voyoit son tombeau parmi ceux des autres augustes.

Eutrop. l. x.

Du Cange.

Zonar.

Sa femme lui survécut plusieurs années ; exemple aussi mémorable , mais plus encore du néant de ce qu'on appelle grandeur. Elle avoit perdu dans l'espace de quelques mois un beau-pere , un pere , un mari dont elle n'avoit appris l'éléva-

(1) Je crois que c'est le sens de ces paroles d'Eutrope : *benignitate principum qui ei successerunt inter divos relatus est.*

DE L'EMPEREUR JOVIEN. 153
tion que pour sentir plus douloureusement sa perte. Ce qui fait la ressource des autres meres , mettoit le comble à son malheur. Elle avoit un fils ; mais un fils déchu des plus hautes espérances , & suspect au gouvernement. L'empire étoit électif , & le jeune Varronien n'ayant point été élu César n'avoit aucun droit d'y prétendre. D'ailleurs Jovien n'avoit pas eu le tems de se faire grand nombre de créatures. Cependant on craignoit que Varronien n'aspirât tôt ou tard à la place que son pere avoit occupée. Il vivoit encore en l'année 380. Une barbare politique lui avoit déjà fait crever un œil ; & sa mere trembloit toujours pour la vie de ce malheureux enfant , qui n'avoit d'autre crime que d'être fils d'un empereur. Elle étoit sans doute chrétienne , & jamais personne n'eut plus besoin des solides consolations que le christianisme seul peut donner. Il n'est pas sûr que Jovien lui ait conservé le titre d'*auguste*. On n'a trouvé jusqu'à présent aucune médaille de cette princesse , quoique celles de Jovien ne soient pas rares. Elle fut mise après sa mort dans le tombeau de son époux.



DISSERTATION,

Où l'on examine , s'il faut blâmer Jovien d'avoir fait la paix avec les perses à des conditions désavantageuses , & surtout si ce prince étoit tenu de remplir les conditions du traité.

AMMIEN-MARCELLIN, Eutrope, Festus, Zofime, tous attachés à la religion payenne ; & quelques chrétiens comme *Agath. l. iv.* Agathias, & parmi les modernes le *Valesc. ad* sçavant Henri de Valois, blâment la conduite de Jovien. Ces écrivains l'accusent pour la plupart d'avoir conclu sans nécessité une paix honteuse. Ceux mêmes d'entre eux qui disent, comme fait *Amm.* Eutrope *l. x.* (1), que cette paix étoit nécessaire,

(1) Le passage d'Eutrope mérite d'être rapporté tout entier. *Pacem cum Sapore necessariam quidem sed ignobilem fecit, multatus finibus ac nonnullâ imperii romani parte traditâ : quod ante eum annis mille centum & duobus - de - viginti fere, ex quo romanum imperium conditum erat, nunquam accidit. Quin etiam legiones nostræ ita & apud Caudium per Pontium Telesinum, & in Hispaniâ apud Numantiam, & in Numidiâ sub jugum missæ sunt, ut nihil tamen finium traderetur. Ea pacis conditio*

& que Jovien se trouva forcé de souscrire aux conditions proposées, lui reprochent de les avoir remplies, & de n'avoir pas rompu le traité. Il falloit, disent-ils, imiter les anciens romains, qui regardoient toujours comme nuls les traités défavantageux à la république : témoin celui des fourches caudines, la paix de Numance, & la capitulation d'Albinus avec Jugurtha. Ils ajoutent que la crainte du parjure tant alléguée par Jovien ne fut qu'un prétexte. Comme il prévoyoit que l'inexécution du traité seroit infailliblement suivie d'une nouvelle guerre, qui le retiendrait sur les frontières de Perse, il appréhenda qu'il n'arrivât en Occident quelque révolution ; & cette crainte plus réelle & mieux fondée que celle dont il faisoit parade, l'emporta sur le bien de l'état, & lui fit tenir un serment qui dans le fonds ne l'obligeoit pas. Voilà donc deux chefs d'accusation contre Jovien. L'un roule sur le traité même

non penitus reprehendenda foret, si fœderis necessitatem, cum integrum fuit, mutare voluisset : sicut à romanis omnibus his bellis quæ commemoravi factum est. Nam & samnitibus & numidis confestim bella illata sunt : neque pax rata fuit. Sed dum æmulum imperii veretur, intra orientem residens, gloriæ parum consuluit.

me , l'autre sur l'exécution du traité.

Je crois avoir mis le lecteur en état de prononcer sur le premier chef. En effet , supposé que Jovien , au lieu de s'embarquer dans les longueurs d'une négociation infidieuse , ait pu gagner la Corduene pendant les quatre jours que durèrent les conférences , il faut de deux choses l'une ; ou qu'il ait fait la paix sans une nécessité absolue , ou , ce qui revient à peu près au même , qu'il se soit mis par sa propre faute dans cette nécessité. Or

V. ci-dessus ,
P. C. 52.

Ammien dit formellement , que *si l'empereur avoit su démêler les artifices de Sapor , & qu'il eût continué sa marche , il seroit arrivé certainement aux places fortes*

Hist. des em-
per. t. IV ,
P. 582.

de la Corduene. M. de Tillemont croit répondre à tout , en disant que les romains avoient à passer le Tigre pour se rendre dans cette province ; mais cet habile critique paie ici tribut à l'humanité. La Corduene n'étoit point séparée de l'Assyrie par le Tigre. C'est de quoi l'on peut s'assurer en ouvrant Xenophon ; indépendamment de l'autorité d'Ammien & de celle de Julien même , qui n'avoit pris cette route que parce qu'il n'avoit point de bateaux. Ainsi la fausse position de la Corduene est l'unique fondement de l'apologie de Jovien sur le traité qu'il conclut avec Sapor.

On oppose inutilement au témoignage d'Ammien celui d'Eutrope qui servoit aussi dans l'armée, & qui parlant de cette paix dit qu'elle étoit honteuse, mais nécessaire. Car s'il falloit opter entre les sentimens de ces deux auteurs, la présomption seroit toute entière pour Ammien. Quoique l'abrégé d'histoire romaine qu'Eutrope nous a laissé soit écrit d'une manière sensée, nous connoissons bien mieux la capacité, la pénétration, le discernement du premier; & si j'ose m'exprimer ainsi, sa compétence sur la question dont il s'agit. Mais d'ailleurs il n'y a peut-être ici qu'une apparence de contradiction. Eutrope aura considéré cette paix sous un point de vue, & Ammien sous un autre. Elle n'étoit point nécessaire avant les quatre jours que l'on perdit à négocier, au lieu de marcher vers la Corduene; & pendant ces quatre jours elle le devint sans doute, parce que la famine & le découragement augmentoient d'heure en heure dans le camp des romains. Jovien ne connut pas assez le prix du tems qu'il perdoit. On peut l'excuser jusqu'à certain point; mais, si je ne me trompe, l'équité ne me permet pas de le disculper entièrement sur ce premier chef d'accusation.

Passons maintenant au second , qui concerne l'exécution du traité. La cause de Jovien est infiniment plus favorable à cet égard. Il semble, du moins au premier coup d'œil , que l'on ne peut désapprouver sa conduite sans ériger l'infidélité en maxime d'état , & sans établir que les traités les plus solennels n'engagent le prince qu'autant qu'ils sont utiles & glorieux au prince même , ou , si l'on veut , à la nation. Les exemples tirés de l'histoire de la république romaine paroissent n'avoir point ici d'application , & n'ont pu servir de regles à Jovien. Du tems de la république , les traités se faisant sous le bon plaisir du peuple , n'étoient consommés & n'avoient force de loi que par son approbation. Le peuple avoit droit , comme tout autre souverain , de désavouer ses ministres quand ils excédoient leurs pouvoirs. Sur ce principe il cassa toujours , ou , pour mieux dire , il déclara nulles toutes conventions contraires à la majesté de l'empire ; les regardant non comme des traités conclus , mais comme des simples projets. Jovien étoit dans un cas très-différent. Il réunissoit en lui seul toute la puissance publique , & n'avoit point de supérieur qui fût en droit de confir-

mer ou d'anéantir les engagements. Donc, comme autrefois le peuple romain , lorsqu'il étoit libre & indépendant , se feroit rendu coupable de parjure en rompant un traité de paix qu'il avoit ratifié ; de même Jovien ne pouvoit garder Nisibe & les provinces cédées , sans violer la loi du serment.

Si l'on doute que les empereurs pussent céder quelque portion du domaine de l'empire , on peut se convaincre par divers exemples qu'ils avoient ce pouvoir, & qu'ils en ont fait usage. Adrien abandonna (1) toutes les conquêtes de Trajan en Orient. Il pensa même abandonner la Dacie , autre conquête de Trajan au-delà du Danube. Ce qu'Adrien eut envie de faire , Aurélien l'exécuta cent cinquante ans après. Désespérant de conserver cette vaste province entamée de tous côtés par les barbares , il en retira les habitans , &

Spartian. in vita Adriani. Eutrop. VIII. Sext. Ruf. &c. August. de civit. Dei , l. IV. Eutrop. IX. Laët. de morte persec. &c. Procop. de bello persico. l. I.

(1) L'Arménie , la Mésopotamie & l'Assyrie. A ce sujet S. Augustin raille assez agréablement les payens , en disant que le dieu Terme , qui n'avoit pas voulu reculer pour Jupiter même , avoit été contraint de céder à la volonté d'Adrien : *ut deus ille Terminus qui romanos terminos secundum istos tuebatur , & per illud pulcherrimum auspici-um loco non cesserat Jovi , plus Adrianum regem hominum quàm regem deorum timuisse videatur.*

les établit en-deçà du Danube. Dioclétien céda, selon Procope, sept journées de pays le long du Nil, à des peuples que cet historien appelle nobates, à la charge de garantir l'Égypte des incursions des blemmyes & d'autres barbares. Il semble résulter de ces faits, que Jovien cédant Nisibe & les provinces transfigritaines, ne fit rien qui ne fût autorisé par les exemples de ses prédécesseurs. L'exactitude religieuse avec laquelle il effectua sa promesse, mérite d'autant plus de louanges, que les princes ne sont pas toujours esclaves de leurs sermens. Voilà sur quoi se fondent les apologistes de Jovien, & l'on ne peut nier que leurs raisons ne soient frappantes. Mais pour juger si elles sont absolument décisives, il faudroit examiner si les empereurs romains possédoient l'empire seulement à titre d'usufruit, ou s'ils le possédoient en pleine propriété.

Grotius de jure belli & pacis, l. 1, c. 3. Puffend. de jure nat. & gent. l. 1, sect. 3. Voyez aussi les notes de Barbeyrac. Les auteurs qui traitent du droit public conviennent que le monarque propriétaire peut aliéner ses états; mais en même tems ils posent comme un principe incontestable, que le monarque usufruitier ne sçauroit aliéner la moindre partie des siens; si ce n'est du consentement de la nation, & sur-tout des peuples qui ha-

bitent les villes & les provinces dont le monarque veut se dessaisir. Supposé que ce monarque fût contraint de faire la paix avec l'ennemi à condition de lui céder quelque province, & que le corps de la nation consentît à ce démembrement; néanmoins si les peuples de la province cédée refusoient de subir un joug étranger, le souverain ne pourroit légitimement les forcer de s'y soumettre. Il ne pourroit non plus sans injustice les transplanter malgré eux dans une autre contrée de sa domination, pour livrer le pays vuide d'habitans. Tout ce qu'il pourroit faire, ce seroit de les abandonner à eux-mêmes, & de leur laisser la liberté ou de se défendre, ou de pourvoir, comme ils le jugeroient convenable à leur propre conservation. Ces principes sont incontestables, & font partie du droit public même dans les états héréditaires & successifs, tels que le royaume de France. Ce fut en vertu de ces précieuses maximes, que François I se dispensa de ratifier le traité de Madrid, par lequel il avoit promis de céder la Bourgogne. Sommé de tenir sa parole, il répondit : *Qu'il étoit besoin qu'il sçût premièrement l'intention de ses sujets de Bourgogne (1).*

*Mémoires du
Bellay, l. 3.*

(1) Il ajouta, suivant les autres historiens,

parce qu'il ne les pouvoit aliéner sans leur consentement ; & que de brief il feroit as-

qu'il avoit fait une démarche au dessus du pouvoir d'un roi de France : qu'on devoit tâcher d'obtenir le consentement des bourguignons & de ses autres sujets. Les états de Bourgogne de leur côté firent des remontrances à ce prince , & lui déclarerent qu'ils ne souffriroient point qu'on les mît sous une domination étrangere , & que si on les abandonnoit aux ennemis de la France , ils tâcheroient de se défendre eux-mêmes : qu'il n'étoit pas au pouvoir du roi d'exécuter le traité de Madrid , parce que selon les loix fondamentales du royaume , les rois ne peuvent rien aliéner de ce qui appartient à la couronne ; & qu'ainsi le roi ayant reçu de ses prédécesseurs la monarchie entiere , il devoit la laisser entiere à ses successeurs.

« Les parlemens & les états particuliers , non
 » seulement du duché de Bourgogne , mais de
 » tout le royaume s'opposèrent à l'exécution de
 » cet article (du traité de Madrid) , & le roi en
 » l'assemblée générale de tous les parlemens de
 » France , tenue le 16 décembre 1527 , déclara
 » qu'il aimoit mieux endurer une longue & fâ-
 » cheuse prison , que de consentir en liberté à un
 » démembrement si important à sa couronne , &c.
 » L'arrêt qui intervint en cette célèbre assemblée
 » porte , que le traité étoit injuste & extorqué
 » par force. Les raisons de cet arrêt furent dé-
 » duites quatre jours après en plein parlement en
 » autre assemblée qu'y fit faire le roi pour aviser
 » à ses affaires le 20 décembre 1527. » Du Puy
touchant les droits du roi très-chrétien , p. 482. Dans
 cette séance le premier président de Selve dit

D I S S E R T A T I O N. 163
*sembler les états du pays pour sçavoir leur
volonté.*

On ne sçauroit donc regarder comme valide la cession faite par Jovien , à moins qu'il ne fût propriétaire de l'empire , & maître d'en disposer comme de son patrimoine. Qu'avant lui quelques empereurs aient abandonné ou cédé diverses contrées , ces exemples ne prouvent point que l'empire fût patrimonial. En effet outre que les empereurs excédoient souvent leur pouvoir , & que ce qu'ils faisoient n'étoit pas une regle infallible pour décider ce qu'ils avoient droit de faire ; des monarques consommés dans la politique , un Adrien , un Aurélien , un Dioclétien sur-tout , le plus habile des empereurs après Auguste , n'avoient pas assurément pris le parti de resserrer les

entr'autres choses : » Davantage ledit seigneur ne
» le pourroit faire (céder la Bourgogne) : car il
» est tenu d'entretenir les droits de la couronne ;
» laquelle est à lui & à son peuple , & sujets com-
» muns : à lui comme chef , & aux peuples &
» sujets comme membres ; & est un mariage fait
» avec ledit seigneur : & le droit de ce mariage ,
» que ledit seigneur est tenu d'entretenir & con-
» server les droits de sa couronne , &c. » *Re-
gistres du parlement ; lit de justice tenu le 20. dé-
cembre 1527.*

frontieres de l'empire , sans être déterminés par des raisons dont la force se fît sentir à tous les membres de l'état. D'ailleurs nous ne voyons point que la conduite de ces princes ait excité de murmures dans le tems , où leur ait attiré le moindre blâme. Ils n'agissoient sans doute qu'avec le consentement exprès ou tacite , mais très-réel de tous leurs sujets , entre autres de ceux qui se trouvoient d'une façon particuliere intéressés à ces changemens. On ne doit donc point conclure des faits allégués , que les empereurs fussent propriétaires de l'empire.

Si l'on dit qu'ils en dispoisoient à leur gré , tantôt en se désignant des successeurs ; il est aisé de répondre qu'ils n'en dispoisoient qu'avec l'agrément du sénat & des armées (1). Quand ils avoient jetté les yeux sur quelqu'un , soit pour l'associer à la souveraineté , soit pour la lui assurer après leur mort , il falloit encore que le sénat au nom du peuple romain , lui conférât les titres qui marquoient ou la possession actuelle de la puissance su-

(1) On trouvera cette matiere & toutes ses dépendances examinées avec soin dans une suite de dissertations , qui paroîtront dans les mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres.

prême, ou la destination à cette puissance; & ce qui se faisoit alors, loin de passer pour une simple cérémonie, étoit regardé par les empereurs mêmes comme une élection, ou, si l'on veut, comme une confirmation nécessaire. Ainsi l'empire étant électif ne pouvoit être patrimonial. Et comment se figurer que les empereurs fussent propriétaires, si l'on fait réflexion que le pouvoir impérial n'étoit que celui des magistratures, & des emplois de l'ancienne république accumulés sur la tête d'Auguste & sur celle de ses successeurs? Aucune de ces charges, pas même la dictature qu'Auguste refusa toujours, ne donnoit droit d'aliéner la moindre portion de l'empire.

On objecteroit en vain que le peuple avoit mis Auguste au dessus de toutes loix, & s'étoit dessaisi entre ses mains de la souveraineté. Car, sans examiner ici ce qu'il faut croire de ce transport, la propriété ne suit point nécessairement du despotisme le plus absolu. Tout le monde sçait que le *grand seigneur* n'est que simple usufruitier de ses états. Donc lorsqu'un peuple se soumet à la domination d'un souverain qu'il choisit, cela seul n'emporte point la concession d'un plein droit de propriété. Une concession si singulière, si bizarre, si contraire à la na-

Voyez les
notes de Bar-
beyrac sur
Grotius.

E R T A T I O N .

ne ni sous-entendue ni
la plus précise & les
ergiques suffiroient à
ir. En un mot le sou-
itaire, soit électif, ne p-
e que par une concess-
iation, ou par le droit
amais le peuple roma-
e concession; & s'il s'ét-
issance souveraine en
e, cette démission mêt
qu'Auguste n'avoit poi-
t de conquête, mais
ix volontaire du peup-

irs n'avoient donc le pou-
r, ni de démembrer l'em-
quent le traité de Jovie.
oit nul par lui-même. A-
er, Jovien pouvoit & d-
mer le sénat de Rome
ntinople, écouter les just-
es habitans de Nisibe, &
as ôter à ces malheureux
défendre. Mais les prin-
ublic n'étoient point alors
vien qui ne fut jamais que
it moins étudiés que per-
ncipes généraux sur l'obli-
ent, combinés avec l'idée
voir sans bornes que de-

ture ne peut être ni sous-entendue ni présumée : la clause la plus précise & les termes les plus énergiques suffiroient à peine pour l'établir. En un mot le souverain, soit héréditaire, soit électif, ne peut être propriétaire que par une concession formelle de la nation, ou par le droit de conquête. Or jamais le peuple romain n'avoit fait cette concession ; & s'il s'étoit démis de la puissance souveraine en faveur d'Auguste, cette démission même est une preuve qu'Auguste n'avoit point régné par droit de conquête, mais en vertu d'un choix volontaire du peuple romain.

Les empereurs n'avoient donc le pouvoir ni d'aliéner, ni de démembrer l'empire. Par conséquent le traité de Jovien avec Sapor étoit nul par lui-même. Au lieu de le ratifier, Jovien pouvoit & devoit faire réclamer le sénat de Rome & celui de Constantinople, écouter les justes réclamations des habitans de Nisibe, & du moins ne pas ôter à ces malheureux la liberté de se défendre. Mais les principes du droit public n'étoient point alors éclaircis ; & Jovien qui ne fut jamais que soldat, les avoit moins étudiés que personne. Les principes généraux sur l'obligation du serment, combinés avec l'idée vague du pouvoir sans bornes que de-

D I S S E R T A T I O N. 167
puis long-tems à la cour & dans les armées on attribuoit aux empereurs , produisirent dans une ame religieuse l'effet qu'ils devoient naturellement y produire. Jovien crut n'avoir promis que ce qu'il avoit droit de promettre , & conséquemment il se crut obligé de tenir tout ce qu'il avoit promis.

Je ne disconvieudrai pas que la crainte d'un concurrent ne soit venue à l'appui de celle du parjure , & n'ait fortifié les scrupules de Jovien , peut-être même sans qu'il s'en apperçût. En matiere de cas de conscience l'intérêt personnel a quelquefois une influence imperceptible sur la décision. Mais à considérer les choses d'un certain côté , les intérêts de l'état pouvoient ici paroître liés avec ceux du prince. L'empire épuisé de l'horrible saignée qu'il avoit soufferte douze ans auparavant à la journée de Murse (1), dans laquelle , soit du côté de Constance , soit de celui de Magnence , il resta , selon quelques historiens , cinquante-quatre mille hommes sur la place , l'empire ,

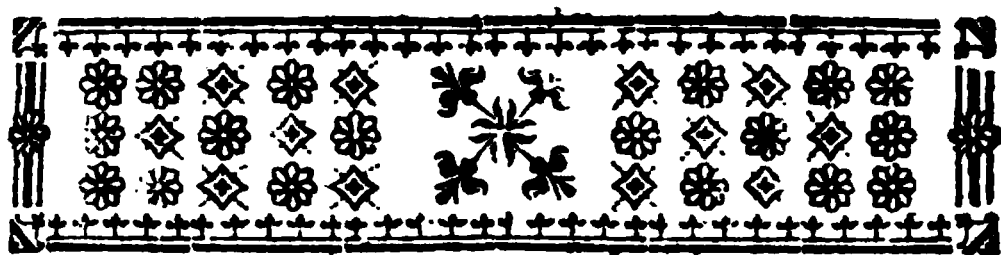
(1) Cette bataille fut donnée le 28 de septembre dans la plaine de Murse en Pannonie , où est à présent le pont d'Essek sur la Drawe. *Ingentes romani imperii vires ed dimicatione consumptæ sunt ad quælibet bella externa idoneæ , quæ multum triumphorum possent securitatisque conferre. Eutrop.*

dis-je , n'avoit plus qu'un souffle de vie ; & se soutenoit moins par des forces effectives que par son ancienne réputation. Une nouvelle guerre civile pouvoit lui donner le coup de la mort. Le parti d'accorder aux habitans de Nisibe la permission de fermer leurs portes au roi de Perse , & de se défendre eux-mêmes , avoit aussi ses inconvéniens. C'étoit sur la foi du passé , qui n'est pas toujours un sûr garant de l'avenir , abandonner à leur courage , ou plutôt à leur désespoir plusieurs milliers de braves citoyens , qui ne pouvoient attendre aucun quartier de Sapor , s'il se rendoit maître de la place : & ce monarque outré de l'infraction de la paix n'eût pas borné ses prétentions aux cinq provinces cédées par le traité. Ainsi qualifier d'hypocrisie le respect que Jovien témoigna pour le serment , avancer que les raisons subsidiaires qui purent le confirmer dans la résolution d'être fidèle à sa parole , ne furent que des vues d'intérêt auxquelles il sacrifia le bien public , c'est deviner ; c'est s'ériger en scrutateur des cœurs d'une manière trop odieuse. La plus grande faute de ce prince , est d'avoir osé prendre en main le gouvernail de l'empire , dans les circonstances capables de faire trembler le pilote le plus expérimenté.

LES

LES CÉSARS
DE
L'EMPEREUR
JULIEN.

H

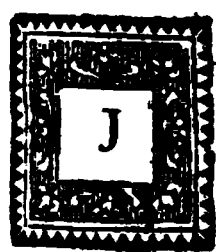


LES CÉSARS (1)

D E

L' E M P E R E U R

J U L I E N.



ULIEN. Ami nous sommes aux saturnales. Vous sçavez que l'ancien usage est de célébrer la fête par quelques plaisanteries ; mais comme je n'en sçais pas faire de bonnes, je m'étudie du moins à n'en pas

(1) Dans la préface on a parlé suffisamment de cette satire. Julien la composa depuis qu'il fut empereur. Je dirois que l'ami avec lequel il s'entretient, est ou Salluste Second ou Salluste préfet des Gaules, si la satire des Césars étoit la même que l'ouvrage intitulé *les saturnales* ; car il paroît dire lui-même (*orat. iv.*) qu'il l'avoit adressé à Salluste. Mais un passage des *saturnales* rapporté par Suidas, & qui ne se trouve point dans les Césars, ne permet pas de douter que ce ne fussent deux ouvrages différens. Il est inutile d'avertir

faire de mauvaises. L'AMI. Quoi, César, est-ce qu'on regarde comme une étude ce qui ne doit être qu'un délassement de l'esprit ? JULIEN. Si c'est un jeu pour les autres, ce n'en est pas un pour moi : je n'ai point le talent de divertir par des railleries délicates, ni de travestir un auteur : je n'entends rien à inventer un bon conte. Cependant pour satisfaire à ce que la fête exige ; si je vous disois une fable qui vous intéressera peut-être, seriez-vous d'humeur à vous en contenter ? L'AMI. De tout mon cœur : je ne méprise pas toutes les fables : je les estime lorsqu'elles sont instructives, & suis en cela d'accord avec vous, & avec Platon notre auteur favori, qui fait entrer les fictions dans les sujets les plus sérieux. JULIEN. Vous avez raison. L'AMI. Mais de quelle espece est la fable que vous me promettez ? JULIEN. Elle ne sera point à l'antique, ni dans le goût d'Esopé ; je la tiens de Mercure : au reste vous jugerez en l'écoutant, si c'est un pur jeu d'es-

que le mot de *César* signifie ici empereur. Depuis même que l'on eut approprié ce nom à une nouvelle dignité, les augustes le portoient toujours ; quoique ceux qui n'étoient que Césars ne portassent point le nom d'empereurs ni d'augustes.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 173
prit, ou bien un mélange de fiction & de
vérité. L'AMI. Voilà, ce me semble, un
préambule assez long pour une fable, &
même en cas de besoin pour une haran-
gue. Voyons, je vous prie, de quoi il
s'agit. JULIEN. Très-volontiers.

Aux saturnales Romulus fit un festin,
auquel il invita tous les dieux. Il voulut
aussi régaler les Césars. Les lits des im-
mortels furent préparés au plus haut du
ciel,

Sur l'Olympe, des dieux immobile séjour.

Quirinus, car c'est ainsi qu'il faut nom-
mer Romulus, pour obéir aux oracles,
y est, dit-on, monté en suivant les traces
d'Hercule. Ce lieu destiné au festin des
Césars étoit au dessous de la lune, dans
la région supérieure de l'air. La légèreté
des corps dont ils sont revêtus, & le mou-
vement circulaire de cette planète les y
soutenoient. On distinguoit quatre lits
d'une magnificence proportionnée à la
dignité des dieux du premier rang qui les
occupoient. Celui de Saturne étoit d'une
ébene dont la noirceur jettoit une lu-
mière toute divine, éblouissante comme
celle du soleil : les yeux ne la pouvoient
supporter. Celui de Jupiter avoit trop
d'éclat pour n'être que d'argent ; mais

on jugeoit à sa blancheur qu'il n'étoit pas d'or. Mercure , quoiqu'il eût consulté les experts , ne sçut me dire si c'étoit une composition d'or & d'argent , ou bien quelque autre métal.

Auprès d'eux on voyoit la mere & la fille sur des trônes d'or. Junon à côté de Jupiter , Rhea proche de Saturne. Mercure ne me dépeignit point la beauté des dieux : il me dit qu'elle ne pouvoit être apperçue que des yeux de l'esprit , & qu'il étoit impossible de la décrire ni de l'imaginer. Ainsi l'éloquence la plus sublime demeurera toujours infiniment au dessous.

Les autres dieux avoient leur lit ou leur trône. Il n'y eut entre eux nulle dispute pour le rang : la qualité & l'ancienneté le reglent ; & comme l'a bien dit Homere , à qui les Muses l'avoient sans doute révélé , chacun a sa place fixe que personne ne lui peut ôter. Aussi lorsqu'ils se levent à l'arrivée de leur pere & de leur roi , les rangs ne sont point confondus : chacun reconnoît sa place.

Lors donc que tous les dieux se furent assis en cercle , Silene à titre de nourricier & de gouverneur prit sa place auprès de Bacchus. La jeunesse & la beauté brilloient sur le visage de ce fils de Ju-

DE L'EMPEREUR JULIEN. 175
piter ; il étoit auprès de son pere. Silene paroissoit passionné pour son élève ; & quoique le jeune dieu ait assez de bonne humeur pour en inspirer , le vieillard tâchoit encore de l'augmenter par ses propos enjoués.

Dès que la table des Césars fut servie , Jules César entra le premier : il paroissoit d'humeur à disputer l'empire à Jupiter même. Sitôt que Silene l'eut regardé , Jupiter , dit-il , voilà un homme qui pourroit bien penser à vous détrôner. Il aime à être le maître : prenez-y garde ; car il est , comme vous voyez , de mine & de taille à le devenir. S'il ne me ressemble pas en tout (1) , au moins sa tête est semblable à la mienne. Pendant que Silene parloit de la sorte , sans que les dieux y fissent grande attention , Octa-

(1) Il faut se souvenir qu'on représentoit Silene de fort petite taille , camus , avec de grandes oreilles & un gros ventre. César au contraire étoit grand , bien fait , & d'une taille dégagée. Son nez aquilin , ses yeux perçans & son air noble sembloient annoncer le maître du monde. Mais il étoit chauve comme Silene , & si peiné de l'être , que de toutes les prérogatives qui lui furent prodiguées par le sénat & le peuple romain , aucune , dit-on , ne lui fit plus de plaisir que celle de porter toujours une couronne de laurier.

vien se présenta. A voir les couleurs se succéder sur son visage (1), vous l'eussiez pris pour un vrai caméléon. Pâle d'abord, ensuite rouge, puis noir, brun, sombre; enfin il prenoit un air serein & gracieux. Il se piquoit d'avoir les yeux brillans comme le soleil (2), & ne pouvoit souffrir qu'on le regardât fixement. Sans mentir, s'écria Silene, voilà un animal bien changeant : veut-il nous jouer quelque mauvais tour ? Treve de badinerie, dit Apollon à Silene : je vais le mettre

(1) Ceci désigne les formes diverses que sçut prendre la politique d'Auguste selon les tems ; la souplesse avec laquelle il rampa d'abord devant le parti républicain ; sa cruauté dans la proscription, &c. sa conduite assez mêlée de bien & de mal jusqu'à ce qu'il eût détruit les triumvirs ses collègues ; enfin la douceur & l'équité de son gouvernement lorsqu'il fut le maître absolu. Le jour de sa mort il demandoit à ses amis s'il avoit bien joué son rôle dans le monde : *ecquid iis videretur minimum vitæ commodè transegisse*. On pouvoit lui répondre, que l'acteur avoit été inimitable, & qu'on auroit dû applaudir à la piece sans restriction, si le commencement en avoit été moins tragique.

(2) On trouve dans Suétone ces particularités. *Oculos habuit claros ac nitidos quibus etiam existimari volebat inesse quiddam divini vigoris ; gaudebatque si quis sibi acrius contuenti quasi ad fulgorem solis oculos submitteret. Suet. Aug. c. 79.*

DE L'EMPEREUR JULIEN.
entre les mains de Zenon : en mo-
rien il m'en fera un prince sans
Puis s'adressant à ce philosophe
Zenon, prends soin de mon élev
Zenon obéit, & lui prononça to
à l'oreille quelques mots de philos
Cette magie opéra, & fit d'Octav
homme sage & modéré.

Après lui entra Tibere avec
grave, mais fier & terrible : sa p
nomie annonçoit un homme de t
l'on voyoit dans ses yeux je ne sça
de martial. Mais lorsqu'il se tourn
s'asseoir, on vit sur son dos une i
de cicatrices, de brûlures, de cor
une espee de lepre, à laquelle
bloit qu'on eût appliqué le feu ; v
honteux de son intempérance &
autres excès. Alors Silene prit
rieux, & dit :

Vous me semblez, (2) seigneur, autre
ravant.

(1) On prétend que le commerce des
phes, en particulier celui d'Athénodore
contribua beaucoup à corriger Auguste
faute. Nous parlerons d'Athénodore dans
de ces remarques. Observons en passant
lien place les philosophes dans le ciel, à
tion sans doute d'Epicure & de Pyrrhon
détestoit la doctrine.

(2) Ἀλλοῖος μοι, ξένε, φάνησέν ἡ τὸ

Comment, lui dit Bacchus ? te voilà devenu bien grave, mon petit papa. C'est, répondit-il, que ce vieux satire m'a frappé l'imagination, & m'a fait citer Homere sans y penser. Il pourroit bien te tirer les oreilles, ajouta Bacchus, comme il fit, dit-on, à je ne sçais quel grammairien (1). Il fera mieux de s'en aller dans sa petite île, reprit Silene qui

C'est ce que dit dans le xvi livre de l'Odyssée Télémaque à son pere Ulysse, qu'il ne connoît pas encore, & dans l'extérieur duquel Minerve vient d'opérer une métamorphose. Je n'ai pu conserver dans une traduction françoise l'équivoque du mot *παρὰ πρὸς*, qui signifie *auparavant & par-devant*.

(1) Ce fait n'est pas connu. Mais nous sçavons que Tibere avoit à sa table des gens de lettres (ils étoient en ce tems-là compris sous le nom de grammairiens) qu'il se faisoit un plaisir d'embarasser par des questions frivoles & bizarres. Il leur demandoit par exemple, comment s'appelloit la mere d'Hécube : quel nom portoit Achille lorsqu'il étoit à la cour de Lycomedes : ce que chantoient les sirenes, &c. Ceux qui avoient le malheur de déplaire à ce tyran, n'en étoient pas toujours quittes à si bon marché que celui dont parle Julien. Comme les questions de Tibere étoient souvent relatives à ses lectures, le grammairien Séleucus avoit soin de s'informer quels livres lisoit l'empereur. Tibere en étant averti ne se contenta pas de le chasser du palais, il le força de se donner la mort. *Suet. Tib. 70 & 56.*

DE L'EMPEREUR JULIEN. 149
désignoit Caprées , confiner le chagrin
qui le dévore , & faire déchirer le visage
d'un misérable pêcheur (1).

Tandis qu'ils badinoient ainsi , l'on
vit s'avancer un monstre farouche (2).
Tous les dieux détournèrent leurs re-
gards. Ensuite Némésis le livra aux fu-
ries vengeresses , qui le précipiterent dans
le Tartare , sans donner à Silene le tems
d'en rien dire : mais il se dédommagea sur
Claude ; car à son arrivée il le régala du
commencement du rôle de Démosthe-
ne dans les chevaliers d'Aristophane (3).

(1) Peu de jours après que Tibere se fut retiré
dans l'île de Caprées , un pêcheur au travers des
rochers vint lui présenter un barbeau d'une gran-
deur extraordinaire. Tibere qui croyoit être inac-
cessible dans cette retraite , fut épouvanté de la
hardiesse de ce pêcheur , & lui fit frotter le visage
avec son poisson. Comme ce pauvre homme s'ap-
plaudissoit de n'avoir pas présenté un crâbe mon-
trueux qu'il avoit pris , Tibere commanda qu'on
lui déchirât le visage avec ce crâbe. *Suet. Tib.*
c. 6.

(2) Caligula.

(3) Dans la premiere scene de cette comédie ,
dont l'objet est de perdre dans l'esprit du peuple
un nommé Cléon , qui s'étoit emparé de toute sa
confiance , Démosthene & Nicias , généraux athé-
niens , se plaignent amèrement de la tyrannie que
ce nouveau venu exerce dans sa maison , c'est-à-
dire , dans l'état , sur les autres esclaves , c'est-à-

Ensuite regardant Quirinus : il lui dit :
peux-tu maltraiter à ce point un de tes

dire , sur ceux qui ont part au gouvernement.
Hélas ! hélas ! s'écrie Démosthène , que nous sommes
à plaindre ! Que les justes dieux confondent ce scélérat
de paphlagonien , lui & ses projets. Cet esclave nouvel-
lement acheté , depuis qu'il s'est introduit dans la mai-
son , ne cesse de rouer de coups les domestiques. Chez
les grecs paphlagonien étoit une injure ; il signifioit
un barbare , un stupide , un bredouilleur. Il con-
venoit en tout sens à l'empereur Claude , qui na-
quit dans les Gaules , qui avec assez d'érudition
& quelque esprit , ne raisonnoit point quand il
avoit peur , & eut peur pendant toute sa vie , même
sur le trône ; ne vit , ne pensa , ne voulut ja-
mais que par emprunt , & dont les paroles étoient
si mal articulées , qu'il étoit presque impossible de
l'entendre. Mais le paphlagonien d'Aristophane
maltraitoit les esclaves ; & c'étoient les esclaves
qui dominoient & maltraitoient le paphlagonien
de Silène. Claude fut toujours le valet de ses af-
franchis. Il ne sçavoit que s'en plaindre , & s'en
plaignoit même dans le sénat. Il y disoit un jour
en parlant d'une certaine affranchie de sa mere :
« Elle m'a toujours regardé comme patron. Je le
» dis à sa louange , ajouta-t-il , parce que j'ai en-
» core dans ma maison des gens qui ne me font
» pas cet honneur ». *Hoc idem dixi , quod quidam
sunt adhuc in domo mea qui me patronum non putant.*
Suet. Claud. c. 39. Le mélange de vérités & de
contre-vérités , que présentent les vers d'Aristo-
phane appliqués à Claude , met , si je ne me trom-
pe , plus de sel dans la plaisanterie de Silène.
M. Spanheim ne l'a entendue qu'à demi.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 181
descendans ? Tu l'invites sans les affran-
chis Narcisse & Pallas : c'est se moquer.
Envoie-les chercher promptement , &
si tu m'en crois , la femme Messaline avec
eux. Le pauvre homme quand il ne les
a pas , n'est qu'un vrai garde de tragédie ,
un corps sans ame , ou peu s'en faut.

Silene parloit encore lorsque Néron
entra , la couronne de laurier sur la tête ,
& la guittare à la main. Silene jetta les
yeux sur Apollon , & lui dit : en voici
un qui t'a pris pour modele : il s'efforce
de te ressembler. Oh ! répondit le dieu ,
je vais bien lui ôter cette couronne : il
ne m'imité pas en tout , & dans ce qu'il
copie c'est un mauvais singe. Aussi-tôt
sa couronne lui fut arrachée , & ce tyran
tomba dans le Cocyte , qui l'engloutit.

Après lui accoururent en foule gens
de toute espece , les Vindex (1) , les

(1) C. Julius Vindex , gouverneur de la Gaule
celtique , descendu des anciens rois d'Aquitaine ,
fut le premier qui se souleva contre Néron. Vir-
ginius Rufus gouverneur de la haute Germanie
marcha contre Vindex ; mais les deux généraux
eurent ensemble une conférence , dans laquelle ils
s'accorderent contre le tyran : ce qui n'empêcha
pas les deux armées d'en venir aux mains , malgré
Virginius & Vindex qui ne purent les retenir.
Celui-ci fut défait , & se tua de désespoir. Julien

Galba , les Othons , les Vitellius ; & Silène dit aux dieux : où avez-vous trouvé ce peuple de monarques ? Graces à vous la fumée nous étouffe : ces boute - feux n'épargnent pas même les temples (1). Jupiter regarda Sérapis , & lui montrant Vespasien : mon frere , dit-il , sans perdre de tems , envoyez-nous d'Egypte ce bon ménager (2) pour éteindre le feu. Dites à son fils aîné qu'il s'aïlle réjouir (3) avec

a cru qu'il voulut se faire empereur. Cependant il avoit écrit à Galba pour lui offrir ses forces & son obéissance , en cas que ce dernier voulût accepter l'empire.

(1) On n'épargna ni le profane ni le sacré dans les guerres civiles qui suivirent la mort de Néron. Au sac de Crémone on brûla les temples mêmes. Silene a principalement en vue le capitolé qui fut réduit en cendres.

(2) Julien (*orat. iv*) dit que Sérapis est le même que Pluton , & donne à celui-ci des fonctions fort différentes de celles que lui attribuent les poëtes. Ici Jupiter s'adresse à Sérapis , parce que Vespasien fut d'abord reconnu par les légions qui étoient en Egypte , & proclamé dans Alexandrie le premier de Juillet 69. Les années de son regne se comptèrent de ce jour. D'ailleurs on prétendoit que ce prince avoit reçu diverses marques éclatantes de la protection de Sérapis. *Tacit. hist. iv* , 81.

(3) Μετὰ τῆς Ἀφροδίτης τῆς παρθένου , cum *Venere publicâ*. Les mœurs de Titus n'étoient rien moins qu'irreprochables avant qu'il fût empereur. Voyez *Suet. Tit. c. 7*. Sa passion pour Bérénice avoit fait

un éclat très-scandaleux. La tragédie de Racine a depuis long-tems accoutumé les françois à la regarder comme une princesse vertueuse & digne de monter sur le trône des Césars. Les grands poëtes décident quelquefois injustement des réputations Virgile & Racine ont fait de deux reines célèbres ce qu'elles n'étoient pas. La sagesse de Bérénice fut toujours au moins très-équivoque. Elle demeura veuve fort jeune ; & son zele pour la religion juive qu'elle professoit , n'empêcha pas qu'on ne l'accusât d'avoir plus que de l'amitié pour son frere Hérode Agrippa. Voulant faire cesser un bruit si préjudiciable à son honneur , elle épousa Polémon , roi de Cilicie , après l'avoir obligé d'embrasser le judaïsme ; mais elle ne vécut pas long-tems avec lui , & le quitta , dit-on , par libertinage. Ce détail emprunté de Joseph me porte à croire , que c'est elle principalement que Silene désigne sous le nom de *Venus publica*. Si le trait paroît un peu fort , il faut se souvenir que ceux de la satire en général , & de celle-ci en particulier ne sont pas toujours mesurés. Julien est-il excusable , par exemple , de ne rien dire des bonnes qualités de Titus , & de le caractériser uniquement par un vice qui devoit à peine entrer dans son portrait , même pour y servir d'ombre , puisqu'il ne l'eût plus depuis qu'il fut empereur ? *Illi ea fama pro bono cessit* , dit Suetone , *conversaque est in maximas laudes , neque ullo vitio reperto & contra virtutibus summis Berenicem statim ab urbe dimisit invitum invitam*. Tout ce que l'on peut dire à la décharge de Julien , c'est que le regne de Titus a duré si peu , que l'on n'oseroit assurer

cadet (1) proche de Phalaris. Un vieillard (2) qui parut ensuite attira tous les regards par sa beauté ; car les graces brillent quelquefois parmi les rides & les cheveux blancs. Silene fut charmé de son affabilité & de sa justice dans l'administration des affaires , & demeura dans le silence. Hé bien ! Silene , lui dit Mercure , as-tu quelque chose à nous dire ? Oui , par Jupiter , répondit-il , j'ai à me plaindre de vous tous tant que vous êtes. Vous laissez quinze ans sur le trône un monstre altéré de sang , & celui-ci regne à peine un an entier : cela est un peu bizarre. Attendez , lui dit Jupiter : il va être suivi d'une foule de princes vertueux.

Trajan entra dans le moment chargé des dépouilles des getes (3) & des par-

que ses mœurs fussent véritablement changées. C'étoit apparemment l'idée du poëte Ausone , lorsqu'il le trouvoit heureux de n'avoir pas régné long-tems : FELIX BREVI-TATE REGENDI.

(1) Il s'agit de Domitien , dont les cruautés sont connues.

(2) Nerva qui étoit âgé de soixante-trois ans au moins , lorsqu'il fut élevé à l'empire.

(3) Quoique le nom de getes se donnât plus particulièrement aux peuples d'au-delà du Danube , qui sont voisins des embouchures de ce fleuve , les grecs ne laissoient pas de nommer ainsi les daces , c'est-à-dire , les transylvains , les vala-

DE L'EMPEREUR JULIEN. 185
thes. Silene ne l'eut pas plutôt apperçu ,
qu'il dit assez bas pour faire semblant de
ne vouloir pas être entendu , mais assez
haut pour l'être : le seigneur Jupiter n'a
maintenant qu'à veiller sur celui qui nous
verse à boire. Après Trajan vint un hom-
me fier , à barbe longue (1) & vénérable :

ques & les moldaves. Trajan les assujettit. Sous
son regne la puissance des romains fut au plus haut
degré où jamais elle soit parvenue. Du côté du
Septentrion il réduisit la Dacie en province. Du
côté de l'Orient il s'étoit rendu maître de l'Armé-
nie , de la Mésopotamie & de l'Assyrie. Les par-
thes auxquels il avoit donné un roi étoient en
quelque sorte devenus sujets des romains.

(1) Adrien fut le premier des empereurs qui
porta la barbe. Il laissa croître la sienne pour ca-
cher , dit Spartien , quelque difformité naturelle :
ut vulnera , quæ in facie naturalia erant , tegetet.
En lisant l'histoire d'Adrien , & même le peu que
Julien dit de lui dans cette satire , je suis frappé
des traits de ressemblance que je trouve entre ces
deux empereurs. Ils eurent l'un & l'autre de l'es-
prit de la même espece. Ils furent avides de gloi-
re , railleurs & caustiques , passionnés jusqu'à la
folie pour les grecs & pour la littérature grecque ,
tous deux auteurs , tous deux pleins de zele pour
l'idolâtrie , superstitieux , persécuteurs , astrolo-
gues , voulant tout sçavoir , chercheurs éternels
jusqu'à se faire accuser de magie , légers & opi-
niâtres , singuliers & faisant gloire de l'être. Ils
firent l'un & l'autre des loix très-sages & beaucoup
d'actions de clémence. Adrien parut quelquefois

il se piquoit entre autres choses de vers & de musique : il regardoit le ciel à toute heure (1), & donnoit dans des curiosités défendues. Que pensez-vous de ce sophiste, dit Silene en le voyant ? Cherche-t-il ici Antinoüs ? Qu'on ait la charité de lui faire entendre qu'il se méprend, & que son favori n'est point parmi nous. Après lui vint son successeur (2) plein de modération, non dans les plaisirs de l'amour, mais dans la conduite des affai-

cruel, & l'on dit que Julien n'étoit humain que par vanité. Julien n'eut pas les vices infames d'Adrien, & n'en fut pas même soupçonné ; mais il en eut presque tous les défauts & les ridicules.

(1) On diroit que Julien s'est voulu peindre ici lui-même. Il nous apprend (*orat. iv*) que dès son enfance il s'arrêtoit à contempler les astres avec tant de plaisir, qu'on le regardoit déjà comme un astrologue, ἀστρολόγος, quoiqu'il ne sçût pas encore ce que c'étoit que l'astrologie. Le titre de *curiositatis omnis explorator*, qu'Adrien a mérité si justement, & celui de Sophiste conviennent - ils moins au censeur d'Adrien ?

(2) Tite-Antonin surnommé *Pius*, c'est-à-dire, LE BON, est un des plus grands & des meilleurs princes qu'aient eu les romains. Pausanias a raison de dire qu'il méritoit non seulement le nom de *Pius*, mais encore celui de pere des hommes que l'on avoit autrefois donné à Cyrus. Antonin eut effectivement les foiblesses que lui reproche Silene ; mais il s'en corrigea de bonne heure.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 187
res. Fi, s'écria Silene ! quelle exactitude
sur des riens ! le bonhomme vêtilleroit (1) sur la pointe d'une aiguille.

A la vue des deux freres, Marc-Aurele & Lucius Verus (2), Silene fit la

(1) Εἰς τὴν διαπρίομαι τὸν κύμινον. C'est ce que les grecs exprimoient quelquefois par ce seul mot *κυμινοπρίσις*, *cumini seclor*, un homme qui coupe les grains de cumin. Nous disons de même en françois couper un cheveu en quatre. M. Spanheim traduit : *ce vieillard a la mine de tondre sur un œuf*. Mais je crois que notre phrase proverbiale se dit seulement des avares, au lieu que celles des grecs désigne tantôt l'avarice, tantôt l'esprit de minuties. Antonin étoit libéral, & ne l'étoit aux dépens de personne : *largus sui, alieni abstiniens*. M. Spanheim convient lui-même, que Silene veut seulement critiquer l'exactitude scrupuleuse de ce prince, questionneur infatigable, & qui sur les plus petites affaires descendoit dans le dernier détail. Cette exactitude est souvent un défaut, parce que d'ordinaire elle distrait des objets essentiels, & les fait perdre de vue. Mais qu'un prince ayant le génie d'Antonin veuille & puisse suffire à tout comme lui, c'est alors qu'il est vraiment l'image de la divinité.

(2) Ils étoient freres seulement d'adoption. Silene n'avoit que trop à dire sur Lucius Verus. A la vérité c'étoit un prince assez doux, ami sincere, incapable de déguisement. Il se regarda toujours moins comme le collegue que comme le lieutenant de son frere. Mais il se livra sans ménagement à toutes sortes de débauches, & fut l'esclave des ministres de ses plaisirs. Excepté

mine , n'ayant rien à dire sur eux. Le premier sur-tout ne lui donnoit point de prise. Ce n'est pas qu'il ne trouvât à redire au foible qu'avoit eu ce prince pour sa femme (1) & pour son fils : il avoit regretté , plus que la bienfiance ne le permettoit , une princesse peu vertueuse , & mis l'empire à deux doigts de sa perte , en préférant son fils à son gendre (2) , homme de mérite , & capable de mieux gouverner l'état & ce fils , que ce fils ne se gouverna lui-même. Mais quelque envie que Silene eût de parler , la vertu sublime de Marc-Aurele lui imprima du respect , & le força de se taire.

qu'il n'étoit point cruel , qu'il ne conduisoit point de chars dans le cirque , ni ne montoit sur le théâtre , il ressembloit assez à Néron.

(1) Le plus grand & peut-être l'unique défaut de Marc-Aurele fut son excessive bonté , qui le rendit aveugle ou trop indulgent sur le compte de son frere Lucius Verus , de sa femme la trop fameuse Faustine , & de Commode son fils. Dans la suite nous parlerons plus d'une fois de Marc-Aurele.

(2) Claudius Pompéianus originaire d'Antioche , & fils d'un simple chevalier romain , mais homme d'un rare mérite. Marc-Aurele le fit nommer deux fois consul , & lui donna en mariage Lucilla sa fille , veuve de Lucius Verus.

Il ne dit rien de Commode (1), qu'il ne jugea pas digne d'un bon mot : aussi ce prince tomba-t-il en terre, ne pouvant se soutenir ni suivre les héros.

Pertinax entra déplorant sa fin tragique d'une manière si touchante (2), que Némésis en eut compassion. Les coupables, dit-elle, ne le porteront pas loin. Mais toi-même, Pertinax, tu n'es pas innocent (3). Tu avois eu connoissance

(1) L'un des plus méchans princes qui fut jamais. *L'ennemi des dieux & de la patrie, le parricide, le bourreau du sénat, le gladiateur, plus cruel que Domitien, plus infame que Néron ; c'est une partie de l'éloge funebre que le sénat fit de Commode. Cette compagnie, qui se crut toujours en droit de faire le procès aux empereurs, vouloit ordonner que l'on traînât son corps dans le Tibre ; mais Pertinax l'empêcha.*

(2) Le sénat & le peuple se flattoient d'avoir retrouvé Marc-Aurele dans Pertinax ; mais il ne régna que quatre vingt-sept jours. Les prétoriens qui ne purent souffrir un empereur si différent de Commode, le massacrèrent dans le palais.

(3) Le reproche que lui fait Silene d'avoir trempé dans la conspiration de Létus & de Marcia paroît mal fondé ; mais Julien suit peut-être quelque historien que nous n'avons plus. La mort de Pertinax fut vengée par Didius Julianus qui fit mourir Létus & Marcia, & par Sévère qui cassa les prétoriens. Au reste Julien a raison de ne point nommer parmi les empereurs Didius Ju-

de la conspiration qui fit périr le fils de Marc-Aurele. Sévere (1), prince chagrin & prêt à punir, fit peur à Silene. Pour celui-ci, dit-il, je ne m'y joue pas : il est sans quartier, & n'entend point raillerie. Ses deux enfans vouloient entrer avec lui : mais Minos le leur défendit de loin. Cependant après les avoir examinés à fonds, il laissa passer le plus jeune (2), & condamna l'autre au supplice qu'il méritoit.

Macrin (3) ce meurtrier fugitif, & le

lianus, digne d'un éternel oubli, pour avoir acheté l'empire que les soldats prétoriens avoient mis à l'encan.

(1) Sévere fut peut-être le plus belliqueux de tous les empereurs. Africain comme Annibal, il en eut toutes les vertus ; mais il eut aussi tous les vices que les romains attribuent au général carthaginois. On peut dire de Sévere ce que Sylla disoit de soi-même, que personne ne fit plus de bien à ses amis, ni plus de mal à ses ennemis.

(2) On sçait quelle fut l'antipathie de Caracalla & de Géta. Ce dernier paroïsoit avoir d'assez bonnes qualités. Le premier poignarda son frere entre les bras de Julie leur mere commune, qui reçut elle-même une blessure à la main. Il fut aussi méchant & presque aussi fou que Caligula. C'étoit l'ennemi déclaré des gens de lettres.

(3) Macrin préfet du prétoire sçachant que Caracalla vouloit le faire mourir, fit assassiner ce prince sur le chemin d'Edesse à Carres. L'armée

DE L'EMPEREUR JULIEN. 191
jeune homme natif d'Emese (1), furent
chassés bien loin de l'enceinte sacrée du
lieu où se donnoit le festin. Pour Ale-

qui ne le croyoit point coupable de cette mort ;
l'élut pour empereur ; & le choix de l'armée fut
confirmé par le sénat. Mais quatorze mois après
Varius Avitus Bassianus , connu depuis sous le
nom d'Elagabale , ayant pris le titre d'Auguste ,
marcha contre lui , & l'attaqua sur les confins de
Syrie & de Phénicie. Macrin s'enfuit lâchement ,
lorsque le succès de la bataille étoit encore indé-
cis. Voulant se sauver en Europe , il fut arrêté
par ceux qui le poursuivoient & mis à mort. Au
reste l'édition du P. Petau porte *οφείσ μαιφθῆναι*
cautus homicida. M. Spanheim a trouvé dans un
manuscrit *οφείσ μαιφθῆναι fugitivus homicida* , &
prétend qu'il faut suivre cette leçon. Je l'ai suivie
plutôt par complaisance que par conviction. La
leçon du P. Petau fait un très-bon sens. Macrin
fut sage dans le crime , & prit habilement ses
mesures , puisqu'il ne fut reconnu pour être l'au-
teur de la mort de Caracalla , qu'après en avoir
profité. Je joindrois volontiers les deux leçons ,
& traduirois : *Macrin ce meurtrier prudent , mais*
poltron.

(1) Elagabale étoit d'Emese en Syrie , fils de
Varius Marcellus sénateur romain , & de Soëmia ,
fille de Méfa , sœur de l'impératrice Julie. On
pouvoit en quelque sorte le regarder comme ne-
veu de Caracalla. Il prétendoit même être son
fils. Toutes les infamies , les extravagances & les
cruautés dont peut être capable un jeune homme
sans esprit , sans goût , sans la moindre étincelle
de vertu ni de sentimens , qui pour satisfaire ses

xandre le syrien (1), il trouva place je ne sçais où dans les derniers rangs. Là il pleuroit amèrement son mauvais destin, & Silene se mit à se moquer de lui en ces termes : à quoi pensois-tu de te lais-

fantaisies , s'efforce d'épuiser le pouvoir & les richesses d'un empereur romain ; c'est là le précis du regne de ce prince , ou , pour mieux dire , de ce monstre.

(1) Alexandre Sévere passe encore aujourd'hui dans l'esprit de bien des gens pour un prince médiocre , *magis extra vitia , quàm cū virtutibus* , d'un génie borné , timide , esclave d'une mère impérieuse , &c. Il doit cette réputation à l'histoire d'Hérodien , auteur peu exact , mais agréable & intéressant , que deux traductions , l'une latine , l'autre françoise , aussi bonnes au moins que l'original , ont mis à la portée de tout le monde ? Hérodien témoigne contre l'empereur Alexandre une prévention outrée , de laquelle nous pourrions peut-être rendre raison , si l'historien nous étoit connu autrement par son ouvrage. Il seroit à souhaiter qu'une plume aussi brillante que la sienne entreprît de réhabiliter la mémoire du prince le plus aimable & le plus accompli à tous égards dont l'histoire ancienne fasse mention. Il ne manqua ni de courage ni de fermeté. S'il eut beaucoup de déférence pour Mammée sa mère , ce fut autant un effet de son discernement que de sa reconnoissance & de sa tendresse pour elle. L'économie qu'on leur reproche étoit une vertu plus nécessaire que jamais , dans l'état où les prodigalités insensées d'Elagabale avoient réduit les finances. Alexandre mourut à vingt-neuf ans ,
fer

DE L'EMPEREUR JULIEN. 193
ser conduire comme un enfant par ta
mere , & de lui confier à ton âge le soin
de l'empire & ton trésor ? Ne sçavois-tu
pas qu'il vaut mieux donner à ses amis ,
que de conserver d'inutiles richesses ?
N'importe , dit Némésis : je ferai bonne
justice de tous ceux (1) qui ont eu part

moins âgé par conséquent que n'étoient Trajan ,
T. Antonin & Marc-Aurele lorsqu'ils monterent
sur le trône ; & cependant il a mérité pour le
moins de leur être comparé. Julien a suivi les
mémoires d'Hérodien ; & d'ailleurs il ne faut pas
oublier que Mammée étoit apparemment chré-
tienne ; qu'Alexandre, loin de persécuter les chré-
tiens, rendoit un culte à Jésus-Christ, dont il
honoroit la statue dans son oratoire avec celles
d'Apollonius de Tyanes, d'Abraham & d'Orphée ;
qu'il eut quelque dessein d'élever un temple à
Jésus-Christ, & de le faire recevoir au nombre
des divinités adorées par les romains. C'étoit plus
qu'il n'en falloit pour rendre Alexandre mépri-
sable à Julien. Parmi des traits de satire qu'en-
veloppe le nom de syrien qu'il donne au fils de
Mammée, & que celui-ci ne méritoit pourtant
que par sa naissance, je ne doute pas que Julien
ne comprenne la qualité d'adorateur de Jésus-
Christ. On sçait que la Judée, où la religion
chrétienne a pris naissance, étoit une dépendance
de la Syrie ; & que ce fut à Antioche que les dis-
ciples de Jésus-Christ commencerent à porter le
nom de chrétiens.

(1) Maximin, de la nation des goths, le pre-
mier des barbares du nord, que je trouve avoir
été revêtu des dignités romaines, fait sénateur

194 . L E S C É S A R S .
à sa mort. Là-dessus on laissa ce pauvre
enfant en repos.

par Alexandre , & commandant quelques troupes contre son bienfaiteur , le fit assassiner près de Mayence , & s'empara de la puissance souveraine. Ce Maximin étoit une espece de géant , haut de huit pieds , & d'une force proportionnée à sa taille , grand homme de guerre ; mais si cruel & si sanguinaire , qu'on lui donnoit les noms de cyclope & de Phalaris. Il força tout l'empire de se soulever contre lui , & fut enfin tué avec son fils par les soldats , qui vengerent ainsi la mort d'Alexandre.

On doit être surpris que Julien ne dise pas un seul mot de tous les empereurs qui régnerent depuis Alexandre jusqu'à Valérien ; c'est-à-dire , Maxime & Balbin , Gordien le jeune , les deux Philippes , Trajan-Dece , Gallus & Emilien. S'il n'omettoit que les deux premiers Gordiens , & quelques autres , Emilien , par exemple , on pourroit croire qu'il ne les a regardés que comme des fantômes d'empereurs. Encore ceux-ci méritoient-ils autant d'être nommés que Galba , Othon & Vitellius , & mieux que Vindex. Dira-t-on que quelques-uns étoient indignes de régner ? Mais plusieurs en étoient dignes ; & d'ailleurs Julien vient de faire mention d'Elagabale. Dira-t-on que tous ces princes ont fini d'une manière tragique ? Mais il va tout à l'heure faire paroître Valérien. On peut même observer que Julien semble avoir estimé Gordien le jeune , puisque marchant contre les perses , il offrit des sacrifices & des libations sur son tombeau.

Dès le quatrieme siecle au plus tard , on disoit que l'empereur Philippe le pere ayant été chré-

Après lui Gallien entra avec son pere ; celui-ci chargé des fers de sa prison, celui-là avec la parure & les airs étudiés d'une femme. Silene dit du premier :

Quel est donc ce héros , qui tout brillant de gloire ,
A la tête des siens va chercher la victoire ? (1)

rien , & qu'il s'étoit soumis à la pénitence publique : tradition d'autant plus frappante , que les chrétiens avoient peu d'intérêt de revendiquer le meurtrier de Gordien. Le christianisme vrai ou prétendu , & la maniere si peu chrétienne dont il étoit parvenu au trône , eussent fourni quelques traits singuliers au Silene de Julien. Trajan-Dece seroit compté parmi les bons princes , s'il n'avoit été persécuteur des chrétiens ; & ce n'est pas sans doute à ce titre que Julien l'efface du nombre des empereurs. Certainement on ne peut rendre aucune raison satisfaisante de toutes ces omissions. Il me paroît donc vraisemblable qu'ici le texte est tronqué. Ce n'est pas la seule lacune que je croye appercevoir dans la satire des Césars.

(1) Ces deux vers sont tirés des phéniciennes d'Euripide. Le grec porte *ὁ λευκόλεπας* à l'aigrette blanche. Je crois que Silene veut désigner la vieillesse & les cheveux blancs de Valérien. Personne n'ignore sa captivité , non plus que la barbarie avec laquelle Sapor I le traita. Sur une fausse nouvelle de la mort de Valérien , les romains le mirent au nombre des dieux. Ainsi ce malheureux prince avoit des autels à Rome , tandis qu'en Perse il étoit foulé aux pieds. On le fit peut-être écorcher tout vif. Ce qu'il y a de

Et du second :

Il est doré pimpant, beau comme une épousee (1).

certain, c'est que les perses corroyèrent sa peau, la firent teindre en rouge, & l'empaillèrent pour la garder dans un temple. Valérien avoit des qualités excellentes ; & sa destinée seroit encore plus digne de pitié, s'il ne l'avoit méritée en répandant le sang des chrétiens. La circonstance la plus affreuse de son malheur fut d'avoir sur le trône un fils, qui n'envoya pas seulement demander sa liberté. Il eût été vengé, dit M. de Tillemont, s'il n'avoit point eu de fils. Lorsqu'on vint apprendre à Gallien la captivité de son père, il répondit par un apophtegme : *Je sçavois, dit-il, que mon père étoit sujet aux malheurs de l'humanité.* Que les princes sont à plaindre ! Les flatteurs de Gallien trouverent de la philosophie, & même de l'héroïsme dans l'indifférence de ce fils dénaturé.

(1) C'est une imitation d'un vers d'Aristophane dans la comédie des oiseaux. Gallien fut un prince lâche, paresseux, efféminé, bon orateur, bon poète, & très-mauvais empereur. Pendant qu'il étoit occupé de ses débauches, & qu'il s'amusoit à quelques études déplacées, à faire le bel esprit, à tourner joliment des vers, à dire des bons mots sur la perte des provinces, l'Italie même fut ravagée par les barbares. Sans compter Zénobie & Odenat, dix-huit usurpateurs prirent la pourpre. Gallien pour prévenir de semblables révoltes, exclut les sénateurs de tous les emplois militaires : politique fatale, qui dans la suite aboutit à faire monter sur le trône des hommes de néant, qui n'avoient de romain que le nom. En

Jupiter les fit sortir (1) l'un après l'autre. Dès que les dieux eurent jetté leurs regards sur Claude (2), ils admirèrent sa

un mot, le regne de Gallien est l'époque de la décadence de l'empire, qui jamais ne se remit parfaitement des secousses violentes qu'il reçut alors.

(1) Gallien méritoit d'être chassé. Mais il semble que Julien représente les dieux comme des ingrats. Devoient-ils traiter de la sorte l'infortuné Valérien, si zélé pour leur culte ? Le malheur après tout n'est pas un crime. Mais il faut se souvenir que Valérien avoit été pris par sa faute, & que suivant les idées payennes, étant prisonnier, il auroit dû abrégier sa disgrâce, & ne pas survivre à sa liberté. Persée roi de Macédoine, ayant fait prier Paul Emile de ne le point mener en triomphe, ce romain le regarda comme un lâche, & répondit : *il n'a tenu & ne tient encore qu'à lui.*

(2) Claude II eut toutes les vertus civiles & tous les talens militaires. Son regne ne dura que deux ans ; mais il le signala par une grande victoire remportée sur les germains, & par la défaite de 320000 goths. On a dit qu'il s'étoit dévoué pour le salut de la patrie. Ce dévouement (si nous entendons un dévouement solennel semblable à celui que les Décius firent de leurs personnes du tems de la république) est une fiction contraire au récit des meilleurs historiens, qui disent que Claude mourut de la peste à Sirmium. Cependant Julien y fait une allusion manifeste. Il croyoit ou vouloit croire un trait honorable à la mémoire de Claude, qu'il regardoit

grandeur d'ame ; & voulant récompenser l'amour qu'il avoit pour sa patrie , ils promirent de faire monter sa postérité sur le trône , & de l'y maintenir long-tems. Aurélien (1) entra hors d'haleine : c'est

comme l'auteur de sa maison. Constance-Chlore , aïeul de Julien , étoit fils de Claudia , fille de Crispus , l'un des freres de Claude II. Le surnom de Constantin venoit de la famille de Claude , puisque celui-ci avoit une sœur nommée Constantine. Julien passe sous silence Quintillus , frere & successeur de Claude , parce qu'il ne régna que vingt jours au plus.

(1) Aurélien , vainqueur des barbares , de Zénobie & de Tétricus , acheva de reconquérir ce que Gallien avoit perdu. S'il rendit trop de services à l'état pour être mis au rang des mauvais princes , il fut trop sévère & trop cruel pour être compté parmi les bons. Il naquit dans la Pannonie ou dans la Dacie , d'une famille très-obscur. La mere d'Aurélien prêtresse du Soleil dans son village , inspira sans doute à son fils le zele qu'il eut toujours pour ce dieu. Il le prit pour sa divinité tutélaire , comme Julien fit depuis.

Tacite , prince vraiment estimable , & digne du sénat qui l'avoit choisi , devoit avoir place au festin des Césars. Néanmoins il n'est pas même nommé. L'omission vient-elle de Julien ou des copistes ? Comme Tacite ne régna que six mois , je n'oserois décider. Pour Florian son frere qui n'en régna que trois , ou même que deux , & qui d'ailleurs s'étoit mis en possession de l'empire , comme d'un héritage , sans être choisi par le sénat , ni même proposé par les soldats , il méritoit d'être omis.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 199
qu'il s'échappoit des mains de ses géo-
liers. On l'avoit accusé devant Minos de
meurtres, dont il n'avoit pu se justifier;
mais le Soleil mon maître qui le proté-
geoit toujours, l'assista de son crédit.
Aurélien, dit-il aux dieux, a payé ses
injustices. Avez-vous oublié que l'oracle
rendu à Delphes,

Qu'il cadure les maux qu'il fit souffrir lui-
même,

s'est vérifié dans sa personne?

Probus parut ensuite. Il avoit rebâti
soixante-dix villes en moins de sept ans,
& fait plusieurs loix très-sages; mais une
mort cruelle avoit été le prix de ses ser-
vices. Aussi les dieux le dédommagerent
par l'honneur qu'ils lui firent, & entre
autres faveurs, par la punition de ses
assassins. Ce qui n'empêcha pas Silene
de le vouloir railler; & comme la plu-
part des dieux lui commandoient de se
taire: laissez-moi, dit-il, donner dans la
personne de Probus une leçon à ses suc-
cesseurs. Ignorois-tu, Probus, que les
médecins adouciissent leurs remèdes, &
tâchent d'en épargner l'amertume à ceux
qui les prennent. Pour toi, tu fus toujours
sévère à l'excès (1), incapable de plier,

(1) La censure de Silene est outrée. On ne

ni d'affaïsonner ta rigueur de la moindre condescendance. Ta mort fut injuste , mais elle ne dût pas te surprendre. Pour conduire des animaux , & à plus forte raison pour gouverner des hommes , il ne faut pas se roidir en tout , mais donner quelque chose à leurs inclinations. Un bon médecin est complaisant pour ses malades dans les bagatelles : par-là il se ménage leur obéissance dans l'essentiel. Qu'entends - je , dit Bacchus , mon cher papa ? Te voilà devenu philosophe tout à coup. Pourquoi non , mon fils , repartit Silene ? Ne l'es-tu pas devenu toi-même à mon école ? Socrate qui me ressembloit comme deux gouttes d'eau , n'étoit-il pas le plus grand philosophe de son siècle ? ou bien l'oracle de Delphes a menti. On ne peut pas toujours

peut reprocher à Probus que d'avoir fait observer la discipline militaire avec une exactitude dont les armées romaines n'étoient plus capables. Pendant la paix il les occupoit à des travaux utiles. Un jour il lui échappa de dire que bientôt on n'auroit plus besoin de soldats. Cette parole lui coûta la vie. Cependant la même armée qui l'avoit massacré lui éleva un tombeau avec cette épitaphe : **HIC PROBUS IMPERATOR ET VERE PROBUS SITUS EST , VICTOR OMNIUM GENTIUM BARBARARUM , ETIAM TYRANNORUM.**

DÉ L'EMPEREUR JULIEN. 201
rire : un peu de sérieux ne gâte rien. Ils parloient encore, lorsque Carus (1) se présenta avec ses enfans ; mais Némésis les repoussa.

Alors on vit Dioclétien s'avancer avec dignité (2), menant avec lui les deux

(1) L'histoire représente Carus comme un prince au dessus des médiocres : *virum medium, inter bonos magis quàm inter malos collocandum*. Mais il eut le malheur de succéder à Probus, & d'avoir Carinus pour fils. Au reste il avoit battu les perses, & pris Séleucie & Ctésiphon, lorsqu'un coup de foudre termina ses conquêtes & sa vie. Cependant on ne peut dire que le jugement de Julien soit trop rigoureux, puisque Carus osa prendre ou souffrir que la flatterie lui donnât le nom de *seigneur & de dieu*. D'ailleurs Julien croyoit peut-être que Carus étoit coupable de la mort de Probus son prédécesseur ; mais le fait est au moins douteux. Numérien son second fils n'étoit pas indigne d'être admis au festin. L'histoire en parle avantageusement. Pour ce qui est de Carin, on ne peut qu'applaudir à la justice de Némésis.

(2) Dioclétien régna pendant vingt ans avec beaucoup de bonheur & d'habileté ; mais il déshonora la fin de son regne par la plus barbare des persécutions. Soldat de fortune, & n'ayant appris que le métier de la guerre, il fut politique profond, esprit délié, pénétrant tout, & lui-même impénétrable. Il alla toujours au solide. Ses projets, quoique grands & vastes, ne furent jamais chimériques, si ce n'est celui d'éteindre la

Maximiens & Constance mon aïeul. Quoiqu'ils se tinssent tous quatre par la main , ils ne marchaient pas de front. Dioclétien étoit environné des trois autres (1), qui malgré lui , sans écouter sa

nom chrétien : encore n'en fut-il pas l'auteur. Il eut l'adresse de faire le bien par lui-même , & de se servir des autres pour faire le mal. Maître de ses passions , il sut masquer tous ses vices , excepté l'orgueil qui lui fit introduire à la cour des empereurs le cérémonial de la cour de Perse. On doit le regarder comme fondateur d'un nouvel empire , qui n'eut , pour ainsi dire , rien de commun que le nom avec celui qu'Auguste avoit fondé. Le partage effectif des provinces soumises aux romains anéantit l'ancien plan , & porta le dernier coup au sénat , qui jusqu'alors avoit toujours influé dans les affaires publiques , & dont l'autorité s'étoit beaucoup relevée depuis la mort d'Aurélien. L'aversion de Dioclétien pour la ville de Rome , prépara le grand événement de la fondation de Constantinople.

(1) Dioclétien associa d'abord à l'empire Maximien , surnommé depuis Herculus , son ancien ami , grand capitaine , fort libéral , & qui ne manquoit pas de génie ; mais grossier & cruel , sans éducation & sans mœurs. Ils donnèrent de concert le nom de César à Constance - Chlore & à Maximien-Galere , & partagerent en quatre départemens l'empire romain , qui fut gouverné par deux empereurs & par deux Césars.

Constance-Chlore étoit le seul des quatre qui eût de la naissance. Avec tous les talens de ses collègues , il n'avoit aucun de leurs défauts. Son

DE L'EMPEREUR JULIEN. 203
modestie , vouloient être plutôt ses gardes que ses collègues. Comme il se sen-

unique ambition étoit de rendre les peuples heureux. Jamais prince n'aima si peu l'argent , & ne fut tant aimé de ses sujets. De peur de les fouler il s'épargnoit le nécessaire. C'est le portrait qu'en font même les auteurs qui ont écrit depuis que sa maison fut éteinte.

Pour Maximien-Galere surnommé *Armentarius*, ou le Pâtre, c'étoit plutôt un barbare qu'un romain. Il eut beaucoup de talent pour la guerre , & tous les vices imaginables , qu'il cacha néanmoins un peu , tant qu'il craignit Dioclétien. Il haïssoit presque également la religion chrétienne & les lettres , & força Dioclétien de devenir persécuteur. Ces quatre princes gouvernèrent avec une parfaite union , dont le lien étoit le respect que Maximien - Herculus & les deux Césars avoient pour Dioclétien qu'ils regardoient comme leur pere , & presque comme leur dieu. Dioclétien de son côté ne s'élevoit point au dessus d'eux ; & sur-tout il avoit grand soin d'empêcher les mauvais rapports. Cependant ce que dit ici Julien de la modestie de ce prince & de ses collègues , souffre quelque exception. Dioclétien traita quelquefois Galere avec beaucoup de hauteur ; & Galere las de trembler devant lui , le fit trembler à son tour , & le força d'abdiquer l'empire. Dioclétien & Herculus quitterent la pourpre le même jour ; le premier à Nicomédie , & le second à Milan. On a regardé l'abdication de Dioclétien comme le plus grand effort de la vertu humaine : néanmoins elle ne fut pas si volontaire qu'on le croit ordinairement. Mais il la fit de bonne

tit fatigué d'un fardeau qu'il portoit sur ses épaules , il s'en déchargea sur eux , & marcha à l'aise. Les dieux charmés de leur bonne intelligence les firent placer très - honorablement , excepté Maximien (1), que Silene dédaigna de railler , & que sa conduite insolente & déréglée fit exclure du festin des empereurs. Il joignoit à l'incontinence la plus brutale un cœur perfide & un esprit brouillon ; & troubloit seul en quelque chose l'admirable concert formé par l'union des trois autres princes. Némésis se hâta donc de le chasser. Il s'en alla je ne sçais où : j'ai oublié de le demander à Mercure.

A la belle harmonie de Dioclétien & de ses collègues succéda une musique

foi & sans retour ; plus sage qu'Herculius , qui après avoir repris la pourpre , & causé beaucoup de troubles , fut réduit à se donner la mort.

(1) Je ne sçais pourquoi Julien n'exclut qu'un des deux Maximiens. La preuve que ni l'un ni l'autre ne méritoient d'être admis ; c'est qu'on ne voit pas d'abord duquel il parle. Cependant puisque ce Maximien troubloit seul le concert formé par l'union de Dioclétien & de ses collègues , Julien parle nécessairement de Maximien-Galere. Il mourut à Sardique d'une maladie affreuse , regardant sa mort comme une punition des cruautés qu'il avoit exercées contre les chrétiens.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 205
désagréable , confuse (1) , discordante.
Aussi Némésis empêcha-t-elle deux des
concertans d'arriver même au vestibule
du lieu où étoient les héros. Licinius vint
jusques-là ; mais comme il faisoit mal sa
partie, il fut repoussé par Minos. Con-
stantin entra , & demeura long-tems assis.
Ses enfans vinrent après lui. Pour Ma-

(1) Dioclétien s'étoit flatté que le partage de
l'empire entre deux empereurs & deux césars
subsisteroit à l'avenir ; mais un des chagrins qu'il
eut dans sa retraite fut l'ambition & la mésintel-
ligence de ses successeurs, dont chacun ne son-
gea qu'à se rendre maître de tout l'empire. Ceux
que Julien a ici en vue sont Maxence , Maximin-
Daïa , Licinius & Constantin.

Maxence , fils de Maximien - Herculus , ou
passant pour l'être , fut un prince mal fait , sans
génie , lâche , paresseux , cruel , débauché. Lors-
qu'il haranguoit ses soldats , c'étoit pour les ex-
horter à faire grande chère , à dépenser , à jouir
de la vie : *frui mini*. Il réduisit Sophronia , fille
du préfet de Rome , à renouveler l'histoire tra-
gique de Lucrece. Tout le monde sçait comment
il périt dans le Tibre en voulant y faire périr
Constantin.

Maximin-Daïa , aussi méprisables que Maxence,
& persécuteur encore plus cruel que Maximien-
Galere son oncle , ayant été vaincu par Ricinius ,
se sauva dans la ville de Tarse , & prit du poison
à la fin d'un grand repas. Ce poison n'ayant pu
faire tout son effet , lui causa une horrible & lon-
gue maladie. Je ne trouve point dans toute l'an-

gnence (1), on lui refusa l'entrée. Plusieurs de ses actions avoient de l'éclat.

tiquité de mort plus affreuse que la sienne.

Si Licinius eut du courage & du bonheur à la guerre, il fut encore plus méchant que Maximin. Il regardoit les lettres comme la peste d'un état. Constantin le vainquit, l'obligea de quitter la pourpre, & lui fit bientôt après ôter la vie. Nous parlerons suffisamment dans la suite de Constantin & de ses enfans.

(1) Magnence qui tiroit son origine des françois & des saxons, servoit avec distinction dans les troupes romaines, lorsqu'il prit la pourpre à Autun, & fit tuer l'empereur Constant. Il fut vaincu par Constance à la bataille de Murse en 352; & l'année suivante de peur de tomber entre les mains du vainqueur, il se tua lui-même dans les Gaules, après avoir tué toute sa famille. Il avoit fait profession du christianisme, quoiqu'il fût peut-être payen dans le cœur. On lui attribue du courage, ou, ce qui produit souvent même effet, de l'adresse à cacher sa timidité, du goût pour les livres, de la littérature, une éloquence vive & animée, du respect & du zèle pour les loix, lorsqu'elles n'étoient pas un obstacle à ses projets ambitieux. Aucun auteur ne l'accuse de débauche, & ce silence dit beaucoup. Du reste on lui donne les vices que l'on donne toujours aux usurpateurs malheureux. Julien en particulier peint ailleurs Magnence des plus affreuses couleurs; mais c'est dans les panégyriques de Constance. Le jugement qu'il en porte ici paroît plus croyable, & s'accorde assez avec celui de Zosime. « Magnence, dit cet historien (l. II.) étoit hardi

Mais les dieux ne trouverent point qu'elles eussent pour principe un fonds de vertu & de bon sens : ils furent sourds à ses cris , & le laisserent s'en aller.

Tels étoient ceux qui eurent place au festin. La table des dieux étoit servie avec magnificence : ils ont toujours tout à souhait. Mercure vouloit qu'on fit l'examen des héros assemblés. Jupiter goûtoit assez cette idée , & Quirinus demandoit permission d'appeller auprès de lui quelqu'un d'entre eux. Je m'y oppose , lui dit Hercule : car pourquoi n'as-tu pas invité Alexandre qui me touche si près ? Puissant maître des dieux , continua-t-il adressant la parole à Jupiter , si vous avez résolu d'introduire ici quelque héros , ordonnez , je vous en conjure , que l'on

» dans le bonheur , & timide dans l'adversité. Il
 » sçavoit si parfaitement déguiser son naturel
 » pervers , que lorsqu'on ne le connoissoit point ,
 » on le prenoit pour un homme simple & d'un
 » excellent caractère. Je me crois obligé de faire
 » cette remarque , continue Zosime , parce que
 » quelques-uns ont cru qu'il avoit bien gouver-
 » né l'état. Que l'on ne s'y trompe plus. Ma-
 » gnence ne fit rien par de bons motifs , par prin-
 » cipe de vertu ». Observons en passant que l'idée
 vraie ou fausse que Julien donne de Magnence ,
 est précisément celle que nous devons avoir de
 Julien.

appelle Alexandre. Puisque nous voulons ensemble examiner les grands hommes , pourquoi ne pas faire paroître le plus grand de tous ? Jupiter sentit la justice de cette remontrance. Alexandre vient à l'assemblée des empereurs ; mais ni César ni pas un autre ne se leve à son arrivée , enforte qu'il est contraint de prendre un siege que le fils aîné de Sévere (1) avoit laissé vuide , ayant été chassé pour avoir fait mourir son frere. Alors Silene se mit à railler Quirinus en lui disant : prends garde que tous tes romains ne puissent tenir contre un seul grec. Par Jupiter , répondit Quirinus , je crois qu'il y en a

(1) D'où vient qu'Alexandre prend le siege destiné à Caracalla ? Il y en avoit tant d'autres vacans. C'est une de ces petites circonstances qui donnent aux récits un grand air de vérité. Celle-ci d'ailleurs rappelle des faits. Caracalla étoit épris d'une folle passion pour Alexandre. Non content de remplir des statues de ce prince les villes , les temples , Rome & le capitolé , d'avoir une phalange , dont les officiers portoient le nom des généraux d'Alexandre , & de s'habiller à la macédonienne , il voulut s'identifier avec son héros dans des peintures bizarres , où le visage étoit composé de la moitié de celui d'Alexandre & de la moitié du sien. Il persécuta les philosophes péripatéticiens , parce que l'on soupçonne Aristote d'avoir eu part à la mort de ce conquérant.

plusieurs qui ne lui doivent rien. Si mes descendans l'ont admiré jusqu'à le juger seul digne du nom de grand parmi tant de capitaines étrangers , ils n'entendent pas pour cela lui donner la préférence sur leurs héros. Ont-ils raison de la lui refuser ? Est-ce en eux préjugé de nation ? L'examen va le décider. En disant ces derniers mots Quirinus rougit (1) , & parut très-inquiet pour les siens.

Ensuite Jupiter demanda aux dieux s'ils vouloient que l'on fit combattre tous les héros , ou si l'on suivroit ce qui se pratique dans les combats de la lutte. Pour être couronné , il suffit de terrasser celui qui a défait le plus de champions. Sans en venir aux mains avec eux , on est censé les vaincre dans la personne de leur vainqueur. Cette seconde matiere passa tout d'une voix , comme la plus décisive. Mercure cita César , puis Octavien , & après lui Trajan. On fit silence , & Saturne ayant regardé Jupiter , dit qu'il étoit surpris de ne voir dans la carriere que des

(1) On ne doit point oublier que Julien est grec jusqu'au fond de l'ame. Il ne se consolait d'être romain , que parce qu'il étoit né à Byzance , & qu'il regardoit Rome comme une colonie de grecs.

empereurs guerriers , & de n'en point voir de philosophes (1). Cependant, ajouta-t-il, ces derniers ne me sont pas moins chers que les autres. Qu'on fasse venir Marc-Aurele. Marc-Aurele fut appelé. Il parut avec un air grave & majestueux (2). Le travail & la contention d'esprit lui avoient tant soit peu tiré les joues (3) & enfoncé les yeux. Mais son extérieur sans affectation, même négligé, lui donnoit une beauté que l'art ne sçau-roit atteindre. Il portoit une barbe épaisse & des habits simples & modestes. Son corps atténué par l'abstinence (4) étoit

(1) Il est juste que Saturne, dieu pacifique, & pere du siècle d'or, s'intéresse pour les princes philosophes & pour Marc-Aurele le plus philosophe de tous ; qui malgré les divers fleaux dont l'empire fut affligé de son tems, fit le bonheur des romains. On a dit de cet empereur que la providence l'avoit donné aux hommes par miséricorde, pour tempérer la rigueur des châtimens qu'elle leur faisoit souffrir par justice.

(2) On prétend que même dans son enfance, ni la joie ni la tristesse ne lui firent jamais changer de visage ; mais sa gravité n'avoit rien de triste ni d'austere. *Sine tristitia gravis.*

(3) C'est ainsi que le représentent ses médailles, sur-tout celles qui ont été frappées dans les dernières années de sa vie.

(4) Dès l'âge de douze ans, Marc-Aurele prit l'habit de philosophe, & bientôt après il vou-

DE L'EMPEREUR JULIEN. 211
transparent, & jettoit même de l'éclat,
comme la plus pure & la plus vive lu-
miere.

Quand il fut entré dans l'enceinte sa-
crée : grand Saturne , & vous puissant
Jupiter , dit Bacchus , tout ce que l'on
fait chez les dieux ne doit-il pas être par-
fait ? Oui , sans doute , répondirent - ils.
Si cela est , continua Bacchus , pour ren-
dre la dispute complete , faisons aussi

lut pratiquer toutes les austérités de la philoso-
phie stoïcienne , jusqu'à coucher par terre sur son
manteau. Sa mere eut toutes les peines du monde
à obtenir de lui qu'il couchât sur un lit de bois
couvert d'une simple peau. Une vie si dure ne
prit rien sur la douceur de ses mœurs ; mais elle
altéra sa santé. Néanmoins ses infirmités habi-
tuelles ne l'empêcherent jamais de remplir tous
ses devoirs , & de trouver encore du tems pour
l'étude. Son ame paroissoit avoir gagné ce que
son corps avoit perdu.

Je n'ai que faire de répéter ici que Julien se
piquant d'être imitateur de Marc-Aurele , cou-
choit sur la dure , & vivoit de légumes. Quel-
ques-unes des lettres de Julien que je n'ai pas
traduites , donnent sujet de croire qu'il étoit ma-
lade de tems en tems. Mais il est plus facile de
porter la barbe de Marc - Aurele , de copier ses
austérités , & de ruiner sa santé comme lui , que
d'acquérir sa solidité d'esprit , son amour du bien
pour le bien , son mépris pour la gloire , & , si
j'ose m'exprimer ainsi , cette sobriété de sagesse
qui faisoit le fonds de son caractère.

venir quelque prince , ami de la volupté. Mais , dit Jupiter , quiconque ne nous prend pas pour modele (1) ne peut mettre ici le pied. Hé bien , repartit Bacchus , il ne viendra que jusqu'à la porte : on le jugera sans le faire entrer. Appelions , si vous le trouvez bon , un prince qui ne manque pas de talent pour la guerre (2) , mais plongé dans les delices

(1) Quel modele à se proposer que les dieux ? Constantin tout défiguré qu'il sera par Julien , vaudra mieux encore que Jupiter même.

(2) Si Constantin avoit été l'esclave de ses plaisirs , au point de mériter , quoique déclaré pour le christianisme , la protection de Bacchus , il n'auroit pas fait de si grandes choses dans la guerre & dans la paix : il n'eût pas régné si glorieusement plus de trente années , c'est-à-dire , beaucoup plus qu'aucun empereur n'avoit régné depuis Auguste. Cette réflexion générale suffiroit pour faire sentir l'injustice de Julien. L'histoire nous représente Constantin comme un prince toujours occupé de quelque projet utile , donnant de fréquentes audiences , faisant lui-même ses loix & ses dépêches , prenant sur son sommeil le tems de lire les saintes écritures , & de composer des discours de religion qu'il prononçoit en public , tâchant d'obtenir le secours du ciel par la priere , par le jeûne , & par l'abstinence des plaisirs permis.

Que l'on retranche de ces éloges ce qui peut être tiré des panégyriques ; que l'on mette à l'écart le bien que disent de lui les auteurs chré-

DE L'EMPEREUR JULIEN. 213
& dans les plaisirs : que Constantin s'avance jusqu'à la porte.

tiens, & même les louanges que lui ont donné ceux d'entre les payens qui pourroient être suspects de flatterie, ayant écrit sous son regne ou sous le regne de ses enfans ; je veux dire Libanius & l'historien Praxagore ; en un mot que l'on juge Constantin sur le témoignage d'Eutrope qui dédie son ouvrage à Valens, & sur ce qu'en dit celui des deux Victors, qui écrivoit sous les enfans de Théodose I ; il en résultera que Constantin étoit un prince d'un génie élevé, actif, vigilant, laborieux, & qui même indépendamment de ce qu'il a fait pour la religion chrétienne, & malgré les taches qui se trouvent dans sa vie, a mérité le nom de grand. Le témoignage de ces auteurs est d'autant plus considérable, qu'ils n'épargnent ni ses fautes ni ses défauts.

Zosime écrivain partial & l'ennemi déclaré des empereurs chrétiens, est le seul avec Julien qui l'accuse de s'être livré aux plaisirs. Encore Zosime ne fait tomber ce reproche que sur les dernières années de son regne. C'est en effet uniquement depuis la fondation de la nouvelle Rome, que Constantin peut avoir donné prétexte à cette accusation. Las de guerres & même de victoires, il crut avoir acquis le droit de goûter le fruit de ses travaux. Sans demeurer dans l'inaction ni vivre dans la mollesse (car jusqu'à la fin de sa vie il s'occupa des affaires de l'état & de celles de l'église) il donna des fêtes brillantes. Sa cour étoit magnifique : il se procura quelques amusemens qui n'avoient rien de criminel aux yeux des hommes, & qu'il se croyoit peut-être permis, parce qu'il n'avoit pas encore été baptisé.

Après que les dieux y eurent consenti, comme la forme de la dispute étoit réglée, Mercure vouloit que chacun des tenans parlât pour soi, & que les dieux donnassent ensuite leurs suffrages. Apollon étoit d'avis contraire, prétendant que les dieux ne doivent chercher que la vérité, sans s'arrêter à l'éloquence ni aux charmes du discours. Jupiter ayant envie de leur faire plaisir à tous deux, & de prolonger la séance dit : il n'y a point d'inconvénient de leur donner à chacun (1) une petite mesure d'eau : ils pour-

On conçoit que l'imagination & la malignité de Julien travaillant sur ce canevas, ont pu faire de Constantin un esclave de la volupté. N'oublions jamais que Julien détestoit son oncle comme le destructeur du paganisme ; & qu'il étoit par goût, par principes, par vanité l'ennemi de tous les plaisirs. Combien ne devoit pas être blessé de la magnificence de Constantin, un homme qui donnoit dans l'excès contraire, qui pouffoit la philosophie à cet égard jusqu'au mépris de la bienséance, & qui de la manière dont il se peignoit lui-même dans le *Misopogon*, paroît avoir voulu que son portrait fût le pendant de celui de Diogene.

(1) Lorsque les grecs & les romains vouloient fixer un certain tems aux orateurs, ils se servoient d'horloges d'eau, auxquelles ils donnoient le nom de *clepsydres*, que les latinistes modernes transportent assez improprement à nos fables.

ront parler tant qu'elle coulera. Nous les questionnerons ensuite , & l'on sondera le fond de leurs cœurs. Là-dessus Silene apostropha Neptune d'un ton railleur , & lui dit : seigneur Neptune , vous ferez bien d'avoir l'œil sur Alexandre (1) & sur Trajan. S'ils vont prendre l'eau pour du nectar , ils l'avalent tout d'un trait , & les autres seront réduits à se taire. Ils ne m'ont jamais mis en frais , répondit Neptune. Votre liqueur eut pour eux plus d'attraits que la mienne. Ainsi bon homme songe à garder tes vignes , je répons de mes fontaines. Silene piqué jusqu'au vif demeura muet , & tourna son attention vers les combattans. Ensuite Mercure faisant la fonction de héraut parla en ces termes :

Ecoutez (2) ma voix immortelle :

Venez , illustres conquérans.

La gloire au combat vous appelle :

J'ouvre la carrière , il est tems.

(1) On sçait qu'Alexandre aimoit fort le vin , & que dans l'ivresse il étoit capable des plus grands excès. Sa dernière débauche lui coûta la vie. Pour Trajan , il fut obligé de défendre que l'on exécutât les ordres qu'il pourroit donner au sortir d'un grand repas. Un des moyens dont se servit Adrien pour gagner son amitié , fut de lui tenir tête à table.

(2) Cette proclamation dans le goût de celles

Vous , dont le bras & le génie
Domptèrent des peuples guerriers ;
Venez , sans risquer votre vie ,
Disputer de nouveaux lauriers.

Venez , héros d'une autre espece ,
Qui domptant votre propre cœur ,
A l'école de la sagesse
Avez cherché le vrai bonheur ;

Et vous , princes , dont la puissance
Fit éclater en liberté
Sur vos ennemis la vengeance ,
Et sur vos amis la bonté.

Vous encor qui fîtes la guerre
Pour vivre au gré de vos desirs ,
Et qui n'ébranlâtes la terre
Que pour assurer vos plaisirs ;

Qui choisîtes pour bien unique
Les fêtes , les jeux & les ris ,

que l'on faisoit en Grece à l'ouverture des jeux , est composée de formules usitées dans ces occasions , & de bouts de vers tirés des poètes grecs que nous avons , & de ceux que nous n'avons plus. Cette espece de centon a dans la langue originale , ou pour mieux dire , avoit un mérite que nous pouvons imaginer , mais qu'il n'est pas possible de faire passer dans une autre langue. Je me suis contenté de rendre le sens.

Et

Et l'étalage asiatique

De l'or , des perles , des rubis.

Aux yeux de l'arbitre suprême

Signalez ici votre ardeur :

La gloire & Jupiter lui-même

Doivent couronner le vainqueur.

Mercure ayant ouvert la carrière , les combattans tirèrent au sort. Le nom de César vint le premier de tous. Cette faveur du hazard qui paroissoit se prêter à la passion qu'il avoit d'être toujours le premier , redoubla sa vanité & sa fierté. Alexandre au contraire en fut si piqué , qu'il alloit quitter la partie , sans Hercule qui l'arrêta , & l'obligea de tenir bon. Son nom vint après , & fut suivi de ceux des autres dans le même ordre où ils avoient vécu.

Alors César parla ainsi : « puissant Jupiter , & vous dieux immortels , j'ai eu le bonheur de naître après une infinité de grands hommes dans la ville du monde qui a étendu le plus loin son empire : il n'en est aucune qui ne lui cede le premier rang , & qui ne se crût honorée de tenir le second. Quelle ville en effet si foible dans son origine , & ne comptant que trois mille hom-

» mes parmi les premiers citoyens, en
» moins de six cens ans, a porté ses ar-
» mes victorieuses aux extrêmités de la
» terre ? Quelle nation a produit tant de
» personnages, si habiles dans la guerre,
» si profonds dans la politique, si tou-
» chés de la crainte des dieux ? Né dans
» une ville si célèbre, si florissante, j'ai
» effacé les héros mes contemporains,
» & les grands hommes de tous les tems
» & de tous les lieux. Je ne crains point
» d'avoir ici pour rival aucun de mes
» citoyens. Je sçais qu'aucun d'eux ne
» me disputera le prix. Mais puisque
» Alexandre ose se mesurer à moi, quel
» est donc cet exploit qu'il veut opposer
» aux miens ? Seroit-ce la conquête de
» la Perse ? Mais n'a-t-il pas vu les lau-
» riers que j'ai cueillis dans les plaines
» de Pharsale ? Quel étoit le plus grand
» capitaine de Pompée ou de Darius ?
» Qui des deux avoit de meilleurs sol-
» dats ? Les mêmes nations qui faisoient
» la force & l'élite des armées de Darius,
» étoient le rebut de celle de Pompée.
» Les drapeaux de ce romain réunissoient
» la fleur de ces peuples, tant de fois
» vainqueurs des asiatiques qui osèrent
» attaquer l'Europe, je veux dire les ita-
» liens, les illyriens & les gaulois ? Et

» puisque j'ai fait mention de ces der-
 » niers, mettrons nous en parallele l'ex-
 » pédition d'Alexandre contre les getes
 » avec la conquête des Gaules. Il passa
 » le Danube une fois : j'ai passé deux fois
 » le Rhin, & remporté de fameuses vic-
 » toires sur les germains. Il ne trouva
 » point de résistance : & moi j'eus Ario-
 » viste à combat' 2 ».

» J'ai fait voiles sur l'Océan ; mais
 » quelque glorieuse que puisse être une
 » hardiesse jusqu'alors sans exemple chez
 » les romains, il est encore plus glorieux,
 » selon moi (1), d'avoir sauté le premier
 » de mon vaisseau à terre. Je ne parle ni
 » des helvétiens, ni des espagnols. Je
 » n'ai rien dit encore de ce que j'ai fait

(1) Il s'agit ici de la descente que fit César dans la grande Bretagne. La mémoire de Julien le sert mal. Il attribue à César ce que César dit lui-même (l. v , *de bello gallico*) de celui qui portoit l'aigle de la dixieme légion. *Qui decima legionis aquilam ferebat, contestatus deos ut ei res legionis feliciter eveniret, desilite, inquit, milites, nisi vultis aquilam hostibus prodere..... Hoc cum magna voce dixisset, se ex navi projecit, atque in hostes aquilam ferre cepit, &c.* Ce fut Alexandre qui après avoir passé l'Hellespont, sauta le premier à terre tout armé. Un pareil trait convient mieux à la valeur impétueuse d'Alexandre, qu'au courage flegmatique & réfléchi de César.

» dans-les Gaules , où j'ai forcé plus de
 » trois cens villes & vaincu deux millions
 » d'hommes. J'ai couronné tant de gran-
 » des actions par la défaite des romains
 » mêmes. Forcé de faire la guerre à mes
 » citoyens , j'ai vu plier sous mes armes
 » les vainqueurs du monde invincibles
 » jusqu'à moi. Si l'on veut compter nos
 » batailles , j'en ai donné trois fois plus ,
 » que n'en attribuent à Alexandre ceux
 » qui embellissent sa vie , & grossissent ses
 » exploits. Si le nombre des places for-
 » cées paroît plus décisif , j'ai pris la plu-
 » part des villes non seulement de l'Asie ,
 » mais encore de l'Europe. Alexandre
 » a vu l'Egypte en passant ; & moi je
 » l'ai conquise à table & au milieu des
 » plaisirs. Veut-on enfin examiner qui
 » de nous deux a usé de la victoire avec
 modération. J'ai pardonné à
 mes ennemis : vous sçavez , justes
 dieux , quel prix ils ont payé ma
 clémence , & Némésis a vengé mon
 pardon. Si l'on veut lui , bien-loin de faire quar-
 tier à ses ennemis , il n'a pas épargné
 ses ennemis. Et vous osez encore ,
 dieux , me contester le premier
 rang. Tous les autres me cedent ?
 Voulez donc me contraindre d'op-
 porter avec la douceur avec laquelle je trai-

DE L'EMPEREUR JULIEN.

» tai les helvétiens , à l'inhumanité
» vous exerçâtes envers les malheu
» citoyens de Thebes. Vous mîtes
» cendres les villes de ces grecs in
» tunés , & moi j'ai rebâti les ville
» ces barbares brûlées par leurs pro
» habitans. Enfin , dites-moi , quel
» plus glorieux d'avoir battu dix
» grecs , ou d'avoir soutenu l'effor
» cent cinquante mille romains ? J'ai
» encore bien d'autres choses à di
» d'Alexandre & de moi. Mais pu
» je n'ai pas eu le loisir de cultiver
» loquence , je me flatte , grands di
» que vous voudrez bien m'excuser
» que justes appréciateurs de ce qu
» dit & de ce que j'ometts , vous
» noncerez en ma faveur ».

César ayant parlé de la sorte vo
continuer. Mais Alexandre qui per
son discours avoit eu peine à se ret
perdit patience , & tout hors de lui
me : « jusqu'à quand Jupiter , &
» justes dieux , dit-il , avec émoi
» souffrirai-je en silence l'audace c
» romain ? Vous voyez qu'il ne met
» de fin aux éloges qu'il se donne
» plus qu'aux outrages qu'il me fait.
» être devoit-il s'abstenir & de ces
» ges , & de ces outrages , puisqu'ils

» presque également choquans. Mais
 » qu'ayant fait gloire de m'imiter , il
 » tâche de me décrier aujourd'hui , c'est
 » un excès que je ne puis supporter. Il
 » a poussé l'impudence jusqu'à tourner
 » en ridicule son propre modele. Vous
 » deviez , César , vous souvenir des lar-
 » mes que vous versâtes lorsque vous
 » entendîtes parler des monumens con-
 » sacrés à ma gloire. Mais Pompée vous
 » a depuis enflé le courage , Pompée
 » l'idole de ses citoyens (1) , qui n'eut
 » jamais de mérite réel. Son triomphe
 » d'Afrique (2) lui coûta peu : la seule
 » foiblesse des consuls (3) qui étoient
 » alors en charge y donna du relief. Pour
 » la guerre servile (4), Crassus & Gellius
 » défirent de vils esclaves révoltés : &
 » Pompée en eut tout l'honneur. Lu-
 » cullus conquit l'Arménie & les pro-
 » vinces voisines ; & Pompée en triom-
 » pha. Ensuite la flatterie des romains

(1) On diroit que Julien a lu les lettres de Cicéron à Atticus.

(2) Pompée à l'âge de vingt-neuf ans , & n'étant que simple chevalier , fut envoyé en Afrique pour combattre le parti de Marius.

(3) M. Tullius Décula & Cn. Cornelius Dolabella.

(4) La guerre de Spartacus.

» lui donna le nom de grand. Et qui ce-
» pendant de tous les capitaines qui l'a-
» voient précédé n'étoit pas plus grand
» que lui ? Qu'a-t-il fait de comparable
» aux exploits de Marius, des deux Sci-
» pions, & de Camille, qui pour avoir
» rétabli Rome presque détruite en est
» le fondateur après Quirinus ? Il n'en a
» pas été de leurs actions comme des
» édifices publics. Un magistrat en jette
» les fondemens, d'autres les achevent :
» le dernier y met son nom, quoiqu'il
» n'ait fait que crépir les murs. Ces grands
» hommes, dis-je, ne se sont point ap-
» proprié les ouvrages d'autrui. Ils n'ont
» point usurpé une gloire étrangère. Ils
» ont eux-mêmes formé le plan de leurs
» actions ; ils l'ont exécuté eux-mêmes ;
» ils ont mérité en rigueur leurs illustres
» noms. Il n'est donc pas étonnant que
» vous ayez vaincu Pompée, qui de peur
» de déranger ses cheveux n'osoit se tou-
» cher à la tête que du bout du doigt,
» & qui n'avoit que le manége du renard
» sans avoir le cœur du lion. Aussi dès
» que la fortune qui l'avoit toujours si
» fidelement servi l'eut livré à lui-même,
» il fut incontinent défait. Il est clair
» que ni votre habileté ni votre courage
» n'eurent point de part à la victoire,

» puisque vous vous laissâtes affamer ,
 » faute comme vous sçavez impardonna-
 » ble à un général , & que vous aviez
 » été battu (1) , lorsque vous en étiez
 » venu aux mains. Si donc manque de
 » tête & de jugement , ou ne sçachant
 » pas se faire obéir , Pompée ne poussa
 » point sa victoire , s'il précipita la dé-
 » cision d'une guerre qu'il avoit intérêt
 » de faire durer , c'est à ses fautes , &
 » non à votre mérite qu'il dût attribuer
 » sa défaite. Les perses au contraire avec
 » leurs grands préparatifs & leurs sages
 » mesures n'ont pu résister à ma valeur.
 » Mais parce qu'un homme vertueux ,
 » un grand roi doit se piquer , non de la
 » simple réussite , mais aussi de la justice
 » de ses entreprises (2) , je n'ai attaqué
 » les perses que pour venger les grecs ;
 » & si je fis la guerre à ces derniers , mon
 » intention ne fut pas de ravager la Gre-
 » ce , mais de mettre hors d'état de m'ar-
 » rêter ceux qui s'opposoient à mon

(1) A la journée de Dyrrachium.

(2) La guerre qu'Alexandre fit aux perses n'é-
 toit pas injuste ; je le veux. Mais qu'avoient eu
 à démêler avec les grecs tant d'autres peuples ? Je
 parle & de ceux qu'Alexandre subjuga , & de
 ceux qu'il ne laissa en repos que parce que son
 armée refusa de le suivre.

» passage , & m'empêchoient de marcher
 » contre l'ennemi commun. Pour vous
 » en combattant les gaulois & les ger-
 » mains , vous faisiez l'apprentissage de
 » la guerre impie & détestable que vous
 » méditez contre votre patrie ».

» A l'égard de la maniere insultante
 » dont vous parlez de dix mille grecs
 » que je défis ; je pourrois répondre avec
 » vérité que vous êtes aussi grecs d'ori-
 » gine , & que l'Italie presque entiere
 » a été peuplée par les grecs : mais je
 » me borne à cette réflexion. Vos ro-
 » mains compterent pour beaucoup l'a-
 » mitié & l'alliance des étoliens leurs voi-
 » sins , nation grecque peu considérable.
 » Depuis pour je ne sçais quelles raisons ,
 » vous les forçâtes de vous faire la guer-
 » re. Vous eûtes bien de la peine à les
 » réduire. Ils vous vendirent chèrement
 » la victoire. Vous donc qui n'avez eu
 » de forces que ce qu'il en en falloit pré-
 » cisément pour vaincre la Grece sur
 » son retour & dans sa décadence , que
 » dis-je ? pour assujettir un petit état ,
 » dont le nom étoit à peine connu dans
 » les beaux jours de la Grece , où en
 » eussiez-vous été , si vous aviez eu à
 » combattre les grecs avant qu'ils fussent
 » désunis , & déchus de leur ancienne

» splendeur. Vous sçavez vous-même la
 » consternation où vous jetta la descente
 » de Pyrrhus. Vous traitez de bagatelles
 » la conquête de la Perse , & parlez avec
 » mépris d'un si grand exploit. Pourquoi
 » donc , dites-moi , plus de trois cens ans
 » de guerre n'ont - ils pu vous rendre
 » maîtres d'une petite contrée d'au-delà
 » du Tigre (1) possédée par les parthes ?
 » Voulez-vous que je vous en dise la
 » raison ? Les fleches des perses vous ont
 » arrêté. Antoine votre élève formé dans
 » votre camp (2) , vous en dira des nou-
 » velles. Pour moi j'ai dompté la Perse
 » & les Indes en moins de dix ans. Après
 » cela vous avez la hardiesse de me le
 » disputer , à moi qu'on vit dès l'enfance
 » à la tête d'une armée , à moi dont les
 » exploits , quoiqu'ils n'aient point eu
 » d'écrivains dignes d'eux , vivront éter-

(1) Il s'agit de la Babylonie où les romains ne firent jamais de conquête solide. C'étoit la partie méridionale de la Mésopotamie.

(2) Antoine étant entré dans la Médie, s'estima fort heureux de se sauver avec le reste de son armée , après avoir perdu vingt mille hommes & tout son bagage. Julien pouvoit citer bien d'autres généraux ou empereurs romains , qui furent encore plus maltraités qu'Antoine dans leurs expéditions contre les parthes ou les perses. Mais il ne prévoyoit pas que bientôt il grossiroit lui-même le nombre de ces illustres malheureux.

» nellement , comme ceux de l'invinci-
 » ble Hercule , qui fut l'objet de mon
 » culte & le modele de mes actions. Pour
 » Achille dont je descends , j'ai osé lutter
 » avec lui. Mais je me suis contenté, d'i-
 » miter Hercule , & de marcher sur ses
 » pas d'aussi près qu'un mortel puisse
 » suivre un dieu. J'en ai dit assez , grands
 » dieux , pour répondre à un rival , qui
 » méritoit d'autre réponse que le mépris.
 » Au reste les traits de rigueur qu'on me
 » reproche , personne ne les sentit sans
 » s'en être attirés. Ils tomberent tous
 » sur des gens qui m'avoient offensé en
 » plus d'une maniere , ou qui ne sça-
 » voient ni prendre leur tems ni garder
 » les bienséances. Si j'ai fait du mal à
 » ces derniers, la divine & prudente Mé-
 » tanée (1) , ressource unique de ceux
 » qui ont commis des fautes , m'en a
 » inspiré un prompt repentir. Pour les

(1) *Μεταμέλεια* est un des mots dont se sert la
 langue grecque pour exprimer le repentir : Julien
 le personnifie. Mais en françois le dieu *Repentir* ,
 ou la déesse *Métamélie* eussent été de fort sottes
 divinités. J'ai donc préféré le nom de *Métanée*
Μετάνοια , qui ne nous est pas absolument étran-
 ger , puisque nous connoissons dans l'histoire
 ecclésiastique une célèbre retraite de pénitens ,
 que l'on nommoit le monastere de la Métanée.

» autres , qui par esprit de jalousie & de
 » haine , prenoient à tâche de me heur-
 » ter & de me pousser à bout en toute
 » rencontre , j'ai cru pouvoir sans in-
 » justice m'en faire raison ».

Après qu'Alexandre eut ainsi parlé en homme de guerre , le serviteur de Neptune alla porter à Octavien sa mesure d'eau ; mais il la lui avoit fait fort petite , parce qu'il resloit peu de tems , & qu'il en vouloit d'ailleurs à ce prince (1), pour avoir traité fort cavalièrement le dieu son maître. Octavien étoit trop fin pour ne pas s'en appercevoir. C'est pourquoi , sans s'arrêter à parler des autres il dit : « Jupiter & vous , dieux immor-
 » tels , je ne prétends ni flétrir ni ra-
 » baisser la gloire de mes concurrens , je
 » ne veux parler que de moi. Dès ma
 » jeunesse j'ai été à la tête de ma nation ,
 » comme le vaillant Alexandre. A l'e-
 » xemple de César mon pere j'ai triom-

(1) Octavien , lorsqu'il faisoit la guerre au jeune Pompée , ayant perdu sa flotte par une tempête , s'écria qu'il vainqueroit même en dépit de Neptune ; & dans les jeux du cirque où l'on portoit les statues de toutes les divinités , il défendit de porter celle de ce dieu. *Suet. Aug. c. 16.*

» phé des germains. Engagé dans les
 » guerres civiles j'ai battu la flotte d'E-
 » gypte à la journée d'Actium. J'avois
 » déjà vaincu à celle de Philippes Bru-
 » tus & Cassius , & ajouté comme par
 » surcroît la défaite du jeune Pompée à
 » cette première expédition. La philo-
 » sophie a eu sur mon cœur un empire
 » absolu. J'ai souffert , & j'ai aimé la
 » hardiesse d'Athénodore (1) pour qui
 » j'avois tout le respect d'un disciple ou
 » plutôt d'un fils. Aréus eut mon amitié
 » & ma confiance : en un mot la philo-
 » sophie ne peut rien me reprocher.
 » Comme je voyois que nos divisions
 » domestiques avoient mis Rome plus
 » d'une fois en danger de périr , ma po-
 » litique lui procura , dieux puissans ,

(1) On rapporte de ce philosophe un trait
 bien hardi. Auguste , dont les mœurs ne furent
 jamais fort rangées , donnoit quelquefois des ren-
 dez-vous secrets qui lui pouvoient être funestes.
 Un jour donc qu'une dame romaine devoit se ren-
 dre au palais *incognito* , Athénodore se mit dans
 une chaise couverte , & se fit porter jusqu'à l'ap-
 partement de l'empereur. Alors sortant de la
 chaise une épée à la main : « Voyez , lui dit-il ,
 » à quoi vous vous exposez. Ne craignez-vous
 » point qu'un républicain ou un mari outragé ne
 » profite d'une pareille occasion pour vous ôter
 » la vie ? » Auguste remercia le philosophe de

» la grandeur folide & inaltérable dont
 » vous la faites jouir. Je me défendis de
 » l'esprit de conquête & de l'ambition
 » démesurée de lui soumettre tout l'u-
 » nivers. D'après la nature, je fixai les
 » limites de l'empire au Danube & à
 » l'Euphrate. Quand j'eus dompté les
 » scythes & les thraces, je n'employai
 » point le long regne que votre bonté
 » m'accordoit à former des projets éter-
 » nels de guerre. Je profitai de mon loi-
 » sir pour faire de bonnes loix, & pour
 » réformer les désordres que la guerre
 » avoit causés : conduite non moins sage
 » que celle de mes devanciers, & s'il
 » faut trancher le mot, la plus sensée
 » qu'on ait jamais tenue dans un poste
 » pareil au mien. Les uns semblables à
 » des chicanneurs de profession occupés

sa leçon, & promit de se corriger. Il prit sans
 doute dans la suite de plus grandes précautions
 pour sa sûreté ; mais son changement n'alla pas
 plus loin. On sçait que Livie pour conserver l'as-
 cendant qu'elle avoit sur son esprit, étoit obligée
 de fermer les yeux sur ses infidélités. Dans les
 lettres de Julien, il sera parlé plus d'une fois du
 philosophe Aréus, & de la considération qu'Aug-
 uste lui témoignoit. Assurément si par la phi-
 losophie on entend les philosophes, elle ne peut
 que se louer d'Auguste. Ces sortes d'équivoques
 ne sont que trop ordinaires.

» à inventer des procès , se sont servis
 » d'une guerre pour s'en ménager une
 » autre ; & pouvant goûter les douceurs
 » de la paix , sont morts les armes à la
 » main. D'autres ayant des ennemis sur
 » les bras se sont livrés au plaisir , sacri-
 » fiant leur gloire & même leur vie à
 » d'infames voluptés. Ces réflexions me
 » donnent la hardiesse de prétendre à
 » quelque chose de plus qu'au dernier
 » rang. Après tout , justes dieux , c'est
 » à moi de me soumettre avec joie à ce
 » qu'il vous plaira d'en ordonner ».

Ensuite vint le tour de Trajan. Il avoit
 du talent (1) pour parler ; mais il ne s'en

(1) Trajan avoit , dit-on , écrit l'histoire de ses
 guerres contre les daces. On a dans l'anthologie
 une petite épigramme grecque de sa façon. Il
 n'étoit pas sçavant ; mais il estimoit & favorisoit
 les gens de lettres. Lorsqu'il triompha des daces ,
 il avoit sur son char le sophiste Dion-Chrysostôme ,
 & pendant la marche il se retourna plusieurs
 fois pour lui parler. L. Licinius Sura étoit l'hom-
 me de confiance de Trajan qui le combla de ri-
 chesses , & l'éleva trois fois au consulat. Les en-
 nemis de Sura l'accuserent d'en vouloir à la vie
 de l'empereur. Trajan pour leur répondre alla
 souper chez Sura , se fit panser les yeux par le
 chirurgien , & raser par le barbier de Sura , &
 soupa très-gaiement. Le lendemain il dit aux ac-
 cusateurs ; avouez que si Sura veut se défaire de

donnoit pas la peine ; aussi chargeoit-il ordinairement Sura de composer ses harangues. Par un effet de la même nonchalance , il cria plutôt qu'il ne prononça quelques paroles mal articulées. Il étaloit aux dieux les trophées qu'il avoit érigés des dépouilles des getes , & se plaignoit de son grand âge , qui ne lui avoit pas permis de soumettre entièrement ces derniers. A d'autres , dit Silène. Tu as régné vingt ans , & voilà Alexandre qui n'en a régné que douze. Pourquoi donc nous dire que tu n'as pas eu le tems. Dis plutôt que tu as trop aimé ton plaisir. Ce trait réveilla l'éloquence de Trajan : car il n'en manquoit pas , quoique le vin qu'il aimoit trop le rendît quelquefois pesant. « Jupiter , » dit-il , & vous , dieux immortels , lorsqu' » que je reçus l'empire , je le trouvai » dans une espece de léthargie , ébranlé » au dedans par une tyrannie de plusieurs » années , & au dehors (1) par les insultes

moi , il manqua hier une belle occasion. Après la mort de Sura , Trajan emprunta la plume d'Adrien.

(1) Par les getes il faut entendre les daces : j'en ai déjà averti. Décébale roi des daces , avoit obligé Domitien d'acheter une paix , dont celui-ci tâcha de couvrir la honte par un magnifique triomphe. Les poètes du tems , dit M. de Tille-

» tes des getes. J'ai cependant été le seul
 » qui ait osé marcher contre les peuples
 » d'au-delà du Danube. J'ai dompté les
 » getes , nation la plus belliqueuse qui
 » fut jamais , moins formidable encore
 » par la force du corps , que par le cou-
 » rage que lui inspire la doctrine de Za-
 » molxis. Ce philosophe qu'ils honorent
 » comme un dieu (1), leur a persuadé

mont , firent valoir sa prétendue victoire autant que celles des Alexandres & des Césars. Ils étoient payés pour cela , ou espéroient de l'être ; mais les romains ne prirent point le change. Trajan qui n'étoit pas d'humeur à être tributaire des barbares , profitant de la première infraction que Décébale fit ou parut faire au traité , marcha contre les daces. Ils se défendirent avec beaucoup de courage & même d'habileté. Mais enfin Décébale réduit aux dernières extrémités se donna la mort ; & la Dacie fut réduite en province.

(1) Zamolxis fut le législateur des getes. Quelques grecs prétendoient qu'il avoit été esclave de Pythagore ; mais Hérodote croyoit Zamolxis beaucoup plus ancien. Le sentiment des getes sur l'immortalité de l'ame n'avoit rien de commun avec la métempsychose. Ils disoient que les morts alloient trouver Zamolxis , & de cinq ans en cinq ans ils lui dépêchoient un exprès pour lui représenter les besoins de la nation. Voyez *Hérodote* , l. iv , 49.

On ne doit pas s'imaginer qu'avant Zamolxis ces peuples crussent que l'ame périssoit avec le corps. Zamolxis ne fit que leur débiter ses idées

» que le trépas n'est point un anéantisse-
 » ment ; mais un changement de de-
 » meure , en sorte qu'ils affrontent la
 » mort plus volontiers qu'ils n'entrepren-
 » nent un voyage. Je n'ai pourtant em-
 » ployé qu'environ cinq ans à cette ex-
 » pédition. On sçait que nul de mes
 » prédécesseurs n'a traité ses sujets avec
 » tant de bonté que moi. Ni César , ni
 » pas un autre ne sçauroit me contester
 » le prix de la clémence. J'eusse commis
 » une injustice d'attaquer les parthes sans
 » sujet. Mais aussi - tôt qu'ils m'eurent
 » insulté , mon âge (1), quoique privi-

particulieres sur l'état des ames séparées. Il n'y a point , & jamais il n'y a eu de nation persuadée, que tout finit à la mort. Aucune n'a reçu des législateurs la croyance d'une autre vie : les législateurs l'ont trouvée par-tout. Les uns n'ont point parlé de cette doctrine , parce qu'elle étoit suffisamment établie. Les autres en ont parlé , non pour la prouver , ce qui n'étoit nullement nécessaire ; mais pour la détailler , & pour en faire appercevoir les conséquences. LA PERSUASION DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME AUSSI-BIEN QUE CELLE DE L'EXISTENCE DE DIEU EST LE DOGME DU GENRE HUMAIN ET LA FOI DE LA NATURE. L'erreur contraire est ou le délire d'un philosophe qui veut se singulariser , ou le souhait intéressé d'un homme vicieux & corrompu.

(1) Régulièrement tout romain après vingt ans

» légé par les loix , ne m'arrêta point.
 » Justes dieux , puisque les faits sont
 » constans , s'être rendu terrible à ses
 » ennemis , s'être fait aimer tendrement
 » de ses sujets , avoir respecté votre di-
 » vine fille la philosophie , n'en est-ce
 » pas assez pour mériter un rang distin-
 » gué , pour mériter le premier rang » ?
 Trajan ayant parlé de la sorte , les dieux
 jugerent qu'il avoit l'avantage sur tous
 les autres du côté de la clémence , & l'on
 vit bien que cette vertu étoit la vertu
 favorite des dieux.

Dès que Marc-Aurele ouvrit la bou-
 che , Silene dit tout bas à Bacchus :
 Ecoutons ce Stoïcien. Quel paradoxe
 nous va-t-il débiter ? Marc-Aurele regarda
 les dieux , & dit : « Dieux immortels ,
 » il m'est inutile de haranguer ou de dis-
 » puter. Si vous ignoriez mes actions ,
 » je devrois vous les apprendre. Mais
 » puisque vous les connoissez , & que
 » rien ne vous est inconnu , donnez-moi
 » le rang dont vous me trouverez digne ».

de service étoit exempt de porter les armes. Tra-
 jan avoit servi dès sa tendre jeunesse. Il étoit âgé
 pour le moins de cinquante-cinq ans ; & peut-être
 de cinquante-sept , lorsqu'il alla faire la guerre
 à Cosroès roi des parthes.

On jugea sur ce discours que Marc-Aurele admirable en tout le reste , l'étoit encore plus par son bon sens , sçachant si bien

Parler quand il falloit, & se taire à propos (1).

On avertit ensuite Constantin que c'étoit à lui de parler. Ce prince avoit d'abord apporté au combat un air résolu. Mais lorsqu'il eut envisagé les actions de ses concurrens , les siennes lui parurent des riens. A dire vrai , tout se réduisoit à la défaite de deux tyrans (2) déjà demi

(1) C'est une imitation d'un vers d'Eschyle , qui se trouve cité dans Aulu-Gelle. En ce point la prétendue copie de Marc-Aurele ne ressembloit pas à l'original. Julien parloit beaucoup & souvent : *Linguae fusioris & admodum raro silentis* , dit Ammien.

(2) Julien a beau déprimer les exploits de son oncle. Constantin fut un grand capitaine ; & son défaut le plus réel est peut-être d'avoir été trop guerrier. S'il eut du bonheur , il le méritoit ; & les payens eux-mêmes reconnoissoient que ses talens égaloient son bonheur : *Innumeræ in eo animi corporisque virtutes claruerunt* , dit Eutrope. *Militaris gloriæ appetentissimus , fortunâ in bellis prosperâ fuit ; verum ita ut non superaret industriam.* Je sçais que Maxence fut une espece de Sardanapale , qui se tenant à Rome , tandis que ses collegues faisoient la guerre , disoit qu'il étoit seul empereur , & que les autres étoient ses lieutenans ; qu'il regardoit comme un grand voyage

DE L'EMPEREUR JULIEN. 237
vaincus , l'un par sa lâcheté & par sa foiblesse , l'autre par sa vieillesse & par sa

d'aller de son palais jusqu'aux jardins de Saluste , &c. Mais il avoit deux cens mille hommes de troupes , beaucoup d'argent & de bons officiers. Pour le détrôner il fallut que Constantin avec une armée moins nombreuse , dit un auteur du tems , que n'étoit celle d'Alexandre lorsqu'il marcha contre Darius , c'est-à-dire , n'ayant pas quarante mille hommes , forçât le pas de Suze , gagnât les batailles de Turin , de Bresse , de Vérone & de Rome , dont au moins les trois premières furent tres-opiniâtres & très-sanglantes.

A l'égard de Licinius , il n'avoit qu'environ cinquante ans lorsqu'il fut vaincu à la journée de Cibales , & environ soixante lorsqu'il perdit la bataille d'Andrinople , & celle de Chrysopolis , qui rendit Constantin maître de l'empire. Licinius avec tous ses vices étoit brave & habile dans le métier de la guerre. Il faisoit observer à ses troupes l'ancienne discipline avec une extrême sévérité. Quoi que Julien en puisse dire , la vieillesse n'avoit rien pris sur la force de son courage , non plus que sur la vigueur de son tempérament. Il fut toujours heureux tandis qu'il n'eût point à combattre Constantin. Au reste le reproche , dont quelques auteurs chargent Constantin , d'avoir manqué de parole à Licinius en le faisant mourir après lui avoir promis la vie , semble détruit par le silence de Julien. Quant aux victoires qu'il remporta sur les barbares , c'est-à-dire , sur les françois , les germains , les sarmates & les goths , Julien est le seul qui méprise ces exploits. On sçait que Constantin loin de payer tribut aux bar-

mauvaise destinée , tous deux objets de la haine des dieux & des hommes, Pour ses exploits contre les barbares , ils n'étoient bons qu'à le faire moquer. En effet il leur avoit payé une espece de tribut pour se plonger à l'aise dans les plaisirs. Il se tenoit donc loin des dieux à l'entrée du séjour de la lune de laquelle il étoit amoureux (1) , tout occupé à la

bares , affranchit les romains de celui qu'ils payoient aux goths sous le nom honnête de pension. Mais comme il prit au service de l'empire quarante mille hommes de cette nation , la solde qu'il leur donnoit est , selon toutes les apparences , ce que Julien appelle tribut.

(1) Pourquoi Julien fait-il Constantin amoureux de la lune ? C'est une énigme dont j'ai longtemps cherché le mot. Suis-je assez heureux pour l'avoir enfin trouvé ? L'on en jugera. Les antiquaires conviennent que de toute ancienneté le croissant étoit la marque , ou comme nous dirions aujourd'hui , les armes de Byzance , & qu'il a continué d'être celles de Constantinople. Ainsi lorsque Julien reproche à son oncle d'être amoureux de la lune , & de s'en occuper uniquement au lieu de songer à la victoire , l'auteur , sans préjudice des autres idées que peut faire naître ce reproche , veut dire principalement , que Constantin livré tout entier au soin de fonder & d'embellir sa nouvelle ville , a négligé les affaires de l'état , & laissé flétrir ses lauriers. C'est précisément ce que lui impute Zosime le copiste d'Eunape & l'écho de Julien , en disant que Constan-

DE L'EMPEREUR JULIEN. 239
contempler , sans songer à la victoire.
Cependant comme il falloit bien dire
quelque chose , il dit : « Je l'emporte sur
» tous mes concurrens : voici à quels
» titres. Sur ce macédonien pour avoir
» combattu , non comme lui des barba-
» res asiatiques , mais des germains , des
» scythes & des romains. Sur César &
» sur Octavien ayant vaincu non des
» citoyens vertueux , mais les plus mé-
» chans & les plus abominables des ty-
» rans. Ce que j'ai fait pour en délivrer
» l'empire me met au dessus de Trajan ,
» que j'égalé déjà par un autre endroit ,
» puisque j'ai reconquis la province (1)

tin depuis la fondation de Constantinople n'eut
aucun succès à la guerre : *διπλείσι πόλεμοι ἐνδεία
κατεβηκας* , & qu'il souffrit que les barbares l'in-
sultassent dans sa nouvelle capitale.

(1) Il s'agit de la Dacie que Trajan avoit ré-
duite en province. Aurélien l'ayant abandonnée ,
elle fut occupée par les goths. On ne peut dou-
ter que Constantin n'ait porté ses armes au-delà
du Danube. Les deux Victors comptent parmi les
grandes actions d'avoir fait un pont sur ce fleuve ;
mais certainement il ne conquit point le pays des
Daces. Je suis persuadé que Julien , afin de le
rendre ridicule , le représente comme se donnant
des airs de conquérant , pour quelques avantages
qu'il aura remportés sur les goths établis dans la
Dacie , & peut-être pour quelques forts qu'il aura

» qu'il avoit assujettie le premier. Peut-
 » être même est-il plus glorieux de re-
 » couvrir les anciennes conquêtes que
 » d'en faire de nouvelles. Pour ce qui
 » est de Marc-Aurele , son silence mon-
 » tre assez qu'il nous cede à tous le pre-
 » mier rang ». Mais , dit Silene , les
 exploits que tu fais sonner si haut ne
 ressemblent ils point aux jardins d'Ado-
 nis ? Et quels sont-ils (1) , reprit Con-
 stantin , ces jardins d'Adonis ? Ce sont ,
 dit Silene , des pots pleins de terre où
 les femmes mettent certaines plantes à
 l'honneur du favori de Vénus. On voit
 un peu de tems je ne sçais quelle ver-
 dure , mais bientôt après tout est flétri
 & desséché. Constantin sentit la justesse
 de l'image , & rougit.

On fit silence , & les parties atten-
 doient la décision. Mais les dieux avant
 que de prononcer vouloient mettre au

construits sur la rive gauche du Danube. C'est
 dans le même esprit que Julien lui fait tirer du
 silence de Marc - Aurele la conséquence la plus
 platte , & si j'ose le dire , la plus niaise qu'il soit
 possible d'imaginer.

(1) Constantin , quoique chrétien , devoit-il
 ignorer les rites d'une religion qu'il a long-tems
 professée ? Si je ne me trompe , on veut l'accuser
 ici d'ignorer les choses les plus communes.

jour

DE L'EMPEREUR JULIEN. 241
jour les motifs des héros, & ne pas s'en
tenir à leurs seules actions, dont la For-
tune revendiquoit plus de la moitié.
Cette déesse étoit présente, & leur re-
prochoit à grands cris leur ingratitude.
Octavien, disoit-elle, est le seul qui sça-
che reconnoître mes faveurs. Mercure
fut encore chargé de la commission. On
lui dit de commencer par Alexandre,
& de lui demander quel avoit été l'objet
de son estime & le but de ses pénibles
travaux. Mon but, dit Alexandre, a été
de tout vaincre. Hé bien, continua Mer-
cure, crois-tu l'avoir atteint ? Oui sans
doute, répondit-il. Cependant, lui dit
Silene avec un ris extrêmement malin,
nos filles t'ont souvent vaincu. Il vou-
loit par-là désigner les vignes, & railler
Alexandre sur son amour pour le vin.
Parlez juste, repliqua ce prince encore
plein des leçons d'Aristote : les êtres ina-
nimés ne vainquent point, puisqu'on ne
se bat point contre eux. Ce terme con-
vient seulement aux hommes & aux ani-
maux. Ho ! ho ! dit Silene contrefaisant
l'étonné d'une manière plaisante, ce que
c'est que la dialectique ! Elle se tire tou-
jours d'affaires. Mais toi, poursuivit-il,
dans quelle catégorie te mets-tu ; dans
celle des êtres vivans ou dans celle des

inanimés ? Doucement , répondit Alexandre d'un air fâché : j'avois l'ame assez noble pour espérer de devenir dieu , & même pour croire déjà l'être. Sur ce pied-là , dit Silene , tu ne peux disconvenir que tu n'aies été souvent vaincu par toi-même , lorsque tu as livré ton cœur & ton esprit à la colere , à la tristesse , à quelqu'autre passion. Bon ! repartit Alexandre , se vaincre ou être vaincu par soi , n'est-ce pas toujours la même chose ? Il s'agit ici de victoires remportées sur nous par d'autres. Sans mentir , dit Silene , voilà de la logique la plus subtile. Voyez comme il se joue de mes sophismes. Mais lorsque tu fus blessé aux Indes (1) , que Peucestes tomba à tes côtés , & que l'on t'emporta de la ville à demi-mort , vainquis-tu aussi l'indien qui t'avoit mis en cet état ? Si je le vainquis , dit Alexandre ? Je le fis passer lui & la ville au fil de l'épée. Non s'il vous plaît , monsieur le vainqueur ce ne fut point vous. Vous étiez alors étendu tout de votre long sans force.

(1) Alexandre assiégeant Oxydraques , selon Quint - Curce , & selon d'autres , la capitale malliens fut assez téméraire pour sauter dans la place , &c.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 243
& aux abois (1) comme l'Hector d'Homere. D'autres combattirent , & remporterent la victoire : sous ma conduite, dit Alexandre. Et comment les pouvoistu conduire , n'ayant plus qu'un souffle de vie ? répliqua Silene , qui se mit à chanter les vers d'Euripide (2) :

Quand on dresse un trophée , hélas quelle injustice !

Les soldats ont vaincu : mais les grecs par caprice

Dérobent aux soldats le prix de leur valeur ;

Et le seul général a le nom de vainqueur.

Sur quoi Bacchus dit à Silene : cesse , mon cher papa , de lui parler sur ce ton , de peur qu'il ne t'en fasse autant qu'à Clitus. Alexandre rougit : les larmes lui vinrent aux yeux , & il se tut.

Ce dialogue fini , Mercure questionna César , & lui dit : & toi , César , quelle fin t'es-tu proposée ? D'être le premier homme de ma nation , répondit-il. Mais,

(1) Hector blessé par Ajax. Iliad. xiv , 432 ; & xv , 246.

(2) Dans Andromaque. Ce sont les mêmes vers d'Euripide , que récita Clitus , lorsqu'il eut le malheur de dire à Alexandre des vérités trop dures & mal placées.

dit Mercure , cela n'est pas clair. En quel genre as-tu voulu primer ? Dans l'étude de la sagesse ; dans l'éloquence , dans la science de la guerre ? En tout si j'avois pu , repliqua César. Mais comme il falloit opter , j'ai voulu me rendre le plus puissant de mes citoyens. As-tu donc eu , lui dit Silene , beaucoup de pouvoir parmi eux ? Il le faut bien , répondit César , puisque je suis devenu leur maître. Oui , poursuit Silene , tu as bien pu les asservir ; mais tu n'as pu gagner leurs cœurs. Tu as eu beau faire le comédien , affecter une grande douceur , leur prodiguer bassement tes caresses : tout cela ne t'a servi de rien. Comment , dit César ! Je n'étois pas aimé moi , dont les meurtriers furent poursuivis par le peuple ? Ce ne fut pas ta mort , ajouta Silene , qui l'anima contre Brutus & Cassius , puisqu'il les jugea dignes du consulat (1) pour t'avoir tué ; mais l'argent

(1) Le grec porte : *les fit consuls*. C'est une faute contre l'histoire ; je la sauve un peu dans la traduction. Brutus & Cassius ne furent point nommés au consulat par le peuple. Le premier devoit remplir cette place quatre ans après ; mais c'étoit un arrangement fait par César. Quand au lieu de *paratus* , *consuls* , on liroit *adunatus* , *proconsuls*. Julien se tromperoit toujours. Ce ne fut point la

que tu lui léguois par ton testament. Après qu'il en eut oui la lecture , pouvoit-il refuser une indignation si bien payée ?

Ensuite Mercure apostropha Octavien. Eh bien ! ne nous diras-tu pas aussi quelle a été ta principale vue ? De bien régner , répondit-il. Cela demande explication , dit Mercure. De bien régner ! Il n'y a pas de tyran qui n'en dît autant. Denys & Agathocle (1) encore plus scélérats que lui , se flattoient de bien régner. Mais vous sçavez , grands dieux , dit Octavien , qu'en congédiant mon petit-fils (2) , je vous priai de lui donner le courage de César , l'adresse de Pompée , & ma fortune. Silene prit la parole , & dit : vraiment ce faiseur de poupées nous a envoyé une bonne recrue de dieux faits au tour , de dieux de grande vertu. Pourquoi me donnez-vous ce nom , dit Octavien ? Quoi , seigneur Au-

peuple , mais le sénat , qui revêtit Brutus & Cassius du pouvoir proconsulaire dans les provinces , dont ces deux républicains s'étoient mis en possession.

(1) Tyrans de Syracuse assez connus.

(2) Auguste fit ce souhait à C. César , l'ainé des fils d'Agrippa & de Julie , lorsqu'il l'envoya faire la guerre en Orient.

guste, répondit Silene, ne nous as-tu pas jetté des dieux en moule sur le modèle des poupées ? César que voilà est ton coup d'essai. Octavien se tut (1), & baissa les yeux.

Mercure envisagea Trajan, & lui demanda quelle avoit été son ambition. Celle d'Alexandre, répondit Trajan ; mais je sçavois la modérer. Aussi, dit Silene, tu t'es laissé vaincre par des vices plus bas que les siens. La colere fut son foible ; mais le tien a été le plus brutal (2) & le plus honteux des plaisirs. Va te promener, dit Bacchus à Silene : avec tes plaisanteries, ils ne sçauroient ouvrir la bouche. Fais-leur quartier, & songe plutôt comment tu pourras mordre sur Marc-Aurele. Il est de bonne trempe (3) celui-là : il a toutes les fa-

(1) Auguste a sujet de rougir de ces extravagantes apothéoses, & Julien grande raison de les tourner en ridicule. Mais celui-ci ne devoit-il pas se dire à lui-même, que plusieurs des dieux qu'il adoroit n'étoient que des poupées un peu plus vieilles ? *Major è loginquo reverentia*.

(2) Cependant Pline le jeune fait un éloge admirable de la chasteté de Trajan. Fiez-vous aux panégyristes.

(3) Le grec porte : *il est carré & sans reproche ; comme dit Simonide*. Simonide n'a rien à faire ici en françois.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 247
cons. Là-dessus Mercure se tourna vers ce prince , & lui dit : & toi , l'homme grave , quelle fin t'es-tu proposée ? Marc-Aurele répondit doucement & avec modestie : d'imiter les dieux. Cette réponse parut pleine de noblesse , & renfermer tout ce qu'on pouvoit dire ; si bien que Mercure vouloit s'en tenir là , persuadé que Marc - Aurele répondroit toujours sur le même ton. Il n'y eut que Silene qui s'écria : par Bacchus , ce sophiste (1) n'en sera pas quitte à si bon marché. Pourquoi donc , Marc-Aurele , vivois-tu de pain & de vin , & non pas de nectar ni d'ambroisie comme nous ? C'est , dit-il , que je ne prétendois pas vous ressembler en buvant & en mangeant. Je nourrissois mon corps dans cette idée vraie ou fausse , que les vôtres ont besoin d'être nourris de la fumée des sacrifices ; mais au reste c'étoit du côté des fonctions de

(1) Personne ne mérite moins le nom de Sophiste que Marc-Aurele. « Une grande marque
» du soin des dieux pour moi , disoit - il
» c'est qu'ayant une très-grande passion pour la
» philosophie , je ne suis tombé entre les mains
» d'aucun sophiste ; que je ne me suis point amusé
» à lire leurs livres , ni à démêler leurs vaines
» subtilités , &c. » *Réflexions de Marc-Antoine*
traduites par madame Dacier , l. 1 , xvii.

l'esprit que je croyois vous devoir imiter. Silene demeura un moment étourdi du coup qui partoît d'une main sûre & habile. Dans ce que tu viens de dire, reprît-il , il peut y avoir quelque chose d'assez juste ; mais réponds - moi à ceci. Qu'étoit - ce , selon toi , qu'imiter les dieux ? Avoir le moins de besoins , faire le plus de bien qu'il est possible , dit Marc-Aurele. Mais quoi , poursuivit Silene , n'as-tu point eu de besoins ! Moi , répondit Marc-Aurele , point du tout ; mais mon corps en avoit peut-être quelques - uns. Cette réponse parut encore fort (1) juste ; de sorte que Silene ne sachant plus que dire , se jeta sur ce qui paroïssoit donner prise dans la conduite de ce prince à l'égard de sa femme & de son fils : il lui reprocha d'avoir fait de l'une une héroïne , & de l'autre un em-

(1) Les dieux de Julien ne sont pas des dieux jaloux. Ils sont au contraire de bonne composition sur l'orgueilleuse philosophie du portique , dont la chimere étoit de s'imaginer que l'homme n'a besoin d'aucun secours intérieur , & qu'il peut devenir semblable à Dieu sans autres forces que celles de la nature. En quoi l'homme , disoient-ils , a l'avantage sur Jupiter même. Jupiter est bon par nature ; mais le sage est bon par son propre choix.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 249
pereur. En tout cela , dit Marc-Aurele ,
je n'ai fait encore qu'imiter les dieux.
A l'égard de ma femme , j'ai pratiqué la
maxime d'Homere :

L'homme de bien respecte & chérit son
épouse (1).

Ma tendresse pour mon fils est justifiée
par un aveu sorti de la bouche de Jupi-
ter même. « Il y a long-tems , dit-il à
» Mars contre lequel il est courroucé ,
» que je t'aurois écrasé (2) de ma fou-
» dre , si je ne t'aimois , parce que tu es
» mon fils ». D'ailleurs je ne prévoyois
pas que le mien se dût porter à de tels
excès. La jeunesse flotte entre le vice &
la vertu : si le vice l'a entraîné , il ne
s'ensuit pas que j'aie confié l'empire
à un prince vicieux , il l'est devenu de-
puis. J'ai donc pour garant de ma con-
duite envers ma femme l'exemple (3) du

(1) C'est ce que dit Achille au sujet de Briséis
qu'il regarde comme sa femme , & qu'Agamem-
non lui a enlevée. Iliad. 1x, 343.

(2) C'est en substance ce que Jupiter dit à Mars,
Iliad. v. 896 & suivans.

(3) Il est impossible de justifier pleinement la
foiblesse de Marc-Aurele pour sa femme. Co-
pendant Julien auroit pu lui faire dire pour s'ex-
cuser , quelque chose de plus fort qu'une maxime.

vraie en général , mais sujette à des exceptions ; & qui pour avoir passé par la bouche du divin Achille , autorité très-mince en fait de conduite , n'en étoit pas plus applicable au cas où se trouvoit Marc-Aurele. Celui-ci pouvoit alléguer non pour sa justification , mais pour son excuse , que ne soupçonnant jamais le mal , & jugeant des autres par lui-même , il avoit cru que sa femme étoit ce qu'elle devoit être. Quoi qu'en disent quelques historiens , Marc-Aurele ignoroit les dérèglemens de Faustine , puisqu'il remercie les dieux *de lui avoir donné une femme si douce & si complaisante , pleine de tendresse pour son mari & d'une merveilleuse simplicité de mœurs*, Réflex. de M. Antonin , l. 1 , xvii. « Cela ne doit pas paroître bien surprenant , dit Madame Dacier , si l'on considère d'un côté la simplicité d'Antonin » (c'est ainsi qu'elle nomme toujours Marc-Aurele) & de l'autre l'esprit de Faustine , qui n'avoit pas moins d'adresse que de beauté , & qui avoit pris l'empereur par toutes les démonstrations extérieures d'une tendresse qui paroît soit d'autant plus grande qu'elle étoit fautive. La moitié moins auroit suffi pour tromper un homme beaucoup plus défiant & plus soupçonneux qu'Antonin. Si après cela on s'opiniâtre à s'étonner de cette ignorance , continue madame Dacier , j'y consens , persuadée que tel qui s'en étonne est encore dans le cas : car tout est plein de ces exemples ; & il n'y a rien dont les femmes soient plus capables que de cette dissimulation ».

Madame Dacier ajoute , que si dans la satire des Césars ce prince au lieu de s'excuser sur son ignorance , allégué la maxime d'Achille & l'exemple des autres empereurs , qui avoient rendu les mêmes honneurs à leurs femmes , quoiqu'elles

DE L'EMPEREUR JULIEN. 251
divin Achille ; envers mon fils (1) celui
du maître des dieux ; envers l'un & l'au-

ne valussent pas mieux que Faustine , c'est qu'apparemment Julien vouloit envelopper dans cette satire la femme d'Adrien , celle de Vespasien & celle d'Auguste. Cela peut être. Mais je crois plutôt que Julien s'imaginait avoir répondu à tout, quand il avoit cité quelques vers d'Homere.

(1) Nous ne dirons pas avec l'empereur Sévere , que Marc-Aurele devoit faire mourir son fils Commode. Mais les fautes que la tendresse paternelle firent commettre à cet empereur philosophe , sont tout-à-fait inexcusables dans un si grand homme. Je sçais qu'il prit d'abord toutes les mesures possibles pour donner à son fils une excellente éducation ; mais il se glissa des corrupteurs auprès de ce prince. On dit que Marc-Aurele les ayant écartés , Commode s'en chagrina jusqu'à tomber malade , & que son pere eut la foiblesse de les lui rendre.

Quoi qu'il en soit , de trois choses l'une : ou Marc-Aurele connoissoit les mauvaises inclinations de son fils ; ou il le regardoit comme un jeune homme flottant entre le bien & le mal , ou enfin il le croyoit solidement vertueux. Dans le premier cas , l'empire n'étant point héréditaire , Marc-Aurele devoit se faire nommer par le sénat tout autre successeur que Commode , & ne pas démentir les belles paroles qu'il avoit lui-même prononcées : *Périssent mes enfans , s'ils méritent moins d'être aimés que ceux de Cassius , & si leur vie n'est pas utile à la république.* Dans le second cas , étoit-ce assez aimer la patrie que de l'exposer au risque d'avoir un empereur vicieux ? Dans la troisième supposition , comment disculper ce

tre, des coutumes établies depuis longtemps. Les loix & les vœux de tout le monde appellent les enfans à la succession de leurs peres. Les honneurs que j'ai rendus à ma femme ne sont pas de mon invention : bien d'autres en avoient usé de même avant moi. Peut-être n'a-t-on pas raison d'introduire de pareils usages : cependant lorsqu'ils sont autorisés par la coutume, ce seroit une espece d'injustice d'y déroger au préjudice de ceux qui nous touchent de si près. Mais je m'oublie ici, & je fais une longue apologie de mes actions devant des juges à qui rien n'est caché. Je vous prie donc, grand Jupiter, & vous dieux puissans, de me pardonner mon indiscretion.

Lorsqu'il eut cessé de parler (1), Mer-

prince d'avoir trop compté sur les vertus qu'il croyoit voir dans un enfant ? Il lui fait conférer par le sénat, à l'âge de quinze ans ou de seize tout au plus, & le consulat, & la puissance tribunitienne, & même le titre d'Auguste ; & par-là il se dépouille en quelque sorte de l'autorité paternelle. Antonin n'en avoit pas tant fait en faveur de Marc-Aurele lui-même, qui cependant avoit été de si bonne heure décidé pour la vertu.

(1) Il est difficile de se persuader que Constantin n'ait pas foulé ses sujets. Je veux qu'il ne leur ait point imposé de nouvelles charges, & même

DE L'EMPEREUR JULIEN. 253
cure interrogea Constantin, & lui demanda quel avoit été son objet ? D'amasser des trésors, dit-il, & de les répandre ensuite à pleines mains pour satisfaire les passions de mes amis & les miennes. Silène fit un grand éclat de rire, & lui dit : mais puisque tu voulois

qu'il ait accordé quelque diminution des anciennes, comme dit M. de Tillemont. Cependant si l'on considère l'état où l'empire devoit être après tant de guerres civiles, après avoir essuyé les regnes de cette foule d'empereurs & de Césars, ou plutôt de tyrans, dont chacun faisoit autant de dépense qu'en auroit fait un souverain, on conviendra qu'en pareilles circonstances le dessein de fonder une nouvelle capitale, & de rendre tout d'un coup Constantinople égale à Rome, l'ouvrage de tant de siècles ; on conviendra, dis-je, que ce dessein n'étoit pas d'un prince assez occupé du bonheur de ses sujets. Mais dire qu'en amassant des trésors il avoit pour objet de satisfaire les passions des autres, c'est injustement le rendre responsable des abus que firent de sa libéralité quelques amis, qu'il n'avoit peut-être pas choisis avec assez de discernement. Prétendre qu'il avoit en vue de satisfaire ses propres passions, c'est une calomnie, à moins que par-là on n'entende sa passion pour la nouvelle Rome ; encore cette passion n'épuisoit pas tellement les trésors, qu'il ne lui restât de quoi faire des aumônes immenses, bâtir & doter les églises, récompenser magnifiquement les gens de lettres & les artistes.

être banquier (1), comment t'oubliais-tu, jusqu'à faire le métier d'aide de cuisinier & de coëffeuse ? On le voyoit déjà bien à ton visage & à ta chevelure ; mais pour le coup t'en voilà convaincu par la belle sentence que tu viens de pronon-

(1) Pour entendre ce mauvais bon mot de Silène, il faut supposer que les banquiers en ce tems-là vivoient & s'habilloient d'une manière fort mesquine. Puisque de ton aveu, dit Silène, tu t'occupois à recevoir & à compter de l'argent comme les banquiers, tu devois vivre & t'habiller comme eux. Tu ne devois pas te livrer à la bonne chère, inventer de nouveaux ragoûts, prendre tant de soin de tes cheveux. La table de Constantin étoit servie avec magnificence. On juge par ses médailles qu'il étoit trop curieux de parure. Eusebe fait mention de cheveux blonds parmi les présens que lui envoient les rois barbares (voyez Eusebe, *vie de Constantin*, IV, 7. J'ai suivi le sens que M. Spanheim donne au mot *καυκρομεν*, & je crois que je me suis trompé. M. de Valois traduit, *pueros flavâ comâ conspicuos*.) Il portoit des étoffes d'or à fleurs, avec un diadème rehaussé de pierreries & de perles. Quel scandale pour Julien qui chassa de son palais tous les cuisiniers, qui vivoit de légumes, qui négligeoit ses cheveux & sa personne ; à qui le diadème pesoit tant qu'il ne le conservoit que par politique ! Il devoit être furieux contre celui qui en avoit rendu l'usage ordinaire, & mis par-là ses successeurs dans la nécessité de s'en servir.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 233
cer. Telle fut la maniere assez piquante
dont Silene traita Constantin.

On fit silence , & les dieux donnoient
leurs suffrages en secret. Marc-Aurele
eut la pluralité. Mais Jupiter après avoir
conféré tout bas avec Saturne son pere ,
dit à Mercure de prononcer ; ce qu'il fit
en ces termes : « combattans , nos loix
» & les jugemens que nous rendons sont
» de telle nature , que le vainqueur a
» sujet de se réjouir , sans que le vaincu
» ait droit de se plaindre. Allez donc ,
» chacun selon votre goût, vous mettre
» sous la protection de quelque dieu ,
» pour vivre désormais auprès de lui.
» Que chacun choisisse son protecteur
» & son patron ». Aussi-tôt Alexandre
accourut auprès d'Hercule. Octavien
auprès d'Apollon. Marc-Aurele s'attacha
étroitement à Jupiter & à Saturne. Cé-
sar erra long-tems de côté & d'autre ;
mais le grand Mars & Venus , touchés
de compassion , l'appellerent à eux. Tra-
jan alla joindre Alexandre , & s'assit au-
près de lui. Pour Constantin , comme il
ne trouvoit point parmi les dieux de mo-
dele de ses actions , dès qu'il eut apperçu
la Mollesse qui n'étoit pas loin , il courut
à elle. La Mollesse le reçut d'un air ten-
dre , & le ferra dans ses bras. Ensuite

après l'avoir bien ajusté, & paré d'un habit de femme de diverses couleurs, elle le conduisit à la Débauche. Il trouva auprès de celle-ci un de ses enfans (1) qui s'y étoit établi, & qui crioit

(1) Ce fils que Constantin trouve auprès de la Débauche, n'est point un des trois qui l'avoient suivi au festin, & dont Julien dit plus bas que leur pere les emmena hors de l'assemblée des dieux. Il s'agit ici de Crispe l'ainé de tous, l'élève du célèbre Laetance, & connu par sa mort tragique encore plus que par ses victoires. Mais pourquoi Julien établit-il auprès de la Débauche ce prince, dont l'histoire parle comme d'un héros malheureux ? Est-ce qu'il l'a cru coupable du crime dont sa marâtre l'accusa ? Non : cela iroit à la décharge de Constantin. C'est plutôt que Julien continue de traiter de mollesse & de débauche une maniere de vivre moins singuliere que la sienne. Crispe fut chargé par l'impératrice Fausta du même crime, dont Phédre avoit autrefois accusé Hippolyte, & de vouloir détrôner son pere. Constantin trop crédule fit mourir son fils, & bientôt après ayant reconnu l'innocence de Crispe, il punit la calomniatrice avec une rigueur qui fut regardée comme un nouveau crime. Ces deux morts & celle de son neveu le jeune Licinius, sont en effet des fautes énormes qui peuvent avoir été expiées par le baptême que Constantin reçut avant de mourir. Mais on peut juger de l'effet qu'elles produisirent sur les esprits superficiels & corrompus, qui s'en prenoient à la religion des fautes de ceux qui la professoient ; on en peut juger, dis-je, & par les blasphèmes

DE L'EMPEREUR JULIEN. 257
à tout venant : corrupteurs , meurtriers ,
sacrileges , scélérats de toute espece ,
approchez hardiment. Point de souil-
lure (1) que n'efface à l'instant l'eau dont

de Julien , & par ceux des incrédules modernes.
Sans prétendre pénétrer dans les jugemens de
Dieu , on peut regarder avec M. de Tillemont
comme le châtimement de ces actions cruelles de
Constantin , & les fautes que les ariens lui firent
commettre , & l'extinction de sa famille qui sem-
bloit devoir durer plusieurs siècles ; & qui , toute
nombreuse qu'elle étoit , périt en moins de qua-
rante ans par une multitude de morts sanglantes
& prématurées qui fait horreur. *Non recedet gla-
dius de domo tua usque in sempiternum.*
quoniam blasphemare fecisti inimicos domini.

(1) On croiroit d'abord que Julien fait allusion
à l'historiette que les payens du cinquieme siècle
débitoient au sujet de la conversion de Constan-
tin. Ils disoient que ce prince dévoré de remords
pour avoir fait mourir son fils & sa femme , ayant
demandé à Sopatre , chef de l'école platonicienne
& aux pontifes payens , si la religion des helle-
nes avoit quelque expiation pour effacer de tels
forfaits , ils lui répondirent qu'elle n'en avoit
point : que là-dessus Constantin entra en confé-
rence avec un certain égyptien venu d'Espagne
à Rome , & fort connu des femmes du palais :
que cet égyptien & des évêques l'assurèrent que
la religion chrétienne lui donneroit ce que les
payens lui refusoient ; & qu'il n'y avoit point d'i-
niquité qui ne pût être lavée dans le sang de Je-
sus-Christ : que sur leur réponse il embrassa le
christianisme , & s'en déclara le protecteur.

Ce récit prouve que les payens ne regardoient

je vais vous laver. En cas de récidive ,
vous n'aurez qu'à vous frapper la poi-

pas Constantin comme un homme sans conscience ; & que plus équitables que nos esprits forts , ils attribuoient son changement , non à la politique , mais à la conviction. Si l'histoire étoit vraie , on n'auroit plus de prétexte pour nous insulter sur les fautes de Constantin , puisqu'il les auroit commises dans les ténèbres de l'idolâtrie. Mais la vérité m'oblige de dire que le fait n'est pas soutenable. Car 1°. comme le remarque Sozomene , le philosophe Sopatre très-versé dans la religion des hellènes , n'ignoroit pas qu'elle avoit de prétendues expiations pour des cas semblables à celui de Constantin. 2°. Il n'est pas croyable que les pontifes des idoles aient été malhabiles jusqu'au point de le mettre dans l'indispensable nécessité de se pourvoir ailleurs. N'eussent-ils point eu d'expiations , ils en auroient inventé pour calmer la conscience d'un empereur qu'ils voyoient à la veille de leur échapper , & de se jeter entre les bras des chrétiens. 3°. Crispe , Fausta & le jeune Licinius moururent en 324 ; & dès l'année 312 , Constantin reconnoissoit la religion chrétienne comme la seule véritable.

Julien sçavoit trop l'histoire de sa maison & l'époque de la conversion de Constantin , pour avoir en vue une fable , supposé que de son tems elle fût déjà inventée. Je m'imagine donc que cet apostat , en introduisant Crispe qui vante l'efficace du baptême & de la pénitence , veut faire entendre par cette ironie profane , que la perspective des ressources offertes aux pécheurs par la religion chrétienne , avoit enhardi Conf-

DE L'EMPEREUR JULIEN. 259
trine , vous battre la tête , & je vous
rendrai aussi purs que la première fois.

tantin à répandre le sang de ses proches. C'étoit une calomnie ordinaire aux payens de dire que le christianisme favorisoit la corruption des hommes , en promettant le pardon des plus grands crimes ; comme si l'évangile promettoit quelque chose aux pécheurs incorrigibles , ou les assuroit qu'ils auront le tems & la volonté de se convertir.

Cette calomnie est d'autant plus atroce dans la bouche de Julien , qu'ayant été membre du clergé il devoit mieux connoître l'esprit de l'église , les sages précautions & les longues épreuves qu'elle employoit pour s'assurer de la conversion , soit des cathécumenes , soit des pénitens. Une religion qui n'offriroit pas à l'homme le plus misérable un moyen pour rentrer en grace avec Dieu , seroit une religion insuffisante & peu digne de la bonté de Dieu , qui veut que tous les hommes soient sauvés. Elle favoriseroit en effet la corruption , en jetant ou laissant le coupable dans le désespoir. Une religion qui prétendrait par des simples cérémonies effacer les crimes sans réformer le criminel , seroit une pure comédie , un méprisable palliatif propre à envenimer le mal , & non pas à le guérir. Le christianisme tient le juste milieu. Proportionné aux besoins du genre humain & digne de la sainteté de son auteur , il présente aux hommes dans quelque abyme de dégradation & de misère où le vice les ait réduits , il leur présente , dis - je , une ligne qui les conduit droit à Dieu , pourvu , & non autrement , qu'ils deviennent de nouveaux hommes en Jésus - Christ & par Jésus - Christ. Dans tous les tems quelques-uns séparant la promesse

Constantin se fixa donc très-volontiers auprès de la Débauche, ayant emmené

de la condition, s'en sont fait par un abus déplorable une espèce de titre pour pécher plus hardiment. Mais à Dieu ne plaise, que sur la parole d'un accusateur qui devine & qui ne sauroit prouver, nous pensions que Constantin ait été de ce nombre, & que l'attente du baptême ait influé dans les actions qu'on lui reproche justement. Après tout ce n'est pas la faute de la médecine, si dans l'espérance incertaine du secours qu'elle offre, quelqu'un est assez extravagant pour rendre son mal plus dangereux.

Outre l'imputation calomnieuse dont nous venons de parler, j'apperçois dans les paroles de Crispe un trait de satire qui ne porte pas à faux. De l'aveu d'Eusebe (c'est tout dire), Constantin ne discerna point assez des vrais chrétiens ceux qui n'embrassoient le christianisme que pour faire fortune. Par leur hypocrisie & leurs artifices ils s'insinuerent dans l'esprit de l'empereur, dit Eusebe, & firent grand tort à sa réputation. Julien veut donc ici reprocher à Constantin d'avoir tout passé, tout pardonné, pourvu que l'on professât sa religion. Mais comment le censeur n'apperçoit-il pas qu'il mérite lui-même à plus juste titre une pareille censure ? Ni l'oncle ni le neveu ne furent assez délicats sur leurs prosélytes. Ils devoient cependant mieux que personne savoir le trait ménorable de Constance - Chlore. Ce prince, dans le tems que ses collègues persécutoient le christianisme à feu & à sang, fit assembler ceux des officiers de son palais & des gouverneurs de ses provinces qui étoient chrétiens,

ses autres enfans avec lui hors de l'assemblée des dieux. Mais dans cet asyle les divinités destinées à punir l'athéisme (1), leur firent souffrir les supplices qu'ils méritoient pour avoir versé le sang (2) de leurs proches ; jusqu'à ce

& leur donna l'alternative, ou de conserver leurs postes en sacrifiant aux dieux, ou de les perdre en conservant leur religion. Lorsque chacun eut opté, il dit aux prévaricateurs : « vous êtes des lâches & des âmes venales. Je vous casse, & vous exclus pour toujours de mon palais. Qui trahit sa conscience est capable de me trahir. » Pour vous, dit-il aux autres, je vous donne mon estime & ma confiance. On est fidele au prince & à la république quand on est fidele à son Dieu ». Il les retint auprès de lui, leur confia la garde de sa personne, & les principales affaires de l'état ; les regardant comme ses amis les plus sûrs & comme ses véritables trésors. En finissant cette longue note, ou plutôt cette dissertation, j'observerai que M. de Tillemont doute si Crispe avoit reçu le baptême. Le discours que lui fait tenir Julien ne permet pas d'en douter. Mais on ne s'étoit pas apperçu jusqu'ici que c'est Crispe qui parle en cet endroit.

(1) Julien traite les chrétiens d'athées, parce qu'ils rejettent la pluralité des dieux, & n'en reconnoissent qu'un seul.

(2) Après la mort de Constantin les soldats firent main basse sur ses trois freres & sur cinq de ses neveux. Constance fut regardé comme coupable de ce massacre, & Julien veut, ce semble, en accuser aussi Constantin le jeune & Con-

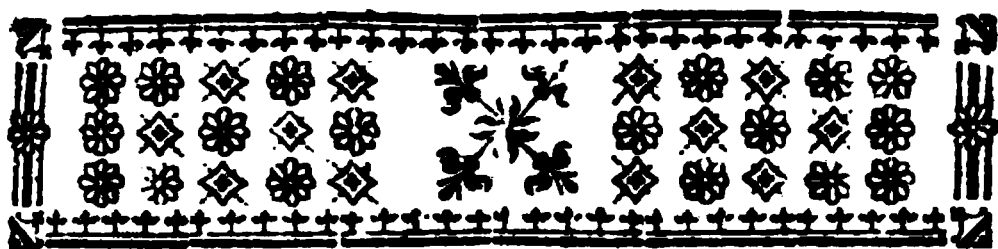
que Jupiter en faveur de Claude & de Constance leur accorda quelque relâche. Enfin Mercure (1) me dit : je t'ai fait connoître le soleil ton pere ; mérites par ta fidélité à garder ses commandemens , de trouver en lui pendant ta vie un protecteur & un refuge assuré ; & lorsqu'il te faudra quitter le monde , rempli d'une ferme espérance , choisis pour guide ce dieu si plein de bonté.

tant. Quoi qu'il en soit , ces deux derniers se firent la guerre , & le jeune Constantin fut tué proche d'Aquilée par les troupes de Constant. On sçait que Constance ôta la vie à Gallus.

(1) On a pu voir dans la vie de Julien qu'aussitôt qu'il étoit levé , il adressoit sa priere à Mercure. Il croyoit être sous la protection de ce dieu. Nous avons déjà dit dans la préface , & nous verrons encore ailleurs qu'il entend par le Soleil le Démoniurgue ou Logos.

Fin des Césars.

LE
MISOPOGON
DE
L'EMPEREUR
JULIEN.



L E

MISOPOGON (1)

D E

L' E M P E R E U R

J U L I E N.

L'ENJOUEMENT regne dans les vers d'Anacréon (2). C'est qu'une fortune

(1) Ce mot veut dire ENNEMI DE LA BARBE. L'original porte : *Μισοπόγος ἢ Ἀντιοχικός, ὁστὶς barbæ seu Antiochicus*. Il semble que Julien veuille en quelque sorte se confondre avec sa barbe, qui lui étoit aussi chère qu'elle déplaisoit aux habitans d'Antioche. Après tout chez les anciens, le titre d'un livre n'est souvent relatif qu'à quelque trait de l'ouvrage. Le mot d'*Antiochique* ne seroit pas supportable en françois. *Discours sur les habitans d'Antioche* eût été plat & vague. Si j'avois traduit, *satyre contre la ville d'Antioche*, j'aurois été désavoué par Julien, qui fait semblant d'écrire contre lui-même.

(2) Nous lisons dans les éditions : *Anacréon a*

M

riante l'avoit mis en belle humeur. Pour les poésies d'Alcée & d'Archiloque, elles se ressentent des chagrins qu'essuyèrent leurs auteurs. Ils ne purent consacrer leurs talens aux jeux & aux ris ; mais ils y trouverent quelque adoucissement à leurs peines , & s'en servirent pour exhaler leur ressentiment contre ceux dont ils avoient sujet de se plaindre. Je n'ai pas la même liberté. La loi me défend comme à tout autre , de nommer personne (1) ; & je ne m'at-

fait beaucoup de vers sérieux & enjoués, μελη σέμνα καὶ χαρίεντα. Il ne s'agit pas de sçavoir si ce poète a fait autre chose que des chansons. En disant qu'Anacréon a composé des vers sérieux, Julien diroit précisément le contraire de ce qu'il veut dire. Je crois donc qu'il faut corriger le texte , & substituer le mot *τερπνά*, ou même lire simplement *μελη χαρίεντα*. Dans un des manuscrits de la bibliothèque du roi, que MM. Sallier & Melot ont eu la bonté de me communiquer avec leur politesse ordinaire, les mots *σεμνά καὶ* ne se trouvent point ; & l'autre indique au lecteur qu'il y a des manuscrits où ces mots ne se lisent pas.

(1) Les loix romaines , à commencer depuis celles des XII tables, condamnent sévèrement les auteurs des libelles diffamatoires. Julien , quoiqu'en plaisantant, est bien aisé de faire voir qu'il a le cœur républicain. Il regardoit les empe-

DE L'EMPEREUR JULIEN. 267
tribue point le privilege de flétrir des
gens, qui de gaieté de cœur, sans que
je les aie offensés, veulent être mes en-
nemis. Je n'oserois non plus faire de
vers, aujourd'hui que la poésie est un
genre de littérature méprisé des honnê-
tes gens (1), & qui déshonore comme
faisoit autrefois le bien mal acquis.

reurs comme soumis de droit à toutes les loix,
excepté celles nommément dont ils avoient été
dispensés.

(1) Je devrois peut-être traduire : *La manière
dont on élève aujourd'hui les honnêtes gens, m'ôte
la faculté ou la hardiesse d'écrire en vers, &c.* Je
ne crois pas avoir lu autre part que la poésie fût
alors si décriée. Quoi qu'il en soit, en Grece le
siècle des vers n'étoit point encore passé : témoin
saint Grégoire de Nazianze, dont les poésies su-
blimes & vraiment homériques font voir que le
génie & l'enthousiasme n'ont pas besoin du se-
cours de la fable. Julien lui-même étoit poète :
& Libanius nous apprend qu'il y avoit un re-
cueil des vers faits par ce prince, pour célébrer
l'arrivée des gens de lettres qui se rendoient à
sa cour. *Orat. parental. p. 261.* Il ne nous reste
aujourd'hui que deux petites piéces de sa façon.
Dans l'une, qui n'est que de huit vers, il peint
élégamment & fortement des orgues composées
comme les nôtres de tuyaux, de soufflets & de
touches. L'autre, qui n'en contient que six, est
une épigramme contre la bierre. Il doit l'avoir
faite dans les Gaules. En voici une traduction

Je ne prétends pas néanmoins renoncer au secours des Muses. J'en profiterai le moins mal qu'il me sera possible. N'ai-je pas vu moi-même avec quelle complaisance les barbares d'au-delà du Rhin goûtent une musique sauvage, dont les paroles aussi rudes que les airs ressemblent au cri de certains oiseaux ? Les mauvais musiciens, les mauvais poètes, sont insupportables à ceux qui les écoutent ; mais la nature les a mis en possession d'être enchantés d'eux-mêmes. Cette réflexion me rassure, & bien moins habile que le célèbre (1) Isménias : mais, si je

très-libre, ou pour mieux dire une imitation :

Tu n'es qu'un faux Bacchus odieux imposteur ;

J'en atteste le véritable.

Son jus a du nectar le parfum délectable ;

Tu révoltes par ton odeur.

Que le gaulois pressé d'une soif éternelle,

Au défaut de la grappe ait recours aux épis ;

De Cérès qu'il vante le fils ;

Mais vive le fils de Sémélé.

(1) Isménias étoit un joueur de flûte très-habile. Julien est le seul qui lui attribue ce mor. Cicéron en met un assez semblable dans la bouche d'Antigénidas autre joueur de flûte, qui pour

ne me trompe , indépendant comme lui de l'estime des hommes , je me dis souvent à son exemple , que je chanterai du moins pour les Muses & pour moi. J'écris en prose , & l'ouvrage contiendra beaucoup d'injures & de traits sanglans ; non contre les autres : la défense de la loi est trop formelle ; mais contre l'auteur lui-même. Il n'y a point de loi qui défende de se louer ou de se blâmer. Quelque envie que j'eusse de dire du bien de moi , la vérité me forceroit au silence ; mais comme j'en veux dire du mal , je ne crains pas de tarir si-tôt.

Je commence par mon visage. Il n'avoit rien de régulier ni de trop agréable ; & par humeur , par bizarrerie , uniquement pour le punir de n'être pas beau , je l'ai rendu laid en portant cette barbe longue (1) & peuplée. Elle m'oblige de

rassurer un de ses élèves , que le public ne goûtoit pas , lui dit : *Jouez pour les muses & pour moi.*

(1) Quelques amis , dont je respecte infiniment les lumières & le goût , croyant parler au nom de la nation , exigeoient de moi que je supprimasse totalement l'idée que présente ici Julien. Ce n'est que par tolérance qu'ils m'ont permis de l'indiquer par un mot rapide. Pour moi , j'ai craint de faire crier à l'infidélité. La délicatesse

manger & de boire avec une extrême circonspection. Je la brouterois infaillement, si je n'étois sur mes gardes. Par bonheur je ne me soucie ni de donner ni de recevoir des baisers.

Vous dites, Messieurs, qu'elle n'est bonne qu'à faire des cordes. Mettez la en œuvre ; j'y consens ; mais elle est bien rude ; & j'ai peur que vous ne puissiez l'arracher sans blesser vos mains délicates. De bonne foi pensez-vous me chagriner par votre plaisanterie ? Ne voyez-vous pas que je la cherche ? II

françoise ira-t-elle jusqu'à falsifier les auteurs ? Plus le trait de Julien est révoltant, plus il caractérise : or tout ce qui caractérise quand il ne blesse ni les mœurs ni la religion, doit être sacré pour un traducteur. Comme les notes souffrent tout, voici la traduction fidelle de l'endroit dont il s'agit ; à cela près que l'original nomme les choses par leur nom. *Pour punir mon visage de n'être pas beau, je l'ai rendu laid en laissant croître cette longue barbe qui sert de forêt à de petits animaux incommodes, que j'y laisse errer impunément.* Qu'un empereur romain se vante de chose pareille, & qu'il s'en vante faussement, comme je le crois ; c'est un trait unique au pied de la lettre, & qui peint mieux Julien que ne feroient mille volumes. Quelques lignes plus bas je supprime une citation de Théocrite, qu'il ne me convenoit pas de traduire, & qui d'ailleurs n'ajoutoit rien du tout au sens.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 271
m'en coûteroit si peu de faire tomber
sous le rasoir cette barbe épaisse & poin-
tue, & de donner à mes joues l'air de
fraîcheur, les graces enfantines qui sont
le partage des femmes, & qui les ren-
dent aimables. Pour vous, même avec
des cheveux blancs, vous tâchez de res-
sembler à vos filles. Par un raffinement de
délicatesse, que dis-je ? peut-être par
simplicité vous entretenez sur votre vi-
sage une jeunesse éternelle : ce n'est pas
au menton, mais aux traits que l'on s'ap-
perçoit que vous êtes des hommes. Je
ne me contente pas de laisser croître ma
barbe : mes cheveux peu soignés n'oc-
cupent guere plus les barbiers. Je me
fais rarement les ongles, & l'on voit à
mes doigts que je tiens souvent la plu-
me. Voulez-vous sçavoir quelque parti-
cularité secrète ? Ma poitrine velue &
hérissée ressemble à celle du roi des ani-
maux. Je n'ai jamais emprunté le secours
de l'art pour la mettre à la mode : j'ai
toujours en le travers & la petitesse de
conserver tout ce que m'a donné la na-
ture. Si j'avois la moindre difformité (1),

(1) Le texte porte : *Si j'avois un poireau com-
me Cimon.* Je n'avertirai plus de ces légers chan-
gemens.

je ne vous en ferois pas mystère ; mais je n'en ai aucune , pas même de celles qui méritent votre indulgence. C'est assez parlé du corps : passons à l'esprit.

La vie que je mène est aussi choquante que ma personne. Mon peu de goût m'exclut du théâtre. Je suis tellement insensible aux belles choses , que la porte du palais est fermée aux comédiens. Ils n'y entrent qu'au premier jour de l'an : encore l'attention que je leur donne est-elle si superficielle , que l'on voit bien qu'elle est de cérémonie. Le tribut qu'exige de moi la tyrannie de l'usage , je le paye avec la contenance d'un fermier qui n'apporte à un maître dur qu'une petite partie de ce qu'il lui doit (1).

Témoins , il n'y a pas long-tems , de

(1) Il y a dans l'original une phrase que j'ometts. L'endroit est sûrement fautif , & le P. Pe-rau en jugeoit ainsi. En aidant beaucoup à la lettre , on pourroit y trouver ce sens : *Je ne possède rien , & quoiqu'on m'appelle le maître du monde , je suis en effet un roi de théâtre ;* ou cet autre : *je ne possède rien : celui que l'on nomme le maître du monde , semblable à un préfet ou à un prêteur , commandera-t-il à des farceurs & à des cochers du cirque ?* Ni l'un ni l'autre de ces sens ne se lie avec ce qui précède & ce qui suit. Ici les manuscrits ne m'ont été d'aucun secours.

ce que je viens de dire , vous vous rappelez la jeunesse de mon prédécesseur , son génie & ses inclinations. Peut-être que ma façon de penser à cet égard , si éloignée de la sienne , suffisoit pour caractériser un homme fâcheux. Mais écoutez quelque chose de plus étrange. Jamais débiteur n'eût tant d'aversion pour le barreau , que j'en ai pour l'hippodrome. Aussi m'y voyez-vous rarement. Je n'y paroïs qu'aux fêtes solennelles. En cela bien différent de mon cousin , de mon oncle & de mon frere , je n'y passe jamais le jour entier. Je n'ai de patience que ce qu'il en faut pour voir six courses (1). J'y assiste sans y prendre intérêt , avec dégoût , avec peine ; & le seul plaisir que me procure le spectacle est celui de le quitter. Voilà , Messieurs , un échantillon de la conduite que je tiens en public. Je supprime mille autres choses qui vous blessent. Voyons maintenant de quelle maniere je vis dans mon domestique.

Les nuits que je passe sur un lit fort

(1) Il y en avoit ordinairement vingt-quatre. L'empereur Constance , le César Gallus & le comte Julien les voyoient toutes ; mais l'empereur Julien se retiroit après la sixieme.

dur, partagées entre des occupations sérieuses & un sommeil léger & interrompu, un ordinaire si frugal, qu'il paroît tenir du régime, me rendent l'humeur aigre, & me communiquent je ne sçais quoi d'incompatible avec la politesse d'une ville plongée dans les délices. Hé, mes amis, ne me sçachez point mauvais gré (1) de cette maniere de vivre. Je n'ai

(1) On ne sera point fâché de trouver ici la peinture que fait Libanius de la maniere de vivre de Julien. Permis aux lecteurs de rabattre de cet éloge autant qu'ils jugeront à propos ; mais il en restera quelque chose. « Toujours sobre & jamais mais appesanti par les alimens, il se portoit » aux affaires avec la légereté d'un oiseau, & les » expédioit avec une aisance infinie. Dans un » même jour il donnoit plusieurs audiences, il » écrivoit aux villes, aux magistrats, aux généraux des armées, à ses amis absens, à ses amis » qui se trouvoient sur les lieux, écoutant la » lecture des lettres qu'on lui adressoit, examinant les requêtes, & dictant avec une telle rapidité, que les écrivains en note ne pouvoient » le suivre. Il eut seul le secret d'entendre, de » parler & d'écrire tout à la fois ; & dans cette » multitude d'opérations compliquées, il ne se » méprit jamais. Ayant expédié les affaires & » diné seulement pour l'étroite nécessité, il s'enfonçoit dans sa bibliothèque, lisoit, composoit, jusqu'au moment où le besoin de l'état » l'appelloit à d'autres travaux. Un souper plus » frugal encore que le dîner étoit suivi d'un som-

point prétendu vous offenser par le contraste. Pardonnez - moi le ridicule préjugé dont je fus esclave dès mon enfance. J'ai pour principe de faire la guerre à mes sens , & de les contenir dans les bornes de la tempérance les plus étroites. Aussi jamais estomach ne fut moins sujet que le mien à l'inconvénient qui suit les excès. Depuis que j'ai été élevé à la dignité de César , je ne me suis vu qu'une seule fois dans la nécessité de le soulager : encore ne fut-ce qu'un accident auquel l'intempérance n'avoit point de part. Je veux vous conter le fait. S'il n'est pas agréable , il n'en est que plus conforme à mon caractère.

J'étois en quartier d'hiver dans ma chère Lutece ; c'est ainsi que l'on appelle dans les Gaules la petite capitale des parisiens. Elle occupe une île peu

» meil aussi léger que ses repas. Il s'éveilloit pour
 » travailler avec de nouveaux secretares qu'il
 » avoit laissé dormir le jour précédent. Ses mi-
 » nistres étoient obligés de se relayer ; mais lui
 » ne connoissoit de repos que le changement
 » d'occupation. Seul il travailloit à tout , il se
 » multiplioit , & prenoit autant de formes que
 » Protée. Julien étoit pontife , auteur , devin ,
 » juge , général d'armée , & dans tout cela pere
 » de la patrie ». *Liban. orat. parentali.*

considérable , environnée de murailles , dont la riviere baigne le pied. On y entre de deux côtés par des ponts de bois. Il est rare que la riviere se ressente beaucoup des pluies de l'hiver ou de la sécheresse de l'été. Ses eaux pures sont agréables à la vue & excellentes à boire. Les habitans auroient de la peine à en avoir d'autres , étant comme ils sont dans une île. L'hiver n'y est pas rude ; ce qu'ils attribuent à l'océan , dont ils ne sont qu'à neuf cens stades (1) , & qui peut envoyer jusques-là des exhalaisons propres à tempérer le climat. Il semble en effet que l'eau de la mer est moins froide que l'eau douce. Quoi qu'il en soit , ils ont de bonnes vignes & des figuiers même , depuis qu'on prend soin de les revêtir de paille , & de ce qui peut garantir les arbres des injures de l'air.

Cette année-là un hiver extraordinaire couvrit la riviere de glaçons. Vous connoissez les carreaux de marbre blanc que l'on tire des carrieres de Phrygie. Je ne puis mieux vous représenter ces pieces énormes de glace (2) qui flottoient au

(1) Le calcul est juste ; mais je ne voudrois pas me rendre garant de la physique des parisiens de ce tems-là.

(2) Les habitans d'Antioche n'avoient jamais vu de riviere charrier.

gré des eaux , & se suivant sans relâche étoient prêtes de s'accrocher , & de faire un pont. Je ne voulus point que l'on échauffât la chambre où je couchois ; quoiqu'en ce pays-là par le moyen des fourneaux , on échauffe la plupart des appartemens , & que tout fût disposé dans le mien pour me procurer cette commodité. Plus sauvage & plus dur que jamais , je me livrai tout entier à mon caractère , dont j'étois comme de raison , la première victime. Je luttois contre la rigueur de la saison , & me refusois impitoyablement un secours qu'elle rendoit nécessaire. Le froid augmentoit chaque jour , & devenoit insupportable. Cependant je me contentai de faire porter dans ma chambre quelques charbons allumés , craignant qu'une trop grande chaleur n'attirât l'humidité des murailles. Mais ce feu , tout médiocre qu'il étoit , en fit exhaler une vapeur qui me donna à la tête , & m'endormit. Je pensai être étouffé. On m'emporta dehors ; & les médecins m'ayant fait rendre le peu de nourriture que j'avois pris sur le soir , je me sentis soulagé. J'eus une nuit tranquille , & fus dès le lendemain en état d'agir.

Ainsi pendant mon séjour dans les

Gaules, j'imitois le fâcheux (1) de Ménandre, & me rendois la vie dure. Cette conduite trouvoit de l'indulgence chez une nation grossière (2), chez des gaulois. Mais quelle injustice de vouloir qu'elle ne révolte pas une ville florissante comme la vôtre, une ville si peuplée, le centre de la richesse & de l'oisiveté, le rendez-vous des baladins & des joueurs de flûte, une ville où l'on compte plus de farceurs que de citoyens, enfin une ville accoutumée à traiter ses princes avec le dernier mépris ! Rougir est une foiblesse qui ne convient qu'à des âmes basses. Des gens de cœur tels que vous doivent commencer la débauche dès le matin, consacrer les nuits à la mollesse, à la volupté, braver les loix ; non seulement par des paroles, mais par

(1) Le fâcheux ou l'homme de mauvaise humeur *δύσκολος* ; titre d'une comédie de Ménandre.

(2) Quoique les gaulois fussent devenus romains depuis long-tems, les mœurs étrangères n'avoient pas encore pénétré dans la partie septentrionale des Gaules. La politesse avec ses avantages & ses inconvéniens fait le tour du monde. Si Julien revoyoit aujourd'hui sa chère Lutèce, ne la prendroit-il point pour Antioche ? Non. Il y trouveroit tant d'amour & de respect pour le souverain, qu'il seroit bientôt détrompé.

des lois ; je dis braver les loix : car enfin , si la majesté des princes est la sauve-garde des loix , outrager le prince comme vous faites , n'est-ce pas , à plus forte raison , les avoir foulées aux pieds. Ces nobles inclinations qui vous suivent par-tout , se font principalement remarquer au théâtre & dans les assemblées publiques. C'est-là que le peuple se distingue par des clameurs & des applaudissemens tumultueux. C'est-là que les magistrats s'immortalisent par des profusions , qui leur donnent plus de célébrité que n'en donna jamais au législateur d'Athenes , son entretien avec le monarque de Lydie (1). Là on ne voit que beauté , qu'agrément , que des tailles avantageuses , que des barbes nouvellement faites. Semblables aux phéaciens (2) , le jeune homme & le vieillard sympatisent dans l'amour du luxe & des plaisirs.

(1) Personne n'ignore le voyage que fit Solon à la cour du roi Crésus , ni les vérités qu'il osa dire à ce prince enivré de son opulence & de sa grandeur.

(2) L'île des phéaciens est aujourd'hui l'île de Corfou. Homère (Odyssée VIII , 249) représente les phéaciens comme une nation livrée à la bonne chère , au luxe , à la musique , à la danse , à tous les plaisirs.

Quoi Julien ! as-tu été assez simple pour croire que nous nous accommodions de ta grossièreté , de ta rudesse , de tes travers ? O le plus mal-avisé & le plus haïssable (1) des hommes , qu'as-tu fait de ces lumières tant prônées par tes vils adulateurs ? Cette ame , l'unique objet de ta complaisance & de tes soins , cette ame que tu travailles sans relâche à embellir , à parer des ornemens de la sagesse , comment s'est-elle prêtée à une pareille extravagance ? Nous te le déclarons : nous ne sçavons ce que c'est que la sagesse. Nous en avons seulement entendu prononcer le nom , & n'en avons aucune idée. Mais si pour être sage il faut t'imiter ; s'il faut regarder , comme indispensable la subordination aux dieux & aux loix , ne point dominer sur ses égaux , ni leur faire sentir sa supériorité , veiller à la défense du pauvre contre l'oppression du riche , affronter pour la justice , comme tu as fait sans doute plus d'une fois , les inimitiés , les emportemens , les injures , se posséder soi-même , étouffer son ressentiment ,

(1) Φιλαπεχθημοίσατε , qui aime le plus à être haï. Notre langue ne m'a point fourni de mot pour exprimer l'énergie de celui-ci.

maîtriser son propre cœur , quelle est étrange cette sagesse ! Enfin s'il est nécessaire de renoncer même aux plaisirs qui ne déshonorent point celui qui s'y livre ; si la sagesse ne peut s'allier avec la fréquentation des théâtres , si dans le secret des maisons elle ne se reconcilie jamais avec ceux qui l'outragent en public , tu es perdu sans ressource , & tu veux nous perdre avec toi. Le seul mot d'assujettissement nous fait horreur. Nous ne voulons dépendre ni des dieux ni des loix. Vive en tout la liberté.

Fût-il jamais de forfanterie pareille à la tienne ? Tu ne peux souffrir que l'on t'appelle seigneur (1). Tu declares que

(1) Le mot *dominus* que les grecs traduisoient par ceux de *κύριος* & de *δυνάστης* , & que nous traduisons en françois par celui de *seigneur* , marquoit proprement le pouvoir des maîtres sur les esclaves. Sous Auguste les enfans donnoient déjà ce nom à leur pere , quelquefois les freres le donnoient à leurs freres , & les femmes à leurs maris qui leur rendoient celui de *domina*. Auguste ne souffrit point que personne , excepté ses esclaves , l'appellât ainsi , ni que ses enfans & ses petits-fils se traitassent entr'eux de seigneur , même par badinerie. *Dominum appellari se nec à liberis quidem aut nepotibus suis , vel serio vel joco passus est , atque hujusmodi blanditias inter ipsos prohibuit.* Suet. Aug. Content d'avoir détruit la liber-

tu ne l'es pas. Ce titre autorisé par l'usage te met en colere : il te paroît trop

té, il écartoit scrupuleusement tout ce qui pouvoit faire penser à la servitude. Quelqu'un ayant appelé Tibere *seigneur*, il dit d'un air fâché, qu'il n'aimoit point qu'on lui dît des injures. *Je suis, disoit-il, le prince du sénat & le général des soldats ; mais je ne suis seigneur que de mes esclaves.* Caligula prit le nom de seigneur, & même celui de dieu. Mais aucun des empereurs qui lui succéderent, pas même Néron, ne suivirent son exemple jusqu'à Domitien, qui commanda expressément qu'on l'appellât seigneur & dieu, soit qu'on lui écrivît, soit qu'on lui parlât. Dictant un jour un édit, il le commença par ces mots : *Notre seigneur & notre dieu ordonne ce qui suit : DOMINUS ET DEUS NOSTER SIC FIERI JUBET.* On voit par les lettres de Pline le jeune, que Trajan, tout éloigné de ce faste impie, souffroit pourtant qu'on l'appellât *seigneur* ; mais il ne faut point s'en étonner. Plus la servitude avoit augmenté, plus la nation étoit devenue complimenteuse. Dès le tems de Sénèque, on se donnoit les uns aux autres le titre de *dominus*, à peu près comme nous nous donnons le nom de *monsieur*, qui est bien moins significatif. *Obvios, si nomen non succurrit, dominos appellamus.* Les hommes donnoient aux femmes celui de *domina*, dès qu'elles avoient quatorze ans. On ne sçait pas comment en usèrent les successeurs de Trajan. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Alexandre, fils de Mammée, rejetta le titre de *dominus* comme trop fastueux. A la fin ce nom fit partie de l'étiquette de la cour, & passa jusques dans les monumens publics. On assure qu'il ne se trouve

DE L'EMPEREUR JULIEN. 283
fastueux. Plusieurs , par complaisance pour toi , ont déjà réformé leur langage ; & cependant tu nous forces d'obéir aux puissances & aux loix. Prends plutôt le nom de seigneur & de maître , & laisse-nous la réalité de l'indépendance. Non , non : vrai tyran dans le fonds , tu n'eus jamais que l'apparence & les grimaces de la bonté. En effet , quelle barbarie d'empêcher les riches d'abuser de leur crédit dans les tribunaux , d'interdire aux pauvres le métier de délateur ! Ton mépris pour les théâtres , pour les comédiens & pour les danseurs , a réduit notre ville à l'état le plus déplorable. Voici le septieme mois (1) que tu es notre fléau , & que tu nous fais sentir tout le poids de ta mauvaise humeur. Quel bien avons-nous reçu de toi ? Nous n'avons eu d'autre consolation , que celle de seconder efficacement par nos raille-

dans aucune médaille jusqu'à celles d'Aurélien où même il est rare : il est plus commun dans celles de Carus ; fréquent dans celles de Dioclétien , de ses collègues & de ses successeurs. Julien n'eut pas le tems de l'abolir. On le lit dans un grand nombre des siennes.

(1) Julien étoit arrivé à Antioche au mois de juillet 362. Il a donc composé le Misopogon au mois de janvier ou de février 363.

ries les vœux de ces bonnes vieilles qui se roulent sans cesse autour des sépulcres (1), & sur qui nous nous étions remis du soin de prier pour notre délivrance. Nous venons enfin de nous la procurer. Percé jusqu'au vif par nos traits ingénieux, tu quittes la partie. Guerrier magnanime, nos bons mots te font pâlir : ils t'obligent à prendre la fuite. Quelle sera donc ta contenance, lorsque les perses feront pleuvoir sur toi une grêle de fleches ? Hé bien , Messieurs , pourriez-vous mieux dire ? Mais je ne suis pas encore au bout. Je veux me faire mon procès sur un autre article.

Est-il une occasion que ton chagrin brutal ne saisisse pour nous mortifier ? Tu vas souvent aux temples. Entraîné par le desir de te plaire , le peuple se rend en foule à celui où tu dois aller. La même complaisance y attire plusieurs magistrats. Réception magnifique , applaudissemens , acclamations semblables

(1) Les églises étoient ordinairement bâties sur le tombeau de quelque martyr. Julien suppose que les femmes plus assidues aux églises que les hommes demandoient à Dieu par l'intercession des martyrs d'être délivrées de lui. Il en étoit certainement quelque chose.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 285
à celles du théâtre , rien n'est épargné.
Que faut-il donc pour te satisfaire ?
Pourquoi refuser à notre zele les louan-
ges qu'il avoit droit d'attendre ? Mais
non : tu prétends être plus sage que l'o-
racle de Delphes , & tous nos presse-
mens ne sont payés que de réprimandes.
Nos cris sont l'objet de ta censure. Tu
nous représentes avec aigreur l'indécen-
ce prétendue de nos acclamations , &
tu nous adresse ces paroles : « Vous ve-
» nez rarement aux temples pour les
» dieux mêmes ; & lorsque vous y ve-
» nez pour moi , on voit régner dans le
» lieu saint le tumulte & l'irrévérence.
» Des hommes sages & vertueux doi-
» vent former dans le recueillement des
» vœux capables d'attirer les bénédic-
» tions célestes , & se ressouvenir de la
» loi d'Homere (1) qui prescrit ce silen-

(1) Dans le VII^e livre de l'Illiade , v. 194 & suivans , Ajax prêt de se battre avec Hector dit aux grecs : *Pendant que je vais prendre mes armes , adressez des vœux au fils de Saturne , en silence , de peur d'être entendus des troyens. Mais non : priez à haute voix. On sait bien que je ne crains per-
sonne. Comment Julien trouve-t-il dans ces pa-
roles d'Ajax une loi qui ordonne de prier en si-
lence ? Tous les grecs étoient en possession de
citer Homere à tort & à travers. Il est fâcheux*

» ce religieux. Si ces clameurs n'avoient
 » quelque chose de condamnable , Ulyffe
 » eût-il réprimé les transports d'Eury-
 » clée (1) ? eût-il blâmé les cris de joie
 » qu'arrachoit à cette bonne vieille , le
 » meurtre des amans de Pénélope ? Dans
 » l'Iliade on ne voit ni les troyens, ni les
 » troyennes faire des vœux au roi Priam,
 » à ses femmes, aux princes ses enfans ,
 » ni même au vaillant Hector , qu'ils ho-
 » noroient comme un dieu. Ce n'est pas
 » en effet vers ce héros , mais vers la
 » déesse Pallas (2), que les dames de
 » Troye élevent les mains avec des hur-
 » lemens. Cette maniere de prier sent ,
 » il est vrai , les mœurs d'un peuple bar-
 » bare , & ne convient qu'à des femmes :
 » mais au moins est-elle bien éloignée
 » de l'impiété de vos profanes acclama-
 » tions. Vils mortels que nous sommes ,
 » vous nous mettez à la place des dieux.
 » Vous nous prodiguez un encens que
 » vous dérobez à leurs autels. Les dieux

que l'on cite quelquefois avec aussi peu de justesse
 des auteurs infiniment plus respectables qu'Ho-
 mere.

(1) Euryclée étoit la nourrice d'Ulyffe. Voyez
 Odissee XXIII, 411.

(2) Voyez Iliade VI , 301.

» même, si je ne me trompe, n'ont pas
 » besoin de nos adulations. Un culte
 » sage & réglé, des prieres modestes,
 » c'est tout ce qu'ils demandent de
 » nous ».

Je répète, Messieurs, comme vous voyez, une des petites remontrances que j'ai coutume de vous faire. Je n'ai garde de me pardonner la franchise & la hardiesse dont j'use alors avec vous. Bien loin d'excuser mes torts, je suis à mon ordinaire assez ennemi de moi-même pour me donner ceux que je n'ai pas. Après tout, de pareilles duretés sont-elles propres à gagner des gens qui veulent traiter à leur fantaisie & les princes & les dieux ? Est-ce le moyen de leur persuader que l'on a pour eux une tendresse de pere, & de leur faire goûter un homme d'un mauvais caractère comme moi ?

Souffre donc, Julien, qu'ils te haïssent, qu'ils te déchirent en secret, qu'ils t'insultent en public. Dévore les injures, puisque les louanges ne sont pas de ton goût, & que tu traites de flatteurs ceux qui font retentir les temples de tes éloges. Aussi-bien n'as-tu guere pensé à t'ajuster à leur train de vie, à te rapprocher de leurs usages & de leurs mœurs.

On pourroit peut-être te le pardonner ; mais le reste est-il excusable ? Tu ne partage presque jamais ton lit avec personne (1). Tu es un sauvage que rien

(1) Καθ' ὅδου αὖ ἐν τῷ αὐτῷ κλῆτρῳ μένων. Tu couches PRESQUE TOUJOURS seul. Comment accorder ce presque toujours avec la continence parfaite que les auteurs payens attribuent à Julien, & qu'aucun des auteurs chrétiens, pas même S. Grégoire de Nazianze ne lui conteste ? Mamertin ne craint pas de dire que le lit de ce prince est plus pur que celui des vestales. Si l'on en croit Libanius, Julien n'eut jamais la moindre foiblesse, soit avant son mariage, soit depuis la mort d'Helene sa femme. Ce que dit cet orateur n'est susceptible ni d'équivoque ni d'exception. Je me contenterai de citer la traduction latine de Fabricius. *Nisi conjugii vinculis à Junone fuisset innexus, de mutuis hominum amplexibus, non aliâ ratione quàm ex libris sermonibusque edoctus, moriturus fuisset Legitimam quidem luxuriam uxorem ; aliam verò nullam, sive ante, sive post fœminam attigit, &c.*

On pourroit répondre que Mamertin & Libanius sont des panégyristes. Mais que dirons-nous d'Ammien, dont nous avons ailleurs rapporté le témoignage aussi positif que celui de Libanius. Voyez Vie de Julien, l. III, pag. 17. Ammien est un historien très-judicieux, & qui n'épargne Julien sur aucun de ses défauts. Il le connoissoit parfaitement, & semble même avoir questionné sur le point dont il s'agit, ceux des domestiques de Julien à qui ses foiblesse, supposé qu'il en eût, ne pouvoient être inconnues. *Ita inviolatâ castitate enituit, ut post amissam conjugem, NIHIL UNQUAM venerium*

DE L'EMPEREUR JULIEN. 289
ne sçauroit apprivoiser. Ton cœur inaccessible à la volupté est à l'épreuve de

venerium agitare. . . . ut ne suspicione quidem tenus libidinis ullius , vel CITERIORIS VITÆ MINISTRIS incusaretur. Ammien étoit d'Antioche. Quoiqu'il ait écrit en latin , il sçavoit encore mieux le grec. Il avoit lu le Misopogon. Peut-être donc que Martinius traducteur latin de cette satire , M. de Fleury , M. de Tillemont & moi rendons mal le passage de Julien , & que les mots grecs *οὐκ ἔστιν* ne signifient point ici *presque toujours* , mais *toujours absolument*. Au moins est-il certain qu'*οὐκ ἔστιν* se trouve dans l'une & dans l'autre signification. En ce cas j'aurois dû traduire : *jamais tu ne partages ton lit avec personne*. Cependant je crois plutôt que l'on doit traduire comme j'ai fait : *Tu ne partages presque jamais*. Cette restriction me paroît une raillerie fine , mais sanglante , contre les habitans d'Antioche , & de laquelle on ne peut rien inférer contre la chasteté de Julien. C'est en leur nom qu'il se dit à soi-même des injures. Il doit donc parler leur langage. Dans toute la satire il les représente comme des gens perdus de débauche , & livrés aux plus infames plaisirs. Or les gens de ce caractère ne croient point à la vertu. Ils veulent que tous les hommes soient vicieux , & qu'ils ne different dans le vice que du plus au moins. De la part de Julien , dont les mœurs étoient au dessus de tout soupçon , c'est un trait plaisant de représenter ses ennemis comme persuadés que la sagesse souffre des éclipses , & lui faisant néanmoins un crime de son excès de sagesse. M. de Tillemont qui prend à la rigueur le texte dont il s'agit , & qui le regarde

ce qu'elle a de plus piquant. Pour comble de maux , cette vie farouche est plei-

comme un aveu que Julien lui-même fait de son incontinence, observe, pour fortifier cet aveu prétendu , que Julien dans une lettre au philosophe Iamblique (c'est une de celles que je n'ai point traduites) parle de l'homme *qui avoit soin de nourrir ses enfans*. Ce sçavant ajoute que Codin dans ses antiquités de Constantinople , marque quelques statues de Julien & de ses enfans. Or dit en substance M. de Tillemont , il n'en eut jamais de légitimes , si ce n'est un fils qui périt par le crime de la sage - femme , que l'impératrice Eusébie femme de Constance avoit gagnée : le fait est certain : donc il en avoit d'illégitimes.

Examinons en peu de mots ces deux difficultés ; mais souvenons-nous toujours que d'un côté les payens font de la chasteté de Julien l'éloge le plus complet , le plus énergique & le plus exclusif de la moindre restriction , & que de l'autre côté les chrétiens , loin de démentir ces éloges , n'ont pas dit un mot qui puisse les rendre suspects. Cela posé , quel fonds doit-on faire sur la simple indication d'un grec moderne comme George Codin , que l'on sçait avoir survécu à la prise de Constantinople par Mahomet II ? Si Julien avoit eu des bâtards , leur auroit-il érigé des statues ? Lui qui disoit que *l'incontinence suffit pour déparer la plus belle vie* , auroit-il affiché sa propre honte , & cela pour des enfans en bas âge , &c ? La lettre au philosophe Iamblique , écrite l'an 363 , paroît plus embarrassante. Julien y dit effectivement : *Lorsque le nourricier de mes enfans* (τῷ τροφίῳ τῶν ἐμῶν παίδων) alloit partir pour

DE L'EMPEREUR JULIEN. 291
ne de charmes pour toi : tu trouves du
plaisir dans la malédiction publique. On

s'en retourner chez lui, je mis encore la main à la plume pour vous écrire. Mais on ne doit pas conclure delà, comme fait M. de Tillemont, qu'il y eût actuellement un homme chargé des enfans de Julien. Hélène avoit eu un fils. Depuis sa première couche, elle ne porta plus d'enfant à terme. Mais à chaque grossesse on s'assuroit d'une nourrice. Peut-être jeta-t-on les yeux plusieurs fois sur la même. C'est apparemment le mari de cette nourrice que Julien appelle *le nourricier de ses enfans*. Je dis apparemment, parce que l'on peut imaginer une infinité d'autres raisons plausibles, pour lesquelles Julien aura pu donner ce nom à quelqu'un. Qui sçait, par exemple, si ce n'est point un homme qu'il avoit destiné pour prendre soin de ses enfans lorsqu'il espéroit d'en avoir ? Si ce n'est point une plaisanterie qu'*Iamblique* entendoit parfaitement, &c ? J'insiste sur un fait très-indifférent en soi, parce que M. de Tillemont s'est trompé. Les fautes des sçavans du premier ordre tirent à conséquence. Il est à propos de les faire remarquer. M. de Tillemont, graces à son amour pour le vrai, à ses recherches prodigieuses, à son exactitude incroyable, est dans l'esprit de bien des gens en possession d'une espece d'infailibilité. Je l'avouerai moi-même. Les premières fois que je le trouvois en faute, je me sentoís dans un embarras approchant de celui de ces jeunes hommes, qui rencontrant Caton pris de vin furent plus déconcertés, que si Caton les avoit eux-mêmes surpris dans la débauche. En général M. de Tillemont

ne peut même te le dire que tu ne te mettes en colere , au lieu de ſçavoir quelque gré aux auteurs de ces jolis vers anapeſtes ; où par amitié pour toi l'on te donne de ſi bons avis. On t'y conſeille de livrer au raſoir cette barbe qui t'offuſque le viſage , de récréer par des ſpectacles de toute eſpece les yeux de ce peuple qui ne cherche qu'à rire. On te demande pour premier divertiffement la métamorphoſe de ta perſonne. On te conjure de peupler les théâtres de danſeurs , de baladins , d'actrices ſans pudeur , de jeunes garçons rivaux de la beauté des femmes , d'hommes efféminés , & plus mous que les femmes mêmes. On te demande enfin des aſſemblées & des fêtes ; mais non pas de ces fêtes conſacrées aux dieux. Il y faut de la ſageſſe & de la retenue (1). Tu n'en célèbres

paroît un peu trop peiné des bonnes qualités des payens , & ſur tout de celles de Julien. Il ne diſſimule point les faits ; mais il aimeroit mieux ne les pas trouver. Quand on ſçait auſſi-bien qu'il le ſçavoit , quelle eſt la juſte valeur des vertus purement humaines , on ne doit pas ſe faire ſcrupule d'en reconnoître conformément à la foi de l'hiſtoire , quelques-unes dans des hommes qui ne les ont reçues que pour leur condamnation.

(1) Ceci n'eſt pas abſolument contraire à ce

DE L'EMPEREUR JULIEN. 293
que trop. Tout le monde en est las &
rebuté.

Vous avez raison , Messieurs: l'empereur a sacrifié une fois dans le temple de Jupiter ; une dans le temple du génie de la ville. Il est allé trois fois de suite à celui de Cérès. J'ai oublié combien à celui d'Apollon que l'on adoroit, à Daphné. Il n'est plus aujourd'hui ce temple auguste : la négligence de ceux qui le gardoient , vient de le livrer à l'audace des athées qui l'on réduit en cendres (1). Le premier jour de l'année (2) syrienne,

que nous avons rapporté dans la Vie de Julien , l. v , p. 303 , de ces processions extravagantes. Toutes les fêtes payennes n'étoient pas aussi licencieuses que celles de Venus.

(1) Voyez l'incendie du temple d'Apollon , Vie de Julien , l. v , p. 317.

(2) Puisque dans la suite du Misopogon, Julien compte le mois macédonien , *Lois* pour le dixieme de l'année syrienne , cette année commençoit par le mois *Dius*. Dans l'année syrienne dont se servent Eusebe , S. Epiphane , Evagre , Malela , &c , le mois *Dius* répondoit au mois de novembre. Mais peut-être que la ville d'Antioche avoit une année syrienne qui lui étoit particulière. En différentes cités macédoniennes , le mois *Dius* répondoit à différens mois romains. Il est certain que l'année syrienne d'Antioche commençoit en automne. Cependant on ne peut assurer positivement dans lequel des mois romains

nouveau voyage au temple de Jupiter Philien. Le premier de janvier , fête générale dans tout l'empire , autre sacrifice au génie. Je laisse passer un jour auquel il n'est pas permis de sacrifier ; & dès le lendemain je retourne faire des vœux à Jupiter selon notre ancienne coutume. Peut-on souffrir un prince si importun aux dieux ? Ne seroit-ce pas assez de les fatiguer une fois ou deux tout au plus ? Mais on ne sçauroit trop avoir de ces fêtes communes à tout le peuple ; de ces fêtes dont l'espece de gens qui remplit la ville , partage le divertissement avec ceux qui font profession d'honorer les dieux. Ah ! quel plaisir , quelles délices de voir danser une multitude d'hommes , d'enfans & de femmes ! Qui pourroit se lasser d'un spectacle si intéressant ?

Toutes réflexions faites , Messieurs , je ne puis que vous féliciter sur le choix de vos plaisirs. Je vous trouve heureux ; mais je ne sens point mon malheur. Que voulez-vous ? La vie que je mene ne peut me déplaire. Apparemment quel-

septembre , octobre & novembre. C'est le résultat des observations sçavantes & judicieuses qu'un de mes amis a eu la bonté de me communiquer. Je lui dois plusieurs de mes remarques.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 295
que dieu m'a gâté le goût. Ainsi critiquez , blâmez tant qu'il vous plaira le parti que j'ai pris. Loin de me fâcher , vous voyez que je vous sers de second , que j'enchéris de mon mieux sur vos railleries , & que je me charge de nouvelles injures. Je ne les mérite que trop , pour n'avoir pas sçu vous connoître. J'ai lu sans vanité autant qu'homme de mon âge , & je n'ai pas eu l'esprit d'apprendre qu'elle a été de tout tems votre caractere. Que de lecture perdue !

Vous reconnoissez pour fondateur le roi Séleucus (1). On lit dans l'histoire qu'Antiochus son fils , qui porta le nom de votre ville , ou plutôt qui lui donna le sien , prince livré à la mollesse , à la bonne chère , à l'amour , conçut enfin pour la reine sa (2) belle-mere une passion criminelle. Voulant renfermer en lui-même le feu qui le dévorait , il tomba dans une maladie de langueur. A son embonpoint , à ses forces , on voyoit succéder insensiblement la maigreur & la foiblesse : sa respiration étoit moins

(1) Séleucus Nicator.

(2) Stratonice fille de Démétrius. Voyez la même histoire , racontée par Plutarque dans la vie de Démétrius.

forte qu'à l'ordinaire. Le mal augmentoit de jour en jour, sans que l'on en découvrit ni la nature ni la cause. C'étoit une énigme qu'aucun médecin ne devinoit. On consulte enfin le célèbre Erasistrate de Samos. Celui-ci se rappelant une épithète (1) qu'Homere donne aux chagrins, fit réflexion que la maigreur & la phtisie ne sont pas toujours l'effet d'un tempérament altéré ; mais que souvent elles ont pour principe quelque maladie de l'ame. D'ailleurs le prince étoit jeune, & l'on n'ignoroit pas qu'il avoit le cœur sensible. Voici donc le moyen dont se servit Erasistrate pour vérifier sa conjecture. Il s'assied auprès du lit, les yeux fixés sur le malade, & fait approcher l'une après l'autre toutes les belles personnes de la cour. La reine parut d'abord. Aussi-tôt la respiration du malade devint fréquente, & interrompée comme celle d'un homme qui se sent oppressé. Quelque effort qu'il fît,

(1) Γυιοβόροι μελεδῶντες, les chagrins qui dévorent le corps. Je ne trouve point le mot γυιοβόροι dans l'index d'Homere fait par *Wolfgangus Seberus*. Si l'index n'est pas fautif, Julien se trompe, ou cite quelque ouvrage d'Homere, que nous n'avons plus.

il ne pouvoit cacher le trouble qui l'agitoit. Un rouge vif & animé se répandoit sur son visage. Le cœur lui palpitoit avec tant de violence, qu'on eût dit qu'il alloit sortir de sa place. Cette agitation finit avec la visite de la reine ; & les autres beautés qui passerent en revue, laisserent au prince toute la tranquillité d'un homme sain. Erasistrate fit part de sa découverte au roi Séleucus, qui fut assez bon pere pour vouloir céder la reine à son fils. Le fils se piqua de générosité, & le remercia ; mais aussi-tôt après la mort du roi, qui ne survécut pas long-tems à cette aventure, il poursuivit avec chaleur le mariage (1) qu'il avoit eu honte

(1) Il semble que Julien suive d'autres mémoires, que ceux de Plutarque. Selon cet historien, Antiochus épousa Stratonice du vivant même de Séleucus. Il raconte le fait d'une manière si intéressante, que l'on me pardonnera de l'insérer dans cette note. Je me sers de la version d'Amiot. « A donc Erasistratus par ces signes & démonstrances si claires faisant un vraisemblable discours, que ce ne pouvoit être autre que Stratonice de qui ce jeune prince fust amoureux, & qu'il se perforçoit de le taire & le celer jusqu'à la mort, il pensa bien que ce seroit chose fâcheuse de le déclarer au roy : néanmoins se confiant à la grande amour & affection paternelle qu'il portoit à son fils, il

298 L E M I S O P O G O N
d'accepter. Voilà un trait de votre Antiochus.

» prit le hazard d'un jour lui dire , que la mala-
» die de son fils n'étoit autre chose que amour ,
» dont il étoit impossible qu'il jouist , pour ce qu'il
» falloit qu'il en mourust , car il étoit incurable
» Séleucus fut fort éperdu d'ouir cette nouvelle :
» si lui demanda : & comment est-il incurable.
» Pour autant , Sire , répondit le médecin , qu'il
» est amoureux de ma femme. Et alors Séleucus
» & dea , dit-il , Erasistratus , je t'ai toujours te-
» nu au nombre de mes meilleurs amis , & main-
» tenant ne me voudrois-tu point faire ce plaisir
» de laisser ta femme en mariage à mon fils ,
» veu même que tu sçais que je n'ai que
» celui-là , & que je suis assuré de le perdre si
» tu ne me veux secourir ? Mais tu ne le ferois
» pas toi-même , Sire , dit Erasistratus , si c'étoit
» de Stratonice qu'il fust amoureux. Plut aux
» dieux , répondit incontinent Séleucus , que
» quelqu'un ou des dieux ou des hommes pust di-
» vertir son amour en cet endroit : car quant à
» moi , je lui quitterois non seulement mon af-
» fection , mais bailleroye volontiers mon royau-
» me pour lui sauver la vie. A donc voyant Era-
» sistratus que le roy disoit ces paroles d'un cœur
» merveilleusement passionné & avec grande
» abondance de larmes , il lui prit la main droite ,
» & lui dit franchement , tu n'as Sire , que faire
» en ceci de l'aide de Erasistratus : car étant pere ,
» mari & roi , tu peux encore seul être le mé-
» decin de ton fils. Cela entendu , Séleucus fit
» assembler le peuple , & devant toute l'assistance
» déclara , qu'il avoit proposé & arrêté de cou-
» ronner son fils Antiochus , roy des hautes pro-

Vous êtes les héritiers de son nom : il est votre auteur : doit-on se formaliser, de le voir revivre en vous ? Les qualités des plantes se perpétuent ; & peut-être même que chaque plante en particulier ressemble parfaitement à la première dont elle tire son origine. Il est également dans l'ordre que les mœurs soient héréditaires parmi les hommes (1), & que le caractère des ancêtres passe jusqu'aux derniers neveux. Dans toute la Grèce ; il n'y a pas de peuple plus humain & plus généreux que les athéniens.

» vines d'Asie , & Stratonice reine pour les ma-
» rier ensemble , & qu'il se persuadoit que son fils,
» lequel s'estoit toujours montré obéissant &
» rendu sujet au vouloir de son pere , ne lui con-
» trediroit point encore quant à ce mariage : &
» quant à Stratonice , si elle estoit malcontente
» de telles nœces ou qu'elle fît difficulté de s'y
» accorder , pour autant que c'étoit chose non
» accoustumée ; qu'il vouloit que ses amis lui
» monstrassent & donnassent à entendre , qu'elle
» devoit trouver bon & honnête tout ce qui plai-
» soit au roy , & qui étoit pour le bien univer-
» sel du royaume & l'utilité de la chose publique.
» Voilà comment fut fait le mariage d'Antiochus
» & de Stratonice ».

(1) Les habitans d'Antioche n'étoient rien à Antiochus. Il ne faut pas prendre au sérieux l'espece de raisonnement que fait ici Julien. C'est une pure badinerie.

Si l'on trouve en général chez les grecs un fonds de religion, une cordialité pour les étrangers que l'on ne rencontre nulle autre part ; il faut avouer qu'Athènes l'emporte, & c'est un témoignage que je lui dois. Or conserver les vertus de ses peres, n'est pas un privilege qui soit propre aux athéniens. Cet avantage leur est commun avec les syriens, les arabes, les gaulois, les thraces, les pannoniens, avec cette nation située sur les bords du Danube entre la Pannonie & la Thrace ; je veux dire les mésiens (1) mes braves aïeux. Je tiens de ces hommes rustiques la dureté, l'impolitesse, la haine des plaisirs, l'attache à mon propre sens. Ce sont-là mes titres de noblesse (2), les preuves incontestables de mon origine.

Ainsi, Messieurs, faisons-nous grace de part & d'autre. Je vous permets d'imiter vos peres : trouvez bon que je suive l'exemple des miens. Si je dis que vous êtes des menteurs impudens, des

(1) Eutropius pere de Constance-Chlore, bi-saïeul de Julien, étoit de la province de Mésie.

(2) J'ai un peu embelli le grec en cet endroit : il porte simplement : *Toutes ces choses sont la preuve d'une très-grande rusticité.*

DE L'EMPEREUR JULIEN. 307
danseurs de profession, loin de prétendre vous insulter, j'ai dessein de louer en vous cet attachement religieux aux coutumes de vos ancêtres. C'est ainsi qu'Homere fait l'éloge d'Autolycus (1), en disant qu'il sçavoit dérober, & se parjurer mieux qu'aucun homme de son siècle. Vous dites de votre côté que je suis grossier, impoli, chagrin, opiniâtre; que l'on me conjure inutilement de me mêler de mes affaires; que ni les prières ni les cris ne peuvent rien gagner sur moi: ces reproches & autres semblables, je les

(1) Homere au XIX livre de l'Odyssée, dit qu'Autolycus, aïeul maternel d'Ulysse, l'emportoit sur les autres hommes κλεπτοσύνη ἔδραμε *furto ac juramento*. Madame Dacier sur cet endroit dit en substance, que le mot κλεπτοσύνη peut signifier non seulement le vol, mais aussi la ruse, l'adresse, le stratagème, l'habileté à dérober la connoissance de ses projets, à pénétrer les secrets des autres, & qu'Homere veut dire qu'Autolycus étoit un politique très-délié, un prince adroit, habile négociateur, qui sçavoit faire des traités à son avantage, mais au reste fidele à sa parole, & qui respectoit ses sermens. Supposé l'explication charitable de Madame Dacier, il est malheureux pour lui d'avoir été loué par Homere en termes équivoques: car la fripponnerie d'Autylucus a passé en proverbe. Martial dit en parlant d'un voleur: *non fuit Autolyçi tam piceata manus.*

prends pour des éloges. Quel est le plus supportable de votre caractère ou du mien ? Les dieux le savent apparemment ; mais sur la terre il n'est point de juge que notre amour propre ne refusât dans une matière si délicate. Chacun n'estime que sa façon de penser , & méprise celle d'autrui. Rien n'est si juste. Cependant celui qui supporte avec indulgence des mœurs contraires aux siennes , me paroît avoir les mœurs les plus douces (1).

Et comment , me direz-vous , oses-tu vanter ici ta complaisance & ta dou-

(1) Le texte ajoute : *Lorsque j'y pense , je trouve aussi que je me suis fait tort à moi-même par d'autres défauts , qui vous ont dû blesser. Je suis venu dans une ville qui ne peut souffrir de cheveux négligés. J'y suis venu avec une longue barbe , une tête mal propre , &c. On diroit que Julien ne fait que commencer à s'appercevoir que sa barbe déplaît ; & c'est par-là néanmoins qu'il a débuté. A la première phrase j'ai substitué une transition naturelle , & rejeté la suite plus bas où je la crois à sa place. En général le Misopogon est un peu décousu , & les répétitions y sont trop fréquentes. Il a peut-être été composé dans l'espace d'une nuit ou deux. Julien avoit trop d'affaires pour être auteur à tête reposée. On ne plaint pas assez les traducteurs. Ce que j'ai traduit de ses ouvrages m'a coûté plus de tems que n'en a duré son regne.*

ceur ? Tu ne sçais point vivre avec les hommes , ni mettre en pratique la maxime de (1) Théognis. Il propose au sage pour modele ce poisson (2) , qui sçait changer de couleur , & prendré celle du rocher qui lui sert d'asyle. Pour toi , loin de te prêter à nos mœurs , tu te piques d'être tout d'une piece comme un habitant (3) de Mycone ; & tu veux faire sentir à tout le monde ta grossièreté & ta bêtise. As-tu donc oublié que nous ne sommes ni des gaulois , ni des thraces , ni des illyriens ? Ne vois-tu pas que les marchands sont une partie considérable de notre ville ? Tu le vois ; & tu ne crains point de t'attirer leur haine , en les empêchant de rançonner à discrétion le citoyen & l'étranger. Les marchands crient contre les possesseurs des terres. Tu contrains ceux-ci de mettre fin à leurs injustices , & par conséquent de

(1) Théognis, poète de Megare, vivoit environ 550 ans avant l'ère chrétienne. Nous avons de lui des sentences ou maximes en vers élégiaques.

(2) Ce poisson est le polype.

(3) Mycone est une île de l'archipel , dont les habitans étoient renommés pour leur avarice , & pour leur rusticité.

304 L E M I S O P O G O N
devenir aussi tes ennemis. Pour les magistrats qui sçavoient tirer parti de la misere publique , & comme marchands , & comme possesseurs des terres , privés d'un double profit , ils te haïssent doublement. Le peuple n'est guere moins irrité. Comment des syriens ne s'estimeroient-ils pas malheureux , lorsqu'ils ne peuvent ni s'enivrer , ni danser des danses obscenes ? Tu crois les régaler assez bien , parce que tu leur donnes du bled en abondance ; & toujours gracieux à ton ordinaire , tu ne prends pas seulement le soin de leur faire venir des huîtres.

L'autre jour quelqu'un se plaignit de ce qu'on trouvoit au marché peu de volaille & de poisson. Tu ne fis que rire de cette plainte , & tu réponds d'un air moqueur : une ville frugale & réglée doit être contente lorsqu'elle a du pain , du vin & de l'huile. Manger de la viande , c'est déjà porter trop loin la délicatesse : mais demander du poisson & de la volaille ; c'est un raffinement , c'est un excès inconnu même aux amans de Pénélope. Ainsi les viandes simples & grossieres que l'on servoit à la table de ces princes , te paroissent encore trop recherchées. Tu voudrois nous obliger à vivre

DE L'EMPEREUR JULIEN. 305
comme toi (1) de légumes ; t'imaginant
donner des loix aux thraces tes compa-
triotés , ou à ces stupides gaulois qui ont
fait de toi , pour notre malheur , un

(1) Au tems de Julien , les philosophes de la
secte dominante qui avoient mêlé les dogmes
egyptiens & chaldéens au platonisme & au débris
de la doctrine de Pythagore transmise par une tra-
dition assez incertaine ; ces philosophes , dis-je ,
ou plutôt les plus parfaits d'entre eux suivoient
une règle de vie fort austère , qui faisoit partie
de la doctrine que l'on dévoiloit dans les myste-
res aux initiés. Comme Orphée passoit pour le
premier instituteur des mystères ; on prétendoit
que ce genre de vie étoit celui dont Platon &
quelques autres anciens avoient parlé sous le nom
de *vie orphique* *Ὀρφικὴ βίος*. Cette vie que prêche
Porphyre dans ses livres de *l'abstinence des ani-
maux* , consistoit dans la pratique des vertus mo-
rales , jointe à la privation de beaucoup de choses
permises dans la vie commune. Les orphiques
devoient ressembler aux prêtres égyptiens & aux
bramines. Julien n'avoit point embrassé la vie
orphique ; mais il tâchoit d'en approcher. A ce
que j'ai dit ailleurs de son extrême frugalité j'a-
joute ici ce que je trouve dans son oraison fu-
nebre. Voyez la bibliothèque grecque de Fabri-
cius , tom. VII , p. 309 & 310. « Quel parti-
culier philosopant dans sa chaumière , dit Li-
banius , pratiqua jamais une abstinence aussi
rigoureuse que celle de cet empereur ? Qui se
priva plus souvent que lui , tantôt d'un aliment ,
tantôt d'un autre , en l'honneur de Pan , de
Mercure , d'Hécate , d'Isis , de toutes les divi-

homme de fer & d'acier (1), une espece de héros manqué, insupportable au reste du genre humain. A quoi pensois - tu

» nités ? Qui jamais fit ses délices comme lui
 » de se retrancher souvent toute nourriture ?
 » Aussi vivoit-il dans un commerce intime avec
 » les dieux..... son corps ne lui permettant pas
 » de s'élever jusqu'au ciel ; ils descendoient sur
 » la terre pour converser avec lui. Ils venoient
 » l'instruire de ce qu'il devoit faire ou ne pas
 » faire.... Il n'avoit pas besoin de la sagesse ni
 » des lumieres des hommes. Les êtres immortels
 » qui sçavent tout , étoient & son conseil & sa
 » garde. Il en étoit presque toujours environné ».
 Après cette citation , à laquelle j'en pouvois joindre d'autres semblables , je ne crois pas que personne révoque en doute le fanatisme de Julien , non plus que celui de son panégyriste.

(1) Le grec porte : *qui par l'éducation qu'ils t'ont donnée , ont fait de toi un homme de chêne & d'érable , non pas un guerrier de Marathon , mais un demi-acharnien , &c.* Les acharniens (on nommoit ainsi une tribu d'Athenes) étoient vaillans , mais durs & grossiers. Dans la comédie d'Aristophane , intitulée l'acharnien , quelques vieillards de cette tribu , sont appelés des *hommes de chêne & d'érable , des soldats de Marathon* : c'est - à - dire , d'invincibles guerriers. Les habitans d'Antioche faisant allusion à cet endroit du poëte comique , reprochent à Julien d'avoir la dureté , l'impolitesse , la grossièreté des acharniens , sans avoir le courage de ces braves payfans de l'Attique. A ces idées purement grecques , j'ai substitué des équivalens.

d'apporter ici cette longue barbe , cette tête négligée ? N'y avoit - il point de barbier qui pût te prêter son ministère ? Quel spectacle pour une ville libre , qui ne pardonne rien sur cet article ! On croiroit voir le vieillard chagrin , ou le soldat écervelé de la comédie. Ne vaudroit-il pas mieux te rajeunir , ou du moins te donner l'air & les manières d'un jeune homme aimable , faire brûler des parfums , lorsque tu paroïs dans la place publique , marcher accompagné de ces femmes qui s'assemblent tous les jours parmi nous , ou d'une troupe de beaux enfans qui attireroient les yeux de toute la ville ?

Fort bien , Messieurs , mais ce que vous exigez de moi , ma façon de penser me le défend. Je ne veux point jeter çà & là des regards tendres & passionnés , embellir mon visage en rendant mon ame hideuse ; pour devenir agréable , cesser d'être philosophe. La vraie philosophie , selon vous , consiste à vivre dans la mollesse & dans les plaisirs ; & moi j'ai été élevé dans des principes tous différens. J'avois un gouverneur qui m'obligeoit de marcher les yeux baissés lorsque j'allois écouter mes maîtres , qui m'interdisoit les théâtres , & ne me per-

mettoit d'y paroître que quand j'aurois la barbe plus longue que les cheveux. Si pendant que j'étois entre ses mains, j'y parus trois ou quatre fois, ce ne fut jamais ni par goût, ni de mon propre mouvement ; mais pour obéir au prince à qui je sacrifiois ma répugnance par devoir comme sujet, par complaisance comme parent & comme ami.

Vous devez donc me pardonner, puis-que je vous dénonce le vrai coupable. Tournez votre haine contre ce maudit pédagogue, qui la mérite mieux que moi. Il m'a tant fatigué de son ennuyeuse morale ; & c'est encore lui qui m'attire votre disgrâce par les maximes qu'il a profondément imprimées dans mon esprit & dans mon cœur. Elles me révoltoient alors ; mais rien ne le rebutoit. Il revenoit sans cesse à la charge, nommant gravité ce qui n'est que rudesse, tempérance ce qui n'est que bêtise, grandeur d'ame la résistance aux passions, & le mépris du bonheur que l'on trouve à les satisfaire. Par Jupiter & par les Muses ; je n'étois encore qu'un enfant, lorsqu'il me disoit à toute heure : prenez garde que l'exemple & la foule de vos camarades ne vous entraînent au théâtre, & ne vous donnent du goût pour les spec-

DE L'EMPEREUR JULIEN. 309
tacles. Avez-vous de la curiosité pour les
courses de charriots ? Ouvrez Homere :
il en fait une peinture admirable (1).
Vous entendez parler des danses de nos
pantomimes : ce n'est rien en comparai-
son de celles de la jeunesse phéacien-
ne (2). Toute notre musique ne vaut
pas la lyre de Phémios (3) & la voix de
Démodocus (4). Les arbres qu'Homere
décrit sont plus beaux que ceux qui dé-
corent nos scènes. Quoi de plus gracieux
que les bocages de Calypso , de plus en-
chanteur que les grottes de Circé , de
plus riant que les jardins d'Alcinoüs ?
Non , mon fils , vous ne verrez rien qui
en approche.

(1) Au XXI livre de l'Iliade , Achille fait cé-
lébrer des jeux pour honorer les funérailles de
Patrocle. On y voit entre autres la description
d'une course de chars.

(2) Voyez les danses des phéaciens au VII li-
vre de l'Odyssée.

(3) Phémios étoit musicien de l'île d'Ithaque ,
que les poursuivans de Pénélope forçoient de
jouer de la lyre pendant leurs festins.

(4) Il falloit que les grecs fussent bien entê-
tés de leur Homere , puisqu'un gouverneur aussi
grave que celui de Julien , conseille à un enfant
de lire la romance scandaleuse de Mars pris dans
les filets de Vulcain , que Démodocus chante au
festin d'Alcinoüs. V. Odyss. VIII.

Telles étoient les leçons dont il rebatoit mon enfance. Voulez-vous sçavoir sa patrie & son nom. C'étoit , je vous jure, un barbare , un scythe. Il portoit le nom de ce persan (1) , qui détermina Xerxès à entreprendre la conquête de la Grece. Il étoit eunuque : titre respecté jusqu'à l'adoration il n'y a que vingt mois (2) , mais qui n'est plus aujourd'hui qu'une injure. Mon aïeul l'avoit élevé pour expliquer à ma mere les poésies d'Homere & d'Hésiode. Elle n'eut que moi d'enfant , & je la perdis étant encore au berceau. Tendre orphelin , dérobé mille fois à la mort , je n'avois que sept ans accomplis , lorsque je fus livré à ce gouverneur. Depuis ce tems-là me conduisant aux écoles publiques , il me fit croire que le chemin par où nous pas-

(1) On sçait que ce fut Mardonius , fils de Gobryas , qui dans le conseil de Xerxès , opina pour faire la guerre aux grecs , & dont l'avis prévalut. *Hérodote*. l. VII. Le gouverneur de Julien portoit le même nom. *Vie de Julien* , l. I , p. 9.

(2) Julien fixe apparemment l'époque de la disgrâce des eunuques , au tems où il déclara la guerre à Constance : car depuis la mort de celui-ci jusqu'au tems où Julien écrivoit le *Misopogon* , il ne s'étoit passé qu'environ quinze ou seize mois.

sions étoit le seul qui fût dans le monde. C'étoit le seul qu'il voulut ſçavoir lui-même , & qu'il me permit d'apprendre. En un mot , ſi vous ne pouvez me ſouffrir , j'en ſuis redevable à ſes ſoins.

Cependant , ſi vous m'en croyez , nous lui ferons grace vous & moi. Il ne ſ'imagina jamais que je duſſe venir dans votre ville , bien-loin de penſer que vous me verriez empereur (1). Quelle apparence en effet , que les dieux me revêtiſſent du pouvoir ſuprême , malgré celui de qui je le tiens , & contre ma propre volonté ? A quelque titre qu'il m'ait cédé l'empire (2) , à titre de récompenſe , de grace ou de tout ce que l'on voudra , la répugnance paroiſſoit égale de part & d'autre ; de ſon côté ceſſion involontaire ; du mien acceptation forcée. Les dieux ſçavent combien mes refus étoient ſinceres ; mais leur volonté ſ'eſt accomplie ſur moi comme elle ſ'accomplira toujours. Si mon gouverneur avoit lu

(1) Conſtance devoit naturellement avoir des enfans ; & Gallus étoit l'ainé de Julien , que l'on avoit deſſiné à l'état eccléſiaſtique.

(2) On prétend que Conſtance au lit de la mort nomma Julien ſon ſucceſſeur. Julien le croit , ou fait ſemblant de le croire.

dans l'avenir, il eût pris sans doute de justes mesures pour former un prince que vous pussiez goûter. Mais le mal est maintenant sans remède. On ne se défait pas des habitudes que l'éducation & le tems ont enracinées. Elles sont, dit-on, une seconde nature ; & lutter contre la nature, c'est un terrible combat. Les miennes sont l'ouvrage de plus de trente ans, le fruit de tant de réflexions & de peines. Il m'en a tant coûté pour les former, qu'il m'en coûteroit trop pour les détruire.

D'accord, me dites-vous : il est juste de te passer les idées de ton pédagogue (1). Mais pourquoi veux-tu prendre connoissance des affaires de notre commerce ? Cette idée ne vient pas de lui. Il n'avoit aucun pressentiment de ton élévation future.

N'importe, Messieurs : sur cela, comme sur le reste, ce maudit vieillard mérite aussi-bien que moi vos reproches & les miens. Je ne suis que ce qu'il m'a fait. Ses principes influent dans toute ma conduite. Je dois pourtant dire à sa décharge que d'autres l'avoient trompé.

(1) Il m'a paru nécessaire d'ajouter cette transition.

Vous avez entendu parler de Socrate , d'Aristote , de Théophraste & de Platon. Ils ont été si souvent joués & tournés en ridicule sur le théâtre , que leurs noms vous doivent être familiers. Il avoit eu la simplicité de donner dans leurs rêveries. J'étois jeune & passionné pour l'étude : j'y donnai tête baissée après lui. Tâchez , me disoit-il , de suivre en tout les préceptes de ces grands maîtres ; & vous deviendrez , je ne dis pas meilleur que vous n'êtes (il ne vous convient de parier avec personne) mais du moins beaucoup meilleur que vous n'êtes. Je l'ai cru sur sa parole : pouvois je faire autrement ? Il ne m'est plus aujourd'hui possible d'effacer ces premières impressions. Si je me reproche , comme je fais souvent , de ne pouvoir laisser impunies toutes sortes d'injustices , aussi-tôt un passage de Platon vient se présenter à mon esprit. Dans le cinquième livre des loix ce philosophe fait ainsi raisonner un de ses interlocuteurs : « Le citoyen qui » ne fait tort à personne doit sans doute » être estimé. Celui qui non content » d'être juste , arrête le cours de l'injustice en la dénonçant aux magistrats , » mérite infiniment plus d'estime. En » effet , le premier n'est qu'un homme ,

12 I

ans l'a

stes n

ue vot

ainte

it pas

tems

1, une

natu

ienne

s, le

ines,

er, c

trui

D'a

te

e (.

nn

roc

n?

ya

N

f

DES'EMPEREUR JUL
la loi de Platon ; mais en l'
ai trouvé bien du mécom
oup d'injures , point d'imita
out ce qui m'en revient ; &
devois m'attendre. Nous
pt étrangers (1), qui suivoi
anc de vie. Nous avons af
s concitoyens, mon ami i
favori de mercure , l'hon
de le plus éloquent. Sépai
monde , nous ne forton
er aux temples , encore e
nt. Nous n'allons jamais
s , & nous les regardons
ertissement le plus vil & l
x. Les sages de la Grece
nt de prendre pour la devi
iété ce qu'on y remarque
trouve rien de si propre
érifier que l'aversion pou

(1) Il faut mettre certainement
mis que l'empereur avoit avec
ehes Maxime d'Ephese , Prisc
iste Himérius de Bithynie , le
de Pergame. On pourroit p
v autres étoient Salluste Second
is je ne crois pas que Julien p
in officier de l'empire.

(2) Il est inutile d'avertir qu'il
n

tacles (1). C'est ainsi que nous aimons à vous blesser , & que nous recherchons votre haine , au lieu de vous flatter & de songer à vous plaire.

Ah Julien ! quelle folie est la tienne ! Un tel a commis une injustice , pourquoi t'en embarrasser ? Il ne tiendrait qu'à toi d'en partager le profit avec lui , de gagner même son amitié à ce prix ; & tu aimes mieux t'en faire haïr en pure perte. Tu t'applaudis de cette admirable politique , & crois entendre tes véritables intérêts. Un peu de réflexion te pouvoit apprendre que le particulier à qui l'on fait tort ne s'en prend point à ceux qui gouvernent , & ne se plaint que de son ennemi. Mais aussi-tôt que le prince a réprimé le coupable , la haine de celui-ci change d'objet , & se tourne contre l'auteur de sa condamnation. Ce raisonnement te devoit faire abandonner le

(1) Il n'y a ici dans l'original aucun sens raisonnable. Les trois manuscrits de la bibliothèque du roi que j'ai consultés , ne m'ont point donné de lumières. J'ai deviné. Je pourrois proposer des restitutions de texte ; mais comme elles seroient incertaines , je crois que le lecteur me dispense de faire une longue note hérissée de grec qu'il ne liroit pas , & qui ne lui apprendroit rien s'il se donnoit la peine de la lire.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 317.
dessein de rendre justes par force les habitans d'une ville où regne l'esprit d'indépendance. Au lieu de laisser chacun se conduire au gré de ses desirs , tu veux qu'ils s'assujettissent à des regles. Quel chimérique projet ! ne vois-tu pas qu'ici, jusqu'aux plus vils animaux , tout jouit de la liberté ? Les conducteurs des chameaux & des ânes les promènent comme en cérémonie (1) sous les portiques. Les rues , quelques belles & spacieuses qu'elles soient , ne servent que d'un ornement inutile. En vertu du privilege qu'a chacun de faire ici tout ce qu'il veut , ces animaux aiment mieux marcher sous les portiques. Cela suffit : personne ne les en empêche , de peur de donner atteinte à la liberté. Dans une ville si libre tu demandes que les jeunes gens soient tranquilles & réglés ! tu veux dominer sur leurs pensées , ou du moins sur leurs paroles ; comme si leur liberté ne les avoit pas mis en possession de faire chaque jour des parties de débauche , & de s'émanciper encore plus lorsque les fêtes & les assemblées publiques autorisent la dissolution.

(1) C'est un trait de satire contre la mauvaise police d'Antioche.

Les romains tirèrent autrefois une vengeance éclatante de l'insulte que les tarentins avoient faite à leurs ambassadeurs (1), dans les fumées du vin & dans la licence des bacchanales. Pour vous, Messieurs, vous êtes à tous égards plus heureux que les habitans de Tarente, les bacchanales durent chez vous toute l'année (2). Ce ne sont pas les ambassadeurs

(1) L'an de Rome 473, les romains députèrent à la ville de Tarente, pour demander raison d'une hostilité commise contre leurs vaisseaux. On donna audience aux ambassadeurs dans le théâtre : c'étoit le lieu ordinaire de l'assemblée dans toutes les villes grecques. Les ambassadeurs romains ayant voulu parler en grec, furent traités de barbares, insultés sur leur accent étranger & sur leur habillement, & chassés enfin de l'assemblée. Un bouffon avec l'impudence d'un chien fallit leurs robes aux yeux de tout le monde, & fut unanimement applaudi. Riez maintenant, leur dit Posthumius chef de l'ambassade : *vous pleurerez quelque jour. Cet habit sera lavé dans des flots de sang.* Les romains déclarèrent la guerre aux habitans de Tarente. Ceux-ci appelèrent Pyrrhus à leur secours ; mais Pyrrhus ayant été contraint d'abandonner l'Italie, les Tarentins se rendirent à discrétion. Les romains les dépouillèrent d'une partie considérable de leur territoire, les obligèrent de livrer leurs armes & leurs vaisseaux, firent abattre les murs de la ville, & la rendirent tributaire.

(2) Quoi qu'en dise Julien, je ne crois pas que

DE L'EMPEREUR JULIEN. 319
que vous insultez : c'est sur les princes même , sur leur barbe , sur les marques de leurs monnoies (1) , que tombent vos traits satyriques. Courage , citoyens modestes : continuez de goûter à l'aise le plaisir de cet innocent badinage. L'un s'égaie à dire des bons mots ; l'autre est charmé de les entendre & les adopter. Quelle intelligence ! quelle union ! Aimable ville , tes citoyens ne sont qu'un cœur & qu'une ame. Je dois t'en féliciter.

Quel abus ne seroit-ce pas de réprimer la fougue de la jeunesse , de châtier son insolence ! Oter à des hommes le droit de dire & de faire tout ce qui leur vient en pensée ! crime de leze-liberté au premier chef. Jaloux avec raison , d'un avantage si précieux , vous permettez d'abord à vos femmes de se gouverner elles-mêmes , comme si vous craigniez qu'elles ne fussent pas assez libertines. Ensuite vous leur abandonnez l'éduca-

les habitans de Tarente dussent rien à ceux d'Antioche. On a dit des premiers qu'ils avoient plus de fêtes & de festins publics, qu'il n'y a de jours dans l'année.

(1) Les habitans d'Antioche se moquoient des marques d'idolâtrie qui se trouvent sur les monnoies de Julien.

tion de vos enfans , de peur que sous une discipline trop sévère , ils ne prissent des inclinations basses & serviles. Au sortir de l'enfance ils apprendroient à honorer les vieillards. Delà , que sçait-on ? ils passeroient jusqu'à respecter les princes. Devenus tempérans , modestes , réglés , en un mot des esclaves & non des hommes , ils se perdroient sans le sçavoir. Mais quelle éducation leur donnent vos femmes ? Elles les attirent à leur religion par les charmes du plaisir (1) , ce bien suprême & universel , dont tout ce qui respire connoît si parfaitement le prix. Ainsi révoltés premierement contre les dieux , puis contre les loix , enfin contre nous , qui par état en sommes les conservateurs , vous parvenez enfin à cette heureuse indépendance. Ne serions-nous pas bien simples d'y trouver à re-

(1) C'est un accusateur qui parle. Cependant on n'a pas de peine à croire que sous le regne d'un prince aussi passionné que Julien pour faire des prosélytes , les peres & les meres ussoient d'une extrême indulgence envers leurs enfans , de peur qu'ils n'embrassassent la religion du souverain. On dit qu'aujourd'hui parmi les grecs les enfans de la lie du peuple , lorsqu'ils sont maltraités par leurs parens , menacent de se faire turcs , & tiennent quelquefois parole.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 321
dire , & de nous en offenser , tandis que
les dieux vous abandonnent à votre pro-
pre liberté , tandis qu'ils ne se vengent
de vous que par le mépris ?

Le *Chi* & le *Cappa* ; dites-vous , n'ont
point fait de tort à notre ville. Cela est
fin , & je ne l'ai pas entendu d'abord.
Mais quelques-uns de vos compatriotes
m'ont expliqué l'énigme. Le *Chi* désigne
le nom de Christ , & le *Cappa* celui de
Constance. Souffrez ici , Messieurs , que
je vous parle librement. Vous vous
trompez. Constance vous a fait tort en
un point : c'est qu'après m'avoir nommé
César , il m'a laissé la vie. Daigne le ciel
entre autres faveurs , vous donner à vous
seuls entre tous les peuples de l'empire
grand nombre de Constances , ou plutôt
de harpies semblables aux favoris de ce
prince que vous regrettez. Pour lui c'é-
toit mon proche parent & mon ami. De-
puis même qu'il eut jugé à propos de me
déclarer cette guerre , que les dieux ont
terminée par les voies (1) de la dou-
ceur , il a toujours eu dans ma personne
un ami plus fidele , qu'il n'auroit osé l'es-

(1) Il n'y eut point de sang répandu. Constan-
ce mourut de maladie , lorsqu'il marchoit contre
Julien.

pérer avant notre rupture. Hé quoi ! vous pensez que ses louanges me blessent , moi qui me mets en courroux lorsque j'en entends dire du mal.

Mais vous aimez Christ : vous en faites votre divinité tutélaire à la place de Jupiter , d'Apollon que vous adoriez , à Daphné & de Calliope qui vient de confondre vos impostures (1). **** Les habitans d'Emese (2) étoient-ils zélés pour Christ , eux qu'on a vu réduire en cendres les sépulcres des galiléens ? les habitans d'Emese avoient-ils sujet de se plaindre de moi ? non sans doute. Au contraire , quel est celui de vous que je

(1) Quoique les imprimés non plus que les manuscrits ne marquent point ici de lacune , l'endroit me paroît défectueux. Je soupçonne qu'il y avoit quelques blasphêmes que les copistes auront retranchés.

(2) Les habitans d'Antioche mettoient sur le compte des autres peuples de Syrie , & nommément de la ville d'Emese , les chansons & les satyres qu'ils faisoient courir contre l'empereur. Mais Julien n'en étoit pas la dupe : les autres villes de Syrie témoignioient pour le paganisme un zèle , qui ne permettoit pas de croire qu'ils voulussent flétrir le restaurateur de leur religion. Les habitans d'Emese avoient mis le feu aux églises , & n'avoient épargné que la principale dont ils avoient fait un temple de Bacchus.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 323
n'aie pas offensé ? Le sénat & le peuple ,
grands & petits , riches & pauvres , tous
ou peu s'en faut , ont leur grief particu-
lier contre moi. La plus grande partie
du peuple , ou pour mieux dire le peuple
entier , partisan de la secte des impies ,
hait mon attachement à la religion de
mes peres. Les riches que j'empêche de
vendre aussi cher qu'ils le voudroient ,
ne peuvent me pardonner le mal qu'ils
ne font pas. Tous me détestent à cause
des danseurs & des théâtres. Il est vrai
que je souffre les spectacles , mais je les
méprise souverainement. Après avoir
ainsi mérité la haine publique , j'ai sans
doute acquis le droit de me dire des
injures.

Ce qui me console un peu , c'est le
jugement que Caton a porté de vous. Il
vint autrefois ici ce sage romain. Com-
ment avoit-il la barbe (1) ? C'est ce que
j'ignore. Je sçais seulement qu'il n'eut
jamais son pareil en tempérance , en gran-
deur d'ame , en héroïsme. Un jour donc
qu'il approchoit de cette ville si peu-

(1) Assurément Julien sçavoit que du tems de
Caton d'Utique , les romains ne portoient point
de barbe. On diroit qu'il est fâché que Caton n'en
eût pas une aussi longue que la sienne.

plée, si riche, si voluptueuse, il aperçut toute la jeunesse sous les armes en belle ordonnance, & les magistrats en habits de cérémonie. Caton s'imagina que vos ancêtres le vouloient honorer d'une réception solennelle.

Il descend de cheval fort mécontent de ses amis qui l'ont devancé. Il suppose qu'ils ont répandu dans la ville la nouvelle de son arrivée, & persuadé aux habitans de lui rendre ces honneurs. Dans cette idée il rougit, il est déconcerté. Le maître des exercices se détachant de la troupe, adresse la parole à Caton. Etranger, lui dit-il, où est Démétrius ? Ce Démétrius étoit un affranchi de Pompée, prodigieusement riche. De combien me dites-vous ? car rien n'est plus capable de piquer votre curiosité. Consultez Damophile (1) le bithynien, qui nous a donné des recueils de pareilles anecdotes à l'usage des jeunes gens & des vieillards. En effet la vieillesse ranime dans les plus indifférens la curiosité de leur jeunesse. Delà ce

(1) Damophile vivoit, dit-on, sous le regne de Marc-Aurèle. Julien ne nous donne pas une grande idée de ce compilateur, & s'en moque en passant.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 325
goût dominant pour les fables dans les
vieillards aussi-bien que dans les enfans.
Quoi qu'il en soit, voulez-vous sçavoir
ce que Caton répondit. Mais au moins
ne m'accusez pas d'imposture : j'ai mon
garant. Auriez-vous entendu parler d'un
homme de Chéronée (1), l'un de ces
maudits philosophes, de ces fanfarons
de vertu, comme on les appelle aujour-
d'hui, parmi lesquels, faute de les con-
noître, j'aurois voulu me faire enrôler ?
C'est d'après lui que je parle : je ne fais que
le copier. Caton, dit-il, ne répondit rien ;
mais hors de lui-même, & ne se possé-
dant plus, il s'écria : misérable ville ! &
passa outre.

Devez-vous être étonnés si je vous trai-
te comme fit autrefois Caton ? Je suis
plus sauvage, plus audacieux, plus altier
que lui. Caton étoit romain, & je suis
naturalisé gaulois. Il vécut presque tou-
jours dans le sein de sa patrie ; & moi
après avoir été nourri dès ma première
jeunesse de la lecture de Platon & d'A-
ristote, sans talens pour la vie civile,

(1) Personne n'ignore que Plutarque étoit de
Chéronée en Béotie. Il rapporte cette histoire
dans la vie de Pompée.

sans goût pour les plaisirs , j'avois à peine atteint l'âge viril , que je me vis relégué parmi les gaulois & les germains , sans cesse aux prises avec des sauvages comme un chasseur avec des bêtes féroces. J'ai passé ma vie au milieu d'hommes incapables de faire leur cour & de flatter , accoutumés à vivre simplement & librement avec tout le monde. Je commandois à des peuples courageux & guerriers , qui ne connoissent les plaisirs de l'amour que dans un légitime mariage. S'ils usent largement des dons de Bacchus , on ne voit chez eux ni l'insolence , ni l'obscénité , ni les danses lascives de vos théâtres. On raconte à ce sujet qu'un certain homme partit d'Antioche , & s'en alla dans les Gaules il n'y a pas long-tems. Vous sçavez qui je veux dire. C'est ce fugitif de Cappadoce élevé sous vos yeux chez un orfèvre. Il avoit pris quelque part d'étranges principes de morale , & Dieu sçait comment il les avoit réduits en pratique. Votre digne élève étant arrivé à la cour d'un roi (1)

(1) Παρὰ τοῦ ἐκείνου βασιλέως *ad regem qui illic*. Faut-il entendre un roi barbare , par exemple , le chef de quelque tribu des françois , qui du tems de Magnence se seroit établi dans un canton de

de ce pays-là , & ne pouvant oublier ce qu'il avoit vu dans celui-ci , fait d'abord paroître une troupe de danseurs , & plusieurs autres raretés de votre ville. Enfin comme un de ces farceurs , que vous nommez cotylistes (1) , manquoit à sa

la Gaule ? Magnence qui tiroit son origine des françois , pouvoit en avoir appelé quelques-uns à son secours. D'ailleurs Constance avoit écrit aux peuples d'au-delà du Rhin , qu'ils pouvoient entrer dans les Gaules , & qu'il cédoit toutes les conquêtes qu'ils y feroient. Les barbares ne seconderent que trop les vues de Constance. Julien eut beaucoup de peine à leur faire repasser le Rhin. Peut-être aussi que l'on pourroit croire , (mais ce sens me paroît moins naturel) qu'il s'agit d'un des empereurs ou des césars qui avoient résidé dans les Gaules avant Julien. Le nom de βασιλεύς se donnoit aux empereurs & aux césars. Julien même avec ses idées républicaines , ne laisse pas de le leur donner quelquefois.

(1) Le mot de *cotyliste* ne se trouve nulle autre part que dans cet endroit de Julien. On ignore absolument ce qu'il veut dire. Cependant comme *Κόλυρος* & *Κόλυρα* signifient une sorte de gobelet , *Κοτυλιστής* leur dérivé pourroit signifier un joueur de gobelets , un faiseur de tours de passe-passe. Sénèque appelle ces gobelets *præstigiatorum acetabula*. Il est remarquable que *Κοτύλη* & *acetabulum* ont déjà une autre signification qui leur est commune. Ils signifient tous deux la cavité de l'os *ischion* , dans laquelle est

troupe (voyez un peu , quel amour & quel zele pour vos sages coutumes) , il prit des mesures pour en faire venir un d'ici. Quand les gaulois virent un cotyliste , ils ne sçurent ce qu'ils voyoient. C'étoit la premiere fois qu'il en paroissoit à la cour. Mais aussi-tôt qu'ils eurent vu les danseurs , ils les prirent pour des fous , & leur tournerent le dos.

Le théâtre me paroissoit presque aussi ridicule qu'à ces peuples. Là j'avois les rieurs pour moi. Ici je suis presque seul contre un peuple de rieurs. Néanmoins je prends patience : j'ai raillé les partisans du théâtre ; il est juste que vous me rendiez la pareille. J'avois trop de sympathie avec les gaulois pour n'en être pas aimé. Leurs biens , leurs personnes , tout étoit à moi. Combien de fois m'ont-ils forcé d'accepter l'argent qu'ils m'offroient ! Ils s'empressoient de m'obéir ; & ce qui me touchoit encore plus , le bruit des éloges qu'ils me donnoient passoit jusqu'à vous. J'étois , disoient-ils

emboëtée la tête du *femur*. Puisque *acetabulum* veut dire un gobelet pour faire des tours , il y a grande apparence que Κοτύλη se prenoit au même sens. Je suis redevable de cette érudition au sçavant M. Falconet.

tous d'une voix , un prince magnanime , habile , juste , grand dans la guerre , grand dans la paix , accessible , plein de bonté. Vous leur répondez sur un ton bien différent.

Vous dites que j'ai renversé le monde. (1) , quoique je ne sçache pas avoir

(1) Selon Socrate , l. III , c. 17 , ce qui faisoit dire que Julien avoit renversé le monde , c'est que l'on voyoit dans ses monnoies un taureau & un autel. Le P. Petau , M. de Fleury & M. de Tillemont , supposent que Socrate dit que le taureau étoit couché sur le dos. Mais l'historien ne le dit pas. Nous ne connoissons aucune médaille de ce prince où l'on voye un taureau renversé , ni même un taureau avec un autel. On en connoît quelques-unes où l'on voit un taureau debout , au dessus duquel sont deux étoiles. Aux pieds de cet animal est un aigle qui tient dans son bec une couronne , & qui semble la présenter au taureau ; mais il n'y a point d'autel. Supposé que Socrate ne se trompe pas , il s'agit de quelque médaille qui nous est inconnue. Une victime prête à être immolée , empreinte sur les monnoies de l'Empereur , montrait que l'empire avoit changé de religion ; & c'est ce que les habitans d'Antioche pouvoient fort bien appeler le renversement du monde. Après tout , Julien par son génie inquiet & réformateur , par les divers changemens qu'il avoit introduits , soit dans la religion , soit dans l'état , méritoit suffisamment le reproche qu'on lui faisoit , sans qu'il soit nécessaire de penser que ce reproche étoit relatif à quelqu'une de ses monnoies.

rien renversé, ni de propos délibéré, ni par mégarde. Vous ajoutez que ma barbe est bonne à faire des cordes; que j'ai déclaré la guerre au *Chi*, & que vous regrettez le *Cappa*. Plaise aux dieux, protecteurs de votre ville, vous donner, je le répète; deux *Cappa* pour un, & payer ainsi les calomnies dont vous avez noirci vos voisins. Non contents de composer des satyres contre moi, vous les avez attribuées à ces villes saintes. Non, non. Je leur rends justice à ces peuples, qui me sont unis si étroitement par le service des dieux. Je leur suis plus cher que leurs propres enfans. Avec quelle promptitude n'ont-ils pas relevé les temples? Leur zele impatient de détruire les tombeaux des athées, n'attendoit que le signal pour éclater. Dernièrement ils ont saisi mes ordres avec tant de chaleur, qu'ils ont poussé le châtiment des impies plus loin que je ne voulois (1). II.

(1) On peut voir dans la Vie de Julien, les inhumanités qu'exercerent contre les chrétiens ces villes *saintes*, entre autres celles d'Aréthuse, d'Héliopolis & de Gaza. Je sçais que Julien n'avoit pas commandé ces barbaries; mais il devoit sçavoir de quoi la populace est capable. Quand on lui lâche la bride, on devient responsable de sa fureur. Julien devoit au moins punir ces excès, & n'en pas faire l'apologie.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 331
n'en est pas ainsi de vous. Plusieurs ont renversé les autels nouvellement élevés. Avec ma douceur j'ai bien eu de la peine à calmer ces esprits inquiets & remuans. Mais depuis que nous avons renvoyé le mort (1) qui étoit à Daphné, les infidèles ministres qui desservoient & gardoient le temple par maniere d'acquit, l'ont sacrifié à la vengeance de ceux que l'injure faite au cadavre, avoit mis au désespoir. Ces derniers ont allumé le feu à la faveur de la négligence des premiers; peut-être d'intelligence avec eux : spectacle horrible pour les étrangers, mais agréable au peuple, indifférent au sénat, qui jusqu'à ce jour néglige de rechercher les incendiaires. Pour moi dès avant l'incendie, j'étois persuadé qu'Apollon avoit abandonné son temple. La première fois que j'y entrai, la statue me le fit connoître d'abord. Si quelqu'un refuse de m'en croire, je prends le Soleil à témoin de la vérité de ce que j'avance.

A ce propos, je ne dois pas oublier une autre preuve que je vous ai donnée de mauvaise volonté. Quand j'aurai confessé le crime, j'en ferai justice : je pré-

(1) Le corps du martyr S. Babylas. Voyez Vie de Julien, l. v, p. 311.

tends me flatter sur ce point comme je me suis flatté sur le reste. Vers le dixième (1) mois selon votre manière de compter, c'est, si je ne me trompe, celui que vous appelez Loüs, arrive l'ancienne solennité d'Apollon, & la ville devoit se rendre à Daphné pour célébrer cette fête. Je quitte le temple de Jupiter

(1) Le P. Petau croit qu'il faut lire le *onzième* mois, & non pas le *dixième*. C'est qu'il suppose que le mois Hyperbérétéus étoit le premier de l'année macédonienne. Mais Suidas & Zénobius fondés sur un proverbe macédonien, nous apprennent que ce mois étoit le dernier; & par conséquent le mois Dius étoit le premier. Voici l'ordre que donnent aux mois macédoniens le médecin Aëtius & tous les Hémérologes. J'y joindrai les mois romains, auxquels ils répondoient dans l'année syrienne, dont les auteurs ecclésiastiques se sont servis; mais, comme je l'ai déjà dit, elle n'étoit peut-être pas celle d'Antioche.

1	<i>Dius</i>	Novembre
2	<i>Appellæus</i>	Décembre
3	<i>Audinæus</i>	Janvier
4	<i>Perittius</i>	Février
5	<i>Dystrus</i>	Mars
6	<i>Xantichus</i>	Avril
7	<i>Artemisius</i>	Mai
8	<i>Dæsius</i>	Juin
9	<i>Panemus</i>	Juillet
10	<i>Loüs</i>	Août
11	<i>Gorpiæus</i>	Septembre
12	<i>Hyperberetæus</i>	Octobre

Cassius , & j'accours me figurant que j'allois voir toute la pompe dont Antioche est capable. J'avois l'imagination remplie de victimes , de libations , de parfums , de jeunes gens vêtus de magnifiques robes blanches , symbole de la pureté de leur cœur ; mais tout cela n'étoit qu'un beau songe. J'arrive dans le temple , & n'y trouve pas une victime , pas un gâteau , pas un grain d'encens. Je suis étonné : je crois pourtant que les préparatifs sont au dehors , & que par respect pour ma qualité de souverain pontife , on attend mes ordres pour entrer. Je demande donc au prêtre ce que la ville offrira dans ce jour si solennel. Rien , me répondit-il. Voilà seulement une oie que j'apporte de chez moi. C'est tout ce qu'aura le dieu pour aujourd'hui. Alors (remarquez , je vous prie , combien je suis de mauvaise humeur , combien je cherche à être haï) , je fis à votre sénat une forte réprimande , qui ne sera peut-être pas ici déplacée.

« C'est un grand scandale , lui dis-je , qu'une ville comme la vôtre traite les dieux avec plus de mépris que ne feroit la plus chétive bourgade des extrémités du Pont. Une ville qui possède un territoire si vaste , dans un

» tems où les dieux ont dissipé les ténè-
 » bres de l'athéisme , voit tranquille-
 » ment arriver la fête du dieu de ses
 » peres , sans faire la dépense d'un oiseau ;
 » elle qui devoit immoler un bœuf par
 » tribu. Si l'on craignoit la dépense , la
 » ville entiere ne devoit-elle pas sacri-
 » fier un taureau ? ne le pouvoit-elle pas ?
 » Quand vous donnez un festin , quand
 » vous célébrez la fête de la Maïume (1),

(1) Je traduis *fête de la Maïume* , & non pas *fête de Maïume* , de peur que quelqu'un ne prenne ce nom pour celui d'une divinité. Je ne sçais s'il faut croire sur l'autorité de Suidas & de quelques gloses , que la Maïume étoit dans son origine une fête romaine. Suidas dit qu'au mois de mai , les magistrats de Rome suivis sans doute de tout le peuple , l'alloient célébrer à Ostie , & qu'au milieu des divertissemens & de la licence on se pouffoit les uns les autres dans l'eau de la mer. Mais nous ne trouvons dans aucun autre auteur , que cette réjouissance ait jamais été célébrée dans l'Italie , ni dans le reste de l'Occident. Elle semble même avoir été particuliere aux orientaux , & sur-tout aux syriens. Comme on choisissoit pour la célébrer des lieux où il y avoit beaucoup d'eaux , tels que le fauxbourg de Daphné près d'Antioche , & que l'on ignore si on la célébroit au mois de mai ; il est peut-être plus naturel de penser qu'elle s'appelloit *Maïuma* , parce que ce mot en syriaque signifie les eaux. Tout ce que l'on sçait de cette réjouissance , c'est qu'elle duroit sept jours , & qu'il étoit de l'essence

» vous répandez l'argent à pleines mains.
 » Aujourd'hui que l'on doit faire des

de la fête de ne s'abstenir d'aucune sorte d'infamie. C'est l'expression de Libanius , qui tout payen qu'il est , en parle plusieurs fois avec horreur. Godefroy pense qu'il faut rapporter à la Maïume le spectacle infame contre lequel S. Jean Chrysostôme invective avec tant de zele. Au milieu d'un amphithéâtre , dans un réservoir rempli d'eau , les femmes publiques nageoient & folatroyent aux yeux de toute la ville. Si Godefroy ne se trompe pas , comme l'on sçait d'ailleurs que la ville de Maïume en Palestine , située sur le bord de la mer , étoit particulièrement dévouée au culte de Venus , je croirois que la fête de la Maïume avoit originairement pour objet de célébrer la naissance de cette déesse , qui , selon la fable , sortit du sein des flots. Mais il paroît que dès le tems de Julien , on ne regardoit plus la Maïume comme faisant partie du culte religieux des payens. Cependant il n'en est guere moins étrange de voir les chrétiens d'Antioche prendre part à cette réjouissance scandaleuse. Mais , comme dit M. de Tillemont , un grand peuple est souvent plus zélé pour défendre le nom du christianisme , que pour en pratiquer la morale. Un prince sage , dit Libanius (on croit qu'il parle de Constance) avoit supprimé la fête de la Maïume. Mais elle fut tolérée sous les regnes de Julien & de Valens , & jusqu'aux dernières années de Théodose I , qui la défendit quelque tems avant sa mort. Arcadius en 396 , permit de la célébrer , à condition qu'il ne s'y passât rien de contraire à l'honnêteté. *Clementiæ nostræ placuit , ut MAIUMAE provincialibus lætitia redderetur , ita*

» vœux pour le salut public , & pour ce-
 » lui des particuliers , nul sacrifice au
 » nom de la ville , nulle offrande au nom
 » des citoyens. Le prêtre , au lieu d'em-
 » porter sa part des sacrifices , est le seul
 » qui ait sacrifié. Mener une vie irrépro-
 » chable , pratiquer la vertu , s'acquitter
 » dignement des fonctions du ministère ,
 » c'est tout ce que les dieux exigent des
 » prêtres. Le devoir des peuples est de
 » présenter des victimes. Mais non : vous
 » permettez à vos femmes de vous rui-
 » ner en faveur des galiléens. Elles font
 » admirer l'impiété à une foule de mi-
 » sérables qu'elles nourrissent à vos dé-
 » pens. Vous donnez vous-même à vos
 » femmes l'exemple de mépriser les
 » dieux , & vous osez vous croire inno-
 » cens ! C'est peut-être parce que vous

*tamen ut servetur honestas , & verecundia castis mo-
 ribus perseveret.* Mais comme c'étoit exiger l'im-
 possible , le même empereur la défendit trois ans
 après. *Ludicras artes concedimus agitari , ne ex
 nimia harum restrictione tristitia gerneretur. Illud verò
 quod sibi nomen procax licentia vindicavit. MAIUMAM
 FOEDUM ATQUE INDECORUM SPECTACULUM de-
 negamus, XV. cod. theod. tit. VI. de Maiumâ.* On
 ne laisse pas de trouver à Constantinople quel-
 ques vestiges de cette fête dans le neuvième sie-
 cle , sous le regne de Leon , fils de Constantin
 Copronyme.

» êtes

» êtes dans l'indigence que vous n'avez
 » rien apporté.... Eh ! quel est celui
 » d'entre vous qui ne trouve de quoi
 » célébrer splendidement le jour de sa
 » naissance ? Dans une si grande solem-
 » nité , personne n'a offert un peu d'huile
 » pour la lampe , une libation , un grain
 » d'encens. Je ne sçais ce que les gens
 » de bien , s'il en étoit parmi vous , pen-
 » seroient de cette conduite. Mais je
 » sçais que les dieux mêmes en sont in-
 » dignés ».

Tels furent les termes dont je me ser-
 vis. Le dieu ne les a que trop justifiés.
 Que ne réside-t-il encore dans ce tem-
 ple respectable d'où il veilloit depuis tant
 de siècles à la conservation de votre
 ville ! Dans les mouvemens dont elle
 vient d'être agitée , il eût forcé les ma-
 gistrats d'ouvrir leurs greniers (1) , il leur

(1) Le grec porte. Dans cette tempête *Apollo*ⁿ
 eût changé les sentimens de ceux qui ont la puissan-
 ce , τῶν κρατῦντων : il auroit fait violence à leurs
 mains. Cet endroit paroît obscur au Pere Petau.
 Il dit qu'il ne sçait point quels peuvent être ceux
 à qui Julien donne le nom de *Kratũtes* , à moins
 que par ce mot on n'entende les génies tutelai-
 res de Daphné. Il suppose encore que par la tem-
 pête , il faut entendre l'incendie du temple. Dans
 cette double supposition , voici , je pense , com-
 ment on devroit traduire tout le passage , en rap-

338 L E M I S O P O G O N
eût inspiré des sentimens plus humains.
Mais que dis-je ? j'avois tort d'être blessé.
Je devois demeurer muet comme plu-
sieurs de ceux qui entrèrent avec moi
dans le temple, ne point m'ingérer dans
une affaire qui ne me regardoit pas, ni
prendre la liberté de censurer votre con-
duite. L'amitié, gardez-vous bien de le
croire, n'eut aucune part à mes repro-
ches : la vanité seule me les dicta. Mal-
habile & ridicule flatteur, je voulus faire
parade d'un zele ardent pour le service

pellant une négation qui se trouve plus haut :
*Dans cet horrible événement Apollon n'eût point dé-
tourné l'attention des génies tutélaires du lieu : il
auroit arrêté les mains des incendiaires. Pour moi
je suis persuadé que Κρατίστης signifie ici les gens
en place, les magistrats ; & si je croyois devoir
entendre par la tempête l'incendie du temple d'A-
pollon, je traduirois : il n'eût point détourné l'at-
tention des magistrats. Mais je trouve plus natu-
rel d'entendre par cette tempête ou agitation ;
ἐν ἐκείνῃ τῇ ζέλῃ les mouvemens & les désordres
arrivés dans Antioche, à l'occasion de la disette
dont Julien parlera dans la suite. L'avarice des
magistrats & des personnes les plus puissantes de
la ville fut la cause de cette disette. Ainsi Julien
veut dire qu'Apollon, s'il eût encore été dans son
temple, auroit ou prévenu, ou arrêté les désor-
dres, en touchant le cœur de ces riches avares,
en les forçant d'ouvrir les mains pour répandre
les bleds qu'ils serroient dans leurs greniers. C'est
l'explication que j'ai suivie. Je n'oserois pourtant
assurer que ce soit la véritable,*

DE L'EMPEREUR JULIEN. 339
des dieux , & d'une affection sincere pour
vous.

Ainsi , Messieurs , vous avez raison de
vous dédommager du silence que vous
gardâtes , & même de choisir pour me ré-
pondre un lieu plus convenable , que ce-
lui où je vous fis cette réprimande. Je
vous parlai devant l'autel , aux pieds de
la statue , en présence d'un petit nombre
de témoins ; & vous , c'est dans la place
publique , c'est au milieu de tout un peu-
ple que vous me répondez d'une manière
enjouée par l'organe de quelques-uns de
vos concitoyens qui sont vos dignes tra-
chemens. Ne vous y trompez pas. Ce-
lui qui tient de mauvais discours rend
ses complices ceux qui l'écoutent. Ap-
plaudir aux injures , goûter le plaisir de
la médifance sans en faire soi-même les
frais , c'est en devenir coupable. Toute
la ville a donc retenti de vos bons mots
sur cette malheureuse barbe , & sur celui
qui la porte. Tout vous a déplu dans sa
personne , & vous y déplaîra toujours ,
puisque'il ne prendra votre manière de
vivre , ni celle que vous exigez des prin-
ces. Quant aux injures que vous avez
vomies contre lui , soit en public , soit
en particulier ; il y fait lui-même un sup-
plément. Il vous pardonne vos vers ana-

340 LE MISOPOGON
pestes. Soyez encore plus libres à l'avenir. Il vous déclare qu'il ne fera pour ce sujet mourir, fouetter, emprisonner personne. Oui, Messieurs, puisque la vie réglée que je mene avec mes amis vous importune & vous révolte, puisque je ne vous donne aucun spectacle qui vous intéresse; mon parti est pris: je quitte votre ville (1): je vous dis adieu. Ce n'est pas que je compte être agréable à mes nouveaux hôtes; mais si je ne puis me flatter que ma figure & mes manières fassent fortune ailleurs, il est juste que je promene mes défauts, & que les autres souffrent de moi à leur tour. Il seroit trop cruel qu'une ville, de tout tems si heureuse, fût éternellement la victime de notre modération & de notre désintéressement.

Aucun de nous n'a fait ici, ni d'acquisition, ni de bâtiment, ni de mariage. Nous avons vu avec des yeux de philosophes vos beautés & vos richesses. Nous n'avons point permis à certaines gens en place de faire les souverains, ni donné aux différens corps ces prétendus protecteurs qui ne servent qu'à les op-

(1) Julien étoit résolu de revenir après la campagne de Perse passer l'hiver à Tarse en Cilicie.

DE L'EMPEREUR JÜLIEN. 341
primer ; ni engagé le peuple à se ruiner
en spectacles , en festins. Les vers qu'il
a composés contre nous , sont les fruits
de l'abondance & de la tranquillité dont
nous le faisons jouir. Nulle taxe , nulle
demande nouvelle ; diminution d'un cin-
quieme des anciens impôts ; remise de
ce qui étoit dû par le passé. Non con-
tent d'user moi-même de toute la mo-
dération possible , j'ai choisi , pour intro-
duire ceux qui souhaitent de me parler ,
un homme (1) dont je crois connoître la
modestie & la douceur. Il n'a pu néan-
moins échapper à votre censure , parce
que la vieillesse lui faisant perdre ses che-
veux , il a le travers de vous montrer
un front dégarni , & ne rougit point
d'être coëffé comme les abantes (2)
d'Homere. J'ai auprès de moi trois ou
quatre personnes d'un mérite égal au
sien ; & j'en pourrois nommer une cin-
quieme. C'étoit mon oncle maternel ,
qui portoit le même nom que moi. J'a-
voue que dans le gouvernement de vo-

(1) Je ne sçais de qui parle ici Julien.

(2) Parmi les peuples grecs qui allerent au
siege de Troie , Homere compte les abantes ,
auxquels il donne l'épithete de *ἄνδρες κομῶντες*
retrò comoti , parce qu'ils jettoient leurs cheveux
en arriere.

tre ville, il ne s'est pas toujours conduit avec assez de prévoyance. Mais vous n'avez eu qu'à vous louer de la justice, tandis que les dieux ont voulu nous le laisser, & lui permettre de partager avec nous le soin des affaires.

Nous nous étions donc imaginés que la douceur & la modération étoient des beautés réelles dans ceux qui gouvernent, & ces qualités nous donnoient le privilège d'être laids impunément. Mais enfin puisque notre barbe & nos cheveux vous déplaisent, puisque vous ne pouvez souffrir notre éloignement du théâtre, non plus que notre zèle pour faire régner dans les temples la décence & la gravité, ni moins encore notre attention sur ce qui se passe dans vos tribunaux, & la vigilance avec laquelle nous réprimons l'avidité de vos marchands; nous partons: nous vous quittons sans regret. A mon âge je risquerois trop, si je hazardois de me refondre. La fable du milan me fait peur. Le milan chantoit jadis comme un autre oiseau; mais ayant entendu hennir de superbes courriers, il les voulut imiter, & fit si bien qu'il désapprit à chanter, sans pouvoir apprendre à hennir. De puis ce tems, on ne connoît point d'oiseau

DE L'EMPEREUR JULIEN. 343
plus disgracié du côté de la voix. Et
moi, si je voulois troquer ma grossiereté
pour des manieres polies, peut-être que
je deviendrois un ambigu de rustre &
d'homme agréable, sans être ni l'un ni
l'autre. Vous le voyez vous-même. Je
touche, puisque le ciel le veut, à ce
tems où comme dit Anacréon,

Les neiges de la vieillesse
Vont bigarrer mes cheveux noirs.

Mais au reste je prends à témoin les
dieux & Jupiter, protecteur de notre
ville que vous êtes des ingrats.

Quelle injustice peut me reprocher,
ou la ville même, ou quelqu'un des mem-
bres qui la composent? Quelle est donc
la source de cette animosité, la cause de
cet acharnement, le sujet de cette haine
impuissante que vous satisfaites, comme
vous pouvez, en me déchirant par vos
vers anapestes, en me tympanisant dans
les places, en me traitant comme les
poëtes comiques traitent Hercule & Bac-
chus (1); peut-être que je me suis con-

(1) Il suffit d'ouvrir Aristophane, & de jeter
l'œil en particulier sur la comédie des grenouilles
& sur celle des oiseaux, pour juger de la licence
avec laquelle les comiques grecs traitoient les
dieux. Les plus baffoués, & ceux à qui l'on fai-

tenté de ne point vous faire de mal , & que je vous ai d'ailleurs offensés par mes paroles. Mais non : vos satyres ne sont point des repréfailles , mais des attaques injustes. Je n'ai tenu ni des particuliers , ni de la ville aucun propos désobligeant : au contraire , je vous ai donné des louanges , lorsque j'ai cru que vous les méritiez. Vous avez reçu de moi tout le bien que pouvoit raisonnablement vous procurer un prince , qui souhaite de rendre les hommes heureux. Mais prétendre , que celui qui doit recevoir remette tout , & que ceux qui doivent payer ne donnent rien , c'est exiger l'impossible. N'est-ce pas une espece de prodige que j'aie trouvé le moyen de faire des remises considérables , sans rien retrancher des largesses ordinaires ? Mais ce n'est pas ici le lieu de parler du bien , dont tous les sujets de l'empire me sont redevables. On ne manqueroit pas de dire , que je n'écris que pour publier effrontément mes louanges , & qu'après avoir annoncé une invective , & même une invective sanglante , je ne donne qu'un

soit faire les plus ridicules personnages , étoient Bacchus & Hercule.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 345
panégyrique. Il sera plus à sa place de rapporter les fautes d'imprudence & d'étourderie, que j'ai commises à votre sujet. Si elles ne méritent pas que vous m'en sçachiez mauvais gré, ce sont pourtant des fautes plus graves que celles dont j'ai parlé jusqu'à présent, & plus humiliantes pour moi qu'un visage peu soigné, qu'un air & des manieres désagréables. Il ne s'agit plus ici du corps, mais de l'esprit.

Avant que de vous avoir essayés, ne sçachant pas encore comment nous prendrions ensemble, je vous exaltois de tout mon pouvoir. Ils sont grecs d'origine, disois-je alors ; & moi, quoique né dans la Thrace, je suis grec d'inclination & de mœurs. Puis-je douter de notre future sympathie ? Jugement précipité : premiere sottise. Voici la seconde. Vous fûtes des derniers à m'envoyer des députés. Quelque éloignée que soit l'Egypte, les alexandrins vous prévinrent. Malgré cette négligence, je vous remis de grosses dettes, & vous déchargeai de plusieurs impôts, jusqu'à rendre les autres villes jalouses. Dans le dessein d'accroître la puissance & la splendeur de la vôtre, j'augmentai jusqu'à deux cens le nombre de vos sénateurs. Je ne fis grace

346 L E M I S O P O G O N
à personne (1), & je vous permis de les
choisir parmi les plus riches trésoriers
de mon épargne & des officiers de la
monnoie. Vous n'eûtes garde de jeter
les yeux sur les sujets les plus convena-
bles; mais profitant de l'occasion, & tou-
jours semblables à vous-mêmes, vous
vous comportâtes comme on eût fait
dans une ville sans loix. Souvenez-vous

(1) Chaque cité avoit un sénat, que l'on nom-
moit en latin *curia*, le nom de *senatus* étant ré-
servé plus ordinairement au sénat de Rome & à
celui de Constantinople. Deux magistrats an-
nuels nommés *duumvirs*, étoient à la tête de cette
compagnie, dont les membres portoient le nom
de *curiales* ou *decuriones*. Nous avons déjà re-
marqué dans la vie de Julien, l. iv, p. 161,
que les décurions, entre autres fonctions onéreu-
ses, étoient chargés de recouvrer les impôts dans
le district de leur cité, & de faire les deniers bons.
Ainsi les particuliers évitoient ces places tant
qu'ils pouvoient. Mais il étoit également de l'in-
térêt de l'empire & des cités, que les curies fus-
sent nombreuses & remplies de gens solvables.
*Curiales servos esse reipublicæ ac viscera civitatum
nullus ignorat, quorum cætum rectè appellavit anti-
quitas minorem senatum*, dit l'empereur Majorien,
novell. theod. l. iv, tit. 1. Julien donnoit donc
une preuve de son zèle pour le bien public, & de
son affection pour la ville d'Antioche, en lui per-
mettant d'augmenter le nombre des sénateurs,
& de les choisir parmi des officiers de l'empe-
reur qui se prétendoient exempts.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 347
de ce sénateur que vous installâtes de
votre autorité privée , avant que son nom
fût sur la liste , lorsque le procès , dont
sa nomination fut suivie , étoit encore
pendant ; & de ce misérable que vous
prîtes dans la rue , pour le traîner au sé-
nat. C'étoit un homme sans biens , de la
lie du peuple , en un mot , de cette es-
pece de gens , que l'on ne regarde dans
aucune autre ville , & que vous au con-
traire , par un effet de votre rare discer-
nement , vous estimez comme des hom-
mes précieux qu'il faut acheter au poids
de l'or. La plupart de vos élections étoient
aussi peu judicieuses , & je ne pus me
prêter à toutes vos irrégularités. Aussi-tôt
le bien que je vous avois fait s'effaça de
vos esprits ; & le refus de ce que la jus-
tice ne me permettoit pas d'accorder
vous indisposa contre moi. A la vérité
ce n'étoit encore là que des bagatelles :
il falloit quelque chose de plus grave
pour soulever toute la ville. Mais voici
le crime capital qui m'a perdu sans res-
source (1).

(1) Julien va faire son apologie au sujet de
l'espece de famine que souffrit Antioche pendant
le séjour qu'il y fit. Nous ne répéterons point ici
ce qu'on a pu voir ailleurs. Quoi qu'il en dise ,

A peine étois-je arrivé, que le peuple qui gémissoit sous la tyrannie des riches, commença par crier dans le théâtre : *on regorge de tout ; & cependant tout est hors de prix.* Je parle dès le lendemain aux principaux de la ville, & les exhorte à sacrifier un gain illégitime en faveur de leurs concitoyens & des étrangers. Ils me paient de belles paroles, & se chargent de mettre ordre à tout. Là-dessus je me tranquillise, & j'attends l'effet de leur promesse pendant trois mois, sans que rien s'exécute. Ils poussèrent la négligence au-delà de tout ce que l'on auroit pu s'imaginer. De mon côté, voyant que les plaintes du peuple étoient fondées, & que la cherté venoit moins de la disette, que de l'avarice insatiable de ceux qui possèdent les terres, je taxai chaque denrée à un prix raisonnable. Ils avoient du vin, de l'huile, & de tout le reste en abondance. Le bled seul étoit rare, parce que la sécheresse précédente avoit fait manquer la moisson. J'en tirai donc quatre cens mille boisseaux de Chalcis, Hiéraple & des villes circon-

la conduite qu'il tint alors fait moins d'honneur à sa prudence, qu'à son défintéressement & à ses bonnes intentions. Voyez Vie de Julien, l. v, 237.

voisines. Lorsqu'ils ont été consumés, j'ai fait ouvrir mes greniers, & vendre à différentes fois vingt-deux mille boisseaux que l'on m'avoit envoyés d'Egypte ; & quinze boisseaux ne vous ont coûté, que ce que dix vous coûtoient auparavant. Si dès l'été dix boisseaux valoient déjà une piece d'or, que ne devoient-ils pas valoir dans cette triste saison, où la faim, comme dit un poëte, fait sentir toutes ses rigueurs ? N'eussiez-vous pas été trop contents d'en trouver cinq pour le même prix pendant l'hiver, & surtout pendant un hiver si rude ? A quoi donc pensoient les riches, de surprendre en cachette les grains qu'ils avoient à la campagne, comme s'ils eussent voulu perdre la ville, & se perdre eux-mêmes avec elle ? Mais quoiqu'ils aient pu faire, aujourd'hui le pain se donne à si bon marché, qu'il n'est pas jusqu'aux habitans de la campagne, qui n'accourent en foule pour en acheter. J'avoue qu'excepté le pain, tout est rare & cher ; mais aussi quelqu'un de vous se souvient-il d'avoir vu dans les meilleures années quinze boisseaux de bled, ne coûter qu'une piece d'or ?

Parce que je ne souffrois pas que l'on vendît à un prix exorbitant le vin, les

légumes & les fruits , ni ne permettois aux riches de profiter de la disette pour vous abymer, & pour convertir tout d'un coup en monceaux d'or & d'argent le bled qu'ils avoient dans leurs greniers , vous me regardiez comme l'auteur de la misere publique , qui cependant étoit leur ouvrage. C'est parce qu'ils avoient vendu leurs grains hors de la ville , que vous fûtes affligés de la famine , ce terrible fleau des mortels , comme l'appelle un dieu , dont l'oracle condamne sévèrement ceux qui , par de semblables manœuvres , travaillent au malheur des autres hommes. Depuis même que par mes soins la ville a du pain en abondance , grâce à leur avarice , la ville n'a que du pain.

Dès le commencement , je sçavois que ma conduite ne plaisoit pas à tout le monde ; mais je m'en embarrassois peu , croyant qu'il étoit de mon devoir de soulager le peuple que l'on opprimoit , & les étrangers que la cour attiroit ici. Puisque ces derniers se retirent , & que vous êtes tous d'accord sur mon compte ; que je suis haï des uns , & payé d'ingratitude par les autres que je nourris ; j'abandonne à la divine Némésis le soin de ma vengeance , résolu d'habiter défor-

mais chez une autre nation , chez un autre peuple. Je parts sans vous avoir rappelé le souvenir de la bonne justice que vous vous fîtes les uns aux autres (1) , il y a neuf ans , lorsque les flambeaux à la main , & poussant des cris furieux , la populace courut mettre le feu aux maisons des magistrats , massacra le gouverneur , & que les magistrats prenant leur revanche punirent impitoyablement la populace d'un ressentiment juste dans le fonds , mais porté jusqu'aux derniers excès.

Au nom des dieux , quel est donc le crime dont je suis coupable envers vous ?

(1) En 354 , Gallus partant pour Hiéraple , le peuple d'Antioche le supplia de donner des ordres pour faire venir des bleds. Gallus se contenta de répondre qu'il leur laissoit Théophile gouverneur de Syrie , qui sçauroit bien leur en faire trouver. Le peuple n'oublia pas cette parole , & rendit Théophile responsable de la cherté. A l'occasion d'une querelle qui arriva aux jeux du cirque , la populace se jeta sur le gouverneur , l'assomma , & se divertit à traîner son corps dans les rues. Eubulus , l'un des principaux de la ville & son fils , évitèrent le même traitement ; mais le peuple mit le feu à leur maison. Constance envoya Stratégus pour punir les séditieux. Julien fait entendre que ce fut à la sollicitation des magistrats.

Est-ce de vous nourrir à mes dépens , & de vous nourrir avec tant de profusion , faveur singulière dont aucune ville n'a joui jusqu'à présent ? Est-ce de vous avoir pardonné les vols dont je vous ai convaincus ? Si je n'articule des faits , on pourroit prendre ceci pour une déclamation vague , pour une figure de réthorique , pour un jeu d'imagination. Vous me demandâtes environ trois mille portions de terre qui étoient vacantes ; & lorsque vous les eûtes obtenues , les riches les partagerent entr'eux , à l'exclusion des pauvres. La chose étant avérée , j'ai dépouillé les usurpateurs ; & sans faire néanmoins aucune recherche de ceux qui précédemment jouissoient de l'exemption à laquelle ils avoient moins de droit que personne , j'ai assigné ces terres pour fournir aux dépenses les plus considérables de votre ville. Ainsi vous avez maintenant pour nourrir les chevaux du cirque , près de trois mille portions de terres entièrement exemptes , dont vous êtes redevables à l'économie , à l'habileté de mon oncle , à ma sotte libéralité. Vous avez raison de dire que je renverse le monde. C'est effectivement le renverser , que de punir ainsi des voleurs. La clémence , lorsqu'elle est si dé-

DE L'EMPEREUR JULIEN. 353
placée , ne fait qu'enhardir le vice , ne sert qu'à l'autoriser. Voici donc où je voulois en venir , & par où je finis. Je confesse que je ne dois accuser que moi-même de tous mes malheurs. J'ai mal placé mes bienfaits. J'ai comblé de grâces des ingrats , de mauvais cœurs. C'est pourquoi , je ne m'en prends plus à votre liberté. Je ne me plains que de ma sottise. Mais puisque vous m'avez donné de si bonnes leçons de sagesse , je tâcherai désormais de les pratiquer à votre égard. En attendant , plaîse aux dieux de reconnoître cet amour , & ce respect dont j'ai reçu de vous tant de témoignages publics. Je les supplie de vouloir bien proportionner la récompense au mérite.

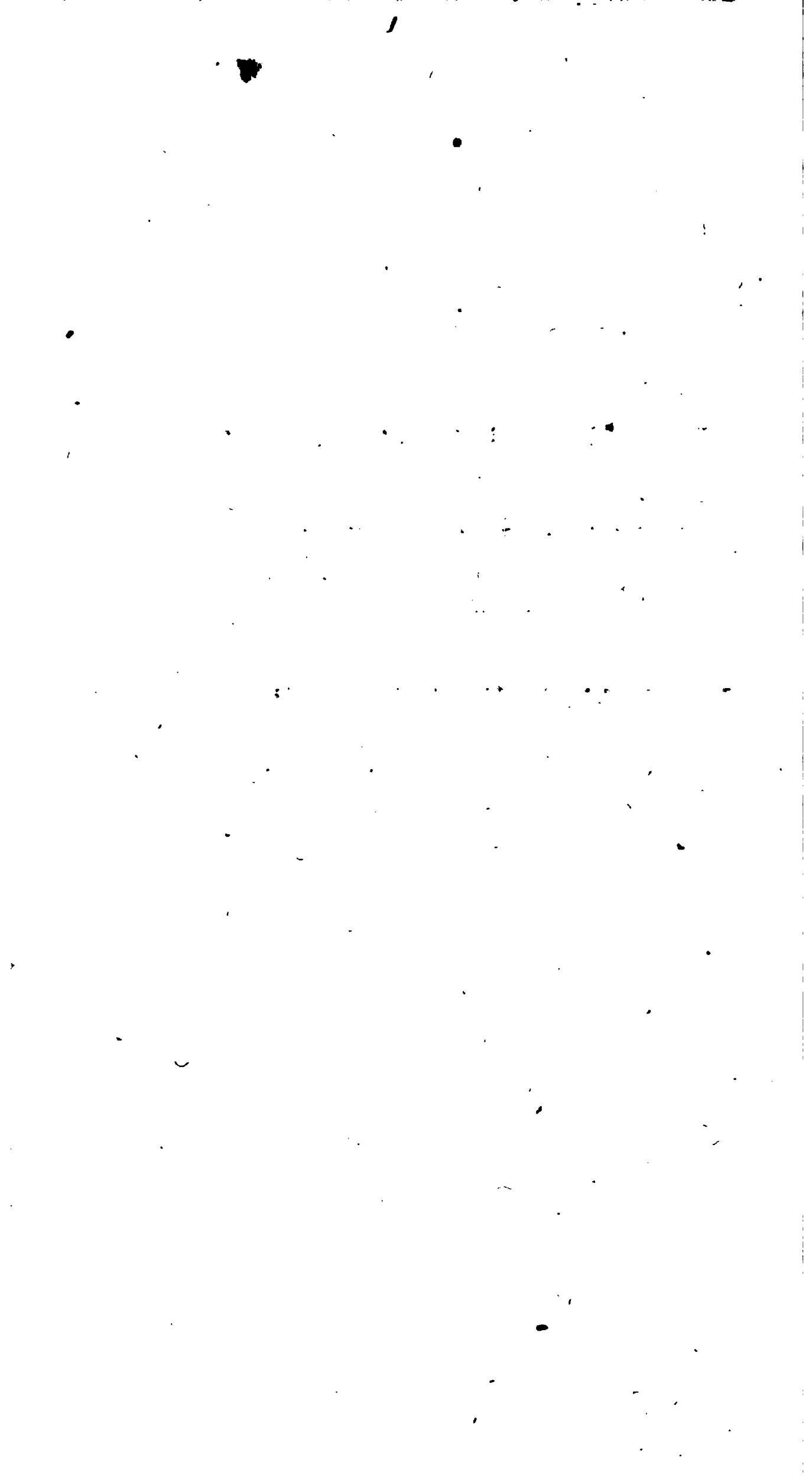
LETTRES

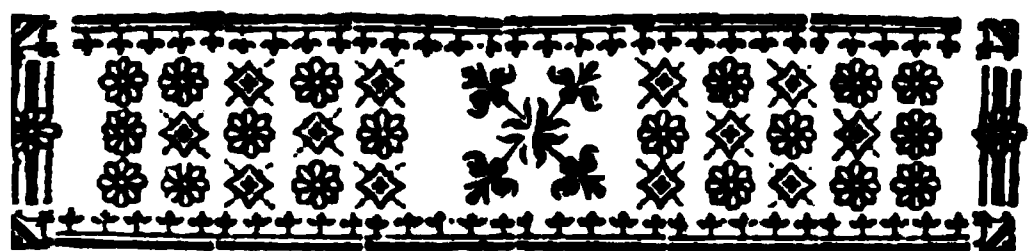
CHOISIES

DE

L'EMPEREUR

JULIEN.





LETTRE I.

GALLUS CÉSAR à Julien son
frere ; Salut (1).

LA proximité de l'Ionie (2) m'a pro- ANN. 351
curé l'avantage d'être promptement dé- OU 352.
sabusé d'un bruit qui me pénétroit de dou-
leur. On disoit que par un fanatisme in-
sensé, vous aviez abandonné la religion
de nos ancêtres (3), pour embrasser

(1) Le sçavant P. Petau soupçonne cette let-
tre de supposition, sans dire pourquoi. MM. de
Tillemont & Spanheim la croient véritable. En
effet, on n'y trouve rien qui ne s'accorde avec ce
que nous sçavons d'ailleurs.

(2) Julien étoit en Ionie, & Gallus faisoit sa
résidence à Antioche. Voy. Vie de Julien, l. 1.

(3) L'aïeul de Gallus & de Julien, Constance-
Chlore, pere de Constantin le Grand & de Jule
Constance, avoit été très-favorable aux chré-
tiens, & peut-être chrétien dans le cœur. Il n'en
faut pas davantage pour autoriser jusqu'à certain
point, l'expression dont se sert Gallus son petit-
fils.

une folle superstition. Quelle accablante nouvelle pour un frere qui n'est pas moins sensible , soit au bien , soit au mal qu'il peut entendre dire de vous , que si on le disoit de lui-même ! Mais Aëtius notre pere (1) m'a rempli de consolation & de joie à son arrivée , en m'apprenant des nouvelles toutes contraires , & telles que je les pouvois souhaiter. Il m'a assuré que vous avez beaucoup de zele pour bâtir des maisons de priere (2) ; que vous ne quittez point

(1) Aëtius , syrien de naissance , chauderonnier , orfèvre , médecin empirique , ayant étudié les catégories d'Aristote s'érigea en théologien. Il poussa les principes de l'arianisme aussi loin qu'ils pouvoient aller , & ressuscitant les blasphêmes d'Arius , il enseigna nettement que le verbe n'étoit qu'une créature. Ce qui lui fit donner le nom d'athée , non seulement par les catholiques , mais même par les ariens modérés. Leontius évêque d'Antioche ne laissa pas de l'ordonner diacre , & Gallus le prit pour son oracle en théologie. Je me suis trompé dans la vie de Julien en lui donnant le nom d'évêque. Il ne le fut que longtemps après la mort de Gallus. Nous aurons encore occasion de parler de lui.

(2) Aëtius fut la dupe de Julien , qui poussa la dissimulation jusqu'à pratiquer la vie monastique. Libanius parle de cette hypocrisie comme il feroit d'un stratagème innocent. « Quoique Julien , dit-il , eût changé de religion , il pro-

les tombeaux de nos généreux athlètes ; en un mot que vous êtes attaché fermement au culte que nous rendons à Dieu. Je ne puis que vous dire avec Homère (1) : *poursuivez de la sorte*. Faites la joie de ceux qui vous aiment , en continuant d'ériger de semblables monumens. N'oubliez jamais que la piété est au dessus de tout : c'est la vertu par excellence. Elle nous apprend à détester le mensonge & l'imposture , & nous fait aimer le vrai qui éclate dans notre religion. Cette pluralité de dieux n'est que

» fessoit toujours la même , ne lui étant pas per-
 » mis de découvrir ses véritables sentimens. C'é-
 » toit le contraire de la fable d'Esopé. Le lion
 » empruntoit la peau d'un vil animal. Julien
 » connoissoit le meilleur parti ; mais il suivoit
 » extérieurement le plus sûr. *Liban. orat. parent.*
 On voit que le panégyriste non plus que le héros n'étoit pas fort scrupuleux sur l'article de la sincérité , même en matière de religion.

(1) Βάλλ' ὄντας, sic jaculare. *Illiad. VIII.* Ce sont les paroles d'Agamemnon à Teucer , qui tire avec succès des fleches sur les troyens. Il faut se souvenir que les grecs , & ceux qui parloient grec , payens ou chrétiens , citoient Homère à tout propos , & faisoient continuellement allusion à quelque endroit de ce poëte. Les payens , & Julien en particulier , avoient pour Homère le même respect que nous avons pour les livres canoniques.

360 LETTRES CHOISIES
diffension & désordre (1). Un seul être
avec l'unique ministre de sa puissance
gouverne l'univers. Il n'a point d'associé
comme les fils de Saturne, & ne doit
point comme eux son empire au sort.
Pour régner il n'a détrôné personne,
parce qu'il regne par sa nature, & qu'il
existe avant toutes choses. Il est le vé-
ritable Dieu. C'est à lui seul que nous de-
vons notre culte & nos hommages.

(1) On lit dans le texte Τὸ δὲ μόνον σὺν ἐνὶ
ὑπεργῶν ὃν βασιλεύει τῷ παντός : ce qui ne fait au-
cun sens. Je crois qu'il faut lire σὺν ἐνὶ ὑπεργῶ.
Alors Gallus parlera comme un arien, comme un
fidele disciple d'Aëtius. Le christianisme de Gal-
lus & celui de Julien n'étoit apparemment que
l'arianisme.

LETTRE II.

Au philosophe THÉMISTIUS (2).

ANN. 355
ou 356.

JE desire ardemment de remplir vos
espérances ; mais ce que vous promettez

(2) Cette lettre philosophique sur les écueils
de la puissance souveraine, fut écrite peu de tems
après que Constance eut élevé Julien à la dignité
de César. Il ne faut pas oublier que c'étoit non
de

DE L'EMPEREUR JULIEN. 361
de moi à tout le monde , & plus encore
ce que vous attendez vous-même est tel-
lement au dessus de ma portée , que je
crains de n'y pouvoir atteindre. Je l'a-
vois toujours bien pensé , qu'il me fal-
loit lutter contre les princes les plus cé-
lebres , contre un Alexandre , contre un
Marc - Aurele. J'étois effrayé des talens
militaires du premier , & la vertu par-
faite du second me jettoit presque dans
le désespoir. C'est ce qui me faisoit esti-
mer heureuse la vie tranquille. Je me
rappellois avec plaisir les sçavantes con-
versations d'Athenes. Je voulois entre-
tenir quelque commerce de littérature
avec des amis tels que vous , & faire
comme un voyageur chargé , qui chante
le long du chemin pour rendre son far-
deau plus léger ; mais la lettre que vous

seulement une désignation à l'empire , mais en-
core une association actuelle à une partie consi-
dérable du pouvoir impérial. Les grecs don-
noient au César le titre de Βασιλεὺς δευτερος ou
même simplement comme aux empereurs , celui
de Βασιλεὺς. Je dirai bientôt pourquoi je ne
puis admettre la conjecture du P. Petau , qui
soupçonne que Julien composa ce traité , lorsque
la mort de Constance l'eut rendu maître de l'em-
pire. J'examinerai dans la suite , si le Thémistius
à qui Julien écrit est celui dont nous avons les
ouvrages.

venez de m'écrire appesantit le mien : elle redouble mes frayeurs, en me montrant une carrière bien plus difficile. Vous me dites que Dieu m'a mis à la place de Bacchus & d'Hercule, qui tout ensemble rois & philosophes purgerent l'univers des vices dont il étoit inondé. Vous voulez que je bannisse toute idée de repos, pour ne plus penser qu'aux moyens de remplir dignement une si haute destination. Vous parlez ensuite de tous les législateurs, de Solon, de Pittacus, de Lycurgue ; & vous ajoutez que le monde attend avec raison, que je ferai plus qu'en ont fait tous ces grands hommes.

En lisant cet endroit de votre lettre, je suis demeuré comme stupide : car d'un côté, je sçais que vous êtes incapable de flatter & de mentir, & de l'autre, je ne connois en moi nul talent supérieur, soit naturel, soit acquis. Tout mon mérite est d'avoir aimé la philosophie ; & cet amour combien a-t-il été traversé par des contre-tems qui l'ont rendu jusqu'à présent inutile ! Je ne pouvois comprendre à quoi tendoit un pareil langage. Enfin Dieu m'a mis dans l'esprit, que vous aviez peut-être dessein de m'encourager par vos louanges, &

DE L'EMPEREUR JULIEN. 363.
de m'aguerrir en me mettant sous les
yeux les combats terribles auxquels doit
être nécessairement exposé chaque jour
quiconque est chargé du soin d'un état.
Mais le tour que vous prenez est plus
propre à donner de l'éloignement que
de l'ardeur pour un poste si redoutable.

En effet , je suppose qu'un homme
ayant déjà bien de la peine à gouverner
son vaisseau (1), dans votre détroit , ren-
contre un devin qui lui dit d'un ton pro-
phétique : il vous faut traverser la mer
Egée , ensuite la mer Ionienne , & delà
faire voile sur l'océan. Vous voyez ici
des ports & des villes ; mais là vous ne
verrez pas une tour , ni même un rocher :
heureux de découvrir par hazard quel-
que vaisseau , & de saluer de loin l'équi-
page. Vous demanderez souvent à Dieu
la grace d'arriver quelque jour à terre ,
quand ce jour devrait être le dernier de
votre vie : trop content , si , après avoir
conduit au port , & le bâtiment , & ceux
qui le montoient , vous pouviez être
enseveli dans le sein de notre mere com-
mune. Peut-être aurez-vous cette con-

(1) Si j'étois sûr que la lettre s'adresse au célè-
bre Thémistius , j'assurerois que ce détroit est ce-
lui de Constantinople.

solation ; mais jusqu'au dernier moment vous serez incertain de votre sort. Croyez-vous qu'après une telle prédiction cet homme aille courir les mers pour s'enrichir par le commerce , pour faire dans les pays étrangers des amis & des connoissances , pour contenter sa curiosité ? Non : il renoncera de bon cœur à tous ces avantages. Il évitera jusqu'à l'occasion de se rembarquer , & n'osera pas seulement demeurer dans une ville maritime : en un mot , il prendra pour devise la maxime d'Epicure , qui ordonne de vivre caché.

Vous vous êtes apperçu , ce me semble , que votre lettre pourroit produire sur moi le même effet. Ainsi , pour le prévenir , & pour me dégoûter de la maxime d'Epicure , vous dites des injures à ce philosophe. Il est digne d'un homme comme lui , ce sont vos termes , de faire consister le bonheur à mener une vie oisive , à discourir dans les promenades. Pour moi je suis très-convaincu depuis long - tems qu'Epicure ne pense pas juste sur cette matière. Mais aussi vouloir que le premier venu , qu'un homme sans talens , sans expérience , s'ingere dans l'administration des affaires de l'état , n'est-ce pas donner dans l'excès

DE L'EMPEREUR JULIEN. 365
opposé ? On dit que Socrate écarta de la tribune plusieurs sujets médiocres ; & même , au rapport de Xenophon , il fit ses efforts pour empêcher Alcibiade & Glaucon d'y monter. Mais l'ardeur impétueuse du jeune Alcibiade l'emporta sur les avis de Socrate.

Après cela n'aura-t-on point d'égards aux répugnances de ceux qui se connoissent eux-mêmes ? Leur fera-t-on violence ? Prétendra-t-on les rassurer sur les dangers d'un poste , où ni la vertu la plus droite , ni la constance la plus ferme , ne peuvent réussir sans être secondées de la fortune , qui décide en dernier ressort , & force les affaires de tourner comme il lui plaît ! Chrysippe , dont la sagesse est d'ailleurs estimée & digne de l'être , comme il ne reconnoissoit ni fortune , ni hazard , ni aucune de ces causes étrangères qui traversent les gens en place , a débité des paradoxes , que la suite des siècles a démenti par une infinité d'exemples contraires. En effet , comment peut-on dire que (1) Caton , que Dion le Sicilien furent heureux ? Je veux croire que ces grands hommes ne tenoient point du tout à la vie ; mais

(1) Caton d'Utique.

Ils tenoient beaucoup aux entreprises qu'ils avoient formées dès le commencement. Ils eussent tout souffert pour en voir l'exécution ; & cependant ils eurent la douleur de les laisser imparfaites. Nous apprenons que trompés dans leurs espérances ils soutinrent ce malheur avec beaucoup de dignité. Ils avoient trop de ressource dans leur vertu pour se livrer à la douleur. N'importe : puisqu'ils virent échouer leurs nobles projets , nous ne pouvons les regarder comme heureux , si ce n'est peut-être selon la doctrine des Stoïciens. Mais on doit dire à ceux-ci , qu'*être heureux & être loué* sont deux choses différentes , & que si tous les animaux tendent naturellement au bonheur , on arrive mieux au but que la nature se propose , en méritant le nom d'heureux qu'en se faisant estimer par la vertu. Un bonheur appuyé sur la fortune est rarement un bonheur solide ; & néanmoins ceux qui gouvernent ne scanroient , comme on dit , même respirer sans elle. Est-ce qu'à force de jargon philosophique les généraux d'armée peuvent être soustraits à son empire , & mis hors de la sphere d'activité , comme s'ils devenoient habitans de ce monde incorporel & purement intelligible où l'on

place les idées , soit qu'elles aient une existence réelle , soit qu'elles existent seulement dans notre imagination ?

Que l'homme dont parle Diogene , cet homme qui n'a ni patrie , ni ville , ni maison , ne donne aucune prise à la fortune , & ne soit pas même susceptible de ses bienfaits ; à la bonne heure. Mais prétendre que son pouvoir ne s'étend pas sur celui dont nous disons après Homere , que les peuples lui sont confiés , & qu'il est chargé d'une infinité de soins , c'est en vérité soutenir une these trop étrange. Or si l'on convient qu'un souverain est assujetti à la fortune , de quelle préparation , de quelle prudence n'a-t-il pas besoin pour se maintenir dans l'équilibre , de quelque côté qu'elle le pousse ; & pour gouverner le vent avec l'habileté d'un sage pilote !

La plus grande difficulté n'est pas de soutenir ses allants lorsqu'elle a déclaré la guerre , mais de se montrer digne de ses caresses , lorsqu'elle juge à propos de les prodiguer. C'est par ses faveurs qu'elle triompha du conquérant de l'Asie , & le rendit plus vain & plus emporté que Darius & que Xerxès , dont il avoit renversé le trône. C'est là l'écueil où se sont brisés sans ressource les perses , les ma-

cédoniens , les syracusains , l'état populaire d'Athenes , le gouvernement aristocratique de Lacédémone , tant de capitaines romains , & depuis une foule d'empereurs. Je ne finirois point si j'entreprendois de compter tous ceux à qui les richesses , les victoires , les plaisirs ont été funestes. D'un autre côté , combien d'ames libres , généreuses , d'une vertu respectable , ont succombé sous le poids de l'adversité. Abymées dans leurs malheurs , elles sont devenues esclaves , rempantes , objets de mépris & de risée pour ce même public qui les avoit long-tems admirées. A quoi bon les nommer ici ? plût au ciel que ces déplorables exemples fussent moins communs dans le monde ! Mais on en voit , & l'on en verra toujours tant qu'il y aura des hommes.

Au reste , je ne suis pas le seul qui croie que la fortune influe extrêmement dans l'administration des affaires. Je puis citer ce que dit Platon à ce sujet dans le quatrième livre des loix. Je ne citerai rien que vous ne sçachiez déjà , & que vous ne m'ayez appris. Toutefois il est bon de vous montrer que ce n'est point par foiblesse que je pense comme je fais. Voici donc comme s'exprime Platon

dans cet admirable ouvrage : « Dieu gou-
» verne l'univers , & la fortune dispose
» avec lui de toutes les affaires humai-
» nes. Pour ne rien outrer , on peut à
» ces arbitres de notre sort en associer
» un troisieme : c'est l'habileté toujours
» assujettie & subordonnée aux deux
» premiers ». Et quelle habileté , selon
le même Platon , ne faut-il pas avoir
pour régner ! Voulant donner une idée
de celui qui possède l'art de faire de gran-
des choses , il prétend qu'un souverain
doit être un dieu. « Saturne , dit-il ,
» sçachant que l'homme est incapable
» d'exercer une domination absolue sur
» l'homme , sans se livrer à l'esprit de
» hauteur & d'injustice , nous donna
» pour rois & pour magistrats des génies
» dont la nature est plus excellente &
» plus divine que la nôtre. C'est ainsi
» que nous en usons à l'égard de nos
» troupeaux. Au lieu d'en donner la
» conduite à quelque animal de leur es-
» pece , nous nous la réservons à nous-
» mêmes qui sommes une espece supé-
» rieure. De même le dieu plein de bonté ,
» nous soumit à des êtres meilleurs que
» l'homme , à des génies , dont les soins
» aussi peu fatiguans pour eux , qu'aima-
» bles pour nous faisoient régner la paix ,

» l'innocence , la liberté , la justice , &
 » maintenoient toutes les sociétés dans
 » une subordination & dans une félicité
 » parfaite. Cette fiction renferme une
 » importante vérité , continue Platon :
 » c'est que tout état qui aura pour chef
 » un mortel , & non pas un dieu , sera
 » toujours dans une situation violente &
 » malheureuse. Ainsi nous devons faire
 » tous nos efforts pour vivre comme on
 » vivoit sous l'empire de Saturne , c'est-
 » à-dire , pour obéir sans réserve à l'être
 » immortel qui vit en nous , & pour ré-
 » gler par ses ordres & nos maisons &
 » nos villes , regardant la loi comme
 » l'application de la raison universelle
 » aux divers besoins de la société. Mais
 » quelle que soit la forme du gouverne-
 » ment , que l'autorité suprême réside ou
 » dans un seul , ou dans un petit nom-
 » bre , ou dans le peuple ; si ceux qui
 » commandent sont esclaves des plaisirs ,
 » s'ils foulent aux pieds les loix pour
 » assouvir leurs passions , tout est perdu
 » sans ressource ».

Je transcris à dessein le passage entier.
 Si je me contentois d'en rapporter le sens,
 que sçais-je si vous ne m'accuseriez pas
 de tronquer les anciens , & de les citer
 de mauvaise foi ? La citation est exacte.

Mais qu'en résulte-t-il par rapport au point dont il s'agit entre nous ? Il faut qu'un prince, tout homme qu'il est par sa nature, s'élève par ses sentimens & par sa conduite au dessus de l'humanité, qu'il ait entièrement banni de son ame ce qu'elle avoit de mortel & de commun avec les bêtes, excepté ce qui est nécessaire pour la conservation de son corps : en un mot il doit être génie ; il doit être un dieu. Lors donc qu'à la vue d'un état si parfait, on tremble de s'y voir engager par force, est-ce là ce que vous appelez estimer uniquement la vie fainéante d'Epicure, les jardins, les allées de myrthe, le fauxbourg d'Athenes, ou la petite maison de Socrate ? Non : j'ai fait mes preuves. En toute rencontre (1) on m'a vu sacrifier mon repos à mon devoir.

Je me ferois un plaisir de vous raconter mes travaux, aussi-bien que les dangers dont je me voyois à toute heure

(1) Les faits dont Julien se sert pour prouver qu'il n'a jamais manqué de courage, m'ont pleinement convaincu que la lettre est antérieure à son séjour dans les Gaules. Combien de traits de fermeté, combien d'actions de valeur n'auroit-il pas dû alléguer, s'il l'eût écrite après avoir été proclamé auguste ?

menacé de la part de mes amis & de mes proches, dans le tems où je commençois à prendre vos leçons ; je vous le raconterois, dis-je, si vous n'en étiez mieux informé que personne. Vous n'ignorez pas non plus ce que j'ai fait en Ionie pour un étranger que je connoissois fort peu. Je parle de ce sophiste dont je pris la défense, contre un homme auquel je tenois par les liens du sang, & plus encore par ceux de l'amitié. N'ai-je pas voyagé pour rendre service à mes amis ? Vous sçavez avec quel empressement je volai au secours de Carténius. J'allai solliciter en sa faveur Araxius notre condisciple, sans en avoir été prié. Deux mois ne s'étoient pas encore écoulés depuis mon retour, lorsque je fus rappelé en Phrygie par les intérêts de la vertueuse Arété, que des voisins injustes vouloient dépouiller de ses terres, & je fis ce second voyage n'étant pas encore rétabli d'une indisposition que m'avoit causé la fatigue du premier. Enfin lorsqu'avant mon départ pour la Grece j'étois à la cour, ainsi que bien des gens le pourroient dire, entre la vie & la mort, souvenez-vous de quel style je vous écrivois. Il n'y avoit dans mes lettres ni lamentations, ni petitesse, rien de bas, d'in-

DE L'EMPEREUR JULIEN. 373
digne d'un homme de cœur. Le jour de mon départ, ou, si l'on veut, de mon exil, car on en parloit ainsi dans le monde, ne fut-il pas un jour de fête pour moi. Je bénis alors la fortune, en disant que l'échange étoit tout-à-fait de mon goût, & que j'avois comme Glaucus troqué de l'airain pour de l'or. Je tressaillois de joie; & quoique je ne possédasse dans la Grece ni terre, ni jardin, ni maison, je la regardois comme une nouvelle patrie.

Vous direz peut-être que dans l'adversité je montre assez de courage, au lieu que je paroïs foible & petit, quand la fortune me comble de ses dons, puisque je préfere Athenes à la pompe & à l'éclat qui m'environnent (1), que je regrette le repos dont je jouissois, & que la multitude des affaires me rend insupportable ma situation présente. Mais vous devriez me rendre plus de justice. Laissez-là ce que je puis avoir de haine pour les affaires & d'amour pour le repos, & jugez-moi sur la regle qui ordonne de se connoître soi-même, & sur la maxime triviale: *Il faut que chacun se mêle de son*

(1) Les césars avoient toutes les marques de la puissance impériale, excepté le diadème.

métier. Selon moi , celui de souverain surpasse les forces de l'homme : il demande un dieu. Platon l'a dit ; & je joins à ce qu'a dit Platon un passage d'Aristote , qui tend à établir la même vérité. Ce n'est pas encore une fois dans le dessein de vous instruire (je n'ai garde de porter, comme on dit , des chouettes à Athenes) mais pour vous montrer que je ne néglige pas absolument les ouvrages de ce philosophe. « Si l'on soutient , dit-il , » dans ses livres de la politique , si l'on » soutient que la monarchie est la meilleure forme de gouvernement , il se » présente une difficulté considérable au » sujet des enfans du monarque. Succéderont-ils à leur pere ? Faudra-t-il les reconnoître , quand même ils seroient incapables de régner ? C'est un terrible inconvénient. Le roi , dit-on , maître de sa couronne n'en disposera pas en leur faveur. La chose est difficile à croire. Il ne faut point attendre de l'homme un tel effort de vertu ».

Dans la suite , après avoir parlé d'un roi dépendant des loix , dont il n'est que le gardien & le ministre ; après lui avoir refusé le nom de roi , & prétendu qu'on doit le placer dans une autre classe , il ajoute : « Quant à la royauté totale &

» absolue (1) , qui consiste dans le pou-
 » voir arbitraire , quelques-uns pensent
 » qu'elle est contraire à la nature , qui
 » nous faisant tous semblables nous don-
 » ne à tous des droits égaux ». Il ajoute
 bientôt après : « Vouloir que les états
 » soient soumis à l'empire de la raison ,
 » c'est vouloir qu'ils ne dépendent que
 » de Dieu & des loix. Placez un homme
 » sur le trône , vous y placez avec lui
 » une bête féroce. En effet la cupidité
 » mérite ce nom , & les passions violen-
 » tes , par exemple la colere , portent les
 » hommes à des excès qui les rendent
 » méconnoissables. Il n'y a donc que la
 » loi que l'on puisse appeller une raison
 » exempte de passion ».

Vous voyez combien Aristote paroît
 se défier de notre espece , ou plutôt
 comment il prononce contre elle une
 condamnation générale. Il dit en termes
 équivalens que personne n'est digne de
 régner , parce que le monarque auroit
 besoin d'une vertu plus qu'humaine ,
 pour préférer les intérêts de l'état à ceux
 de ses propres enfans. Selon le même
 philosophe , il est contre la justice d'exer-
 cer un empire absolu sur ses égaux :

(1) Παμβασιλια.

376 LETTRES CHOISIES
enfin pour ajouter le dernier trait à tout
ce qu'il vient de dire, il définit la loi :
La raison exempte de passion, & con-
clut que la loi seule doit régner à l'ex-
clusion des hommes, dont après tout
le plus vertueux est un composé de rai-
son & de passions aussi redoutables que
les plus féroces animaux. Cette doctri-
ne, si je ne me trompe, s'accorde par-
faitement avec celle de Platon. Celui-ci
veut que le prince, non content d'être
plus vertueux que ses sujets, devienne
d'une nature plus excellente que la leur :
degré de perfection auquel l'homme peut
difficilement arriver. Il veut que le prin-
ce s'attache immuablement aux loix : non
à ces loix faites subitement, & pour des
cas particuliers ; à ces loix modernes,
ouvrages de législateurs, qui n'ont pas
vécu selon les principes de la raison ;
mais aux loix dictées par des hommes
sages qui s'étoient purifié l'esprit & le
cœur. Loin de borner leurs vues à ré-
primer les désordres actuels, & de se ren-
fermer dans les circonstances présentes,
ils ont approfondi la nature du gouver-
nement, contemplé l'essence de la justi-
ce, & puisé dans ces sources des regles
qui obligent tous les membres d'un état :
regles dans lesquelles n'ont influé ni l'a-

mitié ni la haine , & d'autant meilleures , que ceux qui en font les auteurs ne les ont point écrites pour leurs contemporains , ni pour leurs compatriotes , mais pour la postérité , pour des étrangers , avec lesquels ils n'avoient ni ne comptoient avoir aucune relation particulière. En effet , je vois que Solon , le sage Solon , ayant éteint toutes les dettes , & délivré par ce coup d'état le peuple d'Athenes de l'oppression des riches , ne laissa pas de s'attirer des reproches , parce que ses amis , dont il avoit suivi le conseil , profiterent de l'occasion (1) pour s'enrichir. Tant il est difficile lorsqu'on est en place , d'éviter ces fâcheux inconvéniens , même avec les vues les plus droites , & le désintéressement le plus parfait !

La crainte d'y tomber fait que je regrette souvent la vie que j'ai quittée ; & si je m'occupe trop de ces objets , vous devez vous en prendre à vous-même , puisque vous dites que je dois seul faire assaut de vertus & de sagesse avec les

(1) Avant que la résolution qu'il avoit prise d'éteindre les dettes eût transpiré dans le public , quelques-uns de ses amis emprunterent de grosses sommes , sachant bien qu'ils seroient dispensés de les payer.

Solons , les Lycurgues , les Pittacus ; que le tems de la retraite est passé ; qu'il ne s'agit plus de philosopher à l'ombre , mais d'exposer au grand jour un philosophe accompli. Quelqu'un par principe de santé s'est exercé à la gymnastique , mais foiblement , & sans sortir de chez lui. Ses forces suffisent tout au plus à cet exercice modéré. Il se trouve tout à coup transporté je ne sçais comment aux jeux olympiques ; & son ami lui tient ce langage : vous voici sur le plus grand théâtre de l'univers : vous êtes dans la carrière consacrée à Jupiter. Vous allez être en spectacle à toute la Grece , principalement à vos compatriotes dont l'honneur est entre vos mains ; & même à quelques barbares que vous devez étonner par des prodiges de force , qui leur rendent votre patrie plus redoutable que jamais. L'effet naturel de ce discours sera de consterner le nouvel athlete. Il n'ira combattre qu'en tremblant. Comptez que votre lettre a fait sur moi la même impression. Au reste mes idées sont-elles entièrement justes ? Ne le sont-elles qu'en partie ? Suis-je totalement dans l'erreur ? C'est de quoi vous m'instruirez mieux que personne ?

En attendant , je veux , mon très-cher

DE L'EMPEREUR JULIEN. 379
& très-respectable ami, vous proposer quelques doutes, qui se sont élevés dans mon esprit à l'occasion de votre lettre, & sur lesquels j'ai besoin d'éclaircissement. Vous décidez que la vie active est préférable à celle d'un philosophe, & vous appuyez votre décision de l'autorité du sage Aristote, qui dit que le bonheur consiste à faire le bien. Quoique ce même Aristote, dites-vous, balance quelquefois entre la vie politique & la vie contemplative, & que dans certains endroits il semble se déclarer en faveur de la dernière : ici néanmoins, il donne la préférence à ceux qui sont les auteurs, & pour parler son langage, *les architectes des grandes actions* : ce qui doit s'entendre, ajoutez-vous, principalement des souverains. Mais Aristote ne dit pas un mot de ce que vous ajoutez à son texte ; duquel même on pourroit tirer précisément le contraire. En effet, ces expressions, *agir & proprement parler, être l'architecte*, c'est-à-dire, l'auteur & l'ame des actions extérieures, désignent plutôt les législateurs & les philosophes qui traitent de la politique, en un mot qui-conque agit seulement de l'esprit & de la langue, que ceux qui exécutent eux-mêmes. Ce n'est pas assez pour ces der-

380 LETTRES CHOISIES
niers de former des plans, de penser ;
de réfléchir, de prescrire aux autres ce
qu'il faut faire. En toute occasion ils
doivent payer de leur personne, mettre
la main à l'œuvre, agir comme les loix
l'ordonnent, & souvent comme la né-
cessité des circonstances l'exige. Si le
passage d'Aristote signifie ce que vous lui
faites signifier, Aristote se sera servi du
mot d'*architecte*, au même sens dans lequel
Homere emploie celui de *connoître*,
lorsque parlant d'Hercule qui de tous les
hommes a le plus agi par lui-même, il
dit que *ce héros connoissoit les grandes ac-*
tions. Mais Homere écrivoit en vers.

D'ailleurs, si la félicité de la vie active
consiste à bien gouverner les hommes,
à faire un bon usage de l'autorité, il
faudra dire que Socrate étoit malheu-
reux. Je ne parle point ici de Pythagore,
ni de Démocrite, ni d'Anaxagore de
Clazomenes. Vous pourriez me dire que
livrés à la contemplation, ils jouissoient
d'une autre espece de bonheur. Mais So-
crate avoit renoncé à la spéculation pour
mener une vie active. Loin de comman-
der à deux ou trois citoyens, il n'étoit
pas maître de sa propre femme, ni de
son fils. Disons-nous que Socrate n'a-
gissoit point ? Pour moi j'ose dire que le

DE L'EMPEREUR JULIEN. 381
fils de Sophronisque a plus fait (1) qu'Alexandre le Grand. C'est à lui que l'on

(1) Julien a raison de préférer Socrate au conquérant de l'Asie, le plus sage & le plus éclairé des philosophes au fleau du genre humain. Mais quoi qu'il puisse dire des prétendues conversions philosophiques, aussi rares que défectueuses; l'avantage que les hommes ont tiré des instructions de Socrate se réduit à bien peu de chose: témoin l'état déplorable où les nations parmi lesquelles la philosophie étoit le plus cultivée, se trouvoient & pour les mœurs avant la publication de l'évangile. Il étoit réservé à douze hommes de la lie du peuple, & d'une nation qu'Athènes & Rome regardoient comme barbare, d'opérer dans l'univers une réforme que la philosophie n'avoit jamais tentée, & qu'elle jugeoit impossible. Si les hommes n'avoient eu pour apôtres que Socrate & les philosophes des différentes sectes sorties de son école, le monde seroit encore ce qu'il étoit autrefois. Au milieu des ténèbres les plus profondes quelques hommes un peu moins aveugles que le vulgaire, & souvent plus vicieux, entreverroient un petit nombre de vérités, qui serviroient de pâture à leur orgueil & d'exercice à leur langue, plutôt que de règle à leur conduite. Les uns regarderoient tout comme problématique, même l'existence de Dieu & les principes de la morale. Les autres aboyant contre le vice déshonoroient la vertu, & braverient l'honnêteté publique. Quelques-uns feroient des actions vertueuses, mais par fanatisme & par amour propre. Plusieurs cacheroient, & cacheroient mal, sous le manteau philosophique des abominations que l'on n'oseroit aujourd'hui nommer. Les plus éclairés,

faute de zele pour les vérités qu'ils connoîtront le mieux , & d'ailleurs ne les pouvant appuyer que de raisonnemens subtils & nullement populaires , les retiendroient captives. Ils n'auroient pas seulement le courage de proposer à la multitude le dogme fondamental de l'unité de Dieu. Le peuple sans instruction , sans principes , sans mœurs , sans idée des devoirs de l'homme , donneroit tête baissée dans toutes les horreurs de l'idolâtrie , & les sages prétendus auroient comme Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque, &c, la lâcheté d'adorer dans les temples les mêmes dieux dont ils se moqueroient dans leurs écoles & dans leurs écrits ; ou tout au plus comme Julien & les platoniciens de son tems , à l'aide de quelque système arbitraire , ils feroient un mélange monstrueux du dogme de l'unité de Dieu avec toutes les folies spéculatives & pratiques du polythéisme. Il est même plus que probable , que la corruption générale , & les diverses révolutions arrivées dans le monde , auroient absolument éteint les foibles lumieres de la philosophie , si le christianisme n'étoit venu les fortifier , les épurer , les étendre , mettre à la portée des esprits les plus grossiers , & ce que les philosophes ignoroient , & ce qu'ils n'osoient enseigner. Vraisemblablement les nations qui démembrement l'empire romain nous auroient replongés dans la barbarie , si la religion chrétienne ne les eût civilisées. Ceux qui la combattent n'auront-ils jamais l'équité de considérer , que sans elle ils seroient certainement livrés aux plus folles superstitions , & peut-être dans un état approchant de celui des sauvages de l'Amérique ?

le courage d'Antisthenes , la philosophie Erétrienne & celle de Mégare , un Cébés , un Simmias , un Phédon , une infinité d'autres , sans parler de ces colonies illustres qu'enfanta la même école ; du Lycée , du Portique , des Académies. Dites-moi maintenant quel bien ont fait dans le monde les victoires d'Alexandre ? Ont-elles réformé le gouvernement d'une ville , réglé les mœurs des gens ; mais elles n'ont rendu personne ni plus tempérant ni plus sage ? L'unique effet qu'elles aient produit sur le vainqueur même , a été de redoubler sa hauteur & son arrogance. Mais tous ceux qui se corrigent par le secours de la philosophie , sont redevables à Socrate de ce salutaire changement. Au reste , ceci n'est point une idée qui me soit particulière. Aristote l'avoit , ce semble , avant moi , lui qui pour avoir composé un ouvrage (1) sur la nature de Dieu , ne se croyoit pas moins estimable que le conquérant de la Perse. Je trouve qu'il avoit raison. Pour gagner des batailles , il faut du cou-

(1) Τῆς Θεολογικῆς συγγραφῆς. La suite fait voir que j'ai dû traduire comme j'ai fait. Je ne sçais ce que c'est que cet ouvrage d'Aristote ; & Julien est , si je ne me trompe , le seul qui en ait parlé.

rage, du bonheur, & , si l'on veut, de l'habileté. Mais penser juste sur la nature divine, c'est le fruit d'une vertu consommée ; & comme il est vrai de dire que personne n'est bien connu que de ceux avec lesquels il a des rapports & des liaisons intimes, on pourroit peut-être regarder comme une pure intelligence, & plutôt comme un dieu que comme un homme ; celui qui connoît la nature de Dieu.

Mais je m'appерçois que nous voilà retombés sur la comparaison de la vie contemplative & de la vie politique : parallele où vous dites dès le commencement de votre lettre que vous ne voulez point entrer. Je vous parlerai donc seulement des philosophes que vous m'avez cités pour exemples de la vie active : je veux dire (1) Aréus (2), Ni-

(1) Philosophe & homme de lettres, attaché avec ses deux fils Dionysius & Nicanor à la personne d'Auguste dont il possédoit la confiance. Sénèque dit qu'il fut le consolateur de Livie, qui paroissoit inconsolable de la perte de Drusus. (*Livia*) *se consolandam Areo philosopho viri sui præbuit, & multum eam rem sibi profuisse confessa est.* Senec. consolat. ad Marciam.

(2) Ami d'Auguste, de M. Agrippa & d'Hérode le grand, qui apprit de lui la philosophie. A la priere de ce roi des juifs il écrivit une his-
colas

DE L'EMPEREUR JULIEN. 385
colas de Damas , Thrasyllé (1) & Musonius (2). Aucun d'eux n'a commandé dans la ville qui l'avoit vu naître. On

toire universelle. Il faisoit honneur à la philosophie par son désintéressement & par ses libéralités. Il prévenoit en tout les besoins de ses amis , & disoit que l'argent non plus que les instrumens de musique ne sert qu'à ceux qui s'en servent. Il avoit composé la vie d'Auguste , ou du moins l'histoire de son éducation. Nous n'avons de ses ouvrages que quelques fragmens , qui se trouvent dans les extraits de Constantin Porphyrogenete publié par M. de Valois.

(1) Philosophe platonicien , & célèbre astrologue. On peut voir dans Tacite *Annal.* VI , avec quelle adresse & quelle présence d'esprit , il sçut échapper à la cruauté de Tibere , & gagner sa confiance.

(2) C. Musonius Rufus chevalier romain. Non content de faire profession de la philosophie stoïcienne , il tâchoit de la répandre parmi la jeune noblesse de Rome , & parloit avec liberté de la conduite de Néron. Le tyran le fit mettre dans une affreuse prison , d'où il l'envoya d'abord dans l'île de Gyarus , ensuite à l'isthme de Corinthe pour y travailler enchaîné. Un ami s'attendrissant sur son état , j'aime mieux , lui dit Musonius être ici , que de jouer sur un théâtre comme Néron. Après la mort de son persécuteur , il revint à Rome , & fut le seul philosophe que Vespasien n'en chassa pas. Puisque Julien dit que Musonius supporta la cruauté des tyrans , il fut encore persécuté par quelqu'autre que Néron ; sans doute par Domitien.

R

dit même qu'Aréus refusa le gouvernement de l'Égypte sa patrie. Pour Thrasyllle confident de Tibere, il ne doit point sa réputation à l'autorité qu'il put avoir. Au contraire l'amitié de ce tyran eût flétri le nom de Thrasyllle pour jamais, s'il n'avoit laissé des ouvrages qui font connoître avantageusement leur auteur, & lui servent d'apologie. Nicolas de Damas ne fut pas fort employé. On le connoît moins par les actions que par les écrits où il les raconte. Musonius devint célèbre par la patience héroïque avec laquelle il endura les cruautés des tyrans, & vécut peut-être aussi heureux au milieu de ses disgraces, que ceux qui gouvernent les plus grands états. Supposé qu'Aréus ait cru que le bonheur de la vie active, c'est-à-dire, le pouvoir de faire le bien, étoit attaché aux grandes places; en refusant de gouverner l'Égypte, ce philosophe aura de gaieté de cœur renoncé à la fin la plus excellente que l'homme puisse se proposer. Vous-même qui n'êtes pas à la tête d'une armée (1), qui ne montez point à la tri-

(1) A la vérité le Thémistius que nous connoissons n'étoit point homme de guerre. Il ne haranguoit point le peuple : je crois que per-

DE L'EMPEREUR JULIEN. 387
bune, qui n'avez ni province ni ville à
gouverner, êtes-vous un homme oisif,

sonne n'en avoit alors le droit, excepté les empereurs & les césars. Il ne fut préfet de Constantinople que sous Théodose. Néanmoins la manière dont Julien parle ici de Thémistius auquel il écrit, feroit croire que c'étoit plutôt un simple philosophe concentré dans son école, que le célèbre Thémistius qui venoit d'être fait sénateur de Constantinople deux mois avant que Julien fût nommé César, & qui avoit toujours eu l'ambition d'être à la fois philosophe & homme d'état. D'ailleurs le Thémistius à qui la lettre est adressée, paroît avoir été l'un des plus intimes amis de Julien, & Thémistius le sénateur, dans un discours prononcé sous le regne de Théodose, où il se glorifie de la considération que les empereurs ont eue pour lui, donne à entendre que Julien ne l'avoit pas aimé, puisqu'il dit que ce prince a été forcé (par la vérité sans doute) de le reconnoître pour le premier des philosophes. Enfin ce qui paroît encore plus considérable, Julien n'étoit pas César, lorsque Thémistius fut fait sénateur; & cependant Thémistius dans les discours où il remercie Constance de sa nouvelle dignité, félicite l'empereur d'avoir pris Julien pour collègue. Ces difficultés sont très-fortes; mais ne pourroit-on pas répondre, 1°. que Thémistius étoit peut-être du nombre des sénateurs que l'on nommoit *allecti* ou *immunes*, & qui jouissoient de toutes les prérogatives des sénateurs, sans être obligés d'en exercer les fonctions? 2°. Thémistius étoit pour le moins aussi bon courtisan que philosophe. Ainsi la politique

388 LETTRES CHOISIES
un citoyen inutile ? Il faudroit avoir perdu l'esprit pour le croire. En formant trois ou quatre philosophes , vous pouvez servir le genre humain plus utilement que ne feroit un grand nombre d'empereurs. Le philosophe est chargé dans l'univers d'un rôle important. Vous dites qu'il est capable de donner des conseils avantageux à l'état. Il fait plus : il donne de bons exemples. Ses actions

ne lui permettoit pas de se vanter sous le regne de Théodose d'avoir été l'ami de Julien. Il aimoit mieux alors faire croire que si ce prince lui avoit donné de grands témoignages d'estime , c'étoit moins par inclination & par goût , que parce qu'il n'avoit pu les lui refuser. La vanité de Thémistius , qui se montre à découvert dans la harangue dont il s'agit , s'accordoit avec la politique à lui faire tenir ce langage. 3°. Il est vrai que les lettres par lesquelles Constance fait Thémistius sénateur , furent lues dans le sénat de Constantinople le premier de septembre 355 , & que Julien ne fut déclaré César que le sixieme de novembre de la même année ; mais le remerciement où le nouveau sénateur parle de l'affociation de Julien fut , comme on voit par le discours même , prononcé quelque tems après que les lettres de Constance eurent été lues à Constantinople , & lorsqu'on venoit d'apprendre que Julien étoit César. Rien n'empêche de croire qu'il se passa deux mois & demi ou trois mois , entre la lecture de ces lettres & le discours en question.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 389
viennent à l'appui de ses discours. Comme il est lui-même ce qu'il veut que soient les autres, sa conduite est plus persuasive & plus efficace que les ordres de ceux qui ne savent que commander.

Je reviens à ce que j'ai dit d'abord, & finis une lettre déjà trop longue. Elle se réduit à ceci : ce n'est ni paresse, ni l'amour du repos & des plaisirs qui me font regretter la vie privée ; mais je ne trouve en moi, je le répète, ni la science, ni les talens qui me seroient nécessaires. D'ailleurs comme j'ai tâché, quoique sans succès, de devenir philosophe ; je crains dans un siècle où l'on n'est déjà que trop prévenu contre la philosophie, on ne la rende responsable de mes fautes. Je vous avois précédemment exposé ces mêmes raisons : elles ne m'ont attiré que des reproches, dont je viens de me justifier comme j'ai pu. Je prie Dieu qu'il m'envoie la bonne fortune & la prudence avec elle. J'ai besoin plus que jamais, premièrement de l'assistance divine, ensuite de votre secours & de celui des autres philosophes. Vous devez tous me seconder, puisque je combats à votre tête, & que je m'expose pour vous. Quand même Dieu se serviroit un jour de nos efforts réunis, pour accorder aux

hommes le bien (1) que je me sens incapable de leur procurer moi seul , qui pourroit désapprouver le langage que je tiens ? En effet , tout ce que je connois de bien en moi , c'est que n'ayant rien je ne crois pas avoir beaucoup. J'agis , comme vous voyez , en conséquence , & vous déclare à tous , que vous devez attendre de moi peu de chose , & vous soumettre par avance à la volonté de Dieu. Après cette déclaration , je mériterai quelque indulgence si je fais des fautes. Si tout réussit au gré de nos desirs , le succès m'inspirera de la reconnaissance. Je ne m'approprierai point ce qui sera l'ouvrage des autres ; & rapportant , comme il est juste , à l'Etre suprême le bien dont nous aurons été l'instrument , je vous prierai de vous joindre à moi pour en rendre graces à sa bonté.

(1) Ce bien étoit sur-tout le rétablissement du paganisme.



L E T T R E I I I.

A O R I B A S E (1).

SELON le divin Homere, il y a deux ANN. 358.
portes des songes ; l'une pour les faux ,
l'autre pour les vrais. Si vous en eûtes
jamais de cette derniere espece , c'est
celui dont vous me parlez. Je le regarde
comme une prédiction (2) certaine. Je
viens moi-même d'en avoir un qui ne
me permet plus d'en douter. Je voyois
un arbre très-haut (3), planté au milieu
d'un fallon , mais penché vers la terre.
Il sortoit de sa racine un jeune arbrisseau
plein de vigueur. Je m'intéressois pour

(1) Cette lettre écrite dans les Gaules par Julien encore césar , est adressée à Oribase de Pergame son médecin , & le confident de son apostasie.

(2) Il faut observer que c'est à un intime ami que Julien parle de la sorte. Peut-on douter que ce prince ne crût aux songes ? Dans ce qui nous reste de ses livres contre la religion chrétienne ; il débite gravement qu'*Esculape l'a guéri plusieurs fois par les remedes qu'il lui a indiqués*. Les payens croyoient que ce dieu leur apparoissoit pendant le sommeil.

(3) Cet arbre est Constance , & le rejetton Julien lui-même.

392 LETTRES CHOISIES
celui-ci, & j'étois dans des tranfes mortelles, craignant que quelqu'un ne l'arrachât avec l'arbre. Je m'approche, & trouve l'arbre tombé. Le rejetton ne l'étoit pas, mais il paroissoit être en l'air. Mes alarmes ont redoublé. Quel arbre ! ai-je dit. Le rejetton court grand risque de périr avec lui. Regardez bien, & rassurez-vous, m'a dit alors un inconnu. La racine tient à la terre ; & la jeune tige dont le sort vous touche ne périra pas. Elle ne fera que croître & se fortifier. Voilà mon songe. Dieu sçait ce qu'il signifie.

Pour parler maintenant de ce malheureux (1) efféminé ; quand a-t-il tenu de moi ces propos ? Est-ce avant qu'il m'ait vu ? est-ce depuis ? Faites-moi le plaisir de me mander ce que vous pourrez en apprendre. Tout le monde sçait que j'ai eu pour lui des ménagemens dont je rougis. J'ai souvent gardé le silence sur les vexations qu'il exerçoit dans la province : j'ai fait semblant d'en ignorer une partie, & de ne pas croire l'autre. Tantôt j'ai refusé d'écouter les plaintes, tan-

(1) Τὸ μισρὸ ἀνδργόνον. Il parle de Florentius préfet des Gaules. Voyez la Vie de Julien, l. II, p. 106 & suiv.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 393
tôt d'y avoir égard. Quelquefois j'ai re-
jetté la faute sur ses officiers. Mais lors-
que ce misérable a prétendu me rendre
complice de ses infamies, en m'envoyant
pour le signer son indigne (1), son abo-
minable projet, le seul parti que j'eusse
à prendre étoit celui que j'ai pris. Aurois-
je signé sans dire mot ? Il eût fallu pour
cela être un imbécille, n'avoir ni senti-
ment, ni conscience. Devois-je lui dé-
clarer une guerre ouverte ? C'étoit ce
que m'inspiroient la justice, le courage
& l'honneur. Mais dans les circonstan-
ces où nous sommes, la prudence me l'a
défendu (2). Je me suis donc contenté
de dire en présence de bien des gens que
je sçavois devoir le lui rapporter : *Assu-
rément il reformera ce projet ; la chose est
trop criante*. Mais bien-loin de rentrer en
lui-même, & de profiter de cet avis, il
s'est porté à des excès que l'on n'eût pas
dû attendre d'un tyran qui auroit eu
quelque reste de pudeur ; & cela presque
sous mes yeux. Cependant qu'avois-je
fait, que ce que devoit faire en pareil

(1) Un projet pour rehausser la capitation.

(2) C'eût été se révolter contre Constance qui
avoit mis Flotentius en place.

cas un disciple de Platon (1) & d'Aristote? Falloit-il laisser de pauvres peuples à la merci de ces brigands, qui par leurs indignes manœuvres les ont réduits aux dernières extrémités? Nous punissons de mort un tribun, nous lui refusons même la sépulture, pour avoir abandonné un poste qu'il ne pouvoit garder sans perdre la vie; & nous aurions la lâcheté de quitter le nôtre, en cessant de défendre ceux qu'on ne cesse d'opprimer. Dieu nous y a placés, & combat lui-même pour nous. Si notre fermeté nous attire quelque disgrâce, c'est une grande ressource que le témoignage d'une bonne conscience. Je prie les dieux de me donner un homme de bien tel que Salluste. Si l'on m'envoie un successeur, je n'en serai peut être pas fâché. Il vaut mieux faire bien un peu de tems, que de faire long-tems mal. Quelques-uns regardent la philosophie péripatéticienne comme moins courageuse que celle du Portique. C'est une erreur. Toute la différence que j'y trouve, c'est que la première a moins de sang froid, & n'agit pas toujours par système. La seconde

(1) On voit qu'il faisoit les actions de vertu & pédanterie au moins autant que par principes.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 395
méritoit de prendre toujours le bon
parti , puisqu'elle n'abandonne jamais
celui qu'elle a pris.

LETTRE IV.

Au Philosophe MAXIME (1).

MILLE pensées se présentent en foule ANN. 361.
à mon esprit. Pas une ne veut céder à
l'autre , & toutes ensemble m'étouffent
la voix. Vous donnerez à cela le nom
d'empressement ridicule , ou tel autre
qu'il vous plaira. Tâchons néanmoins
de les arranger selon l'ordre du tems , &
commençons par remercier les dieux ,
dont la bonté infinie me permet (2) de
vous écrire , & peut être nous permettra
de nous voir.

Dès que j'eus été fait empereur (1)

(1) C'est le fameux Maxime d'Ephèse , le
ducateur de Julien. Cette lettre a été écrite
Illyrie , dans le tems où ce prince faisoit des
paratifs de guerre contre Constance.

(2) Apparemment que Julien , depuis qu'
avoit pris le titre d'Auguste , écrivoit rarement
Maxime , de peur d'attirer des affaires à ce
philosophe qui demouroit en Ionie ou en Grece
& par conséquent sous la domination de Con
stance.

dieux sçavent que ce fut malgré moi , & qu'il n'y a jamais eu de résistance plus marquée que la mienne) je me mis en campagne , & marchai contre les barbares. Au bout de trois mois ayant repris le chemin des Gaules , sur toute la route j'avois l'œil alerte pour voir si je vous appercevrois , & je demandois à tous ceux qui venoient de ces quartiers-là , s'il n'étoit point arrivé quelque philosophe , quelque homme de lettres portant un manteau.

J'approchois de Besançon , ville autrefois considérable , où l'on voyoit des temples magnifiques. Ce n'est aujourd'hui qu'une petite place nouvellement rebâtie , défendue d'une bonne muraille , & d'ailleurs forte par son assiette : elle est environnée d'une rivière que l'on nomme le Doux , & s'élève sur la pointe d'un rocher , presque inaccessible aux oiseaux mêmes , qui ne tient au continent que par une langue de terre. Lors donc que j'étois proche de Besançon , j'aperçus un philosophe cynique avec son bâton & son manteau. De loin je le pris pour vous. Ayant fait quelques pas je reconnus mon erreur , & pensai néanmoins que ce philosophe venoit de votre part. Il est de mes amis , & je fus fort

DÉ. L'EMPEREUR JULIEN. 397
aise de le voir ; mais ce n'étoit pas lui
que j'attendois. Ainsi l'idée du bonheur
dont je me flattois s'évanouit comme un
songe. Depuis ce tems-là je me suis ima-
giné que l'inquiétude où vous étiez au
sujet de mes affaires vous empêchoit de
quitter la Grece. Jupiter , le Soleil &
Minerve , tous les dieux & toutes les
déeses sont témoins des vives alarmes
où j'ai été depuis mon départ des Gaules
pour l'Illyrie. Je tremblois pour vous :
je consultois les dieux , ou plutôt je les
faisois consulter , ne me sentant pas la
force de voir (1) ni d'entendre ce qui
pouvoit vous être arrivé. Les dieux ré-
pondoient clairement que l'on vous sus-
citeroit des traverses , mais que les mé-
chans ne pourroient accomplir leurs
noirs projets.

Vous voyez que je passe sous silence
une infinité d'événemens. Je devrois sur-
tout vous dire combien les dieux m'ont
donné de preuves d'une protection visi-
ble : comment j'ai eu le bonheur d'é-
chapper à tant de conspirations formées
contre moi ; & cela sans ôter la vie ni
les biens à personne , sans punir autre-

(1) Peut-on douter après cela que Julien ne
crût à la théurgie ?

ment les assassins pris sur le fait qu'en les mettant hors d'état de me nuire (1). Peut-être qu'il convient mieux de faire ce détail de vive voix que par lettres. Il vous intéressera, j'en suis sûr. Nous honorons ouvertement les dieux, & la plus grande partie de mon armée professe comme moi la vraie religion. Nous sacrifions publiquement. Nous avons offert plusieurs hécatombes en action de grâces. Les dieux m'ordonnent de rétablir leur culte (2) dans sa pureté. Je leur obéis de tout mon cœur. Ils me promettent de grandes récompenses, si je travaille avec zèle. Evagre nous est venu trouver.

(1) Peu de tems après que Julien eut été proclamé auguste, un eunuque suborné par les créatures de Constance le voulut assassiner. Julien lui pardonna. Nous apprenons ici que cette conspiration ne fut pas la seule qui menaça ses jours.

(2) Il ne doutoit pas qu'il ne fût suscité des dieux pour être le restaurateur du paganisme.



L E T T R E V.

A JULIEN *son oncle* (1).

LA troisieme heure de la nuit com- ANN. 361.
mence , & je suis sans secretaire , parce
que tous les miens sont occupés. J'ai à
peine le tems de vous écrire. Nous vi-
vons graces aux dieux , & nous sommes
délivrés de la cruelle alternative de pé-
rir , ou de faire périr les autres. Le So-
leil à qui j'ai sur-tout adressé mes prie-
res , & le grand Jupiter , savent que bien-
lôin de souhaiter la mort de Constance ,
je faisois des vœux pour sa conservation.
Je ne me suis mis en marche que pour
obéir aux dieux , qui m'annonçoient tou-
tes sortes de prospérités si j'allois en avant ,
& les derniers malheurs si je demeurois
en repos. D'ailleurs me voyant déclaré
ennemi public , je voulois lui faire peur ,
& le forcer de se prêter à quelque ac-
commodement ; résolu toutefois , s'il fal-
loit en venir aux mains , d'attendre de
la fortune & de la bonté des dieux ce
qu'il leur plairoit d'ordonner.

(1) Julien aussi-tôt qu'il eut appris en Illyrie la mort de Constance , écrivit cette lettre au comte Julien son oncle , par le courier qu'il lui dépêcha , pour lui annoncer une nouvelle si in-
téressante.

L E T T R E V I.

A ARTABIVS (1).

ANN. 351. **P**AR les dieux je ne veux point que l'on fasse mourir les galiléens, ni qu'on les frappe injustement, ni qu'on les maltraite en quelque maniere que ce soit; mais je veux absolument qu'on leur préfère les adorateurs des dieux. La folie des (2) galiléens a mis l'empire à deux doigts de sa perte, & la bonté des dieux nous a tous sauvés. Il est donc juste d'honorer les dieux, & de distinguer les personnes & les villes qui les honorent.

(1) Je ne crois pas que l'on connoisse cet Artabius. Ce que l'on donne ici pour une lettre de Julien est peut-être le fragment de quelque édit. Il ne faut pas douter que ce prince, dès le commencement de son regne, n'en ait fait un pour déclarer que le paganisme étoit la religion de l'empire, & pour défendre en même tems de maltraiter les chrétiens. Ceci doit donc avoir été écrit en 361.

(2) Il est certain que la persécution arienne causa beaucoup de maux à l'état. Constance voulant faire le théologien négligea les devoirs d'un empereur. A force de tenir des conciles, il ruina les voitures publiques, & dépensa des sommes immenses, &c. Mais il est injuste d'imputer à la religion chrétienne des fautes qu'elle condamne, lors même qu'on les commet pour la soutenir. C'est de toutes les religions la plus propre à rendre un état heureux.

L É T T R E V I I .

A HERMOGENE *ci-devant gouverneur
d'Egypte.*

PERMETTEZ - MOI de m'écrier avec ANN. 361.
les poëtes ,

Grace au ciel mon bonheur passe mon espérance.

Enfin je suis échappé contre mon attente à la fureur de l'hydre à cent têtes. Ce n'est pas de mon frere Constance que je parle ainsi (je le laisse pour ce qu'il étoit) , mais de ces bêtes féroces qui l'obsédoient , qui lançoient sur tout le monde des regards menaçans , qui aigrissoient un prince dont la clémence , quoiqu'en aient pu dire bien des gens , n'étoit pas la premiere vertu. Mais il est dans le tombeau. Puissé-t-il y reposer en paix ! Pour eux , ce n'est pas mon intention qu'il leur soit fait la moindre injustice. Cependant comme divers accusateurs s'élèvent contre eux , on leur a donné (1) des juges. Hâtez-vous , mon très - cher ami. Faites l'impossible pour

(1) Julien créa une chambre de justice. Voyez Vie de Julien , l. III , p. 128.

402 LETTRES CHOISIES
arriver au plutôt. Il y a long-tems, je
vous jure, que je desirois de vous voir.
Ne m'enviez pas ce plaisir, maintenant
que j'ai celui d'apprendre que vous êtes
hors de danger.

LETTRE VIII.

A THÉODORE pontife (1).

ANN. 361. JE vous écris une lettre différente de
celle que j'ai adressée aux autres (2),
parce que votre amitié particulière pour
moi mérite cette distinction. Nous som-
mes disciples du même maître : c'est déjà
beaucoup, & vous vous souvenez de ce

(1) Ce pontife Théodore étoit, comme on en
peut juger par la lettre, un payen zélé, disciple
de Maxime, initié par Maxime comme Julien,
instruit comme ce prince dans les mystères de la
théurgie. Cette lettre se trouve dans l'édition du
P. Petau, mais seulement en grec. Elle avoit
été copiée sur un manuscrit si défectueux, qu'il
n'étoit pas possible de la traduire. M. Spanheim,
d'après un manuscrit moins imparfait, l'a donnée
avec une version latine, qui ne répond pas assez
à la réputation de ce sçavant homme.

(2) Julien avoit écrit sans doute une lettre cir-
culaire aux pontifes payens, dès qu'il fut paisible
possesseur de l'empire. Comme celle-ci paroît
écrite dans le même tems, je crois qu'elle est de
l'année 361.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 403
que (1) Un soir, il y a déjà longtemps, il me témoigna dans une conversation que j'eus avec lui tant d'estime pour vous, que je ne balançai pas à vous regarder comme mon ami. Je n'ai pas coutume d'aimer ainsi sur parole, & je ne donne mon amitié qu'avec une extrême précaution. Je ne vous connoissois pas même de vue. Pour aimer il faut connoître, & pour connoître il faut éprouver. Cependant une certaine raison décisive me détermina (2). Vous me l'avez dite vous-même. Aujourd'hui je veux vous charger d'une affaire que j'ai fort à cœur, & qui sera très-utile au genre humain. Je me flatte que vous y travaillerez avec ardeur. Elle nous remplira de joie dans ce monde, & redoublera nos bonnes espérances (3) pour l'autre.

(1) Il indique à demi-mot & d'un air mystérieux, ce qu'ils virent ou crurent voir lorsque Maxime les initia.

(2) Il n'est pas possible de deviner cette raison ; mais on entrevoit que dans l'initiation de Théodore, il étoit arrivé quelque chose dont Julien avoit conclu, qu'un homme si agréable aux dieux méritoit d'être le ministre & le coopérateur de l'apôtre du paganisme.

(3) Comme cette lettre n'est point écrite pour être montrée, elle prouve à quel point Julien étoit fanatique, & convaincu de sa fausse reli-

Car nous ne sommes ni vous ni moi du nombre de ceux qui pensent que l'ame périt avant ou avec le corps (1). Si nous la croyons immortelle, ce n'est point sur la parole des hommes. C'est sur celle des dieux-mêmes qui peuvent seuls connoître ces vérités ; que dis-je ? qui seuls les connoissent nécessairement. La conjecture est le partage de la raison humaine,

gion. Elle fait voir en même tems qu'il croyoit une providence, une autre vie, l'immortalité de l'ame. Il détestoit les matérialistes. Dans un de ses ouvrages il parle avec horreur du pyrrhonisme & de la doctrine d'Epicure. Il remercie les dieux d'avoir éteint ces sectes, & fait périr la plupart des livres qui contenoient leurs dogmes pernicioeux. *V. Fragment. orat.* Vraisemblablement les esprits forts n'eussent pas triomphé sous son regne. Pourquoi donc le protégeroient-ils ? Mais souvent des intérêts communs servent à réunir en apparence des ennemis irréconciliables. *Et facti sunt amici . . . in ipsâ die : nam antea inimici erant ad invicem.* L'affection que Julien témoigna pour les juifs en est un exemple remarquable.

(1) Ceux qui croyoient l'ame immortelle & les matérialistes mêmes distinguoient dans l'ame la partie intellectuelle $\psi\chi\epsilon$ & la partie sensitive $\psiυχ\eta$. Il y en avoit sans doute qui s'imaginoient, les uns que la partie intellectuelle s'étoit déjà retirée, les autres qu'elle étoit déjà détruite, lorsqu'ils voyoient le corps réduit à la seule vie animale.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 405
& la science celui des dieux. Quelle est donc la commission dont je vous charge? C'est l'intendance générale de ce qui concerne la religion dans toute l'Asie; l'autorité sur tous les prêtres., soit des villes, soit de la campagne, avec le pouvoir de traiter chacun d'eux selon qu'il le méritera.

Dans cette place les vertus les plus essentielles sont la modération, la douceur, & la bonté pour ceux qui s'acquittent de leur devoir, la hardiesse à reprendre, & la vigueur à punir ceux qui sont injustes, irreligieux, insolens. Tout ce qu'il faut régler en commun pour rendre au culte divin sa pureté, nous le réglerons incessamment avec plusieurs autres choses; mais je veux en attendant vous proposer quelques réflexions. Il est juste de me croire sur ces matières. Jen'en parle qu'après les avoir bien méditées. Personne ne marche avec plus de réserve, & n'est plus ennemi que moi de la nouveauté, sur-tout en fait de religion, parce que je suis convaincu qu'il faut observer les anciennes loix (1) que

(1) Le paganisme en général n'avoit point de code religieux, si ce n'étoit quelques oracles prétendus, apparemment assez modernes, sur les

nos peres avoient certainement reçues des dieux. La sagesse que l'on y remarque prouve qu'elles ne sont pas l'ouvrage des hommes. Mais les richesses & l'amour des plaisirs ayant prévalu, on les a négligées ces saintes loix ; on les a corrompues, en sorte qu'il est nécessaire de reprendre l'édifice dès les fondemens. J'ai toujours gémi en secret de notre indifférence pour les dieux : suite déplo-

cérémonies que l'on devoit observer dans les sacrifices, & sur les victimes qui convenoient à chaque espece de dieux. Eusebe rapporte quelques morceaux de ces oracles dans le quatrième livre de la préparation évangélique. Je pense que les loix dont parle ici Julien sont principalement les anciens rites de chaque peuple, de chaque ville, de chaque temple. Ces rites par le laps de tems avoient souffert différentes altérations, & dans le déclin du paganisme quelques-uns s'étoient abolis.

Julien profond dans l'antiquité payenne, veut remettre les choses sur l'ancien pied. Quant à la sagesse toute divine qu'il admire dans ces rites, elle est l'ouvrage de son imagination, il les regarde comme symboliques. Allégoriste ingénieux & fécond, à force d'explications arbitraires, il découvroit des choses merveilleuses dans le culte aussi-bien que dans l'histoire de ses dieux. Pour se convaincre qu'il trouvoit par-tout tout ce qu'il vouloit, c'est assez de parcourir son discours *sur la mere des dieux*.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 407
rable de la débauche & de la dépravation des mœurs , qui ont éteint parmi nous tout esprit de religion. Ceux de qui l'école des impies tire son origine (1) sont tout de feu pour l'erreur : ils aiment mieux mourir que d'y renoncer. Ils endurent la misère & la faim plutôt que de goûter de la chair de porc (2) , & de celle d'un animal étouffé ou mort par accident ; & notre froideur pour les dieux est telle que nous oublions les loix de nos peres , que nous ignorons si jamais elles ont existé. Mais les hommes dont je viens de parler sont religieux en

(1) *Δυσσεβείας σχολή πρῶχοντας* ceux qui sont attachés à l'école de l'impiété. Je crois qu'il faut lire *πρῶχοντας* les chefs, les premiers docteurs. La suite montre qu'il s'agit ici des juifs.

(2) Ceci prouveroit seul que Julien parle des juifs. A la vérité les chrétiens par respect pour le concile de Jérusalem, se sont abstenus du sang & des viandes étouffées plus long-tems, que n'ont subsisté les raisons sur lesquelles la défense étoit fondée ; & les chrétiens orientaux s'en abstiennent encore aujourd'hui. Mais depuis que Dieu eut révélé à S. Pierre (*Act. XV*) que la distinction des viandes étoit abrogée, aucun chrétien ne s'est fait scrupule de manger de la chair de porc, si ce n'est les chrétiens judaïsans, qui ne furent tolérés que jusqu'à la seconde ruine des juifs arrivée sous l'empereur Adrien.

partie, puisque le dieu qu'ils adorent est le dieu très-puissant & très-bon, qui gouverne le monde visible, & que nous adorons nous-mêmes sous d'autres noms (1), comme je ne puis en douter. Ainsi je ne sçaurois les blâmer de cet attachement à leurs loix. Ils se trompent seulement, en ce qu'ils lui rendent un culte exclusif, & ne veulent point adorer les autres dieux. Enflés d'un fol orgueil digne d'un peuple barbare (2), ils s'appro-

(1) Dans les livres de Julien contre la religion chrétienne, livres dont S. Cyrille nous a conservé une partie considérable en les réfutant, ce prince dit en propres termes qu'il adore le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob *Ἀὐτὸν προσκυνοῦν τὸν θεὸν Ἀβραάμ καὶ Ἰσαὰκ καὶ Ἰακώβ*. Mais on voit dans ces mêmes livres, qu'il entend par ce dieu le Démonarque: en quoi il se trompe, s'il fait du Démonarque ou LOGOS une NATURE différente de l'ESTRE, *τὸ εἶναι, τὸ ἔχον*. C'est ce que je devois observer dans la vie de Julien où j'ai cité, l. 1, le passage de la lettre à Théodore qui donne lieu à cette remarque.

(2) Quelque encens que Julien donne aux juifs dans la lettre qu'il leur écrit, ce texte & plusieurs autres font voir qu'il les méprisoit. En général, ce qui révoltoit le plus les payens contre la religion chrétienne & contre celle des juifs, c'est qu'elles sont exclusives, & ne peuvent entrer en composition avec aucune autre. Mais ils souffroient moins impatiemment les juifs, & se con-

prirent

Mais lorsqu'une joie entière & parfaite entretient dans l'ame une douce sérénité, on se sent le zèle & la confiance d'adresser de ferventes prières à ce Dieu suprême. C'est de lui que dépend l'exécution des projets que nous avons formés pour l'avantage de l'état. Obtenez de sa bonté que je revienne victorieux de la guerre de Perse (1), pour rebâtir Jérusalem cette ville sainte, après le rétablissement de laquelle vous soupirez depuis tant d'années, pour l'habiter avec vous, & pour y rendre gloire au tout-puissant.

(1) Julien n'attendit pas si long-tems à donner aux juifs des preuves de son affection, ou plutôt de sa haine contre les chrétiens, par le projet qu'il forma de rebâtir le temple de Jérusalem. Nous avons rapporté, d'après les auteurs payens mêmes, comment Dieu confondit ce projet par un miracle des plus éclatans & des plus attestés dont l'histoire fasse mention.

L E T T R E X V.

A U X A L E X A N D R I N S.

J'APPRENDS que vous avez un obélisque assez haut, couché sur le rivage, & dont vous paroissez ne faire aucun cas. ANN. 362.

Constance d'heureuse mémoire , dans le dessein de le transporter à Constantinople (1), avoit exprès construit un vaisseau. Mais puisqu'il a plu aux dieux de disposer de ce prince , Constantinople me somme d'acquitter la dette de mon prédécesseur. C'est ma patrie , & je lui appartiens de plus près que Constance. Il l'aimoit comme sa sœur , & moi je l'aime comme ma mere. Elle m'a vu naître ; elle a pris soin de mon enfance. Je ne puis oublier ce que je lui dois (2). Cependant il n'est pas juste que vous y perdiez. Comme votre ville ne m'est pas moins chere que ma patrie , je vous permets aussi d'élever la statue colossale (3) qui vient d'être faite. Ainsi vous aurez monument pour monument , à la place d'une pierre taillée en triangle où sont

(1) Constance avoit fait transporter d'Egypte à Rome un des obélisques que l'on y voit encore. C'est celui que Sixte V a relevé. Constance vouloit procurer à la nouvelle Rome une semblable décoration.

(2) La lettre finit ici dans les éditions de Julien. M. Muratori a trouvé la suite dans un manuscrit de la bibliothèque ambrosienne , & l'a donnée dans ses *anecdota græca* , où M. Fabricius l'a prise pour l'insérer dans sa *bibliothèque grecque*.

(3) J'imagine que c'étoit la statue de Julien même.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 423
gravés quelques caractères égyptiens, la
statue d'un homme dont vous souhaitez
d'avoir l'image. Et s'il est vrai, comme
on le dit, que quelques-uns couchent
sur la pointe de cet obélisque, & lui ren-
dent un culte (1), c'est une raison de

(1) Τινὲς ἱερεῖς οἱ θεραπειῶντες καὶ προσκοιτῶντες
ἀπὸ τῆς κορυφῆς. M. Muratori traduit : *quosdam*
esse therapeutas qui obelisci hujus vertici indormiant.
Il croit que ces thérapeutes étoient des moines
qui, sans doute par esprit de mortification, ve-
voient dormir sur cet obélisque. M. Fabricius
ajoute que l'on ne peut pas douter que ce ne fus-
sent des stylites. Mais, 1°. pour trouver ici des
thérapeutes, il faut faire violence au texte, &
n'avoir point d'égard à la particule copulative qui
lie les deux verbes : *cultum adhibentes & indor-*
miantes ejus vertici ; 2°. les stylites étoient abso-
lument inconnus avant l'illustre S. Simeon, qui
ne monta sur la colonne que vers l'an 423 ; &
même il est remarquable que les solitaires d'E-
gypte lui envoyèrent déclarer qu'ils se séparoient
de sa communion, parce qu'ils ne pouvoient ap-
prouver un genre de vie si nouveau. Ils ne se
réunirent avec ce saint qu'après avoir éprouvé
son obéissance & son humilité. Il vaut donc mieux
traduire comme j'ai fait, & dire que quelques
payens rendoient un culte à cet obélisque. On
sait que tous les obélisques étoient consacrés au
soleil ; raison suffisante pour en écarter des soli-
taires chrétiens ; & les hiéroglyphes que l'on
voyoit sur celui-ci pouvoient le rendre encore
plus respectable aux idolâtres. Quelques-uns dans
l'espérance sans doute d'avoir des songes divins,

plus pour le faire ôter delà. Je veux abolir cette superstition. Quand on voit ceux qui demeurent auprès , y dormir au milieu des saletés dont le lieu doit être rempli, & des infamies qui s'y commettent, on ne regarde pas cette pierre comme un monument sacré. Au contraire leur superstition confirme dans l'incrédulité ceux qui refusent de croire aux dieux. C'est pourquoi vous devez encore plus me seconder pour faire conduire cet obélisque dans ma patrie , qui vous reçoit avec tant de cordialité, lorsque vous venez dans nos mers. Vous contribuez à la faire subsister : vous contribuerez à l'embellir (1). Quand vous y

alloient dormir sur la pointe de cet obélisque ; qui étoit couché sur le bord de la mer. La chaleur du climat ne permet pas de douter que ce ne fût pendant la nuit ; & cette superstition nocturne servoit d'occasion & de prétexte à des désordres qui achevoient de décréditer le paganisme. Julien , si j'ose m'exprimer ainsi , veut ôter cette pierre de scandale , & sauver ce ridicule à la malheureuse religion qui n'en avoit déjà que trop.

(1) Cet obélisque pourroit être celui que Spon a vu à Constantinople dans la place d'Arméydan où étoit autrefois l'hippodrome. Il est de granite d'Egypte , haut de cinquante pieds , & chargé d'hiéroglyphes. L'inscription de la base porte que

DE L'EMPEREUR JULIEN. 425
arriverez , ce sera pour vous un coup-
d'ocil agréable & flatteur de voir de loin
le présent que vous lui aurez fait.

*Théodose a entrepris de faire relever ce monument
qui étoit couché par terre , & que Proclus en est
venu à bout dans l'espace de trente-deux jours. Ju-
lien étoit mort sans doute avant que d'avoir placé
son obélisque , & Valens l'avoit négligé. Sous le
regne de Théodose , on n'eut garde d'en faire
honneur à Julien , ni de dire qu'il avoit été trans-
porté d'Egypte par les ordres de cet apostat. On
peut m'objecter que l'obélisque de Spon est quar-
ré , & que celui dont Julien parle étoit triangu-
laire , *τριγών*. Mais ce mot est une correction de
M. Muratori ; le manuscrit porte *επιγών* , qui ne
signifie rien. Apparemment il faut lire *τετραγών* :
d'autant plus que , selon M. Muratori lui-même ,
tous les autres obélisques sont carrés.*

LETTRE XVI.

A MAXIME.

LORSQU'ON possède un hôte on doit le
bien traiter ,

Et le laisser partir lorsqu'il veut nous quit-
ter (1).

TELE est la loi du sage Homere. ANN. 362.
Mais on ne pourroit m'accuser d'y con-

(1) C'est ce que dit Ménélas (Odyssée , l. xv ,
74) lorsque Télémaque après avoir séjourné à
Lacédémone veut prendre congé de lui.

426 LETTRES CHOISIES
trevenir, quand je ferois mes efforts
pour vous retenir plus long-tems, puis-
que nous sommes unis l'un à l'autre par
des liens plus étroits que ceux de l'hos-
pitalité; je veux dire par ceux de la doc-
trine & de la religion. Cependant com-
me vous avez besoin de travailler sérieu-
ment à vous rétablir, je vous permets
d'aller faire un tour dans votre patrie (1),
& de prendre un charriot public pour
voyager plus commodément. Qu'Escu-
lape & tous les dieux vous conduisent,
& m'accordent le plaisir de vous revoir.

(1) A Ephese. Maxime fit apparemment ce voyage pendant que l'empereur étoit à Constan-
tinople.

LETTRE XVII.

A ARISTOMENE (1).

ANN. 362. **F**AUT-IL donc attendre qu'on nous
invite, & ne sçait-on plus prévenir
un ami? Prenons garde de rendre l'ami-
tié épineuse en exigeant de nos amis les

(1) C'étoit sans doute un sçavant, & peut-être
un philosophe. On peut juger par la fin de la let-
tre qu'il avoit du zele pour la religion payenne,
& qu'il en sçavoit exactement les cérémonies.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 427
mêmes formalités que de nos simples con-
noissances. On demandera pourquoi nous
nous aimons ne nous étant jamais vus.
A mon tour je demanderai comment on
aime des gens qui vivoient il y a quinze
ou vingt siècles. C'est qu'ils étoient ver-
tueux. Nous aspirons à le devenir , &
par-là nous méritons un peu de passer
pour l'être , quoique cette bonne vo-
lonté , je parle de la mienne , soit jusqu'ici
demeurée sans effet. Mais à quoi bon
tout ce discours ? Si vous devez venir
sans être mandé , vous viendrez sans dou-
te : si vous attendez une invitation , en
voilà une. Hâtez-vous donc au nom de
Jupiter qui préside à l'amitié. Faites-nous
voir (1) au milieu des cappadociens un

Cette lettre paroît avoir été écrite par Julien lorsqu'il étoit dans la Cappadoce , où il s'arrêta quelque tems en allant de Constantinople à Antioclie.

(1) Ἄνθρωπος ἐν καππαδόκειαις καθαρὸς Ἕλληνας. Un pur hellene parmi des cappadociens. Le restaurateur de la religion grecque , ne pouvoit qu'être mécontent de la Cappadoce. 1°. Césarée capitale de la province étoit presque toute chrétienne. On y avoit abattu depuis long-tems les temples de Jupiter & d'Apollon , dieux tutélaires de la ville. Sous le regne de Julien même , les chrétiens venoient de renverser le temple de la Fortune , le seul qui restât. Ce prince non content de confis-

· véritable hellene. Je ne trouve encore
· presque personne qui ne sacrifie à re-

quer les biens meubles & immeubles des églises , d'enrôler les clercs dans la milice la plus méprisable , & de faire mourir ceux qui avoient eu part à la destruction du temple de la Fortune , effaça la ville du nombre des cités , l'assujettit à la taille , & voulut qu'elle reprît le nom de Mazaca qu'elle portoit avant que Tibere lui eût donné le nom de Césarée. 2°. En Cappadoce les payens mêmes ne devoient pas être agréables à Julien. Outre qu'il se plaignoit de leur peu de zele , leur paganisme étoit apparemment mêlé de la religion des mages. Strabon natif de cette province , dit que l'on y trouvoit de son tems un grand nombre de mages , appelés *Pyraithes* , & plusieurs temples des dieux adorés en Perse. On y voyoit de grands enclos , où ces mages entretenoient le feu sacré sur un autel , &c. Le même auteur semble dire que ces enclos nommés *Pyraithées* étoient des dépendances des temples d'*Anaïris* & d'*Oman*. On portoit en procession la statue de ce dernier. Plus de trois siècles après Strabon , S. Basile cappadocien comme lui , & contemporain de Julien , consulté par S. Epiphane sur l'origine des mages & sur les maguzéens , répond que ceux-ci étoient une nation transférée autrefois de Babylonie en Cappadoce , & répandue dans tout le pays. Ils adoroient le feu , & condamnoient le meurtre des animaux , quoiqu'ils en mangeassent quand ils avoient été tués par d'autres. Ils n'avoient ni loi dans leurs mariages , ni livres , ni docteurs , ni d'autres regles que leurs anciennes coutumes. Du reste ils étoient infociables avec tous les hommes , & incapables de raison. Les maguzéens pouvoient

DE L'EMPEREUR JULIEN. 429
gret. Ceux qui le font de bon cœur sont
en petit nombre , & ne sçavent pas les
regles des sacrifices.

n'être pas fort différens des hypsistaires , secte dans laquelle étoit né S. Grégoire , pere de S. Grégoire de Nazianze. Celui-ci nous apprend que les *hypsistaires* ou adorateurs du très-haut , faisoient profession de n'adorer qu'un seul dieu. Ils méprisoient les idoles & les sacrifices : ce qui doit apparemment s'entendre avec quelque restriction, puisque le même S. Grégoire dit ailleurs que son pere avoit été *assujetti aux idoles des animaux*. Ils révéroient le feu & les lampes ; & quoiqu'ils ne fussent pas circoncis , ils observoient le sabbat , & la distinction des viandes. On peut conclure de ces témoignages que les dogmes & les rites de la religion persienne avoient fait beaucoup de progrès en Cappadoce , mais en y souffrant diverses altérations. Ils étoient sans doute adoptés en quelque chose par ceux mêmes qui suivoient la religion grecque : mélange très-choquant pour Julien , qui croyoit n'être au monde que pour rétablir l'hellénisme dans sa pureté.

LETTRE XVIII.

A CALLIXENE (1) Prêtresse de Cérès.

LES anciens disent que le tems est la seule pierre de touche de la justice ; &

(1) On voit par la lettre que Callixene avoit été inquiétée au sujet de sa religion pendant vingt

moi j'ajoute, de la piété & de la religion. Pénélope a fait ses preuves d'amour conjugal ; & vous avez fait les vôtres d'attachement au culte des dieux ; vertu plus estimable encore au jugement de tout homme sensé. Si l'on compare la persécution que souffrit cette Pénélope tant vantée , avec celle que vous & d'autres femmes pieuses avez essuyée depuis peu , si l'on se rappelle ce tems malheureux , les dangers que vous avez courus , la longueur de votre épreuve qui a duré deux fois plus que la sienne , balancera-t-on à vous donner la préférence ? Que votre modestie ne vous fasse point regarder vos travaux comme peu de chose. Tous les dieux sçauront les récompenser. En attendant je vous crois digne d'un double honneur. Au sacerdoce de la très-sainte Cérès dont vous êtes revêtue , je joins celui de la mère des dieux dans la ville sacrée de Pessinonte en Phrygie (1).

ans ; c'est-à-dire , pendant presque tout le regne de Constance. Il paroît que l'on doit fixer la date de cette lettre au voyage que Julien fit à Pessinonte. Voyez Vie de Julien , l. v , p. 203.

(1) Les pessinontins avoient une telle indifférence pour la mère des dieux leur ancienne protectrice , qu'il ne faut pas s'étonner que ce sacerdoce fût vacant. Julien le confère en qualité de souverain pontife , de chef de la religion payenne.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 409
prient la connoissance de ce dieu , pré-
tendant qu'il n'est pas connu de nous
autres gentils. Mais les impies gali-
léens (1) comme une maladie funeste au
genre humain *Le reste de la lettre
est perdu.*

tentoient de les mépriser , parce que ceux-ci ga-
gnoient peu de profélytes. La stérilité dont la
synagogue est frappée , lui faisoit trouver grace
aux yeux de nos ennemis communs ; mais la fé-
condité de l'église les alarmoit , & les mettoit en
fureur. Ils prévoyoit qu'elle détruiroit enfin
leurs autels. Julien en particulier ménageoit les
juifs , parce qu'ils entroient dans son plan ; 1^o. par
leur haine implacable contre les chrétiens : 2^o. par
le dessein qu'il avoit formé de rétablir la nation
& le temple pour démentir les écritures. D'ail-
leurs la religion des juifs ordonnoit des sacrifices ,
& sous ce point de vue étoit agréable à Julien ,
qui avoit pour les sacrifices sanglans , comme on
le peut voir dans sa vie & dans ses ouvrages , un
goût plus digne d'un boucher que d'un philo-
sophe.

(1) Il est visible que Julien s'emportoit ici con-
tre le christianisme & les chrétiens , peut-être
d'une manière si atroce , qu'elle aura fait horreur
aux copistes.



LETTRE IX.

Au philosophe MAXIME.

ANN. 361. **A**LEXANDRE avoit coutume de mettre Homère sous son chevet , ne voulant être séparé ni jour ni nuit de celui qu'il regardoit comme son maître dans l'art de la guerre. J'en fais autant de vos lettres, que je regarde comme un spécifique à tous mes maux. Elles sont toujours nouvelles pour moi. Si vous voulez donc nous donner l'avant-goût de votre présence en vous peignant dans ce qui sort de votre plume, écrivez-moi continuellement. Mais plutôt venez me trouver au nom des dieux. Sçachez que je ne vis pendant votre absence (1), que dans le tems où je lis vos lettres.

(1) Voyez Vie de Julien, l. IV, 317.

LETTRE X.

A l'évêque AETIUS (2).

ANN. 361. **J**AI rappelé de leur exil tous ceux que Constance, d'heureuse mémoire, avoit

(2) La mort de Gallus avoit été suivie de l'exil

DE L'EMPEREUR JULIEN. 411.
bannis pour la folie des galiléens. Non
content de vous accorder la même gra-
ce , comme je n'ai point oublié notre
ancienne connoissance , ni le tems que
nous avons passé ensemble , je vous
exhorte à venir nous trouver. Pour vous
rendre à la cour , vous prendrez un char-
riot public avec un cheval de bagage.

d'Aëtius son théologien & son confident. On le
rendoit responsable au moins de quelques - unes
des fautes de ce malheureux prince , & les demi-
ariens l'avoient dénoncé à Constance comme un
hérésiarque très-dangereux. La qualité d'évêque
qu'on lui donne dans le titre de la lettre de Ju-
lien aura été ajoutée par les copistes. Aëtius
n'étoit pas encore évêque lorsque Julien lui
écrivit. Mais il fut ordonné bientôt après par
les évêques de son parti qui rompirent alors ou-
vertement avec les demi - ariens. L'espece de
crédit qu'Aëtius avoit auprès de l'empereur , qui
lui fit présent d'une terre dans l'île de Lesbos
donna sans doute aux anoméens ou purs ariens
la hardiesse de consommer leur schisme. Au reste
il ne paroît point qu'Aëtius , quoique évêque ,
ait été attaché à aucun siege.



L E T T R E X I.

A P R O H É R É S I U S (1).

POURQUOI donc ne saluerai-je point l'illustre Prohérésius, ce grand homme, dont l'éloquence majestueuse imite les fleuves qui se répandent dans les plaines, Prohérésius, dis-je, l'émule de Périclès, mais qui ne trouble ni ne bouleverse la Grece comme cet ancien orateur ? Ne soyez pas surpris, si je vous écris en peu de mots. C'est aux grands maîtres comme vous à faire de longs discours ; mais le laconisme nous convient quand nous vous adressons la parole. Sçachez donc que je suis assailli de toutes parts d'une foule d'affaires de toute espèce. Si vous voulez écrire l'histoire, je vous instruirai avec la dernière exactitude des motifs de mon retour, & vous communiquerai les lettres originales qui peuvent servir de preuves. Mais si vous êtes résolu de blanchir dans les écoles, & de vous exercer toute votre vie sur des sujets de déclamation, mon silence doit, ce semble, vous être indifférent.

(1) Voyez la Vie de Julien, l. IV, 170.

L E T T R E X I I.

A A L Y P I U S frere de Césarius (1).

S Y L O S O N , au rapport d'Hérodote (2), ANN. 361
ou 362.
 sçachant que Darius étoit sur le trône, lui rappella le souvenir du manteau qu'il avoit donné autrefois à Darius encore particulier , & lui demanda l'île de Samos. Il l'obtint ; & ce prince se glorifioit d'avoir payé si noblement un manteau , quoiqu'au fonds il eût fait à Syloson (3) un triste présent. Comparez ma conduite avec celle de Darius. J'ai d'abord un avantage sur lui. Je n'attends pas que vous me fassiez penser à vous. Le tems ne vous avoit point effacé de mon cœur, & comme je conservois précieusement le souvenir de votre amitié, aussi-tôt que Dieu me permet de vous en donner la preuve , vous êtes un des pre-

(1) C'est le même Alypius natif d'Antioche , que Julien chargea depuis de faire rebâtir le temple de Jérusalem.

(2) Syloson étoit frere de Polycrate tyran de Samos. Voyez Hérodote , l. III.

(3) Syloson fut mis en possession de Samos : mais la ville s'étant soulevée , les perses la sacragerent , en sorte qu'il ne régna que sur un désert.

miers que j'appelle auprès de moi. Voilà le début de notre histoire. Voulez-vous en sçavoir la suite ? Je me mêle quelquefois de prédire. Je crois donc , sous le bon plaisir de la divine Némésis , que nous ferons mieux vous & moi que ne firent Darius & Syloson. Vous n'avez pas besoin d'un roi qui vous aide à ruiner une ville ; & moi , je cherche des gens qui m'aident à rétablir ce qui est malheureusement ruiné. Que dites-vous de ce badinage d'une Muse barbare (1) & gauloise ? Partez sous la conduite des dieux , & arrivez en bonne santé. (*Ce qui suivoit étoit écrit de la main de Julien.*) Nous chassons ici aux chevreaux & aux moutons (2) : c'est la seule chasse que per-

(1) Julien dit quelque part que le séjour des Gaules l'avoit rendu barbare , & qu'il avoit presque oublié le grec. Il eût été bien fâché d'en être cru sur sa parole.

(2) *Διὸς ἐπὶ λόφῳ καὶ τῆς ἐν τοῖς χειμαδίοις θήρας τῶν σπερματίων.* Ce passage est obscur , & peut-être corrompu. Julien veut-il dire , comme je le suppose dans la traduction , que l'hiver ne permettoit point de chasser , & que l'on ne mangeoit à sa table que de la viande de boucherie ? Mais Julien ne se soucia jamais de la bonne chère , & je ne trouve nulle part qu'il ait aimé la chasse. Il pouvoit n'en être pas ainsi d'Alypius. Le passage signifieroit-il que les troupes de Julien fai-

DE L'EMPEREUR JULIEN. 415
mette la rigueur de l'hiver. Venez trouver un ami qui vous aimoit déjà de tout son cœur, dans le tems qu'il n'étoit pas en état de connoître ce que vous valez.

soient des courses pendant l'hiver sur les terres de l'ennemi, & enlevoient des troupeaux. En ce cas la lettre auroit été écrite dans les Gaules avant l'entière rupture de Julien avec Constance. Alypius pouvoit être alors dans la Grande Bretagne, où l'on sçait qu'il fut employé avant le regne de Julien. *Britannias curaverat pro præfectis*, dit Ammien-Marellin.

LETTRE XIII.

A BASILE (1).

VOILÀ ce qui s'appelle traiter les- ANN. 361
gens (2) en ami. Je suis enchanté de la ou 362.
parole que vous me donnez. Hâtez-vous de la tenir, & de vous rendre auprès

(1) Ce Basile n'est pas connu d'ailleurs.

(2) Le grec porte mot à mot : *Vous ne me déclarez pas la guerre, comme dit le proverbe ; & moi je puis dire, d'après la comédie : ô le diseur de nouvelles qui valent leur pesant d'or.* Je me suis contenté de rendre le sens. Si je traduisois à la lettre toutes les citations, les allusions & les proverbes dont Julien est rempli, la traduction ne seroit pas lisible. La langue grecque souffroit

d'un homme que vous aimez, & qui vous aime tendrement. Les affaires ne laissent pas de fatiguer lorsqu'on y donne, comme nous faisons, une application suivie, & que l'on ne se borne pas à l'essentiel. Mais ceux avec qui je partage mes soins, réunissent, si je ne me trompe, l'esprit d'équité, l'intelligence, la capacité, les talens. Ainsi je puis prendre haleine, & les affaires vont toujours leur train. Jusqu'ici vous ne connoissiez guere la cour que par cette duplicité que vous y avez trouvée, & par cette fausse politesse qui comble de louanges ceux que l'on déteste dans le cœur. Elle est bannie de notre commerce. Nous vivons ensemble avec une liberté honnête : nous nous reprenons quand il le faut. Nous nous disons nos vérités, & l'amitié ne souffre point de cette franchise. Grâce à notre union intime, nous avons le bonheur (puisse-t-il durer toujours !) de travailler sans être à la gêne, & de prendre du délassement sans cesser de travailler. Au-

sans doute tout cela ; mais j'écris en françois. D'un autre côté, si je m'amusois à rendre compte des changemens légers que je suis obligé de faire pour rapprocher mon auteur du goût de notre langue, je donnerois un commentaire ; & ce n'est point du tout mon dessein.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 417
cune inquiétude ne trouble notre sommeil. Après avoir veillé pour les autres autant que pour moi, je suis sûr qu'ils veillent à leur tour autant pour moi que pour eux. Pardonnez-moi ce verbiage & ce frivole détail. Il y a peut-être de la sottise à se donner ainsi de l'encens ; mais j'ai voulu vous persuader que la présence d'un homme sensé comme vous ne gâtera rien ici. Au contraire elle nous sera très-utile. Hâtez-vous encore une fois, & prenez une voiture (1) publique. Vous demeurerez ici tant qu'il vous plaira. Lorsque vous voudrez nous quitter, on aura soin de vous faire conduire d'une manière convenable par-tout où vous voudrez aller.

(1) L'état fournissoit des voitures à ceux qui voyageoient par ordre du prince ; & c'est ce que l'on appelloit alors voitures publiques.

LETTRE XIV.

JULIEN À LA COMMUNAUTÉ
DES JUIFS (1).

Sous les regnes précédens, rien n'a plus appesanti le joug de votre esclava-

(1) Il semble que les juifs, depuis la ruine de

S S

ge , que les ordres surpris , en vertu desquels on vous forçoit de payer au trésor public des sommes exorbitantes. J'avois été témoin de ces actions ; mais je ne les ai bien connues que par une infinité d'ordonnances que j'ai trouvé toutes dressées contre vous dans les papiers de l'état. On alloit même vous imposer une nouvelle taxe , si je n'avois arrêté cette vexation impie (1) qui déshonorait le gouvernement. J'ai jetté au feu toutes ces ordonnances , afin que personne ne puisse désormais vous alarmer

Jérusalem , aient conservé jusqu'au commencement du cinquième siècle une forme d'état & de monarchie. Ils avoient en Palestine un éthnarque ou chef de leur nation , qui par la tolérance des romains jouissoit d'un très-grand pouvoir. Il se nommoit aussi patriarche. Sa place étoit héréditaire , & passoit du père au fils. Toutes les synagogues d'Orient & d'Occident lui payoient tribut , sous prétexte de fournir à l'entretien des rabbins qui s'appliquoient dans la Judée à l'étude de la loi. Ceux qu'il chargeoit de lever cet impôt portoient le nom d'apôtres ou envoyés. Ces patriarches qui s'étoient rendus fort odieux par leurs concussions & leurs rapines n'existoient plus en 429. V. M. de Tillemont , *histoire des empereurs* , tome I.

(1) Ἀνέστημι. Julien voulant flatter les juifs , fait entendre qu'il les regarde comme une nation sainte , à laquelle on ne peut nuire sans impiété.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 419
& vous vexer en répandant des bruits
fâcheux. Au reste vous devez moins ac-
cuser de tant d'injustices mon frere Con-
stance, de glorieuse mémoire, que ces
hommes sans principes d'humanité ni de
religion qu'il faisoit manger à sa table.
Je les ai précipités de mes propres
mains (1) dans des cachots affreux, pour
faire périr parmi nous jusqu'au souvenir
de leur mort; & voulant contribuer à
votre bonheur, j'ai exhorté mon frere
Jule, votre vénérable patriarche, à ne

(1) La chambre de justice créée par Julien procéda contre les favoris & les ministres de Constance avec une extrême rigueur. Mais que Julien de ses propres mains en ait précipité quelques-uns dans des cachots, c'est ce qui ne se trouve nulle part, & ce qui n'est pas même vraisemblable. Il faut donc prendre ceci pour une exagération des plus outrées, ou dire que les mots *ἐν χειρὶ ἰμῶν λαβόμενος* ont été ajoutés par quelque juif. Quoique après MM. de Tillemont & Fleury, j'aie fait usage de cette lettre dans la vie de Julien, j'avoue pourtant que cet endroit me la rend suspecte jusqu'à certain point, & me frappe beaucoup plus que le style de la lettre, qui me paroît écrite moins purement que les autres: car après tout il n'est pas nécessaire que Julien l'ait dictée lui-même, ni que tous ses secretares aient été puristes. Elle pourroit même aussi-bien que quelques autres avoir été écrite originairement en latin.

420 LETTRES CHOISIES
plus souffrir que ceux que l'on nomme
apôtres levent des droits sur le peuple.
Je veux que désormais affranchi de ces
contributions injustes , & goûtant sous
mon regne le repos le plus profond ,
vous redoubliez vos vœux pour la pros-
périté de mon empire auprès du grand
Dieu créateur (1), qui m'a daigné cou-
ronner de sa main très-pure. L'inquié-
tude & les épreuves violentes resserrent
le cœur. Elles ôtent en quelque façon
la hardiesse d'élever les mains pour prier.

(1) Ce langage de Julien n'est point une preuve que la lettre soit supposée. On verra dans la suite qu'il croyoit que le dieu des Juifs étoit le Démoniurgue , qui avoit créé ou plutôt arrangé l'univers. Le Démoniurgue ou *Δεμιουργος* procédoit éternellement substantiellement & par lui-même du premier Dieu , nommé l'Être, l'Un & le Bien. Soit que les platoniciens admissent une distinction de nature entre l'Être & le Démoniurgue , soit qu'ils reconnussent seulement une distinction de personnes , soit enfin qu'ils regardassent le Démoniurgue comme un attribut de l'Être , toujours est-il certain qu'ils donnoient même au Démoniurgue le nom de premier Dieu , de Dieu suprême. C'est le Démoniurgue que Julien adoroit sous le nom de *Soleil roi*, entendant non l'astre qui frappe nos yeux , mais une intelligence qui présidoit à cet astre , & qui dans le monde intelligible tenoit le même rang que tient le soleil matériel dans le monde sensible.

LETTRE XIX.

L'empereur JULIEN AUGUSTE aux
principaux médecins (1).

LES avantages que la médecine nous procure tous les jours, sont la preuve décisive de son excellence & de son utilité. C'est cet art salutaire qui soutient la foiblesse de notre nature, & nous délivre de toutes nos infirmités avec tant de succès, que les philosophes ont raison de publier qu'il est descendu du ciel. A ces causes, par esprit de justice, par amour pour les hommes, & conformément aux ordonnances (2) de nos pré-

ANN. 363 ;

12 mai.

(1) Cette loi étoit sans doute écrite originai-
rement en latin. On en trouve l'abrégé, le titre
& la date dans le code théodosien *XIII*, t. 3, de
medicis & professoribus. Elle est adressée *ad ar-*
chiatros. Le titre d'*archiatri* se donnoit aux mé-
decins de l'empereur, & à ceux qui exerçoient la
médecine dans les deux capitales. C'est donc aux
médecins de la cour & à ceux de Rome & de
Constantinople que s'adresse la loi de Julien.

(2) Les loix impériales exemptoient les prin-
cipaux médecins de toute charge publique. On
ne pouvoit les forcer d'être membres du conseil,
ni d'exercer les magistratures dans les villes mu-
nicipales. S'ils devenoient sénateurs de Rome ou

décesseurs , nous voulons qu'à l'avenir vous foyez exempts des fonctions de sénateur & des charges attachées à cette place , sans qu'il soit permis de vous inquiéter à ce sujet. Donné à Constantinople , le quatrième des ides de mai , sous le consulat de Manertin & de Nevitta.

de Constantinople , ils jouissoient des honneurs & des prérogatives attachés à cette place , sans être tenus d'en remplir les fonctions , ni d'en porter les charges , &c. Voyez le code théodosien au titre que nous venons de citer , & les notes de Godefroi. Ces privilèges remontoient jusqu'à Auguste. Ils avoient été confirmés par un très-grand nombre d'empereurs , & tout nouvellement par Constantin dont nous avons encore les loix. Mais on sçavoit que Julien étoit l'ennemi déclaré des exemptions , & qu'il aimoit à défaire ce que Constantin avoit fait. Cependant Julien les maintint dans leurs privilèges. Le texte latin semble leur donner plus que ne leur accorde le texte grec. *Securi à molestiis MUNERUM OMNIUM PUBLICORUM reliquam tempus ætatis jugiter agitabitis.* Le grec porte seulement *Τῶν βουλευτικῶν λειτουργημάτων.* Il est remarquable que les exemptions des professeurs , quoiqu'elles fussent les mêmes que celles des médecins , & que Constantin les eût confirmées par deux loix , ne furent point attaquées. Il étoit notoire que Julien aimoit encore plus les lettres & ceux qui les enseignoient , qu'il ne haïssoit les exemptions & Constantin même.

LETTRE

L E T T R E X X.

Loi au sujet des Professeurs (1).

IL faut que les professeurs & les maîtres soient des hommes distingués par les talens , & plus encore par les mœurs. Ainsi nous défendons à qui que ce soit de s'ingérer de son autorité privée dans cette importante fondion. Quiconque voudra tenir école doit se faire approuver par le conseil de la ville , & réunir les vœux des principaux habitans.

(1) J'ai pris cette lettre dans le code théodosien [*XIII*, t. 3 *de medicis & professoribus*] On ne sçait de quel lieu elle est datée , ni à qui Julien l'adressoit. On voit seulement qu'il la fit sur la route de Constantinople à Antioche, puisqu'étant parti de Constantinople au mois de mai, il étoit à Antioche vers la fin de Juillet. Elle fut faite sans doute au sujet de quelque professeur de Spolète, ville du *Picenum*, & par conséquent adressée au préfet du prétoire d'Italie, ou au préfet de Rome, ou bien au consulaire du *Picenum* (aujourd'hui la marche d'Ancone), ou enfin aux habitans de Spolète. L'intention de Julien est visible. Il se réserve le droit de confirmer ou de casser les élections des professeurs pour exclure les chrétiens de toutes les places littéraires. Au reste cette loi faisoit peut être partie de l'édit suivant. C'est pourquoi je le place ici.

T

Mais (1) comme je ne puis être par-tout, j'ordonne que l'on m'envoie le decret afin de l'examiner. Ce sera pour le sujet proposé un nouvel honneur de voir les suffrages de ces concitoyens (2) confirmés par le jugement du prince. Donné à le quinzieme des calendes de juillet. Reçu à Spolete , le quatrieme des calendes d'août , sous le consulat de Mamertin & de Nevitta.

(1) Les empereurs parlent ordinairement au pluriel dans leurs loix ; cependant Julien se sert ici du singulier : *Sed quia singulis civitatibus adesse ipse non possum , jubeo , &c.*

(2) Je crois avoir pris le sens du latin : *Hoc enim decretum ad me tractandum deferetur , ut altiore quodam honore nostro judicio* (il faut apparemment lire *nostrum judicium.*) *studiis civitatum accedat.*

LETTRE XXI.

Edit qui défend aux chrétiens d'enseigner les belles-lettres (1).

ANN. 362. **L**A véritable science ne consiste point dans l'étalage pompeux de paroles bien

(1) Deux motifs portoient Julien à défendre aux professeurs chrétiens d'enseigner. 1°. Il se

DE L'EMPEREUR JULIEN. 435
arrangées ; mais dans la saine disposition
d'une ame remplie de principes raison-
nables, sur le bien & sur le mal, sur ce
qui est honnête, & sur ce qui ne l'est
pas. Ainsi quiconque enseigne à ses dis-
ciples ce qu'il croit faux, paroît aussi peu
mériter le nom de sçavant que celui
d'homme de bien. Que sur des bagatelles
la langue ne soit pas d'accord avec la
pensée, c'est toujours manquer de droi-
ture & de probité jusqu'à certain point :

flattoit que pour conserver leurs chaires ils chan-
geroient de religion : ce qui ne lui réussit pas ;
s'il est vrai, comme dit Orose, que presque tous
aimèrent mieux les quitter. On l'assure en par-
ticulier de Prohèrese sophiste d'Athènes, & de
Marius Victorinus qui professoit l'éloquence à
Rome. 2°. Julien sçavoit par sa propre expé-
rience, que les maîtres en faisant voir à leurs dis-
ciples les auteurs anciens, ne manquoient pas
d'insister sur la foiblesse & sur le ridicule du pa-
ganisme. Il n'ignoroit pas à quel point un maître
chrétien peut contribuer au progrès de la religion,
lorsqu'il explique chrétiennement les auteurs pro-
fanes, & se sert également du vrai & du faux
qu'il y trouve pour conduire ses élèves à Dieu
& à Jesus-Christ. C'est ce qu'il vouloit em-
pêcher. Mais au lieu de découvrir ses vérita-
bles motifs, il saisit le prétexte le plus pitoyable
qui fut jamais ; en sorte que cette pièce d'élo-
quence est un chef-d'œuvre de mauvais raisonne-
ment. M. Fleury l'a insérée presque entière dans
son histoire ecclésiastique.

mais parler d'une façon & penser de l'autre sur les choses les plus importantes , tenir école de ce que l'on croit mauvais (1), louer les auteurs que l'on condamne le plus , & tromper ainsi la jeunesse , n'est ce pas faire un trafic pareil à celui de ces marchands , qui sans honneur & sans conscience , vantent une mauvaise marchandise pour trouver des acheteurs ?

Il faut donc que tous les professeurs en général soient honnêtes gens , & n'aient point dans le cœur de sentimens opposés à la doctrine publiquement reçue : mais on le doit sur-tout exiger de ceux qui sont chargés de l'instruction

(1) Si les professeurs chrétiens, en expliquant dans leurs écoles Homère, Hésiode, &c. avoient canonisé la doctrine de ces écrivains, les reproches de Julien auroient été fondés ; & cependant il ne les eût peut-être pas faits. On peut estimer un livre à certains égards, & le condamner à d'autres. On ne trompe en cela personne. Expliquer les auteurs classiques, les louer comme des modèles de langage, d'éloquence & de goût, en développer les beautés, &c, ce n'est pas les proposer comme des oracles de religion & de morale. Il plaît à Julien de confondre deux choses si différentes, & de bâtir, à la faveur de cette confusion, le sophisme puérile qui regne dans tout son édit.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 437
de la jeunesse , & de lui expliquer les
anciens , c'est-à-dire , des rhéteurs , des
maîtres de grammaire , & plus encore
des sophistes. En effet , ces derniers s'at-
tribuent le privilege de former leurs éle-
ves non seulement pour l'éloquence ,
mais encore pour les mœurs , & de leur
apprendre à se conduire dans le monde.
Je n'examine point maintenant s'ils
tiennent ce qu'ils promettent , & ne puis
que louer leurs bonnes intentions. Mais
je les louerois encore plus , si par une
duplicité honteuse ils ne se mettoient
en contradiction avec eux-mêmes , &
n'enseignoient le contraire de ce qu'ils
pensent. Quoi donc ? Est-ce qu'Homere,
Hésiode , Demosthene , Hérodote , Thu-
cydide , Isocrate , Lyfias , ne reconnois-
soient pas les dieux pour auteurs de leur
sçavoir ? Ne se croyoient-ils pas consa-
crés les uns à Mercure , les autres aux
Muses ? Il me semble donc qu'il est ab-
surde d'expliquer leurs livres , & de re-
jetter en même tems les dieux qu'ils ont
adorés.

Cependant quelque ridicule que pa-
roisse ce contraste , je ne veux obliger
personne à changer de sentiment. Je
laisse l'alternative , ou de ne point ex-
pliquer ces écrivains si l'on condamne

438 LETTRES CHOISIES
leur doctrine, ou si l'on veut les expliquer, de faire voir par la conduite que l'on approuve leurs sentimens, & d'apprendre à la jeunesse, qu'Homere, Hésiode & leurs semblables, que l'on accusoit d'erreur, d'impiété, de folie, ne sont point tels qu'on les a représentés. Ceux qui en ont une si mauvaise idée, & vivent pourtant de leurs écrits, montrent qu'ils sont eux-mêmes esclaves d'un intérêt sordide, & pour quelques dragmes, capables de tout.

Je conviens que jusqu'à présent diverses raisons empêchoient de fréquenter les temples, & que la terreur généralement répandue pouvoit rendre excusables ceux qui cachotent la vérité dans leur cœur. Mais aujourd'hui que les dieux nous ont rendu la liberté, il me paroît absurde d'enseigner aux autres ce que l'on ne croit pas soi-même. Si l'on regarde comme sage la doctrine des anciens dont on est interprete, que l'on commence par imiter leur piété envers les dieux. Et vous qui croyez qu'ils ont été dans l'erreur, allez expliquer (1)

(1) Que l'on recueille toutes les vérités de morale que l'on trouve, ou que l'on croit trouver éparées çà & là dans les auteurs payens : que

Matthieu & Luc dans les églises des galiléens. Fideles aux préceptes de vos maîtres , enseignez qu'il n'est pas permis de sacrifier. Je veux , pour me servir de vos termes , que vos oreilles & vos langues soient régénérées ; qu'elles soient purifiées d'une doctrine que vous regardez comme impure : doctrine à laquelle puisse-je demeurer toujours attaché , moi & tous ceux qui pensent & agissent comme moi.

Cette ordonnance est une loi générale pour tous les professeurs & les maîtres ; mais je n'interdis (1) point l'entrée des écoles à ceux qui voudront les fréquenter. Il ne seroit pas raisonnable de fermer le bon chemin à de jeunes gens incertains de la route qu'ils doivent tenir , ni de les contraindre par la terreur à suivre la religion de leurs ancêtres. Ce n'est pas qu'il y eût de l'injustice à les

l'on mette à contribution , si j'ose m'exprimer ainsi , toute l'antiquité profane ; le système qui peut en résulter ne vaudra pas ce que nous apprennent en peu de mots les auteurs dont Julien affecte de parler avec mépris , & ne sera raisonnable qu'autant qu'il approchera de leur doctrine.

(1) Voyez à ce sujet la Vie de Julien , l. iv , p. 226 & suiv.

440 LETTRES CHOISIES
guérir malgré eux comme des frénétiques. Mais je permets d'être malades à ceux qui le voudront être : je crois qu'il faut instruire les ignorans , & non les punir.

LETTRE XXII.

L'EMPEREUR CÉSAR JULIEN ,
TRÈS - GRAND , AUGUSTE , *au peuple*
d'Alexandrie (1).

ANN. 362. **S**I vous ne respectez ni votre fondateur Alexandre , ni le grand dieu Sérapis , comment n'avez-vous pas eu quelque égard pour la nature , pour l'humanité , pour les bienséances ? j'ajouterai pour nous-mêmes à qui tous les dieux ,

(1) Cette lettre est toute entière dans Socrate & dans M. de Fleury. Elle fut écrite au sujet de George de Cappadoce , évêque arien d'Alexandrie , massacré par les payens. On peut voir dans la Vie de Julien , l. iv , p. 252 & suivantes , la fin tragique de George , & quelques réflexions sur la lettre même. *J'ajouterai seulement que les ariens firent courir le bruit que les partisans de S. Athanase étoient les auteurs de la mort de George ; mais ceux-ci n'ont pas besoin d'autre apologie que de la lettre de Julien même , qui n'accuse que les payens.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 441
& sur-tout le grand Sérapis, ont donné
l'empire de l'univers. C'étoit à nous que
vous deviez réserver la connoissance des
injustices dont vous aviez à vous plain-
dre. Est-ce que vous avez été surpris par
la colere, qui dans un premier mouve-
ment bannit la raison, & se porte aux
dernieres extrêmités ? Point du tout.
Vous avez fait des réflexions : vous avez
paru modérer votre emportement, &
bientôt après vous repentant de vos sa-
ges résolutions, vous avez consommé
l'attentat que vous aviez commencé.
Citoyens d'une ville policée, vous n'a-
vez point rougi de commettre les mêmes
excès, qui vous rendoient vos persécu-
teurs justement odieux.

En effet, dites-moi par Sérapis, com-
ment George s'étoit-il attiré votre haine ?
Vous me répondrez sans doute qu'il
avoit irrité contre vous Constance d'heu-
reuse mémoire ; qu'il avoit fait venir
une armée dans la ville sainte ; que le
roi de l'Egypte (1) s'étoit emparé du

(1) Ὁ βασιλεὺς τῆς Αἰγύπτου rex *Ægypti*. C'est
ainsi que porte l'édition du P. Petau. Cependant
il croit qu'il faut lire *στρατηγός dux* ou *ἐπαρχός* :
& M. Spanheim insère cette correction dans le
texte ; mais elle n'est point nécessaire. Julien

temple du dieu , avoit pillé ce temple respectable , en avoit enlevé les statues , les offrandes , les ornemens ; que vous dans les transports d'une juste indignation étant venus au secours du dieu , ou plutôt pour empêcher le pillage de ses trésors , le même officier , au mépris des loix divines & humaines , avoit fait marcher contre vous des soldats armés ; qu'il n'étoit en cela que le ministre de George , qu'il redoutoit plus qu'il ne redoutoit Constance , & dont il avoit tout à craindre s'il vous traitoit avec quelque modération , & n'exerçoit pas contre vous des violences tyranniques. Voilà les griefs qui vous ont animés contre George , jusqu'à profaner de nouveau la ville sainte , en vous faisant vous-même justice du profanateur. Les tribunaux vous étoient ouverts. Vous pouviez le citer & le poursuivre. Alors sa punition n'auroit pas été un meurtre , ni votre vengeance un crime , mais un exemple. Elle eût réparé les sacrilèges de cet im-

nomme par dérision roi ou tyran de l'Égypte Artémus , duc ou commandant de cette province , à cause des violences qu'on l'accusoit d'y avoir exercées , & pour lesquelles l'empereur venoit de lui faire trancher la tête.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 443
pie ; & sans vous faire perdre votre innocence , elle eût réprimé ces autres contempteurs des dieux & des hommes, qui par un indigne abus de leur pouvoir, se font un jeu de traiter cruellement des peuples nombreux & des villes florissantes.

Comparez cette lettre à celle que je vous écrivois il y a peu de tems. Sentezen la différence. Quelles louanges ne vous donnois-je pas alors ! Mais par les dieux , quelque envie que j'eusse de vous louer aujourd'hui , l'énormité de votre crime ne le permet pas. Un peuple a la barbarie de mettre un homme en pieces, comme feroient des chiens. Il n'en rougit pas ; il ose lever vers ses dieux des mains dégoûtantes de sang. Mais George méritoit ce traitement , dites-vous. Je conviens qu'il en méritoit peut-être un plus rigoureux. Il le méritoit , ajoutez-vous , pour les maux qu'il nous a faits. D'accord ; mais vous ne deviez pas être ses bourreaux. Chaque membre de la société doit aimer & respecter les loix. Si quelqu'un les transgresse , le corps doit y demeurer attaché , y conformer sa conduite ; & ne se départir jamais des sages ordonnances faites dès le commencement.

Alexandrins , vous êtes heureux d'avoir commis cette faute sous un prince qui conserve pour vous une tendresse de frere , tendresse dont vous êtes redevables à Sérapis , & à mon oncle qui porte mon nom , autrefois votre gouverneur & celui d'Egypte. Sous un gouvernement où il y a de la vigueur , & qui sçait se faire respecter , de pareils attentats ne demeurent point impunis. On les regarde comme des maux dangereux qui demandent des remedes violens. Toutefois en considération des motifs que je viens de toucher , je veux bien n'employer ici que le remede le plus doux ; la parole & la réprimande. Je suis sûr que rien ne sera plus capable de faire impression sur vous (1) , s'il est vrai , comme on le dit , que vous soyez grecs d'origine , & que l'on apperçoive encore

(1) Je ne puis croire qu'il se flattât de corriger les alexandrins , & de les corriger par des réprimandes. Leurs séditions , qui prenoient d'ordinaire naissance au théâtre étoient si fréquentes , que le gouvernement daignoit à peine y prendre garde. On trouve sans doute qu'ils se faisoient assez bonne justice à eux-mêmes : car il y avoit toujours du sang répandu. Ils étoient aussi fous que les habitans d'Antioche , & beaucoup plus méchans.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 445
dans vos sentimens & dans vos actions
quelques traces glorieuses de cette il-
lustre noblesse. Que la présente lettre
soit affichée dans notre bonne ville d'A-
lexandrie (1).

(1) Le grec porte : *Que ceci soit exposé à la vue
des habitans d'Alexandrie mes concitoyens.*

LETTRE XXIII.

A ECDICIUS, gouverneur d'Egypte (1).

LES hommes naissent avec des goûts ANN. 362.
différens (2). Le mien depuis mon en-
fance est d'avoir des livres. Ainsi j'aurois
tort d'abandonner la bibliothèque de
George à des gens, dont l'avarice n'a pu
être rassasiée par le pillage de ses autres
trésors. Rendez-moi un service d'ami,
en faisant retrouver tous les livres qui
lui appartenoient. Il en avoit beaucoup
de philosophie & de rhétorique, beau-
coup qui traitoient de la doctrine impie

(1) Voyez Vie de Julien, l. iv, p. 259.

(2) Il y a dans le grec : *Les uns aiment les cha-
vaux, d'autres les oiseaux, quelques-uns les bêtes
féroces. Cela n'eût point eu de grace en françois.*

446 LETTRES CHOISIES
des galiléens. Je voudrois que l'espece
de ces derniers fût perdue. Mais de peur
que l'on n'en ait détourné avec ceux-là
d'autres plus utiles ; qu'on les fasse aussi
chercher. Prenez le bibliothécaire de
George pour vous guider dans cette re-
cherche. Qu'il sçache que s'il vous sert
fidelement , il aura la liberté pour ré-
compense ; mais qu'il sera mis à la ques-
tion, si l'on découvre la moindre frippon-
nerie de sa part. Je connois les livres de
George. Pendant que j'étois en Cappa-
doce , il m'en a prêté plusieurs pour faire
copier , & je les lui ai rendus.

LETTRE XXIV.

L'EMPEREUR JULIEN à Porphyre (1).

ANN. 362. **G**EORGE a laissé une nombreuse biblio-
theque composée de livres de philoso-
phie , d'histoire & d'ouvrages des gali-
léens. Je vous ordonne de la rassembler
toute entiere , & de me l'envoyer à An-
tioche. Sçachez que si vous n'en faites
la recherche avec toute l'exacritude pos-
sible , vous serez puni très-séverement.

(1) C'étoit le trésorier général d'Egypte.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 447
Informez contre ceux que l'on soupçonnera d'avoir détourné des livres. Ne négligez aucune preuve. Prenez à serment quiconque pourra vous donner des lumières. Que les esclaves soient mis à la question (1). En un mot employez toute sorte de moyens pour faire rendre de gré ou de force ce qui peut avoir été pris.

(1) Ceci n'est point un trait de cruauté de la part de Julien. Il s'agit d'un vol considérable, & d'effets beaucoup plus précieux alors qu'ils ne seroient aujourd'hui. Les romains sur des soupçons assez légers appliquoient les esclaves à la question.

L E T T R E X X V.

A ZENON (1).

Nous avons déjà plusieurs preuves de votre mérite, & nous sçavons qu'avec une parfaite connoissance de la médecine, vous possédez les qualités qui

(1) Quelques manuscrits lui donnent le titre d'*archiatre*. C'étoit, à ce qu'il paroît, un célèbre professeur en médecine, payen sans doute, puisque Julien lui témoigne tant d'estime & d'amitié.

448 LETTRES CHOISIES,
rendent l'homme aimable & l'homme
vertueux. Le témoignage de la ville
d'Alexandrie met le sceau à votre répu-
tation. Elle soupire après votre retour,
& la vivacité de ses regrets prouve à quel
point vous avez sçu meriter son estime
& sa confiance. Il ne faut point s'en
étonner :

Un sçavant médecin vaut lui seul plusieurs
hommes ,

dit judicieusement Homere (1) ; & vous
n'êtes pas simplement un médecin , mais
l'oracle de tous ceux qui s'appliquent à la
médecine. Vous êtes pour eux ce qu'ils
sont pour le reste du genre humain. C'est
ce qui m'oblige de vous accorder votre
retour avec une distinction marquée. Si
la faction (2) de George vous a fait sor-
tir injustement de la ville , la justice elle-
même vous y rappelle. Retournez - y
donc avec honneur , & rentrez dans tous

(1) Iliad. VI , 514.

(2) George avoit également persécuté les ca-
tholiques & les payens. Il avoit surpris quelque
ordre de Constance pour bannir Zenon : car si
George l'eût seulement chassé par voie de fait ,
ce médecin si cher à la ville d'Alexandrie n'au-
roit pas attendu pour y rentrer un ordre du suc-
cesseur de Constance.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 449
vos droits. Qu'Alexandrie me sçache
gré de ce que je lui rends Zenon , &
Zenon de ce que je lui rends Alexandrie.

LETTRE XXVI.

Aux habitans de la ville de Bostres (1).

JE m'imaginois que les chefs des galiléens reconnoïtroient qu'ils m'ont plus d'obligation qu'à mon prédécesseur. Sous son règne plusieurs d'entre eux ont été bannis , persécutés emprisonnés. On a même égorgé des peuples entiers de ceux que l'on nomme hérétiques ; à Samosates par exemple , à Cyzique , en Paphlagonie , en Bithinie , en Galatie. Des bourgades ont été abandonnées au pillage , & détruites de fond en comble (2). Et moi au contraire j'ai rappelé

ANN. 362,
1 Août.

(1) Bostres ou *Bosra* , comme l'appelle l'écriture , étoit colonie romaine & capitale de l'Arabie. Elle avoit alors pour évêque un homme également instruit des lettres humaines & de la doctrine de l'église , nommé Titus.

(2) Sous Constance les ariens qui prétendoient être l'église catholique , avoient persécuté non seulement les orthodoxes , mais encore les sectaires ; sur-tout les novatiens , qui sans recevoir le concile de Nicée postérieur à leur schisme , n'avoient pas moins de zèle que les orthodoxes pour

les bannis , & rendu tous les biens confifqués. Cependant parce qu'ils n'ont plus le pouvoir de tyrannifer personne , ni d'exercer premierement les uns contre les autres , & puis contre nous qui fervons les dieux , leurs violences accoutumées , ils font devenus furieux : ils pouffent l'extravagance & la rage , jufqu'à faire tous leurs efforts pour foulever les peuples (1) ; montrant par-là qu'ils n'ont ni crainte des dieux , ni refpect pour nos ordonnances , qui ne respirent que la douceur & l'humanité.

Nous ne fouffrons point que l'on traîne personne aux autels , & déclarons que fi quelqu'un par fon propre choix & de fon bon gré veut participer à nos cérémonies , il doit avant toutes chofes offrir des facrifices d'expiation , & fe rendre les dieux favorables : tant nous fommes éloignés d'avoir feulemment la penfée d'admettre à nos saints facrifices aucun

la confubstantialité. Ils étoient la preuve fubfiftante & non fufpecte de la nouveauté de l'arianisme : ce qui leur attiroit beaucoup d'égards de la part des catholiques , & les rendoit plus fupportables aux ariens que les catholiques mêmes.

(1) Le clergé arien qui fe trouvoit en poffeffion d'un très-grand nombre d'églifes , donnoit lieu aux invectives de Julien.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 451
des impies , à moins qu'il n'ait purifié
son ame par de ferventes prieres , & son
corps par les expiations convenables (1).
Il est donc visible que ceux que l'on ap-
pelle clercs trompent les peuples , & ne
les excitent à la sédition, que parce qu'ils
ne peuvent plus eux-mêmes tourmenter
les autres. Ils ont tellement pris goût au
despotisme , qu'au lieu de s'estimer heu-
reux de ce qu'on laisse impunies leurs
fautes passées , ils voudroient , comme
auparavant , juger (2) , faire des testa-
mens (3) , s'approprier l'héritage d'au-

(1) Un homme qui parle de la sorte étoit
bien capable d'avoir entrepris d'effacer son bap-
tême.

(2) Julien avoit révoqué tous les privileges ac-
cordés à l'église , entre autres la loi , par laquelle
Constantin permettoit à ceux qui avoient des
procès de décliner la juridiction ordinaire , & de
s'adresser aux évêques , dont les jugemens devoient
être exécutés comme ceux de l'empereur même.

(3) *Γράφειν διαθήκας scribere testamenta* pourroit
signifier ici trois choses ; 1°. tester ; 2°. recevoir
des testamens comme personne publique ; 3°. dic-
ter , suggérer des testamens. Julien n'avoit point
privé les clercs du droit de tester. Le silence des
auteurs chrétiens en est la preuve. Chez les ro-
mains pour faire le testament le plus solennel ,
on n'avoit besoin d'aucune personne publique : il
ne falloit qu'un certain nombre de témoins. Reste
donc le troisieme sens. C'est celui que j'ai eu en

trui , tirer tout à eux ; & de dépit ils levent le masque , ne gardent plus de mesures , & pour mettre le comble aux maux qu'ils ont déjà faits , ils attisent ou allument parmi les peuples le feu de la division.

C'est pourquoi j'ai jugé à propos de publier cet édit , pour défendre à tous les peuples de prendre part aux troubles que tâcheront d'exciter les clercs , de jeter des pierres , de manquer de respect aux magistrats. Qu'ils obéissent au clergé en ce qui concerne le lieu de leurs assemblées & la forme de leurs prières ; mais si pour ses intérêts il les porte à la sédition , qu'ils ne l'écoutent plus : autrement ils seront punis.

J'adresse cet édit spécialement à la ville de Bostres , parce que l'évêque Titus & son clergé (1) dans une requête qu'ils

vue dans la traduction , où j'ai tâché de conserver l'ambiguïté de l'expression originale. Une loi de Constantin , que nous avons encore , permettoit de donner aux églises par testament. Julien ayant abrogé cette loi , les ecclésiastiques ne pouvoient plus engager personne à disposer de ses biens en faveur de l'église , & par conséquent à leur profit , comme Julien prétend qu'ils avoient fait.

(1) On craignoit apparemment qu'il n'arrivât

DE L'EMPEREUR JULIEN. 453.
m'ont présentée accusent leur peuple
d'être prêt à se soulever, s'il n'étoit re-
tenu par leurs discours. J'insere ici les
propres paroles employées dans la re-
quête : *Quoique les chrétiens soient en aussi
grand nombre que les hellenes , & que nous
les contenions par nos discours , de peur qu'il
n'arrive quelque désordre* C'est ainsi
que votre évêque parle de vous. Voyez
comment il vous dérobe tout le mérite
de votre sagesse pour s'en faire honneur
à lui seul. Il vous représente comme des
séditieux capables des derniers excès ,
s'il ne vous tenoit en bride. C'est un
délateur que vous ferez bien de chasser
de votre ville (1).

quelque émeute dans la ville de Bostres. Julien
avoit menacé l'évêque Titus & son clergé de les
rendre responsables de tout. L'évêque avoit pré-
senté ou fait présenter un mémoire à l'empereur
pour rendre compte de sa conduite.

(1) Si l'on ne sçavoit combien l'esprit de parti
rétrecit le génie , on ne comprendroit pas qu'un
empereur , qu'un homme qui se piquoit de rai-
son , & qui l'affichoit même , fût capable d'une
pareille *tracasserie*. Je me sers de ce terme , parce
qu'il est bas , & que je n'en connois point de
plus propre à caractériser le manège de Julien ,
qui veut , à quelque prix que ce soit , mettre mal
dans l'esprit du peuple un évêque irrépréhensible,
qui se servoit de son autorité pour maintenir la

Pour vous , vivez en bonne intelligence les uns avec les autres. Que ceux qui sont dans l'erreur n'attaquent point ceux qui , suivant la tradition de tous les siècles , rendent aux dieux un culte légitime. Et vous , serviteurs des dieux , ne ruinez , ni ne pillez les maisons de ceux qui s'égarent par ignorance plutôt que par choix. Les mauvais traitemens , les punitions corporelles , les coups ne persuadent point les hommes. Il faut les éclairer & les instruire. Je le dis encore , & ne puis trop le répéter ; que ceux qui ont du zèle pour la vraie religion ne maltraitent ni n'insultent le peuple des galiléens. Nous ne devons pas les haïr , mais les plaindre. Ils ne sont déjà que trop malheureux de se tromper dans la chose du monde la plus essentielle. La

tranquillité publique. Cet empereur philosophe dans un édit où il débite les principes du support mutuel , souffle le feu qu'il fait semblant de vouloir éteindre. S'il bannissoit l'évêque , ses ordres seroient paisiblement exécutés. Mais conseiller au peuple de le chasser , n'est-ce pas avoir dessein d'exciter une sédition ? Les uns devoient prendre le conseil de l'empereur pour un ordre , & les autres simplement pour un conseil. L'histoire ne nous apprend point quelle fut la suite de cette affaire.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 455
piété est le plus grand des biens, & l'im-
piété le plus grand des maux.

Ils se punissent assez eux-mêmes en
quittant les dieux pour s'adresser aux
morts & à leurs reliques. Lorsque quel-
qu'un est malade nous souffrons de le
voir souffrir, & nous partageons sa joie,
quand il plaît aux dieux de lui rendre la
santé. Donné à Antioche le jour des ca-
lendes d'août (sous le consulat de Ma-
mertyn & de Névytta).

LETTRE XXVII.

Édit adressé à la ville d'Alexandrie (1).

IL falloit au moins qu'un homme ban-
ni par les ordres réitérés de plusieurs em-

ANN. 362.

(1) Saint Athanasé avoit été relégué par Con-
stantin, & deux fois banni par Constance. Il étoit
dans son troisième exil, lorsque Julien rappella
tous ceux que Constance avoit bannis pour cause
de religion. La prudence ne permit pas à Saint
Athanasé de profiter de ce rappel, tant que son
siège fut occupé par George de Cappadoce. Mais
aussi-tôt après la mort de l'usurpateur il revint à
son église, où les payens ne le laisserent pas long-
tems en repos. Ils représentèrent à l'empereur
qu'Athanasé pervertissoit toute la ville, & que
s'il y restoit, bientôt on n'y verroit pas un seul
hellène. Leurs plaintes déterminèrent Julien à
donner cet édit.

pereurs attendît un nouvel ordre (1) avant que de revenir, & ne fût pas assez téméraire pour braver insolemment les loix. J'ai permis aux galiléens exilés par Constance, d'heureuse mémoire, de retourner dans leur patrie, & non pas dans leurs (2) églises. Toutefois j'apprends qu'Athanase avec son audace ordinaire, s'est remis en possession de ce qu'ils appellent le trône épiscopal, au grand déplaisir du peuple (3) pieux d'Alexandrie. C'est pourquoi nous lui ordonnons de sortir de la ville le jour même qu'il aura reçu notre lettre; & cela sous peine de plus sévères châtimens.

(1) Cela n'étoit pas nécessaire, puisque Julien avoit indistinctement rappelé tous ceux que Constance avoit bannis pour la *folie* des galiléens.

(2) Soit que Julien eût pensé d'abord à cette distinction, soit qu'il l' imagine après coup, il est glorieux à S. Athanase que ce prince n'en ait fait usage que contre lui.

(3) C'étoit ce peuple *pieux* qui mettoit les hommes en *pieces*, comme auroient pu faire des chiens.



LETTRE

L E T T R E X X V I I I .

A ECDICIUS , *gouverneur d'Egypte* (1).

ON dit en proverbe : *vous me racontez mon propre songe* ; & moi je vais vous raconter ce que vous avez pu voir de vos yeux. Le Nil a cru de plusieurs coudées , & couvre toute l'Egypte. Si vous voulez aussi que je vous dise de combien ;

ANN. 362.

(1) Cette lettre est une fort bonne plaisanterie sur la négligence d'Ecdicius. Je crois que ce gouverneur eût mieux aimé recevoir une réprimande sérieuse. Rien n'étoit plus intéressant pour l'empereur & pour l'empire , que d'apprendre de combien de coudées étoit la crue du Nil au solstice d'automne. C'est delà que dépend la fertilité de l'Egypte & la subsistance de Constantinople. Lorsque les eaux se sont élevées trop ou trop peu , on ne peut ensemençer les terres. « Si » l'accroissement , dit Pline , l. v , c. 9 , n'est que » de douze coudées , la province est affligée de » la famine : s'il n'est que de treize , elle souffre » encore. Quatorze donnent de la joie ; quinze » de la sûreté ; seize une entière abondance ». Le Nil grossit depuis la mi-juillet jusqu'au solstice. Lorsqu'il est à sa plus grande hauteur , on ouvre les canaux pour le répandre dans les terres. Il est rentré dans son lit au mois de novembre. Alors on fait les semailles. La moisson se recueille au mois de mai.

la crue étoit de quinze coudées le vingtième de septembre. C'est ce que m'écrit Théophile le mestre-de-camp. Je vous apprends cette agréable nouvelle, en cas que vous l'ignoriez.

LETTRE XXIX.

JULIEN *aux habitans d'Alexandrie* (1).

ANN. 362. **Q**UAND le fondateur de votre ville seroit quelqu'un de ces déserteurs (2)

(1) Les catholiques, qui étoient sans doute le plus grand nombre, adresserent au nom de la ville une requête à l'empereur, pour lui demander la révocation de l'ordre qu'il avoit donné contre S. Athanase. L'empereur répond à leur requête par ce nouvel édit. M. Fleury le rapporte tout entier.

(2) Ceux que Julien traite ici d'apostats (reproche assez étrange dans sa bouche) n'avoient point abandonné le Dieu de leurs peres pour courir après des dieux étrangers. Ils avoient ajouté foi à la seconde révélation, qui n'étoit que l'objet, la suite & l'accomplissement de la première. En mourant pour la doctrine de leur maître, ils ont prouvé qu'ils n'étoient pas trompeurs. Les preuves de fait qui les avoient déterminés à la suivre sont de telle nature, qu'il est impossible qu'ils eussent été trompés. Julien pouvoit-il al-

de leur religion , qui pour avoir embrassé une vie contraire aux loix , & répandu dans le monde une nouvelle doctrine , ont reçu le châtiment qu'ils n'avoient que trop mérité , vous n'auriez pas raison de demander Athanase. Mais ayant pour fondateur Alexandre , & pour dieu tutélaire le roi Sérapis , avec Isis sa compagne , reine de toute l'Egypte , je suis surpris que vous demandiez un homme de cette espece avec tant d'empressement. Je veux croire que la plus saine portion de la ville n'est pas écoutée , & que la partie corrompue ose s'attribuer le nom de la ville entiere. Mais par les dieux je rougis , alexandrins , de voir que quelqu'un de vous se confesse galiléen.

Les peres des vrais hébreux furent autrefois les esclaves des égyptiens ; & vous , alexandrins , vous qui dans la personne de votre fondateur êtes des conquérans de l'Egypte , vous abandonnez votre ancienne religion , pour vous asservir volontairement à ces faux hébreux

léguer rien de semblable pour justifier son changement ? Il va nous donner un échantillon bien remarquable de ses raisons , dans le sermon pathétique qu'il adresse aux habitans d'Alexandrie.

460. LETTRES CHOISIES
révoltés contre la loi de leurs peres (1).
Avez-vous donc perdu le souvenir du
bonheur , dont jouissoit autrefois l'E-
gypte , lorsqu'elle étoit en commerce
avec les dieux (2) , & comblée de leurs
bienfaits ? Les prédicateurs de cette nou-
velle doctrine , dites-moi , quel avanta-
ge (3) vous ont-ils procuré ? Votre au-
teur Alexandre de Macédoine adoroit les
dieux (4). Au prix d'un Alexandre que
sont vos docteurs ? Que sont les hébreux

(1) Les hébreux ont été assujettis aux anciens rois d'Egypte ; donc les alexandrins doivent préférer la religion grecque à la doctrine des apôtres. Quelle singuliere complication de mauvais raisonnemens !

(2) S'ils s'en souvenoient , ils s'en souvenoient peu.

(3) La religion chrétienne ne promet point de prospérités temporelles ; mais si les hommes la pratiquoient , ils seroient aussi heureux qu'ils peuvent l'être sur la terre.

(4) En matiere de religion quelle autorité que celle d'Alexandre ! Quelles conquêtes que les siennes , lorsqu'on les compare à celles des apôtres ! Je prie le lecteur de se rappeler l'endroit de la lettre à Thémistius , où Julien élève Socrate au dessus d'Alexandre , & de juger si les justes raisons de la préférence qu'il donne au premier , ne sont pas infiniment plus frappantes & plus décisives en faveur des disciples de Jesus-Christ. Ici Julien parle en vrai sophiste. Il connoissoit Alexandre , & n'eût pas voulu lui ressembler en tout.

qui valent pourtant beaucoup mieux que vos docteurs ? Par Jupiter, j'ai tort de les comparer avec un prince, dans qui Rome elle-même eût trouvé un adversaire digne d'elle. Non : ils ne valent pas Ptolémée fils de Lagus (1). Après la mort d'Alexandre les Ptolémées eurent pour notre ville une tendresse de père ; ils éleverent cette fille chérie au point de grandeur où nous la voyons. C'est à leurs sages loix, & non au discours de Jesus, ni aux enseignemens des maudits galiléens qu'elle doit sa félicité.

Enfin lorsque nous eûmes détrôné les Ptolémées (2), qui s'étoient rendus indignes de régner, Auguste vint en Egypte, & harangua vos ancêtres. « Alexan-
» drins, leur dit-il, je vous pardonne par
» respect pour le grand Sérapis ; à cause
» de vous-mêmes & de la grandeur de
» votre ville. Une troisième raison me
» parle en votre faveur. C'est l'amitié
» que j'ai pour Aréus (3). C'étoit un de

(1) Ptolémée fils de Lagus, étoit un des généraux d'Alexandre qui partagerent son empire. Il fonda le royaume d'Egypte.

(2) La maison des Lagides finit dans la personne de Cléopatre, après avoir régné 300 ans.

(3) C'est le même dont il est parlé dans les Césars & dans la lettre à Thémistius.

» vos concitoyens , l'inféparable ami
» d'Auguste , un philosophe ».

Voilà quelques-unes des faveurs particulières que vous avez reçues des dieux. Je serois trop long si je les voulois rapporter toutes. Comment pouvez-vous méconnoître celles que les dieux visibles ne cessent de répandre , non sur un petit nombre d'hommes , sur une famille unique , sur une certaine ville , mais sur toute l'espece humaine , sur toutes les parties de l'univers ? Etes-vous seuls insensibles à la splendeur du soleil (1) ? Ignorez-vous seuls qu'il est l'ame de tout ce qui respire & de tout ce qui végete ? Ne voyez-vous pas que c'est de lui & par lui que la lune reçoit le pouvoir de produire toutes choses , & de rendre à la société des services infinis ? Cependant vous n'osez adorer aucun de ces dieux , & vous reconnoissez pour dieu Verbe (2) , celui que ni vous ni vos peres

(1) Toute la nature & les corps célestes en particulier prouvent l'existence d'un être suprême , & publient sa puissance , sa sagesse & sa bonté. Mais leur éclat , la régularité de leurs cours , les services qu'ils rendent aux hommes , ne prouvent point qu'ils soient gouvernés par des intelligences particulières , & beaucoup moins qu'ils méritent d'être adorés.

(2) J'ai déjà dit que Julien plaçoit le *Logos* ou *Démiurgue* dans le soleil.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 463
n'avez vu ; & celui que tous les hommes voient , contemplent , adorent pour leur bonheur depuis que le monde existe , le grand soleil, l'image vivante, animée, raisonnable du pere intelligible, vous l'abandonnez , vous le méprisez (1). Croyez-moi , réfléchissez un peu , & revenez à la vérité. Ne craignez point de vous égarer en me suivant. J'ai marché dans votre voie jusqu'à l'âge de vingt ans ; & voici la douzieme année que je marche dans celle-ci.

Si vous vous rendez à ces salutaires avis , ma joie sera parfaite. Mais si vous aimez mieux demeurer attachés à la superstition , & prêter l'oreille à ces imposteurs qui vous abusent , si vous avez la démangeaison de leur entendre débiter des blasphêmes , accordez-vous les uns avec les autres , & ne desirez plus Athanase. Il n'a que trop de disciples capables de le remplacer , & de vous sa-

(1) Quoique les alexandrins vissent le soleil , ils ne voyoient nullement qu'il fût une divinité ; mais sans avoir vu l'HOMME-DIEU , ils avoient des preuves certaines de sa mission ; preuves qui réunies toutes ensemble forment en genre de fait une démonstration complete. Il est bon d'observer que Julien dans une même phrase , parle le langage du pyrrhonisme & celui de la crédulité.

tisfaire. Plût au ciel que sa doctrine impie fût toute concentrée dans lui seul ! Mais il laisse une école nombreuse : il a d'illustres élèves , parmi lesquels vous pouvez aisément choisir. Le premier venu vous expliquera les écritures aussi-bien que lui. Si vous le regrettez à cause de ses autres talens (je sçais en effet qu'il a du manège & du sçavoir faire) apprenez que la raison pour laquelle vous le demandez avec tant d'instances , est celle qui l'a fait bannir. Il ne seroit pas naturel de laisser à la tête d'un peuple un esprit si intrigant. Un petit homme de rien comme lui (1) qui fait gloire de

(1) Je n'ai pu prendre toute l'énergie du grec : Μηδέτις αὐτῷ , ἀλλ' ἀνθρώπινος εὐτελὲς , καὶ ἀπειρῶτος ὁ μέγας. (Il faut lire) τὸ μέγα οἰόμενος περὶ τῆς κεφαλῆς κινδυνεύειν : *Ne vir quidem , sed homuncio nullius pretii , qualis iste est qui de capite periclitari magnum aliquid existimat.*

M. de Tillemont conclut de ce texte que Saint Athanase étoit petit , & que son corps n'avoit rien qui annonçât la grandeur & l'élévation de son ame. Je crois que l'on peut conclure tout au plus de l'expression de Julien , qu'Athanase n'étoit pas d'une taille avantageuse. Je dis tout au plus : car il faut observer que c'est un empereur qui parle d'un de ses sujets , & qui affecte d'en parler d'un ton méprisant. S. Grégoire de Nazianze , *orat. xxii* , dit qu'Athanase avoit l'air

DE L'EMPEREUR JULIEN. 465
braver la mort, n'est propre qu'à causer
du désordre. De peur qu'il n'en arrive
parmi vous, j'ai ci-devant ordonné qu'A-
thanase sortît d'Alexandrie; & j'ordonne
maintenant qu'il sorte de toute l'Egyp-
te. Que les présentes soient affichées
dans notre bonne ville d'Alexandrie.

d'un ange, ἀγγελικὸς τὸ εἶδος. Il paroît même que
lorsqu'il alla trouver dans les Gaules l'empereur
Constantin le jeune, celui-ci fut frappé de son
extérieur avantageux.

LETTRE XXX.

A ECDICIUS, gouverneur d'Egypte.

SI vous ne jugiez pas à propos de me ANN. 362
mander autre chose (1), vous deviez du
moins m'écrire au sujet d'Athanase l'en-
nemi des dieux, sur-tout étant instruit
depuis long-tems, comme vous l'êtes,
de nos sages ordonnances. Je jure par le
grand Sérapis, que si devant les calen-
des de décembre Athanase l'ennemi des

(1) On a déjà remarqué combien Ecdicius
étoit peu soigneux d'écrire à Julien, même sur
les choses auxquelles Julien prenoit le plus d'in-
térêt.

dieux n'est sorti d'Alexandrie , ou plutôt de toute la province , les troupes qui dépendent de vous paieront une amende de cent livres d'or. Vous sçavez que je suis lent à condamner , mais plus lent encore à faire grace , lorsque j'ai condamné une fois.

Ce qui suit étoit écrit de la propre main de l'empereur.

On méprise tous les dieux. J'en suis outré. Vous ne pouvez rien faire que je voie , ou plutôt que j'apprenne avec plus de satisfaction , que de chasser Athanase de toute l'Egypte.(1). Le scélérat ! il a

(1) Non content de bannir Athanase , l'empereur donna des ordres peut-être secrets de lui ôter la vie ; ou du moins Ecdicius , pour faire sa cour à Julien qu'il voyoit mécontent de sa négligence , prit de soi-même la résolution de délivrer pour jamais le paganisme d'un si redoutable ennemi. Quoi qu'il en soit , Athanase remontoit le Nil pour se retirer dans la Thébaidé , lorsqu'il fut averti qu'on le poursuivoit. *Ne craignez rien*, dit-il aux compagnons de sa fuite. *Montrons que celui qui nous protège est plus grand que celui qui nous persécute.* A ces mots il fit reprendre au bateau la route d'Alexandrie. Ils rencontrèrent bientôt le meurtrier , qui leur demanda s'ils n'avoient pas vu Athanase , & s'il étoit loin. Il est tout proche , répondirent-ils. Pour peu que vous

DE L'EMPEREUR JULIEN. 467
osé sous mon regne baptiser des femmes
grecques d'une naissance distinguée.

vous pressiez ; vous ne pouvez manquer de le
joindre. Le meurtrier passa outre se pressant en
vain. Athanase rentra dans Alexandrie , & s'y
tint caché.

LETTRE XXXI.

A LIBANIUS.

Voici le troisieme jour , & le philo-
sophe Priscus (1) n'est point venu. Au
contraire il m'écrit comme ne devant
pas venir si-tôt. Puisque vous avez ou-
blié votre dette , il faut que je vous en
fasse souvenir , & que je vous somme de
la payer. Le paiement vous coûtera peu,
& me fera le plus grand plaisir du mon-
de. Envoyez-moi ce discours & cette
délibération toute divine ; mais par Mer-
cure & par les Muses, envoyez-les promp-
tement. Vous me faites languir depuis
trois jours. Il n'en faut qu'un , dit Théo-
crite , pour faire vieillir un amant. A ce

ANN. 362.

(1) Voyez ce que nous avons dit de ce philo-
sophe , Vie de Julien , l. IV , p. 221.

468 L É T T R E S C H O I S I E S
compte qui est très-juste , voyez de combien d'années vous m'avez fait présent. J'ai dicté cette lettre au milieu de mes occupations. Je ne puis écrire ayant la main plus paresseuse que la langue ; & celle-ci même , faute d'exercice , a perdu ce qu'elle avoit de facilité. Portez-vous bien pour l'amour de moi , mon très-cher & très-aimable frere.

L E T T R E X X X I I .

A A R S A C I U S , *pontife de Galatie* (1).

ANN. 362
ou 363.

S I l'hellenisme ne fait pas encore le progrès qu'il devroit faire , c'est la faute de ceux qui le professent. De la part des

(1). On ne connoît pas ce pontife. Je crois que la lettre fut écrite au plutôt vers la fin de l'an 362 , parce qu'elle suppose qu'il y a quelque tems que l'on travaille au rétablissement de l'hellenisme. Sozomene & M. Fleury l'ont jugée digne d'être insérée toute entiere dans l'histoire ecclésiastique. En effet , il seroit difficile de produire en faveur de notre religion un témoignage plus honorable & moins suspect. Au reste je ne déroberai point au lecteur le plaisir de faire lui-même toutes les réflexions utiles que fournit la lecture de cette piece. J'en ajouterai seulement quelques-unes à celles qu'on a pu lire dans la Vie de Julien , l. IV , p. 234 & suiv.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 469
dieux tout est grand , tout est magnifique ; & soit dit sans offenser la divine Néméfis , au dessus de nos souhaits. Qui de nous eût osé se promettre il y a quelque tems un changement si prompt & si merveilleux ? Mais croyons-nous que tout soit fait , & ne penserons-nous jamais aux moyens par lesquels l'impiété (1) s'est le plus accréditée dans le monde ; je veux dire l'hospitalité , le soin d'enterrer les morts , une vie réglée en apparence ? Ils jouent toutes les vertus. C'est à nous de les pratiquer véritablement.

Il ne suffit pas que vous soyez irréprochable. Tous les prêtres de Galatie doivent l'être comme vous. Employez la persuasion ou les menaces pour les obliger de vivre conformément à leur état. Privez-les des fonctions du sacer-

(1) Singulière espece d'impiété , qui rend l'homme ami de l'homme , & lui fait pratiquer toutes les vertus ! Accuser les gens de bien d'hypocrisie , est la ressource ordinaire de la prévention outrée & de la méchanceté. Julien avec tout son esprit ne voit pas , & ne veut pas voir qu'une société aussi nombreuse qu'étoient alors les chrétiens ne joue point , & ne peut même en concevoir le dessein. L'hypocrisie ne sera jamais un vice populaire. La multitude est toujours de bonne foi tout ce qu'elle est.

doce , s'ils ne sont eux , leurs femmes , leurs enfans & leurs domestiques , fideles à servir les dieux ; s'ils souffrent dans leur famille de ces impies de galiléens. Avertissez-les qu'un sacrificateur ne doit point aller au théâtre , boire dans un cabaret , exercer un métier vil ou honteux. Témoinnez de la considération à ceux qui vous obéiront , & chassez les autres. Etablissez en chaque ville plusieurs hôpitaux , où nous puissions pratiquer envers les pauvres étrangers , de quelque religion qu'ils soient , les devoirs de l'humanité. Pour commencer à fournir les fonds nécessaires , j'ai ordonné que la Galatie vous donnât chaque année trente mille boisseaux de froment & soixante mille septiers de vin , dont je veux que le cinquième soit au profit des pauvres qui servent les prêtres ; & le reste sera distribué aux étrangers & aux mendiants. Il est honteux qu'aucun juif ne mendie , & que les impies galiléens , outre leurs pauvres , nourrissent encore les nôtres que nous laissons manquer de tout. Apprenez aux helenes à contribuer pour ces dépenses. Que leurs villages offrent aux dieux les prémices de leurs fruits. Accoutumez-les à ces sortes de bonnes œuvres , & ne

DE L'EMPEREUR JULIEN. 471
leur laissez pas ignorer que nous les avons
pratiquées les premiers : témoin ce que
Homere fait dire à Eumée qui reçoit
Ulysse sans le reconnoître :

Le plus vil des mortels étranger dans ces lieux ,
Recevrait comme vous un accueil gracieux ;
L'indigent à ma table est admis avec joie ,
Et je respecte en lui Jupiter qui l'envoie.
Mon présent par lui-même est digne de mépris :
Mais le cœur qui le fait en rehausse le prix.

Ne souffrons pas que ces nouveaux
venus nous enlèvent notre gloire , ni
qu'en imitant des vertus dont nous avons
parmi nous l'original & le modèle (1) ,

(1) Qui doute que les payens avant que le nom
chrétien eût paru dans le monde n'aient fait des
actions d'humanité , que quelques - uns d'entre
eux n'aient pratiqué des vertus morales ? Mais
ce n'étoit pas comme payens , c'étoit en tant
qu'hommes qu'ils les pratiquoient. Ils ne fai-
soient en cela que suivre les impressions de la loi
& de la religion naturelle. C'est que la corrup-
tion du cœur , l'idée bizarre que les idolâtres , au
moins le peuple , se formoient de la divinité , ce
monstrueux amas d'opinions insensées , de tra-
ditions ridicules , en quoi consistoit le paganisme ,
n'avoient pas absolument éteint la *lumière qui luit
dans les ténèbres.*

Les payens avoient une morale , mais le paga-
nisme n'en avoit point. Il n'est pas moins absur-
de de lui approprier les vertus , comme fait Ju-

lien, qu'il le feroit d'attribuer à l'incrédulité certaines actions honnêtes, & dès-lors inconféquentes qui échappent aux incrédules. Supposé qu'ils aient quelque probité, c'est par tempérament, par intérêt, par fantaisie, parce qu'ils sont hommes, & souvent parce qu'ils ont conservé quelque reste d'une éducation chrétienne. La lettre de Julien montre combien les vertus, je dis même celles qui par le plaisir qu'on a de les pratiquer portent avec elles leur récompense, étoient rares chez les payens. Devoit-il méconnoître le doigt de Dieu dans une religion qui rend toutes les vertus communes; qui, d'ailleurs fondée sur toutes les preuves dont un fait est susceptible, apporte dans le monde un corps de morale le plus parfait qu'il soit possible d'imaginer, l'appuie des motifs & des exemples les plus puissans, règle jusqu'aux mouvemens les plus secrets de notre ame; en un mot qui rétablit, développe & perfectionne les principes de la loi naturelle presque effacés dans l'esprit des hommes & plus encore dans leur cœur?

Que l'on juge de la nécessité du christianisme par les horreurs qui se commettoient, ou qui se commettent encore parmi les nations payennes les plus policées. A la honte de la philosophie, il fera par exemple toujours vrai de dire que le genre humain doit à l'évangile de Jesus-Christ l'abolition de la coutume barbare d'exposer les enfans. A cet égard les animaux les plus féroces s'élèvent en jugement, même au tribunal de la raison, contre le grec, le romain & le chinois.

Pour enlever à notre religion une gloire qui

hifsons pas nous-mêmes notre religion : ne déshonorons pas le culte des dieux. Si j'apprends que vous remplissiez tous ces devoirs , je serai comblé de joie.

Voyez rarement chez eux les gouverneurs. Contentez-vous pour l'ordinaire de leur écrire. Quand ils feront leur entrée dans une ville , qu'aucun des pré-

lui est propre , il seroit inutile de dire que le mahométisme a rendu de pareils services à l'humanité. Qui ne sçait que cette fausse religion suppose & reconnoît la mission de Jesus-Christ , & n'est qu'une dépravation du christianisme & du judaïsme ? Personne ne peut nier que la religion chrétienne n'ait au moins adouci les mœurs , civilisé les peuples barbares qui l'ont embrassée , éclairé sur ses devoirs le payfan le plus grossier , répandu par-tout quelque délicatesse de conscience , & même parmi ceux qu'elle ne change point une teinture de probité. Un chrétien médiocrement instruit & d'une vertu commune , en sçait plus en fait de morale , est plus philosophe qu'un philosophe. Ceux qui comme Julien , quoiqu'avec moins d'éclat que lui , ont abandonné la religion chrétienne , doivent plus à cette religion qu'ils ne pensent. Ils lui doivent , ainsi que Julien , des notions plus exactes & plus épurées de certaines vertus morales. C'est d'elle que quelques-uns ont retenu ces maximes de probité rigide , dont ils ne feroient point parade , si le christianisme ne les avoit mises en honneur. On l'a déjà dit : si par impossible l'évangile étoit faux , il seroit de l'intérêt du genre humain qu'on le crût vrai.

474 LETTRES CHOISIES
tres n'aillent au devant d'eux. Seulement lorsqu'ils viendront aux temples, on ira les recevoir dans le vestibule. Qu'ils ne s'y fassent point accompagner de soldats; mais qu'il soit libre à qui voudra de les suivre : car dès qu'ils mettent le pied dans le temple, ils deviennent de simples particuliers. Vous seul avez le droit d'y commander, puisque les dieux l'ordonnent ainsi. Ceux qui se soumettent à cette loi, font voir qu'ils ont véritablement de la religion. Les autres qui ne veulent pas se dépouiller un moment de leur faste & de leur grandeur, sont des hommes superbes, remplis d'une sotte vanité.

Je suis prêt à secourir les habitans de Pessinonte, pourvu qu'ils se rendent propice la mère des dieux. S'ils la négligent, non seulement ils seront coupables, mais encore, j'ai peine à le dire, ils ressentiront mon indignation :

Tout ennemi (1) des dieux doit être aussi le mien,

Et le ciel me défend de lui faire du bien.

Vous leur ferez donc entendre que

(1) Voyez Odyssée x, 73. Ce que dit ici Julien paroît ne pas s'accorder avec l'ordre qu'il

DE L'EMPEREUR JULIEN. 475
s'ils veulent que je les assiste , ils doivent
tous ensemble invoquer la mere des
dieux.

vient de donner pour établir des hôpitaux où l'on
reçoive tout le monde , les chrétiens comme les
payens. Cette contradiction , si c'en étoit une ,
ne seroit pas l'unique dans laquelle il fût tombé.
Mais elle n'est qu'apparente. Les devoirs de l'hu-
manité sont d'une justice étroite. Ils obligent à
l'égard de tous les hommes. Les graces ne sont
dues à personne ; & c'étoit quelque grace que
les habitans de Pessinonte avoient demandée à
l'empereur.

LETTRE XXXIII.

L'EMPEREUR JULIEN AUGUSTE
au peuple (d'Antioche) (1).

L'AUDACE des profanateurs viole les
sépulcres & les tombeaux , quoique nos

ANN. 363.
12 Févr.

(1) Je tire cette loi du code théodosien IX ,
XVII , 3 , *tit. de sepulcris violatis*. C'est le seul
morceau un peu considérable qui nous reste de
la latinité de Julien. Elle est énergique & sça-
vante , mais beaucoup moins pure , que son grec.
Le lecteur ne sera peut-être pas fâché d'en pou-
voir juger par lui-même. Voici la lettre toute
entière :

IMP. JULIANUS A. AD POPULUM.
PERGIT *audacia ad busta diem functorum & ag-*

ancêtres aient toujours regardé comme le crime le plus énorme après le sacrilège , d'en ôter une pierre , d'y fouir , d'en arracher un gazon. Quelques - uns même en enlèvent les ornemens pour décorer leurs fallons & leurs portiques. Voulant donc empêcher que l'on ne commette de tels attentats , nous ordonnons que quiconque s'en rendra coupable , soit puni comme le méritent ceux qui manquent de respect aux dieux Manes (1).

geres consecratos , cùm & lapidem hinc movere , terram sollicitare , & cespitem vellere proximum sacrilegio majores semper habuerint. Sed ornamenta quidam tricliniis aut porticibus auferunt de sepulcris. Quibus primis consulentes , ne in piaculum incidunt contaminatâ religione bustorum , hoc fieri prohibemus pœnâ manium vindice cohibentes.

SECUNDUM illud est , quod efferri cognovimus cadavera mortuorum per confertam populi frequentiam & per maximam insistentium densitatem : quod quidem oculos hominum infaustis incestat aspectibus. Qui enim dies est bene auspicatus à funere ? Aut quomodo ad deos & templa venietur ? Ideòque quoniam & dolor in exequiis secretum amat , & diem functis nihil interest , utrùm per noctes an per dies efferantur , liberari convenit populi totius aspectus , ut dolor esse in funeribus , non pompa exequiarum nec ostentatio videtur. Datum prid. id. Feb. Antiochiæ , Juliano Aug. IV , & Sallustio coss.

(1) La profanation des sépulcres passoit de tout tems chez les romains pour une espece de sacri-

Un second abus auquel nous voulons remédier , c'est que l'on porte les morts

lege. Ceux qui déroient les corps ou les os d'un mort étoient punis du dernier supplice , supposé qu'ils fussent de condition abjecte. On les confinoit dans une île , s'ils étoient d'honnête condition. Ceux qui détruisoient le sépulcre ou qui en enlevoient quelque chose , étoient condamnés aux mines ou relégués. Constantin dans une loi dont l'objet est de rendre les divorces plus rares , & de rapprocher un peu de l'évangile la jurisprudence romaine sur le mariage , en restreignant le divorce à certains cas , spécifie parmi les crimes qui mettoient une femme en droit de répudier son mari , le meurtre , l'empoisonnement , & la violation des tombeaux. *Si homicidam vel medicamentarium vel sepulcrorum dissolutorem maritum suum esse probaverit. IIII cod. Theod. tit. XVI, I, de repudiis.* Mais le respect pour les morts & pour leurs tombeaux qu'inspire , ce semble , la nature elle-même , avoit été porté jusqu'à l'excès parmi les payens. Ils honoroient les ames des morts comme des divinités , & les sépulcres comme des temples.

La religion chrétienne , qui éclaira le monde sur le sort de ces divinités malheureuses , & sur l'impiété du culte qu'on leur rendoit , ne fut pas plutôt devenue la religion de l'empire , que plusieurs particuliers se jetterent dans un excès opposé à celui du paganisme. Un zele mal entendu , & sous le masque du zele la cupidité toujours habile à tirer des principes les plus vrais de fausses conséquences qui la favorisent , détruisoient les tombeaux , en faisoient servir à d'autres usages les pierres & les ornemens , dispersoient les cen-

478 LETTRES CHOISIES

en plein jour au milieu de la plus grande foule du peuple : spectacle funeste , qui

dres des morts pour trouver quelques étoffes précieuses , quelques bijoux que la superstition pouvoit avoir enterrés avec eux.

M. Muratori , dans ses *anecdota græca* , nous a donné près de 80 petites pieces de vers composées par Saint Grégoire de Nazianze , contre les violateurs des sépulcres. Comme plusieurs semblent faites pour être gravées sur les tombeaux de ses amis , dont au moins le plus grand nombre professoit le christianisme , dont on doit juger que les tombeaux des chrétiens n'étoient pas épargnés , ne fût-ce que par les payens qui sans doute usoient de représailles. La loi que nous venons de citer montre ce que l'empereur Constantin , long-tems depuis sa conversion , pensoit de ces désordres , qui non seulement outrageoient la nature , mais encore pouvoient rendre odieux le christianisme , à l'occasion duquel ils étoient devenus plus communs , quoiqu'il les eût toujours condamnés. Cependant sous le regne de Constantin les loix ne furent pas exécutées à la rigueur. On voit par une loi de Constant , que des particuliers & même des magistrats les avoient impunément violées. Celui-ci fit rechercher les coupables ; mais il modéra la sévérité des anciennes loix , & la réduisit à des peines pécuniaires, Constance la renouvela , & l'augmenta même , puisqu'il laissa subsister les peines pécuniaires en rétablissant la peine de mort. D'autres princes chrétiens , sur-tout Valentinien III^e , se sont pareillement élevés contre ce crime.

Julien qui regarde le culte des Manes comme une partie essentielle de l'hellenisme , condamne

DE L'EMPEREUR JULIEN. 479
n'est propre qu'à souiller les yeux de toute une ville. Un jour commencé par des funérailles peut-il être heureux ? Et comment au sortir de ces lugubres cérémonies osera-t-on s'approcher des dieux & des temples ?

A ces causes , & d'ailleurs , considérant que la douleur aime le secret , & qu'il est indifférent aux morts que leurs obseques se fassent de nuit ou de jour , nous ordonnons que l'on dérobe les convois à la vue du peuple , en sorte que la douleur y paroisse plutôt que la pompe & l'ostentation (1). Donnée à Antioche

ici par superstition ce que ces princes ont condamné par principe d'humanité & de christianisme , quoiqu'il se soit glissé dans leurs ordonnances des expressions payennes , qu'il faut sans doute attribuer à leurs secrétaires. La première partie de la loi de Julien se trouve dans le code de Justinien avec quelque changement. On a réformé ce qui sentoît trop le paganisme.

(1) Quelque respect que les payens eussent pour les morts , par une contradiction , dont je ne rechercherai point ici l'origine , ils regardoient un cadavre humain comme la chose du monde la plus impure. Ils n'eussent pas cru pouvoir entrer dans un temple le jour qu'ils auroient assisté à des funérailles. Mais délivrés d'une vaine superstition , les chrétiens , & peut-être quelques payens à leur exemple , rendoient aux morts les derniers devoirs en plein jour. Julien veut rétablir l'ancien usage ,

la veille des ides de février, Julien pour la quatrième fois & Salluste étant consuls.

& tâche même d'étayer d'idées philosophiques les idées payennes sur lesquelles cet usage étoit fondé. Cette seconde partie de la loi est dans le code théodosien, quoiqu'elle ne paroisse pas avoir été observée après lui.

LETTRE XXXIV.

A ARSACE, *satrape d'Arménie* (1).

ARSACE, aussi-tôt après la réception de cet ordre, ayez à marcher contre les

(1) C'est le roi d'Arménie, ce fidele & malheureux allié des romains, duquel nous avons parlé dans la Vie de Julien & dans l'histoire de son successeur. Cette lettre imprimée pour la première fois dans les *anecdota græca* de M. Muratori, se trouve dans la bibliothèque grecque de Fabricius. Elle est en assez mauvais grec, grossière, brutale, plattement fanfaronne, sans esprit, contraire à la politique; & ce qui mérite encore plus d'être observé, elle contient des choses qui n'ont pu sortir de la plume d'un payen superstitieux, à la veille d'une grande entreprise, & dans des circonstances où le moindre mauvais augure s'évitoit scrupuleusement, comme capable de porter coup. Croit-on que Julien eût osé dire, même en se servant de circonlocution, qu'il


perles

DE L'EMPEREUR JULIEN. 481
perles nos ennemis furieux. J'ai pris les
armes dans le dessein de payer le tribut
à la nature dans cette expédition contre
les parthes, après leur avoir fait tous les
maux possibles, & m'être signalé par mes
exploits, ou de revenir couvert de gloi-
re, après avoir élevé des trophées & sub-
jugué l'ennemi par l'assistance des dieux.
Sortez donc de votre nonchalance ; lais-
sez-là toutes vos défaites frivoles ; &
songez que ce n'est plus maintenant le
regne de ce Constantin d'heureuse mé-
moire, ni celui de cet efféminé de Con-
stance, qui n'a vécu que trop long-
tems (1), qui vous enrichissoit vous &
les barbares vos pareils des dépouilles

étoit résolu de périr ? Auroit-il voulu notifier la
prédiction qui se trouve à la fin de la lettre ?
Quoi qu'en dise l'illustre M. Muratori, j'ai peine
à croire que ce soit la même dont Sozomene a
fait mention ; d'autant plus qu'on ne trouve pas
dans celle que je traduis tout ce que rapporte
l'historien ecclésiastique. V. Vie de Julien, l. v,
p. 261, 362. Je n'insiste pas sur cette dernière
raison, parce que l'on pourroit répondre que nous
n'avons pas la lettre entière. Mais après tout c'est
une pièce si étrange, qu'au lieu de l'attribuer à
Julien, j'aimerois mieux dire, ce qui n'est pas
nécessaire, que Sozomene s'est laissé tromper par
une pièce supposée.

(1) Πολυετής Κωνσταντίνος, *annosi Constantii*. Con-
stance n'a vécu que 44 ou 45 ans.

482 LETTRES CHOISIES
de la noblesse. Pensez que vous avez
affaire à Julien, souverain pontife, Cé-
sar, auguste, le serviteur de Mars & de
tous les dieux, l'exterminateur des fran-
çois & des autres barbares, le libérateur
de la Gaule & de l'Italie. Si vous aviez
quelque dessein contraire à votre devoir,
je n'aurois pas de peine à le croire ; car
j'entends dire que vous êtes un homme
rempli d'artifices, un mauvais soldat,
un fanfaron ; & vous en donnez actuel-
lement les preuves, puisque vous rece-
lez chez vous un ennemi du bien pu-
blic, & que pour vous déclarer vous
attendez l'événement de la guerre. Nous
n'avons pas besoin de vous pour dé-
truire l'ennemi. Le secours des dieux
nous suffit. Si le destin, dont les arrêts
sont ceux des dieux mêmes, en ordonne
autrement, je recevrai le coup sans
trembler. Mais sçachez que ma perte
doit entraîner la vôtre ; que vous & vo-
tre Arménie serez pour les perses une
conquête aisée, & que le feu consumera
votre maison & toute votre famille. La
ville de Nisibe partagera vos malheurs.
Il y a long-tems que les dieux me l'ont
fait connoître.



LETTRE XXXV.

A LIBANIUS, *sophiste & questeur* (1).

APRÈS VOUS avoir quitté (2), j'allai ANN. 363
coucher à Litarbes, bourg du territoire Mars.
de Chalcis. Le chemin se ressentait de
l'hiver d'Antioche. Il est moitié marais,
moitié montagne; très-rude par-tout. On
traverse le marais sur des pierres que
l'on a, ce semble, jettées au hazard, au
lieu de les arranger près à près sur un lit
de terre & de sable, qui leur servit de
ciment comme dans les autres grands
chemins. J'eus bien de la peine à passer,
& n'arrivai que sur la neuvième heure à
cette première couchée. J'y donnai au-

(1) Il paroît que Julien avoit donné à Libanius le titre honoraire de questeur. Mais Libanius préféra toujours la qualité de sophiste même au titre de préfet du prétoire, que quelques-uns des successeurs de Julien voulurent lui donner, comme nous l'apprenons d'Eunape. Dans cette lettre Julien fait le journal de son voyage depuis Antioche jusqu'à Hieraple, où étoit le rendez-vous de son armée. Voyez Vie de Julien, l. VI, p. 363 & suiv.

(2) J'ai ajouté ces mots qui m'ont paru nécessaires en françois.

dience à la plus grande partie de votre sénat. Vous aurez peut être appris ce qui fut dit de part & d'autre, & j'espère, s'il plaît aux dieux, vous en rendre compte. Sur la route de Litarbes à Bérée, j'eus un présage par lequel Jupiter m'annonce les plus heureux succès. Je fus à Bérée un jour entier : j'allai voir la citadelle, & j'offris solennellement à Jupiter le sacrifice d'un taureau blanc. Je fis au sénat de la ville un petit discours touchant la religion ; discours qui m'attira les louanges de tout le monde (1), & ne gagna presque personne ; il ne produisit d'effet que sur ceux qui passoient déjà pour être dans les bons sentimens. Les autres me parlerent avec une extrême impudence, qu'ils prenoient pour une honnête liberté (2). Grands dieux ! faut-il que les hommes rougissent de ce qui feroit leur gloire, tandis qu'ils se glorifient de ce qui les déshonore, du sacri-

(1) Le sénat de Bérée, quoique chrétien, applaudit à l'éloquence de l'empereur, loua en général ses bonnes intentions, &c. *Qui finis omnium cum dominante sermonum, gratias egit*, comme dit Tacite.

(2) Il semble avoir en vue la hardiesse avec laquelle le chef du sénat lui parla dans un festin. Voyez Vie de Julien, l. VI, p. 364 & suiv.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 485
lege, des sentimens les plus bas (1), d'une
vie fainéante & inutile !

Je me rendis ensuite à Batnes. C'est
un lieu charmant. Après Daphné je n'ai
rien vu de si beau dans vos cantons. Je
parle de Daphné tel qu'il étoit, lorsque
le temple & la statue d'Apollon subsis-
toient ; tel en un mot que vous le pei-
gnez dans cette harangue inimitable à
nos modernes ; qui peut-être auroit fait
le désespoir de la plupart des anciens ,
& à laquelle j'aurois mauvaise grace de
vouloir rien ajouter. Daphné avant l'in-
cendie étoit au dessus de tout : je le pré-
férois même à la vallée de Tempé. Je
trouve qu'il ressemble maintenant à
Batnes.

Cette petite ville est toute grecque, &
n'a de barbare que le nom. Elle recon-
noît Jupiter & Apollon pour ses divi-
nités tutélaires. Nous respirâmes aux en-

(1) Tout cela me paroît compris dans ces mots
μαλακία γνώμης καὶ σώματος. Il n'est pas étonnant
que le peuple des payens regardât comme bassesse
d'esprit le détachement & le mépris du monde
qu'inspire l'évangile à tout véritable chrétien.
Mais comment Julien est-il peuple lui-même ?
Comment ne rougit-il pas de blâmer dans les
chrétiens ces vertus dont il adoroit jusqu'à l'om-
bre dans les philosophes ? Voyez la lettre à Thé-
mistius.

virent l'odeur de l'encens, dont la fumée s'élevoit de toutes parts. Nous rencontrions à chaque pas des victimes décemment parées. Je fus charmé de ce zèle ; mais il me parut trop empressé , trop bruyant , peu conforme à la piété. Les actes de religion demandent plus de recueillement. Il faut que ceux qui conduisent les victimes , & qui portent les choses nécessaires aux sacrifices marchent posément , & ne soient occupés que de ce qu'ils font. Mais bientôt on pourra remédier à cet abus. La plaine de Batnes est couverte de jeunes cyprès. Je n'y vis pas un seul arbre qui fût sur le retour. Ils ont tous la plus belle tête du monde. Le palais construit de bois & de terre sans aucun ornement , n'est rien moins que magnifique. Le jardin plus pauvre que celui d'Alcinoüs ressemble à celui de Laërte. Il y a un petit bois de cyprès. Une allée d'arbres de la même espece regne le long des murs. Au milieu sont plusieurs quarrés , les uns de légumes , les autres d'arbres fruitiers. Le soir & le lendemain à la pointe du jour je sacrifiai selon ma coutume.

Les sacrifices étant heureux , nous partîmes pour Hiéraple. Les habitans vinrent au devant de nous ; & j'allai loger

chez un homme que je vis alors pour la première fois , mais qui m'étoit cher depuis long-tems. Quoique vous sçachiez ce qui m'attache à lui , j'aime à le redire. C'est quelque chose de délicieux pour moi d'entendre parler de ces hommes excellens , ou d'en parler moi-même. Sopatre est l'élève & le gendre du divin Iamblique (1). Je me croirois coupable de la plus grande injustice , si je ne chérissois tout ce qui lui appartient. Sopatre m'est précieux à un autre titre qui me touche encore plus. Ayant reçu plusieurs fois dans sa maison mon cousin & mon frere , il eut assez de courage pour résister aux sollicitations réitérées de ces deux princes , qui conformément à leurs préjugés , le pressoient d'abandonner le culte des dieux.

(1) Il ne faut pas confondre cet Iamblique avec un autre Iamblique plus ancien , & disciple de Porphyre. Celui dont il s'agit étoit disciple d'Edesius. C'est le même à qui sont adressées six lettres de Julien que je n'ai point traduites. Le lecteur me plaindrait sans doute d'en avoir pris la peine , & ne m'en sçauroit aucun gré. C'est principalement à ces lettres que convient ce que M. Fleury dit en général de celles qui s'adressent à des sophistes. Elles sont pleines de louanges outrées, & d'un empressement qui marque plus de légèreté que d'affection.

Je suis encore à Hiéraple, & n'ai point de nouvelles à vous mander : car pour entendre mes arrangemens par rapport aux affaires, soit de la guerre, soit de l'état, il faudroit voir les choses de ses propres yeux, & soi-même y avoir part. Trois lettres plus longues que celle-ci en donneroient à peine une juste idée. Je vous dirai cependant en peu de mots, que j'ai envoyé des députés aux sarazins pour les avertir de me venir joindre, s'ils le jugent à propos. J'ai fait prendre les devans à des coureurs très-éveillés & très-alertes, pour empêcher que quelque traître n'aille chez l'ennemi donner avis de nos mouvemens. Il s'étoit élevé parmi nos soldats un différend que j'ai terminé, si je ne me trompe, avec autant de douceur que d'équité (1). J'ai rassemblé mon armée, & fait venir quantité de chevaux & de mulets. On charge des bateaux de bled, ou plutôt de biscuit &

(1) Στρατιωτικὴν δίκην. M. de Tillemont soupçonne que ceci est relatif à un fait rapporté par S. Chrysostôme, & que j'ai omis dans la Vie de Julien. Etant prêt de passer l'Euphrate, il fit une tentative pour gagner ceux d'entre ses soldats qui étoient encore chrétiens. Quelques uns se laisserent séduire; mais les autres résistèrent, & l'empereur n'osa les casser, de peur d'affoiblir son armée.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 489
de vinaigre. Vous comprenez où me
meneroit le détail de ces opérations,
sans compter les harangues qu'elles ont
occasionnées. Quant aux heureux présa-
ges (1) qui m'arrivent chaque jour, j'en
ai écrit je ne sçais combien de lettres,
& même des livres entiers, que je fais
porter avec moi. Je m'épargnerai donc
la peine de vous les raconter.

(1) Entêté de son expédition, il voyoit tout
en beau, & ne tenoit registre que de ce qu'il
regardoit comme des présages heureux. Il passe
sous silence l'accident funeste arrivé lorsqu'il fit
son entrée dans Hiéraple. La chute d'un porti-
que écrasa cinquante soldats, & en blessa plusieurs
autres. *Amm. l. XXIII, 2.*

LETTRE XXXVI.

A **** (1).

MON aïeule (2) maternelle m'a laissé
en Bithynie une très-petite terre, que

(1) On ne sçait à qui cette lettre est adressée.
Elle est très-bien écrite. Mais on y trouve néan-
moins une teinture de pédanterie.

(2) Le nom de l'aïeule maternelle de Julien
est inconnu. Elle épousa *Anicius Julianus* qui fut
préfet; & de ce mariage naquirent Basiline mere
de Julien, & le fameux comte de Julien oncle de
ce prince.

je vous donne en considération de votre amitié pour moi. Le présent n'est pas assez considérable pour rendre opulent celui qui le reçoit : vous conviendrez pourtant qu'il a son mérite, si vous permettez que j'entre dans le détail. Rien ne m'empêche de m'égayer avec un homme d'un esprit charmant & d'une littérature aimable. La maison est à vingt stades de la mer. Le bruit des marchands, les cris & les injures des matelots ne se font point entendre jusques-là. Cependant on y jouit des agrémens que procure le voisinage de Neptune. On a le poisson tout en vie ; & si vous montez sur une hauteur, qui n'est qu'à deux pas de la maison, vous découvrez la Propontide avec les îles dont elle est semée, & la ville (1) qui porte le nom d'un illustre empereur. Là vous n'êtes point au milieu de l'algue & de ces plantes auxquelles on ne daigne pas même donner de nom, aussi désagréables à l'odorat qu'à la vue, dont la mer couvre les bords ; mais vous vous reposez un livre à la main sur le serpolet, le thym & les autres herbes odoriférantes. Etes-vous fatigué de la lecture ? vous pouvez délasser vos yeux en les

(1) Constantinople.

promenant sur la mer , & regarder les vaisseaux dont elle est couverte. Dans ma premiere jeunesse je faisois mes délices de ce séjour , parce que j'y trouvois des fontaines passables , un bain assez joli , un jardin & du couvert. Dans un âge plus avancé , je souhaitois passionnément d'y retourner. J'y ai fait plusieurs voyages en bonne & sçavante compagnie. Je m'y suis même occupé de l'agriculture : témoin la petite vigne que j'y ai plantée. Le vin est d'un goût ! Il n'a pas besoin d'être vieux pour être parfait. En un mot vous verrez-là Bacchus & les Graces en personne. La grappe encore au sep & dans le pressoir exhale un parfum délicieux. La liqueur est à peine dans les tonneaux que c'est déjà du nectar , pour parler le langage d'Homere. Puisque la vigne y réussit de la sorte , que n'en avez-vous planté davantage , me dira-t-on ? Mais outre que je n'avois peut être pas l'agriculture fort à cœur , j'use peu des dons de Bacchus ; & les Nymphes me prodiguoient leurs présens. Je ne voulois avoir du vin que pour moi & pour quelques véritables amis. Vous sçavez que le nombre n'en est pas grand. Acceptez encore un coup cette bagatelle. Il est doux à un ami de

492 LETTRES CHOISIES
recevoir de son ami. Le présent ne sort pas de la maison (1), comme dit sagement Pindare. J'ai écrit cette lettre tout d'un trait à la lumière de la lampe. Si vous y trouvez des fautes, ne me traitez pas avec la sévérité d'un rhéteur, qui critique l'ouvrage de son confrere (2).

(1) Οἶκος οἶκος. Je n'ai point trouvé ces mots dans Pindare. Si j'ai bien cherché, il faut dire que Julien les avoit pris dans quelque'un des ouvrages de ce poëte, qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

(2) Cette fin de lettre sent plus l'auteur que le prince.

LETTRE XXXVII.

A ** (1).

JE vous croyois en Egypte depuis long - tems, & la trouvois doublement heureuse de posséder à la fois le Nil qui la comble de biens, & un homme dont les Muses valent autant & peut-être plus que toutes les eaux du Nil. Ce fleuve, disois - je, fournit aux Egyptiens le moyen de s'enrichir ; mais le sçavant

(1) On ignore jusqu'au nom du sçavant à qui cette lettre est adressée.

qu'ils ont au milieu d'eux les instruit & les éclaire. Il allume dans le sein de la jeunesse le desir des véritables trésors. Il leur inspire le goût des sciences , & leur en trace la route , comme faisoient Pythagore & Platon après lui , lorsqu'ils voyageoient dans cette contrée. Pendant que je m'occupois de ces réflexions , vous étiez caché près de nous.

Votre lettre m'a d'abord surpris. J'étois si persuadé que l'on me trompoit , que je refusois d'en croire mes propres yeux ; mais j'en ai cru le style qui ne peut être que de vous. Jugez de la joie que m'ont causé l'espérance de vous revoir bientôt , & le bonheur de votre patrie , qui , selon les apparences , vous fixera du moins pour un peu de tems. Je ne prends pas au sérieux le procès que vous lui faites. Je conviens avec vous que l'on y respire un air assez mauvais , que l'on y mange du pain mêlé d'orge. J'avouerais même qu'en bon patriote vous n'insistez pas là-dessus autant que vous le pourriez. Mais après tout vous devez lui sçavoir gré de l'éducation philosophique qu'elle vous a donnée , pour vous mettre en état de mépriser les délices de l'Egypte.

Ulysse , cet homme si sage , étoit né

dans une petite île semée de rochers ; à Ithaque : c'est tout dire. Cependant ni les charmes de Calypso , ni la promesse de l'immortalité ne purent le détacher d'Ithaque. Jamais spartiate ne se plaint que la discipline de Sparte fût trop sévère. Mais je sçais ce qui vous met de mauvaise humeur. Vous voulez devenir riche , & par-tout où il n'y a rien à gagner , vous vous déssolez , & vous soupirez après les richesses du Nil. Voilà ce qui vous arrache du sein de votre patrie , pour me servir de vos termes , & ce qui vous rend maigre & défiguré comme Chéréphon (1). Je m'imagine aussi que vous êtes dans les filets de quelque Nymphe , & que vous éprouvez enfin la puissance de l'amour. Quant à ce point , il en sera ce qui plaira à Venus. Adieu , portez-vous bien. Puissé - je vous voir incessamment , & vous voir pere !

(1) C'étoit un disciple de Socrate. La maigreur & la mauvaise mine de Chéréphon avoient passé en proverbe. Ses études nocturnes lui avoient attiré le surnom de *καταρπής* , *chauve-souris* ; & sa pâleur l'épithète de *καταρπής* , l'homme de buis.



LETTRE XXXVIII.

A HECBOLE (1).

J'AI résolu d'user de douceur & d'humanité avec tous les galiléens, & de ne point souffrir qu'aucun d'eux soit nullement violenté, traîné aux temples, forcé par de mauvais traitemens à faire quelque chose qui soit contraire à sa façon de penser. Mais les ariens fiers de leurs richesses (2) ont attaqué les valentiniens, & commis dans Edesse des désordres qui

(1) Ce n'est point le sophiste sous lequel Julien avoit étudié, & à qui ce prince a écrit une lettre; que je n'ai pas jugé digne d'être traduite. Celui dont il s'agit étoit sans doute le premier magistrat d'Edesse, capitale de l'Osrohène, province entre l'Euphrate & le Tigre.

(2) Les ariens s'étoient mis en possession de l'église d'Edesse sous Constance. Il falloit qu'ils fussent bien persécutans, pour l'être sous Julien. Les valentiniens tiroient leur nom de l'hérésarque Valentin, qui vivoit dans le second siècle après Jesus-Christ, & qui du mélange de l'évangile, du platonisme & de la théogonie d'Hésiode fit un système si composé, si bizarre, que nous ne l'entendons plus, & que peut-être il ne l'entendoit pas lui-même. Quelques restes des valentiniens subsistoient encore dans le cinquième siècle.

496 LETTRES CHOISIES
n'arrivent point dans une ville policée. Ainsi , puisque leur admirable loi leur ordonne de renoncer aux biens de la terre , pour arriver plus aisément au royaume des cieux , voulant , autant qu'il est en nous , leur faciliter le voyage (1) , nous ordonnons que tous les biens de l'église d'Edesse (2) dont ils sont en possession , leur soient enlevés ; l'argent pour être distribué aux soldats , & les terres pour être réunies à notre domaine. La pauvreté les rendra sages en ce monde , & les fera régner en l'autre. Nous déclarons aussi à tous les habitans d'Edesse , qu'ils aient à cesser leurs séditions (3) & leurs querelles , de peur que

(1) Julien a beau se vanter de n'être point persécuteur. Ces profanes & sanglantes railleries qui sortoient de la plume du souverain , étoient par elles-mêmes une persécution , & devoient exposer les chrétiens à la fureur des idolâtres partout où ceux-ci se trouvoient les plus forts. Pour maltraiter ceux qui ne sont pas de sa religion , la populace n'attend que le moindre signal du prince , & souvent même ne l'attend pas.

(2) Les biens de l'église d'Edesse lui furent apparemment rendus par les successeurs de Julien. Au moins elle étoit très-riche dans le cinquième siècle.

(3) Ce qui pouvoit causer ces divisions , c'est que les ariens s'étoient emparés de l'église & de ses revenus , quoique le plus grand nombre des

DE L'EMPEREUR JULIEN. 497.
s'ils continuent d'irriter notre clémence ,
vous qui êtes les chefs de la ville ne de-
veniez responsables des excès qui s'y
commettent , & ne nous obligiez de
vous en punir par le bannissement , par
le fer & par le feu.

habitans fût inviolablement attaché à la foi ca-
tholique. On sçait que neuf ans après la mort
de Julien , sous le regne de Valens , l'évêque ,
le clergé , les laïques méritèrent à la rigueur le
titre glorieux de confesseurs. Les femmes & les
enfans mêmes partagerent la gloire de cette con-
fession. Les édesseniens prétendoient que leur
ville avoit eu l'honneur de se consacrer la pre-
miere à Jesus-Christ , & montroient dans leurs
archives une lettre qu'ils croyoient avoir été écrite
à un de leurs rois par Jesus-Christ même , pen-
dant le cours de sa vie mortelle. On peut juger
à quel point Julien les haïssoit ; & l'on ne doit
plus être surpris qu'il écrive à Hécébole , ou plu-
tôt à tout le sénat d'Edesse une lettre si amere &
si menaçante.

L E T T R E X X X I X .

A A M E R I U S (1).

J'AI versé des larmes en lisant la lettre
où vous m'apprenez la mort de votre

(1) Je ne crois pas que cet homme de lettres ,
payen & sophiste apparemment , soit connu d'ail-

femme , & l'excès de votre douleur. Vous perdez une épouse jeune , sage , féconde , qui faisoit le bonheur de votre vie : vous la voyez s'éteindre comme une lumiere qui n'a brillé qu'un instant. Le sort d'un inconnu me toucheroit en pareil cas. Jugez de ma sensibilité, lorsque je vois arriver ce malheur à l'homme qui mérite le plus d'être heureux , à un sçavant du premier ordre , au meilleur de mes amis , à mon cher Amérius. Si j'écrivois à tout autre , je lui présenterois

leurs. Un manuscrit le nomme *Himerius*. Nous connoissons un célèbre professeur de ce nom , émule & collègue de Prohérésius , & qui enseignoit comme lui l'éloquence à Athenes lorsque Julien y étoit. Ce prince étant empereur le fit venir à sa cour. Himérius laissa des discours , dont nous avons quelques extraits dans la bibliothèque de Photius. On pourroit croire que c'est à lui que s'adresse cette lettre, si le manuscrit ne le qualifioit gouverneur d'Egypte.

Sous le regne de Julien cette province étoit gouvernée par Ecdicius , & la lettre est certainement écrite à un homme qui enseignoit ; mais il ne seroit pas impossible que le titre de gouverneur d'Egypte ne fût ici qu'un titre honoraire. Dans ces tems-là on donnoit quelquefois à des gens de lettres les titres honoraires des plus grands emplois. Je n'oserois pourtant assurer que l'on ait donné celui de gouverneur de telle ou telle province.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 499
avec une certaine étendue les motifs ordinaires de consolation , que peut-être il n'appercevrait pas lui-même. Je lui montrerois que ces sortes de disgrâces sont l'apanage de l'humanité ; qu'il faut faire de nécessité vertu , & que l'on ne gagne rien en se livrant à sa douleur. Mais j'aurois honte de vouloir instruire celui qui donne aux autres des leçons de sagesse. Je me contenterai donc de vous rappeler le trait d'un philosophe que vous n'ignorez pas sans doute , quoiqu'il soit connu de peu de gens. Puisse-t-il opérer sur vous l'effet que produisit autrefois sur Télémaque le breuvage (1) qu'Hélène lui présenta ! On raconte (2)

(1) Au quatrième livre de l'Odyssée , v. 220 & suiv. Ménélas donnant un repas à Télémaque , Hélène met dans le vin une drogue qui avoit la vertu de faire oublier les chagrins les plus cruels.

(2) On ne trouve ce trait nulle part. Lucien en rapporte un semblable du philosophe Démocrate. Quoique Démocrate ait voyagé dans la Perse , & connu les secrets du magisme , son entretien avec Darius a tout l'air de n'être qu'une historiette philosophique. Au tems de la mort de Darius fils d'Hystaspe , Démocrate avoit au plus vingt-huit ans : peut-être n'en avoit-il que vingt-trois , ou même que neuf. Ce philosophe étoit déjà de retour en Grèce , lorsque Darius II surnommé Nothus monta sur le trône l'an 423 avant Jésus-Christ.

500 LETTRES CHOISIES
 que Démocrite voyant Darius inconsolable d'avoir perdu sa femme , princesse d'une rare beauté , promet qu'il la ressusciteroit pourvu qu'on lui fournît ce qui seroit nécessaire. Tout est à votre disposition , lui dit Darius. N'épargnez rien : seulement tenez-moi parole. Peu de tems après Démocrite dit au roi : Tout est prêt. Il ne me manque plus qu'une chose que je ne sçaurois trouver ; mais vous la trouverez sans doute. Rien n'est impossible au monarque de l'Asie. Darius lui demanda ce que c'étoit. Il me faut , répondit le philosophe , les noms de trois personnes qui n'aient point eu d'affliction dans leur vie. Je ne les aurai pas plutôt écrits sur le tombeau de la reine , que le charme opérera , elle n'y pourra résister , & reverra la lumière (1).

(1) Il y a dans le grec : ἔτι καὶ αὐτὴν ἀναβιωσκειν τῇ τῆς τελευτῆς νόμῳ δυσωπειμένην : ce que le traducteur P. Martinus rend ainsi : *illam ab infors esse redituram : fore enim ut ejus mortis consuetudine erubesceret*. Ces derniers mots ne forment aucun sens ; & le grec est corrompu. Je crois que pour le rétablir il suffit de retrancher une seule lettre. Au lieu de τῆς τελευτῆς il faut lire τῆς τελευτῆς , & traduire : *fore ut statim revivisceres ejus ceremoniæ ritu exorata*. Le mot δυσωπεισθαι signifie non seulement rougir , avoir honte , mais encore se laisser fléchir , être touché.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 501
Darius embarrassé cherchoit inutilement à se rappeler quelqu'un dont la vie eût été exempte de chagrin. Alors Démocrite riant à son ordinaire, lui dit : A quoi donc pensez-vous de pleurer sans cesse, comme si vous étiez seul malheureux, tandis que vous ne pouvez me nommer personne qui n'ait essuyé de pareilles disgraces ? Darius avoit besoin qu'on lui fît ainsi la leçon. C'étoit un prince barbare, un homme sans lettres. Mais un hellène comme vous, un homme chargé d'enseigner la véritable doctrine doit commencer par soi-même. Le tems console de tout. Il seroit humiliant pour la raison de ne pouvoir ce que peut le tems (1).

(1) Si Julien avoit lu les auteurs latins (& pourquoi n'en auroit-il pas lu du moins quelques-uns ?) je dirois qu'il a copié cet endroit de la lettre de Servius Sulpicius à Cicéron : *Nullus dolor est quem non longinquitas temporis minuat atque molliat. Hoc te expectare tempus tibi turpe est, ac non ei rei tuæ sapientiâ te occurrere.*



L E T T R E X L.

AUX BYZANTINS (I).

Nous vous avons rendu tous vos sénateurs, & ceux qui sont de famille sénatoriale, soit qu'ils aient embrassé la

(I) Ce titre me paroît fautif. Je ne crois pas qu'aucun empereur, sur-tout dans une loi, ait donné le nom de Byzance à la ville de Constantinople. Mais cette raison n'est pas la seule qui me persuade que cette loi de Julien n'étoit point adressée aux habitans de la nouvelle Rome. Quelle que soit la ville à qui Julien écrit, il déclare aux citoyens qu'il fait entrer dans leur sénat quiconque obligé d'y prendre place, soit par sa naissance, soit autrement, allègue pour s'en dispenser des exemptions & des privilèges. Nous avons parlé plus d'une fois du zèle de Julien pour repeupler le conseil des villes. Mais qu'il ait eu besoin d'employer l'autorité souveraine pour retenir dans le sénat de Constantinople, ou pour y rappeler ceux qui devoient en être membres, c'est ce qui ne peut se concevoir. Je sçais que du moins jusqu'au regne de Théodose le grand, ce sénat n'étoit pas égal en tout à celui de Rome, sans que l'on puisse dire précisément en quoi consistoit cette inégalité. Mais il ne laissoit pas d'être une compagnie très-auguste, sur-tout depuis que Constance & Julien eurent augmenté ses prérogatives. Par rapport à l'Orient on le regardoit comme le conseil public de la nation romaine. Il y tenoit

dans l'ordre politique le même rang que celui de Rome tenoit en Occident. On donnoit les mêmes titres à l'un & à l'autre , &c. Ainsi , quoique la place de sénateur , même dans les deux capitales , obligeât à d'assez grandes dépenses , elle devoit être l'objet de l'ambition des particuliers : & nous voyons qu'un des moyens que l'on employoit pour se dérober aux dignités municipales , honneurs obscurs & ruineux , c'étoit d'obtenir , quand on pouvoit , la place ou le titre de sénateur , soit de Rome , soit de Constantinople. Une loi de Constance avoit permis aux ecclésiastiques , dans certains cas & à certaines conditions , de quitter les curies ou sénats municipaux ; & l'on conçoit que Julien , autant par haine pour le christianisme que par zèle pour les curies , vouloit y faire rentrer les ecclésiastiques , comme nous voyons par une de ses lois , XII cod. Theod. tit. I , de *decurionibus* , l. 51. *Decuriones , qui ut christiani declinant munia , revocentur*. Mais à qui persuadera-t-on qu'il ait voulu les forcer d'être sénateurs de Constantinople ? C'eût été un genre de persécution bien étrange. Je pourrois ajouter à ceci plusieurs autres réflexions , si je ne craignois qu'elles ne fissent dégénérer cette note en une dissertation , peut-être curieuse , certainement déplacée. Je crois en avoir dit assez pour prouver que le mot Βυζαντινός qui se lit dans le titre de la lettre , a été mis par erreur à la place de quelque autre mot approchant , que je n'entreprendrai point de restituer , parce que je n'avancerois que des conjectures très-incertaines.

504 LETTRES CHOISIES
de prendre place dans le sénat. Nous exceptons seulement ceux qui ont exercé des emplois publics dans la capitale (1).

(1) Ἐν τῇ μητρόπολει. J'entends Rome & Constantinople

LETTRE XLI.

A MAXIME.

L'AIGLE, selon la fable, pour s'assurer si ses aiglons sont de lui, les enleve dans les airs avant qu'ils puissent voler, les approche du soleil, & les reconnoît ou les rejette, selon le jugement qu'en porte ce dieu. Pour moi, je vous présente mes discours comme je ferois à Mercure dieu de l'éloquence. S'ils soutiennent vos regards, c'est à vous de leur permettre de prendre l'effor, & de se répandre dans le public. Mais si vous jugez qu'ils n'aient pas les Muses pour meres, jetez-les à terre ou noyez-les comme n'étant pas légitimes. C'est ainsi que (1) le Rhin fait justice parmi les

(1) En examinant tous les endroits où Julien s'est servi du mot de *celtes*, j'ai observé qu'il le fait signifier tantôt les gaulois, tantôt les germains, quelquefois les uns & les autres. Je crois
celtes.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 505
celtes. Tantôt vengeur des époux ou-
tragés, il engloutit les fruits malheureux

que c'est dans ce dernier sens qu'il l'emploie ici :
Claudien (*in Rufinum*, l. 11) compte parmi les
gaulois ceux auxquels il attribue la coutume de
faire passer les enfans par l'épreuve de l'eau en
les plongeant dans le Rhin.

*Inde truces flavo comitantur vertice galli,
Quos Rhodanus velox, Araris quos tardior ambit,
Et quos nascentes explorat gurgite Rhenus,
Quosque rigat retrò pernicios unda Garumnæ
Oceanî pleno quoties impellitur æstu.*

Mais ce Poëte ne leur attribue point cette cou-
tume exclusivement aux germains. Les nations
établies sur les deux bords du Rhin devoient
avoir à peu près les mêmes mœurs & les mêmes
usages, parce que plusieurs de celles qui habi-
toient la rive gauche de ce fleuve étoient d'ori-
gine germanique. Nous sçavons d'ailleurs que
chez les germains, on plongeait dans l'eau froide
les enfans au sortir du sein de la mere., pour
s'assurer s'ils étoient vigoureux, & pour les en-
durcir au froid, comme faisoient plusieurs autres
nations, & comme font encore aujourd'hui, dit-
on, divers peuples américains.

Quant à l'intention d'éprouver la légitimité
des enfans, c'est vraisemblablement une fable
que les romains inventerent. Voyant plonger
dans le Rhin ces enfans, dont quelques-uns pé-
rissent par foiblesse de tempérament, ou par
la mal-adresse de ceux qui les baignoient ; & ju-
geant par leur propre corruption de celle des
autres peuples, ils prêterent aux nations germa-

506 LETTRES CHOISIES
d'une union criminelle : tantôt respectant ceux de l'hymenée , il les porte sur les eaux , & les rend aux meres tremblantes , comme la récompense & le gage de leur sagesse & de leur fidélité.

riques des vues qu'elles n'avoient point , & une inquiétude dont la sagesse des femmes préservoit assez les maris. Quoi qu'il en soit , les auteurs les plus anciens qui parlent de ce motif , sont Julien , S. Grégoire de Nazianze & Libanius ; mais plusieurs en ont parlé depuis ; entre autres Nonnus , Théophylacte . Eustathe , &c. Je ne sçais s'il faut y joindre Claudien , parce qu'il ne dit point quel est l'objet de l'épreuve. Suivant l'auteur d'une épigramme grecque citée par Cluvier (*German. l. 1*), on exposoit les enfans sur le Rhin dans un bouclier. Lorsqu'une fable est inventée , on ne manque pas de la revêtir de circonstances. J'observerai cependant que Julien , qui fait en deux endroits mention de cette épreuve , en parle sur un *on dit* , dans le second panégyrique de Constance ; au lieu que dans la lettre à Maxime , postérieure à ce discours , il s'exprime d'une manière affirmative : différence d'autant plus remarquable , que dans la même lettre il a soin de rapporter seulement comme une fable ce qu'il dit de l'aigle & de ses petits. *Ὁ μὲν μῦθος ποιεῖ τὸν αἰετὸν καὶ τ. λ. Fabula fingit aquilam , &c.* Mais après tout , on peut croire qu'à la vérité Julien s'étoit assuré du fait , qu'il avoit vu les peuples voisins du Rhin plonger leurs enfans dans ce fleuve , mais qu'il ne s'étoit point détrompé sur le motif.

L E T T R E X L I I.

Aux habitans de la Thrace (1).

UN prince intéressé trouveroit de la difficulté dans votre demande, & craindroit de diminuer les revenus publics en faisant des remises particulières. Pour nous, dont l'intention n'est pas de tirer beaucoup des peuples qui nous sont confiés, mais de leur procurer tous les avantages possibles, nous vous déchargeons de la moitié de ce que vous devez, & voulons que l'autre moitié soit employée à payer les soldats à qui vous avez l'obligation d'entretenir chez vous la paix & la sûreté. Ainsi nous vous remettons le reste de ce qui est dû pour le passé jusqu'à la troisième indiction, sans que cette remise puisse tirer à conséquence pour l'avenir. Nous ne devons pas négliger les intérêts de l'état; & la somme que nous vous remettons est considérable. J'ai écrit à mes officiers, afin que la grace que nous vous accordons ait son effet. Je prie les dieux de vous conserver toujours en bonne santé.

(1) Ni cette lettre, ni les billets suivans ne demandent aucune remarque.

L E T T R E X L I I I.

A L I B A N I U S.

HIER avant dîner je lus la meilleure partie de votre discours. Au sortir de table, j'achevai le reste avant que de prendre un peu de repos. Que vous êtes heureux d'écrire, ou plutôt de penser ainsi ! Quel discours ! quel jugement ! quelle finesse ! quelle division ! quel force de raisonnement ! quel ordre ! quelles transitions ! quelle élégance ! quelle harmonie ! quel tout ensemble !

L E T T R E X L I V.

A la très-respectable THEODORA,

J'AI reçu les lettres que vous m'avez adressées par le vertueux Mygdonius. Je trouve à peine le loisir de vous en donner avis, Les dieux sçavent que je n'exagere point. Portez-vous bien, & écrivez-moi souvent de semblables lettres,



L E T T R E X L V.

A DOSITHÉE.

J'AI eu peine à retenir mes larmes ; & comment ne me serois-je pas attendri à votre nom ? Il m'a rappelé le souvenir de cet homme admirable , de votre illustre père que je regardois aussi comme le mien. Si vous marchez sur ses traces , vous vous procurerez un sort heureux , & comme lui vous ferez honneur à l'humanité. Si vous demeurez dans l'inaction , vous m'affligerez , & vous vous reprocherez d'avoir rendu vos talens inutiles à vous-même.

L E T T R E X L V I.

A LUCIEN, *sophiste.*

JE vous écris , & j'attends la réponse. Si la multitude de mes lettres vous ennuie , je vous conjure de vous venger en m'ennuyant à votre tour.



LETTRE XLVII

A GRÉGOIRE , *commandant des troupes.*

DEUX mots de votre part suffissent pour me combler de joie. Je suis enchanté de votre billet. Puissiez-vous l'être du mien ! Ce n'est point par la longueur des lettres , mais par la vivacité des sentimens qu'il faut mesurer l'amitié.

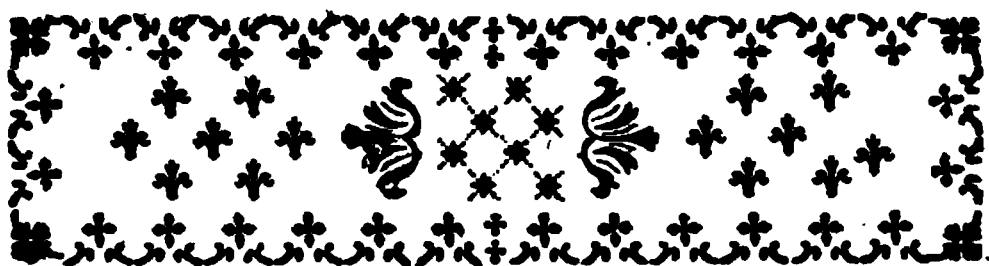
Fin des lettres choisies de l'empereur Julien



F A B L E
A L L É G O R I Q U E .

151

151



F A B L E (I)

A L L É G O R I Q U E.

UN pere de famille (2) possédoit de grandes terres , beaucoup de troupeaux & de haras , une infinité d'esclaves , sans compter les domestiques à gages. Une partie de ses richesses immenses lui venoit de son pere (3). Le reste il l'avoit acquis ; peu délicat sur les moyens d'acquérir : car il respectoit peu les dieux. De différens mariages il avoit eu des enfans de l'un & de l'autre sexe , entre

(1) Dans la préface nous avons parlé de cette allégorie.

(2) Ce pere de famille est Constantin , objet éternel de la haine & de la malignité de Julien.

(3) Constance - Chlore n'avoit régné que sur les Gaules , l'Espagne & la Grande Bretagne. Constantin avec beaucoup de bonheur , & peut-être trop d'habileté , se rendit maître de tout l'empire.

lesquels il partagea son bien (1) avant de mourir ; sans leur avoir appris à le

(1) Constantin laissa trois fils , entre lesquels il partagea l'empire. Constantin connu dans l'histoire sous le nom de Constantin le jeune , eut les Gaules , l'Espagne & la Grande-Bretagne. Constant eut l'Orient : Constant l'Italie , l'Illyrie & l'Afrique. Nous ne connoissons que deux filles de Constantin le Grand ; Constantine & Hélène. Il maria la première à *Flavius-Claudius-Hannibalianus* son neveu , fils de son frere Dalmace le censeur. Cette princesse épousa dans la suite le César Gallus. Hélène fut mariée à Julien. On ne conçoit pas d'abord comment celui-ci a pu dire que le pere de famille partagea son bien entre ses fils & ses filles ; puisque chez les romains les filles étoient exclues de l'empire. Mais cet endroit de Julien nous apprend deux choses : 1°. Que si Constantin donna à son neveu *Hannibalianus* le titre de roi avec la petite Arménie , le Pont & la Cappadoce , ce fut à cause de son mariage avec Constantine , à laquelle d'ailleurs il conféra le titre d'*augusta* , & le droit de porter le diadème ; 2°. que s'il éleva Dalmace frere d'Hannibalien à la dignité de César , & lui donna la Thrace , la Macédoine & l'Achaïe , c'est que Dalmace devoit épouser Hélène qui étoit encore en bas âge. Hannibalien & Dalmace furent enveloppés dans le massacre qui suivit la mort de Constantin. Une faute de cet habile politique , faute bien plus réelle que ce que Julien lui reproche ici , c'est d'avoir élevé ses freres & ses neveux jusqu'au point de les rendre formidables à ses enfans. S'il pouvoit croire qu'il auroit assez d'autorité sur les uns & sur les autres , pour ar-

gouverner, croyant que c'étoit assez de les laisser riches. Il n'en sçavoit pas lui-même davantage, & s'étoit moins conduit par principe que par routine, comme les empiriques, dont l'habileté consiste dans l'expérience, & qui se méprennent par conséquent dans un grand nombre de maladies. Ainsi persuadé que la multitude de ses héritiers assureroit suffisamment la durée de sa maison, il ne songeoit point à les rendre vertueux (1).

Il mourut ; & l'on vit, incontinent après sa mort le fruit de cette mauvaise éducation. Chacun aussi avide que son pere, vouloit s'emparer de tout. Les premières victimes de leur folie & de leur mal-habileté furent leurs plus proches parens, qui n'avoient pas été mieux élevés qu'eux. Le sang couloit de toutes parts : la colere divine réalisoit dans cette fa-

rêter durant sa vie les effets ordinaires de la jalousie & de l'ambition, devoit-il se flatter qu'ils respecteroient assez sa mémoire pour demeurer dans les bornes qu'il leur avoit prescrites ? Les plus grands princes doivent toujours penser qu'ils ne régneront point après leur mort.

(1) Julien dans le premier panégyrique de Constance, dit que les enfans de Constantin avoient eu la plus excellente éducation que l'on puisse donner à des princes. Il flattoit peut-être alors. Peut-être qu'il calomnie maintenant.

mille déplorable les horreurs des plus cruelles tragédies. L'épée à la main ils se disputoient l'héritage de leur pere : par-tout régnoit un désordre affreux. Leur pere avoit méprisé les temples , & les avoit dépouillés. Ils les renversoient de fond en comble , sans épargner même les monumens de la piété de leurs aïeux. En détruisant les temples , ils construisoient de nouveaux sépulcres (1) , & réparoient les anciens , comme s'ils eussent pressenti qu'en punition de leur mépris pour les dieux, ils auroient incessamment besoin de plusieurs tombeaux.

Au milieu de cette horrible confusion, du scandale que causoient leurs (2) ma-

(1) Par les sépulcres il faut entendre les églises. Nous avons dit ailleurs que les payens les appelloient ainsi , parce qu'elles étoient bâties sur les tombeaux des martyrs.

(2) Le grec porte : *des mariages qui n'étoient point mariages*. Constance en premières nocés épousa la fille de Jules Constance son oncle. Quoique l'histoire ne dise point à qui furent mariés Constantin le jeune & Constant , il est à présumer qu'ils épouserent aussi leurs cousines germanes. Ces mariages n'étoient point défendus chez les romains jusqu'à Théodose , dont la loi fut dans la suite abrogée par Justinien. Cependant même avant la défense de Théodose ils ne laissoient pas d'être rares , parce qu'ils étoient odieux. On trouvoit qu'ils approchoient de l'in-

riages , & du renversement de toutes les loix divines & humaines , Jupiter fut touché de compassion , & s'adressant au Soleil (1) , il lui dit : Mon fils , vous dont la naissance précède l'origine du ciel & de la terre , il paroît que vous conservez toujours du ressentiment contre cet homme audacieux & téméraire , qui pour avoir abandonné votre (2) culte , s'est plongé lui-même & toute sa race dans cet abyme de maux. Quoique vous n'ayez pas fait éclater sur lui personnel-

celle. C'est une particularité que nous apprend S. Aug. de Civit. Dei , l. xv , c. 16. *Rare per mores fiebat quod fieri per leges licebat Factum etiam licitum propter vicinitatem HORREBATUR illiciti ; & quod fiebat cum consobrina penè cum sorore fieri videbatur , quia & ipsi inter se propter tam propinquam consanguinitatem fratres vocantur , & penè germani sunt.* Cela posé , nous n'avons pas de peine à comprendre qu'un ennemi passionné tel que Julien , qualifie si durement les mariages des enfans de Constantin. Je crois que ce dénouement peut suffire , en attendant de nouvelles lumieres historiques.

(1) Après ce que j'ai dit dans la préface & ailleurs il seroit inutile d'avertir que Julien entend par le soleil cette intelligence produite de toute éternité par le Dieu suprême , & en un mot le Logos de Platon.

(2) On peut juger par quelques médailles de Constantin , frappées avant sa conversion , qu'il avoit honoré le Soleil d'un culte particulier.

sement votre vengeance , ni décoché vos fleches meurtrieres sur les enfans , la solitude qui regne dans leur maison en est-elle moins votre ouvrage ? J'ai pitié de cette famille , je voudrois qu'il fût possible de la secourir. Appellons les Parques pour les consulter.

Les Parques arriverent aussi-tôt. Le Soleil d'un air pensif avoit les yeux fixés sur Jupiter ; & l'ainée des Parques dit à celui-ci : la Justice & la Sainteté nous arrêtent. Elles veulent que toute la famille périsse. Vous nous avez assujetties à leurs loix ; c'est à vous de fléchir ces divinités. Vraiment dit Jupiter , ce sont mes filles : il est juste de les entendre , & leur adressant la parole , vénérables déesses , dit-il , quel est votre avis ? Mon pere, répondirent la Justice & la Sainteté, vous êtes le maître. Prenez seulement garde que ce zele pour l'impiété , qui ne fait déjà que trop de ravage , n'ait absolument le dessus. J'aurai soin de pourvoir à tout , répondit le dieu. Aussi-tôt les Parques filerent conformément à la volonté de Jupiter. Ensuite il dit au Soleil : Vous voyez ce petit enfant (1) , le neveu de cet homme riche. C'est un

(1) C'est Julien lui-même. Voy. sa Vie . l. 1.

A L L É G O R I Q U E. 519
orphelin abandonné. Ses cousins n'en font aucun cas. Il est dans un état qui fait horreur. Son visage paroît tout noir de suie & de fumée. Cependant il tire de vous son origine. Jurez-moi donc par mon sceptre & par le vôtre, que vous en prendrez un soin particulier, & que vous le guérirez du mal dont il est atteint. Si vous ne le secourez puissamment, le feu que vous avez allumé dans son ame est prêt de s'éteindre. Chargez-vous de lui; les Parques & moi nous le permettons. Le Soleil reçut cet ordre avec joie, & prit du goût pour l'enfant, dans lequel il appercevoit encore une foible étincelle du feu divin. Il se chargea donc de l'élever :

Et d'abord il le mit à couvert des hazards,
Loin du sang, du carnage & des fureurs de
Mars (1).

Jupiter avoit ordonné à la chaste Minerve de partager le soin de cette éducation.

Le jeune élève ayant atteint l'âge
Où de l'aimable Hébé la main tendre & légère
Fait éclore au menton une fleur printanière (2),

(1) Voyez Iliade, XI, v. 164 & 165.

(2) C'est encore un vers d'Homere, que j'ai un peu paraphrasé. Voy. Iliade, l. XXIV, v. 348.

lorsqu'il vit les malheurs de sa famille, il fut saisi d'un tel effroi, qu'il se seroit précipité dans le tartare, si les dieux ses protecteurs ne lui avoient envoyé un sommeil profond qui lui fit perdre cette idée. A son réveil il retourna dans la solitude, & s'étant assis sur une pierre, il pensa sérieusement aux moyens de se dérober à tant de maux; car jusqu'alors tout paroïssoit se déclarer contre lui; tout le menaçoit du sort de ses oncles & de ses cousins.

Mercuré lui apparut sous la forme d'un jeune homme, le salua gracieusement, & lui dit : suivez-moi. Je vous menerai par le plus beau chemin du monde, dès que nous aurons franchi cette route escarpée & tortueuse qui rebute tous les voyageurs, & les oblige de retourner sur leurs pas comme vous voyez. Le jeune homme suit son guide, & marche avec beaucoup de précaution armé de son épée, de son bouclier & de sa pique. Pour de casque, il n'en avoit point. Bientôt il se trouve dans un chemin plus fréquenté, mais très - uni. C'étoit un gazon émaillé des fleurs les plus belles & les plus agréables aux immortels, bordé de lierres, de lauriers & de myrthes, entremêlés d'arbres fruitiers char-

gés des plus riches présens de l'automne.

Lorsqu'ils furent arrivés au pied d'une haute montagne , c'est sur la cime de ce mont , lui dit Mercure , que réside le pere des dieux. Prenez garde à l'hommage que vous allez lui rendre. Delà dépend votre sort. Il veut être invoqué de la maniere la plus religieuse. Vous avez la liberté de lui demander ce qu'il vous plaira. C'est à vous de demander ce qu'il y a de meilleur. Mercure disparut à ces mots , se dérochant aux questions que lui vouloit faire le jeune homme. Celui-ci fut obligé de prendre conseil de lui-même , & se conseilla fort bien. Quoique je ne voie pas encore le pere des dieux , dit-il sagement , commençons toujours par lui demander ce qu'il y a de meilleur. Pere des dieux , vous que j'invoque sous le nom de Jupiter ; prêt à vous invoquer sous un autre , si je sçavois qu'il vous fût plus agréable (car le nom m'est indifférent) apprenez-moi le chemin qui conduit à vous. Si les lieux par où mon guide m'a conduit sont si beaux , quelle doit être la région où vous faites votre séjour , où votre beauté se manifeste dans tout son éclat ! C'est sans doute ce qu'il y a de meilleur dans l'univers. En achevant

sa priere il tomba dans un profond assoupissement.

Jupiter pendant ce sommeil ou cette extase lui fit voir le Soleil en personne. Le jeune homme frappé d'étonnement s'écria : Pere des dieux , je ne puis résister à ce que j'ai vu , & moins encore à tout ce que je vois : je me consacre à vous pour jamais. Il se jettoit aux pieds du Soleil , lui embrassoit les genoux , & prioit ce dieu de le sauver. Le Soleil appella Minerve , & lui ordonna de visiter les armes de ce jeune mortel. Voilà , dit Minerve , une épée , un bouclier , une pique. Mais , mon fils , où sont l'égide & le casque ? Hélas , répondit-il , ces armes que vous voyez sont tout ce que je possède. Encore ai-je bien eu de la peine à me les donner. Je suis un pauvre enfant , le mépris & le rebut de ma famille. Cependant , lui dit le Soleil , il faut que vous y retourniez. Ah ! s'écria le jeune homme en pleurant à chaudes larmes , si j'y retourne , je ne reviendrai jamais en ces lieux. Les méchans ! ils me feront mourir. Grand dieu , daignez me retenir auprès de vous. Non , reprit le Soleil : vous êtes jeune , & n'êtes pas encore initié. Retournez donc chez les mortels. Faites - vous initier , & vous

n'aurez rien à craindre , Allez , & purifiez-vous de toutes les souillures de l'impïété. Vous m'invoquerez : vous invoquerez Minerve & les autres dieux.

Pendant que le Soleil parloit ainsi , le jeune homme demouroit dans le silence. Un moment après , ce dieu le conduisit sur une montagne très-élevée , dont le sommet brilloit de la plus vive lumière , mais le bas étoit couvert d'un brouillard épais , au travers duquel néanmoins les rayons du soleil jettoient une sombre lueur sur la terre. Voyez-vous votre cousin qui a recueilli toute la succession , lui dit le Soleil ? Voyez-vous ceux qu'il a chargé du soin de ses troupeaux ? Je le vois , répondit le jeune homme. Eh bien , reprit le dieu , à quoi s'occupent-ils ? Que pensez-vous de leur conduite ? Le maître , dit-il , me paroît tout endormi. Il vit dans la retraite pour se livrer aux plaisirs. Les pasteurs sont la plupart indignes de ce nom , & méritent plutôt celui des bêtes féroces. Ils dévorent une partie des brebis , vendent le reste , & font doublement tort à celui qui les leur a confiées. Ils ruinent ses troupeaux ; & quoiqu'ils en tirent beaucoup , & lui en rendent peu , ils ne laissent pas encore de se plaindre , & de dire qu'ils sont mal

payés de leurs gages. Il vaudroit bien mieux qu'ils se fissent payer en entier, que de détruire ainsi les troupeaux. Mais, dit le Soleil, si Minerve & moi par l'ordre de Jupiter, vous mettions à la place de l'héritier.... Là-dessus le jeune homme se récria, conjurant les dieux de lui permettre de ne point se séparer d'eux. Cesse, dit le Soleil, cette résistance opiniâtre. A la fin l'excès d'amour que j'ai eu jusqu'ici pour toi se changeroit en un excès de haine. Grand Soleil, sage Minerve, & vous pere des dieux, dit le jeune homme, disposez de moi : je suis prêt à vous obéir. Aussi-tôt il vit reparaître Mercure, & se sentit animé d'un nouveau courage. Ce dieu, disoit-il en lui-même, me guidera sur la route, & réglera mes démarches pendant le séjour que je ferai parmi les mortels.

Alors Minerve lui parla en ces termes :
« Vous êtes le fils du Soleil & le mien :
» écoutez les leçons d'une mere tendre.
» Ce pere de famille que vous voyez
» n'a point de goût pour les pasteurs qui
» s'acquitteroient le mieux de leur devoir. Des méchans & des flatteurs en
» ont fait leur esclave. Aussi n'a-t-il
» point l'amour des honnêtes gens, &
» ceux qui passent pour être ses amis le

» ruinent & le déshonorent. Gardez-
 » vous donc bien de préférer jamais un
 » flatteur à un ami. J'ai un autre avis à
 » vous donner. Cet homme sommeille
 » toujours , & l'on profite de son inat-
 » tention pour le tromper. Pour vous ,
 » soyez sobre & vigilant. Quelquefois
 » un flatteur affecte la hardiesse & la
 » franchise d'un ami. C'est un forgeron
 » qui s'est mis du fard , & qui a pris une
 » robe blanche pour épouser , s'il peut ,
 » la fille d'un honnête homme. N'allez
 » pas lui donner la vôtre. Un troisième
 » avis , auquel vous ne pouvez être trop
 » fidele , est de ne respecter que nous ,
 » & les hommes qui nous ressemblent.
 » Une fausse honte a fait faire bien des
 » fautes à ce pauvre homme. Voyez
 » comme la sotte timidité le tient tout
 » entrepris » ,

Le Soleil prit alors la parole , & ajouta :
 « Quand vous aurez choisi des amis , re-
 » gardez-les comme des amis , & nulle-
 » ment comme des domestiques. Vivez
 » avec eux cordialement. Traitez - les
 » avec une noble simplicité. Pensez les
 » choses obligeantes que vous direz
 » d'eux. Rien ne lui a plus fait de tort
 » que le défaut de confiance pour ses
 » amis. Aimez vos sujets comme nous

» vous aimons. Préférez à tout notre
» culte , & regardez la religion comme
» la première des vertus. Nous sommes
» vos bienfaiteurs & vos amis. C'est nous
» qui vous avons sauvé ».

A ces mots le jeune homme sentit son
cœur se dilater , & tout son maintien
annonça la plus intime persuasion. « Par-
» tez , lui dit le Soleil , partez rempli
» d'espérance. Je serai par-tout avec
» vous , aussi-bien que Minerve , Mer-
» cure , tous les dieux de l'Olympe ,
» ceux qui habitent la terre , ou qui sont
» répandus dans les airs. Nous vous ac-
» compagnerons sans cesse , afin que
» vous soyez religieux envers nous , fi-
» dele à vos amis , plein d'humanité pour
» vos inférieurs , afin que vous leur don-
» niez l'exemple de toutes les vertus , &
» que vous ne soyez pas l'esclave de vos
» passions , ni de celles d'autrui. Partez
» avec les armes que vous avez rappor-
» tées. Recevez de moi ce flambeau.
» Sur la terre il vous tiendra lieu des
» clartés célestes. Pallas vous fera présent
» d'une égide & d'un casque. Elle en a
» plusieurs , comme vous voyez , pour
» en donner à qui il lui plaît. Vous re-
» cevrez aussi de Mercure cette baguette
» d'or. Allez avec cette armure. Par-

» courez la terre & les mers , inviola-
 » blement soumis à nos loix. Que ja-
 » mais ni homme , ni femme , ni étran-
 » ger , ni parent , ne vous persuade de
 » désobéir à nos commandemens. Si
 » vous les observez , vous serez l'objet
 » de notre amour & de nos faveurs , res-
 » pecté de nos serviteurs fideles , redou-
 » table aux méchans , & terrible même
 » aux mauvais démons (1). Par considé-
 » ration pour vos ancêtres , nous vou-
 » lons purifier votre famille. C'est vous
 » que nous destinons à cette œuvre , pour
 » laquelle vous avez été revêtu d'un
 » corps mortel. N'oubliez donc jamais
 » que vous avez une ame immortelle ,
 » qui tire de nous son origine ; qu'en
 » nous obéissant vous deviendrez vous-
 » même un dieu , & que vous jouirez
 » avec nous de la vue du pere com-
 » mun ».

(1) On sçait que les platoniciens admettoient de bons génies & des génies malfaisans , & qu'ils comprenoient les uns & les autres sous le nom de démons.

TABLE

DES MATIERES.

A.

A <i>BANTES</i> [peuple grec]	342
<i>Acharniens</i> [tribu d'Athenes]	306
<i>Adrien</i> [empereur] bâtir un temple à Trajan ,	137
<i>Abandonne</i> les conquêtes de Trajan en Orient ,	159
Son caractère , 185. Parallele de ce Prince avec Julien ,	ibid.
<i>Aëtius</i> , évêque arien , est la dupe de Julien ,	358.
Celui-ci lui écrit ,	410
<i>Alexandre</i> , empereur ,	193
<i>Alexandre le Grand</i> ,	207 , 221 , 321 , 460
<i>Alexandrins</i> . Julien leur écrit ,	485 , 440 , 488
<i>Alypius</i> d'Antioche. Julien lui écrit ,	413
<i>Ame</i> , l'immortalité de l'ame crue de toutes les nations , 233 ; de Julien ,	405
<i>Amérius</i> , Julien lui écrit ,	497
<i>Amide</i> [la ville d'] s'accroît. Jovien y fait bâtir un quartier pour les habitans de Nitibe ,	88
<i>Ammien-Marcellin</i> , son jugement sur la paix de Jovien , 52. On doit préférer son témoignage à celui d'Eutrope ,	157
<i>Amis</i> de Julien. Leurs noms , leur conduite & leur devise ,	317
<i>Ancyre</i> . Jovien y célèbre la solemnité de son consulat ,	146
<i>Antioche</i> , [habitans d'] se réjouissent de la mort de Julien , 70. Séjour de Jovien à Antioche , 91.	
Schisme de l'Eglise d'Antioche , 96. Traitent indignement Jovien 136. Leur caractère & leurs mœurs. Voyez le Misopogon tout entier.	
<i>Antiochus</i> donne son nom à Antioche. Histoire de son mariage ,	295 & suiv.
<i>Antonin</i> , empereur ,	186
<i>Apollon</i> . Sa fête mal célébrée à Daphné. Gémissemens & reproches de Julien à ce sujet , 332 & suiv.	
<i>Aréus</i> , ami d'Auguste ,	384
	<i>Arianisme.</i>

BLE DES MATIÈRES. 519

- Christianisme.** Secte cruelle & persécutante, 95, 96
Arinthee, grand capitaine, député par Jovien à Sapor, 50. Ami de S. Basile. Reçoit le Baptême, *ibid.*
Aristomene. Julien lui écrit, 426
Aristote. Ce qu'il pense de la souveraineté, 374. Comment il définit la loi, 375. Ouvrage de ce philosophe sur la nature de Dieu, 383, 384
Arface, roi d'Arménie, mérite la disgrâce de Julien, & pourquoi, 55; est abandonné par Jovien, *ibid.*
 Lettre de Julien à Arface, 480
Arfarius, grand Pontife de Galatie. Julien lui écrit, 468
Artabtus, Julien lui écrit, 400
Athéniens. Ce qu'en pense Julien, 299
Athénodore. Trait hardi de ce philosophe, 229
Athanasé [Saint]. Son portrait, 120 & *suiv.* banni par Julien, 456, 459; rappelé par Jovien qui lui écrit, 116 & *suiv.* Répond à Jovien, 118. Vient à Antioche, 120
Atra, [la ville d'] Jovien y arrive. Histoire de cette ville, 62 & 63
Auguste. Voyez Octavien.
Aurélien, empereur, 198
Autolycus. Eloge équivoque qu'en fait Homère, 204

B.

- BALBIN**, empereur, omis par Julien, 194
Basile. Julien lui écrit, 415
Bérée. Julien harangue le sénat de cette ville, 484
Bérénice [la reine]. Sa sagesse au moins équivoque. Fait tort à la réputation de Titus, 182 & *suiv.*
Bezançon, [ville de] 396
Bostres [ville de]. Julien écrit à ses habitants, 454
Byzance. Le croissant fut de toute antiquité les armes de Byzance, 238
Byzantins. Julien leur a-t-il écrit, 509

C.

- CALIGULA**, 178
Caracalla, 200
Cariton, femme de Jovien, va à sa rencontre, 120
 On ne croit pas qu'il lui ait donné le titre d'Auguste, 153
Cappadociens. Julien en est mécontent, & pourquoi, 427. Leur religion, *ibid.*

Z

Carres [ville de]. Ses habitans assomment celui qui leur apprend la mort de Julien ,	68
Callixene , prêtresse de Cérés. Julien lui écrit ,	429
Carus , [empereur] & ses enfans ,	201
Caton d'Utique . Son éloge , 323. Ce qui lui arrive à Antioche ,	324
César , [Jules] 175. Dispute devant les dieux contre Alexandre ;	217
Chrétiens . Joie des chrétiens à la mort de Julien , 70. Leurs divisions , 94. Leurs disputes se renouvellent , 99. Pleurent Jovien , 152. Se sont long-tems abstenus du sang & des viandes étouffées , 407. Pratiquent toutes les vertus de l'aveu de Julien , 469. Plus philosophes que les philosophes ,	473
Christianisme [le]. Est vengé par les opinions ridicules de ceux qui l'attaquent. Préface XII. N'est point responsable des fautes de ceux qui le professent , <i>ibid.</i> XVII , 141. Ne favorise point la corruption des hommes, quoi qu'en disent les payens , 260, & <i>suiv.</i> Est fondé sur des preuves certaines , 460 , 471. Nécessaire au genre humain , 473. Obligation que lui ont les incrédules ,	322
Claude I , empereur ,	179
Claude II , empereur ,	197
Commode , empereur ,	189
Concile d'Antioche ,	130
Constance-Chlore , empereur ,	202 , 203
Constance , fils de Constantin [empereur] 400 , 411 , 419 , 523	
Constantin le Grand [empereur]. Préface XVII , 206 , 212 & <i>suiv.</i> 214 & <i>suiv.</i> 241 , 260 & <i>suiv.</i> Ses enfans , 259 & <i>suiv.</i> 264 , 514 & <i>suiv.</i>	
Constantin le jeune , empereur ,	261 , 512
Constant , empereur ,	<i>ibid.</i>
Corduennne [la]. Sa situation ,	30
Corylistes , [sorte de farceurs]	327
Crispe , fils de Constantin ,	258
Curia . Ce que c'étoit ,	346
Curiales . Leurs fonctions ;	346 , 347
Cyrille d'Alexandrie [Saint]. Ses livres contre Julien ,	
Préface	XVII

D.

D ADASTANE [ville de]. Jovien y reçoit les députés du sénat de Constantinople ,	146
Dalmatius , frere de Constantin ,	512 , 513
Dalmatius , neveu de Constantin ,	512

DES MATIERES. 531

Damophile , compilateur. Julien s'en moque,	324
Daphné , fauxbourg d'Antioche. Incendie du temple d'Apollon Daphnéen,	331
Démétrius , affranchi de Pompée,	324
Démocrite , à la cour de Darius,	500
Dieux , Licence avec laquelle les poëtes comiques les traitoient,	343
Dioclétien ,	201, 202 & suiv.
Dominus , Quels empereurs ont refusé ou pris ce titre,	281 & suiv.
Domitien ,	282
Donatistes , schismatiques furieux,	98
Dosithee . Julien lui écrit,	509
Dura [ville de], Jovien y perd quatre jours,	45

E.

Edesse , [ville d'] 90. Persécutée par Julien. Zele de ses habitans pour la religion chrétienne,	436 & suiv.
Edicius , gouverneur d'Egypte. Julien lui écrit,	445, 457, 465
Edit , qui défend aux chrétiens d'enseigner les belles-lettres,	436
Eglise . Etat de l'église à l'avénement de Jovien à l'empire,	92 & suiv.
Emese [la ville d']. Les habitans d'Antioche mettent sur son compte les vers qu'ils avoient faits contre Julien, 322. La ville d'Emese brûle les églises,	323
Emilien & autres empereurs, oubliés dans la satire des Césars,	194
Erasistrate . Comment il connoît la maladie d'Antiochus,	297 & suiv.
Ethnarques , chefs des juifs jusqu'au commencement du cinquieme siecle,	417
Eusebe & Brandian , eunuques de Constance,	135
Eusebie , impératrice. Préface,	V
Eutrope , historien. Ce qu'il dit du traité de Jovien avec Sapor,	154
Euzoïus , évêque arien d'Antioche,	126, 127



F.

F <i>AUSTA</i> , femme de Constantin, fait périr Crispin par les calomnies, & périt elle-même,	258
<i>Florentius</i> , préfet des Gaules. Julien se plaint de lui,	392, 393
<i>Florien</i> , empereur, omis par Julien,	198
<i>François I.</i> , roi de France, se dispense d'exécuter le traité de Madrid,	161 & suiv.

G.

G <i>ALBA</i> , empereur,	181
<i>Gallus</i> , empereur, omis par Julien,	194
<i>Gallus</i> , César écrit à Julien, 357. Ce que c'étoit que son christianisme, 360, 361. Occasionne une sédition à Antioche,	361
<i>Gallien</i> , empereur,	195
<i>Gaules</i> , [députés des] à Jovien,	145
<i>Gaulois</i> , éloges qu'en fait Julien, 325 & suiv. Aventure d'un cappadocien à la cour d'un roi des Gaules,	326
<i>George</i> , évêque d'Alexandrie. Sa mort, 440 & suiv. Sa bibliothèque,	445 & suiv.
<i>Geta</i> , empereur,	190
<i>Gordiens</i> , [les trois] empereurs omis par Julien,	198
<i>Grégoire</i> , commandant des troupes. Julien lui écrit,	510
<i>Grégoire de Nazianze</i> [Saint]. Son discours contre Julien, 69, 92. Eloge de ses poésies,	267

H.

H <i>ANNIBALLIANUS</i> , neveu de Constantin,	510
<i>Hécébole</i> , magistrat d'Edesse. Julien lui écrit,	495
<i>Hélagabale</i> , empereur,	194
<i>Héractius</i> , cynique. Julien lui adresse un discours. Préface,	VIII
<i>Hermogene</i> , gouverneur d'Egypte. Julien lui écrit,	404
<i>Histoire</i> . Qualités d'une bonne histoire. Préface,	III
<i>Homere</i> , cité à tort & à travers,	285

J.

JAMBLIQUE. Il faut distinguer deux philosophes de ce nom, 487

Januarius, parent de Jovien. On jette les yeux sur lui pour le faire empereur, 152

Jovianus, officier distingué, Sa mort tragique, 74

Jovien, [empereur, aime mieux abandonner le service que de renoncer à la foi, 32. Son portrait, 35. Conduit le corps de Constance à Constantinople, 33. Elu empereur, 32. Déclare qu'il ne peut commander à des payens, 37. Ecoute les propositions de Sapor, 50. Raisons qui l'engagent à accepter la paix, 50, 56, 58 & suiv. Passé le Tigre, 60. Fait annoncer son éléction aux provinces d'Occident, 67. Campe sous les murailles de Nisibé, & oblige les habitans de l'évacuer, 72 & suiv. Entré dans Antioche, 91. Regle les affaires de la religion, 100. Fait une loi pour donner liberté de conscience, *ibid.* Restrictions qu'il met à cette liberté, 106, 107 & suiv. Ecrit en faveur des chrétiens, 112. Fait une loi en faveur des vierges consacrées à Dieu, 113. Traite avec quelques égards les philosophes qui étoient à la suite de Julien, 110. Rappelle les exilés pour cause de religion, rend aux églises leurs privilèges, 113. Rappelle S. Athanase, lui écrit, le fait venir à la cour, 113 & suiv. Donne trois audiences aux ariens, 128 & suiv. Est méprisé des habitans d'Antioche, 136. Fait les funérailles de Julien à Tarse, ordonne que l'on décore son tombeau, 140, 141. Passe par Tyane en Cappadoce, apprend des nouvelles de l'Occident, 143. Entre dans Ancyre, & célèbre la solennité de son consulat, ayant pris Varronien son fils pour collègue, 145. Sa mort, 151. Son apothéose, 152. Est-il excusable d'avoir fait un traité honteux? pouvoit-il se dispenser de le tenir? 155 & suiv.

Joviens, corps de troupes, 33

Jovinus, commandant des troupes dans les Gaules, 66, 145

Isménias, joueur de flûte. Mot que Julien lui attribue, 268

Juifs. Julien leur écrit, 417 & suiv. Moins odieux aux payens que les chrétiens, & pourquoi, 408

Julien, [empereur] état de son armée à sa mort, 30.

Idée que les perses avoient de lui, 39. Divers sentimens sur sa mort, 42 & *suiv.* Mauvaises suites de son gouvernement, 91. Sa vie domestique, 276. Etrange portrait qu'il fait de lui-même, 272. Hait le théâtre & l'hippodrome, 323. Ne peut souffrir qu'on l'appelle seigneur, 282. Hait la ville d'Antioche, & pourquoi, 305. Cite mal à propos Homere, 318. Chaste qu'on le dit, 328 & *suiv.* renverse le monde, 326, 353.

Antioche
402, 40
ste les m
. Fait ver
423. Fait
445 &
52. Attaq
s pitoyables, 452, 460 &
roi d'Arménie, 480 & *suiv.*
le par Litarbes, Bérée &
aple, 483 & *suiv.* Accident
le, 489. Fait présent d'une
un de ses amis, 489. Con-
gliste d'Edesse, 496. Rend
able aux chrétiens, 469.
aganisme la discipline de
onvoi de ce prince, 89, 90.
d. mis au nombre des dieux,
décoré par trois princes
jugement de tous les ou-
x la préface.

Julien [le comte], L'empereur Julien lui écrit, 299

Li

LIBANUS. Jovien y remet le monogramme de
Jesus-Christ, 112

LIBANIUS, sophiste. Ce qu'il pense sur la mort de Ju-
lien, 42. A envie de se tuer, 67. Compose deux
discours à l'honneur de Julien, *ibid.* Se plaint des
rigueurs que l'on exerce contre les payens, 107,
108. Julien lui écrit, 467, 483, 507

LICINIUS, empereur, 206. Vaincu par Constantin, 237

LOGOS de Platon. Ce que c'étoit. Préface VI

LOI de Julien touchant les medecins, 431. Au sujet
des professeurs, 433. Au sujet des violeurs des

DES MATIÈRES. 535

tombeaux, & concernant les funérailles,	476
Loix romaines contre les libelles diffamatoires,	270
Lucillien, beau-pere de Jovien, est envoyé à Milan,	65.
Est tué dans les Gaules,	145
Lucius, évêque arien, choisi pour succéder à George,	128.
Envoyé à Jovien, <i>ibid.</i> Jovien se débarrasse de lui,	134
Lucius Verus, empereur,	188
Lutèce ou Paris. Sa situation, son climat,	275.
Julien court risque d'y perdre la vie,	276, 277

M.

M ACÉDONIENS [hérétiques]. Demande qu'ils font à Jovien,	126
Macrin, empereur,	120
Magnence [le tyran] 206, 207. Ressemblance de ce prince & de Julien,	<i>ibid.</i>
Magnus, [le comte] brûle l'église de Béryte, obtient sa grace, 114 & <i>suiv.</i> Son caractère, 115. Ses cruautés,	<i>ibid.</i>
Maïume [la fête de la]. Histoire de cette fête,	334
Malarich, [officier françois] nommé commandant des troupes dans les Gaules, 66. Refuse cet emploi,	143
Marc-Aurele, empereur, 188, 210, 236, 242 & <i>suiv.</i> Blâmé sur sa conduite envers sa femme & son fils,	251, 252, 253
Mariages entre cousins germains,	515
Mardonius, gouverneur de Julien,	310 & <i>suiv.</i>
Maxence, [le tyran]	205
Maxime & Balbin, empereurs, omis par Julien,	194
Maxime, le séducteur de Julien. Ce prince lui écrit, 395, 402, 425, 504. Est persécuté sous Valens,	110
Maximien-Hercule,	202
Maximien Galere,	202, 203
Maximin I, empereur,	194
Maximin II, surnommé <i>Dala</i> ,	205
Médecins. Exemptions qui leur sont accordées,	431 & <i>suiv.</i>
Mémoride, tribun envoyé en Occident, 65. Rend compte de sa commission, 142. Annonce à Jovien l'arrivée des députés des Gaules,	145
Mélèce [Saint] & Paulin, évêques d'Antioche,	97, 98

<i>Métamé</i> , signifie en grec <i>repentir</i> . Julien le personni- fie,	227
<i>Misopogon</i> . Ce que signifie ce mot, 265. En quel tems Julien a composé cette satire,	283
<i>Mois</i> , macédoniens & romains,	332, 333
<i>Morts</i> . Usage des payens dans les convois,	89, 90
<i>Murse</i> , [bataille de]	167
<i>Musonius</i> , chevalier romain & philosophe stoïcien, maltraité par Néron,	385
<i>Mycone</i> . [île de]	305

N.

N ERON,	182
<i>Nerva</i> ,	184
<i>Nevitta</i> , général d'armée,	31
<i>Nicolas</i> de Damas, philosophe,	384
<i>Nisibe</i> [ville de]. Son histoire, 77 & suiv. Conser- vation des habitâns de Nisibe, contraincts par Jo- vien de quitter leur ville, 83. Ils demandent inu- tilement la permission de se défendre eux-mêmes, Ils se retirèrent à Amide,	87
<i>Novatiens</i> , [hérétiques] 98, 100. Insupportables aux ariens, & pourquoi,	442

O.

O CTAVIEN, [Auguste]	177, 209, 235, 461
<i>Oribase</i> , médecin de Julien. Ce prince lui écrit,	398
<i>Othôn</i> , empereur,	182

P.

P AGANISME, [le] à proprement parler n'avoit point de dogmes, 105. Moyens dont se sert Constantin pour le sapper, <i>ibid.</i> N'avoit point de morale,	471
<i>Payens</i> . Leur désespoir à la mort de Julien, 61. Leur indifférence pour leur religion, 405, 406. Les vertus rares chez les payens,	472
<i>Philippe</i> , [les deux] empereurs omis par Julien,	194
<i>Philosophes</i> , effrayés à l'avènement de Jovien,	93.
Bien traités par ce prince, 110. Persécutés sous Valens,	109 & suiv.
<i>Philosophie</i> . Elle est incapable de réformer le genre humain,	381 & suiv.

DES MATIERES. 537

Porphyre , trésorier général d'Egypte. Julien lui écrit,	446
Probnus , grand chambellan,	134
Probus , [empereur]	199, 200
Procope , parent de Julien, commande en Mésopotamie : on le rend suspect à Jovien. Son portrait, 48, 50 & suiv. Reconnoît Jovien, 74. Conduit le corps de Julien à Tarse, 88. Se cache,	90
Procope , secrétaire d'état,	65, 143, 145
Procharesius , sophiste chrétien. Julien lui écrit, & lui témoigne beaucoup d'estime,	412
Pertinax , empereur,	186
Phéaciens , habitans de l'île que l'on nomme aujourd'hui Corfou. Idée qu'en donne Homere,	281
Platon , cité,	515 & suiv.
Plutarque ,	325
Pompeianus , gendre de Marc-Aurele,	188

Q.

QUINTILLUS , empereur, omis par Julien,	200
--	-----

R.

RHEIMS , [ville de]	144
Rhin . Les peuples voisins de ce fleuve y plongeotent leurs enfans, & pourquoi,	304

S.

SABINUS , citoyen de Nisibe, parle à Jovien avec hardiesse,	84
Salluste second , préfet d'Orient, refuse l'empire après la mort de Julien, 31. Est député vers Sapor, 51. Refuse encore l'empire après la mort de Jovien,	151
Salluste , préfet des Gaules, Julien fait un discours sur son départ, Préface	IX
Sapor II , [roi de Perse] apprend la mort de Julien, 39. Attaque l'armée romaine, 40. Fait les premières démarches pour la paix, 49. Trouve étrange que la mort de Julien ne soit pas vengée,	52
Sebastien , [le comte] vient rendre les devoirs à Jovien,	74
Séleucus Nicator , fondateur d'Antioche,	297
Sépulcres . Punition de ceux qui les profanoient,	

Excès de quelques chrétiens. Loix à ce sujet,	475 & suiv.
Sérapion, sénateur. Abrégé de la lettre que Julien lui écrivit, Préface	XXII
Sévère [empereur].	192
Singare, [ville de] demandée par Sapor, 54. Jovien en fait sortir les habitans,	88
Socrate, philosophe, écarte de la tribune plusieurs sujets médiocres, 372. Préféré à Alexandre, 379, 380. Incapable de réformer le genre humain, <i>ibid.</i>	
Sopatre, gendre d'Iamblique,	487
Sozomene, historien. Sa doctrine meurtrière,	44
Spanheim [Ezechiel]. Jugement de sa traduction des Césars,	XXVI
Stratonice, femme de Séleucus, épouse son beau-fils,	296
Surenas, [le] généralissime de la cavalerie persienne, député à Jovien par Sapor,	49

T.

T ACITE, empereur, omis par Julien,	198
Tarentins, [les] insultent les ambassadeurs romains, & sont punis,	318
Thémistius, sénateur de Constantinople, prononce le panégyrique de Jovien, 102, 147. Morceau de cet éloge, 102 & suiv. Contenu de ce discours, 105, 106. Julien lui écrit sur les écueils de la souveraineté,	360
Théodora, Julien lui écrit,	508
Théodore, pontife. Julien lui écrit;	402
Théognis, poète de Mégare,	303
Thrace [habitans de la]. Julien leur écrit;	507
Tibere, empereur,	179
Tillemont, [Sebastien le Nain de] se trompe sur la position de la Corduene, 156. Sur celle de Dardastane, 144. Prend à la rigueur un passage de Julien, 291. Un peu trop peiné des vertus de certains empereurs,	292
Titus, empereur, traité trop durement par Julien, 182. Justifié,	183
Titus, évêque de Bostres. Julien veut le mettre mal dans l'esprit du peuple,	452 & suiv.
Tisalphates, nom d'un lieu où Jovien rentre sur les terres des romains,	64
Traduction. Quelle méthode on a suivie en traduisant, Préface XXV. Traductions de Julien par Can-	

DES MATIÈRES: 539

clarus, par <i>Martinus</i> , par <i>Cunæus</i> , par le P. <i>Petau</i> ;	
par <i>Spanheim</i> , <i>ibid.</i>	XXVI
<i>Trajan</i> , empereur, 63, 184, 215, 219, 235, 246, 247.	252
<i>Trajan-Decè</i> , empereur, omis par <i>Julien</i> ,	194

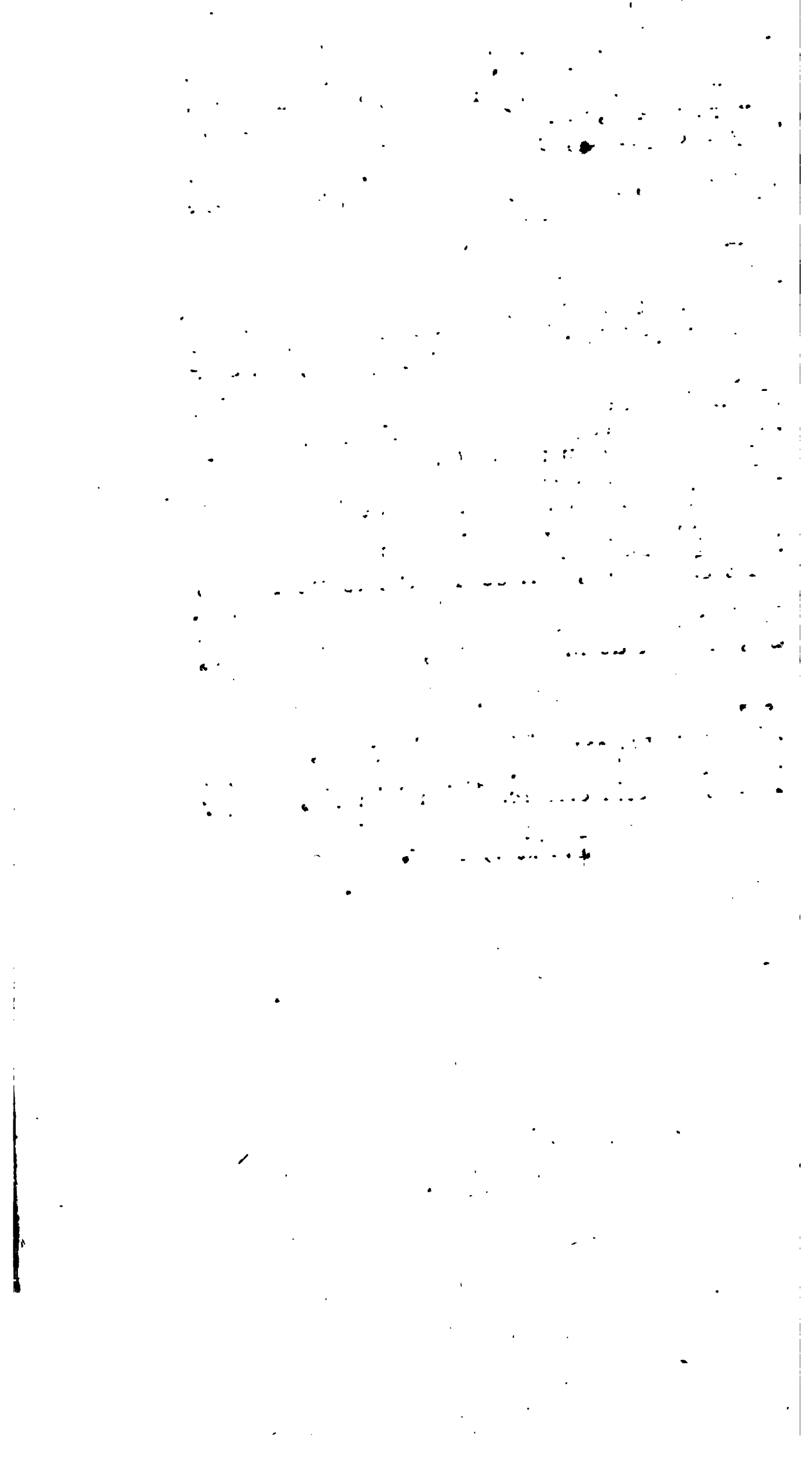
V.

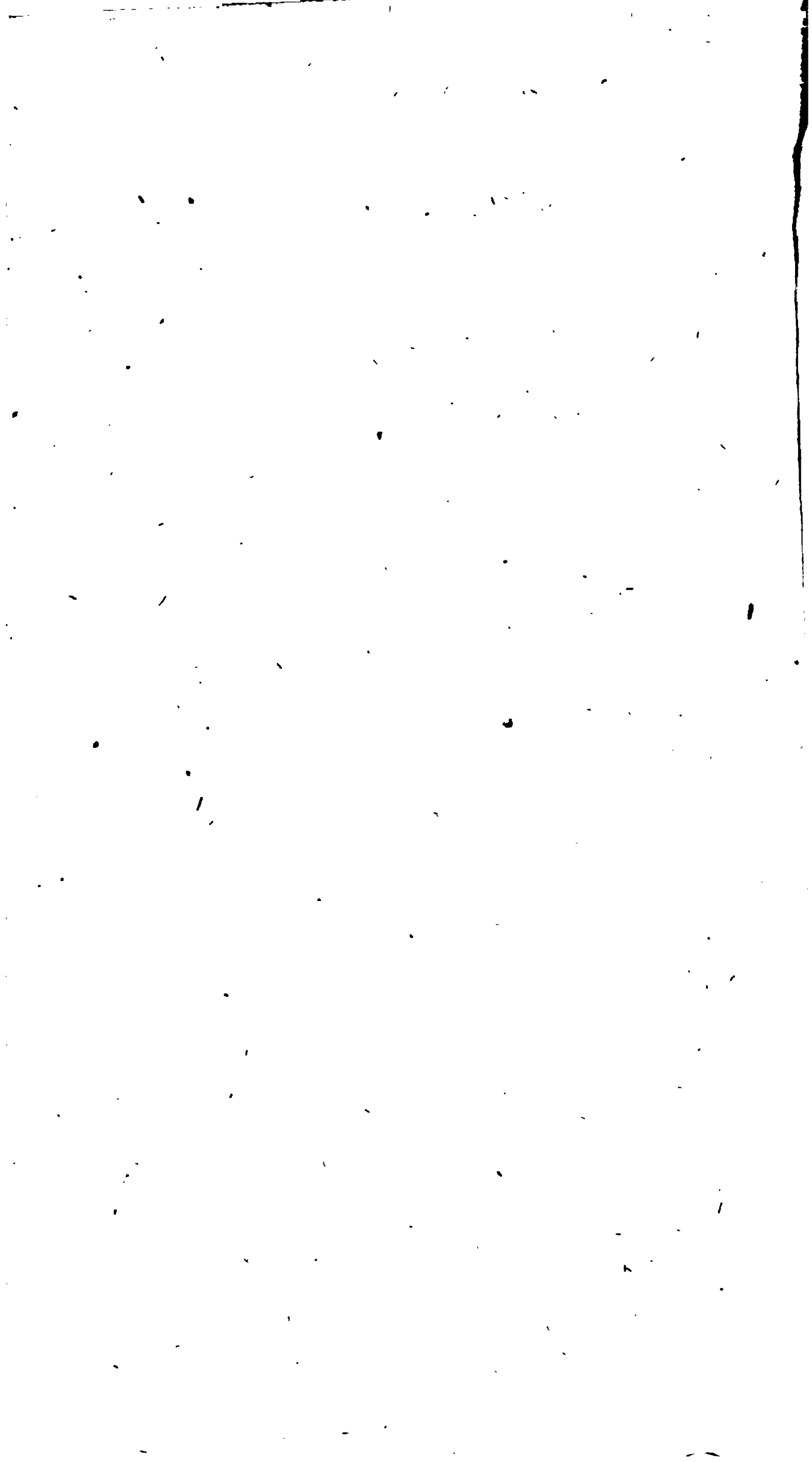
V <i>ALÉRIEN</i> , empereur,	196, 197, 198
<i>Valentinien</i> , [empereur] accompagne <i>Lucillien</i> dans les Gaules, 143. Court risque de la vie, 144. Est fait capitaine des écuyers de la garde, <i>ibid.</i> Succède à <i>Jovien</i> ,	152
<i>Valentiniens</i> [hérétiques].	495
<i>Varronien</i> , [le comte] pere de <i>Jovien</i> , 33, 34. Meurt nommé consul par son fils,	67
<i>Varronien</i> , [fils de <i>Jovien</i>] fait consul à la place de son aïeul, 145. Sa malheureuse destinée,	153
<i>Vespasien</i> , empereur,	182, 183
<i>Vindex</i> [C. <i>Julius</i>]. <i>Julien</i> semble le compter parmi les empereurs', 181. Se souleve contre <i>Néron</i> ,	<i>ibid.</i>
<i>Vitellius</i> , empereur,	182
<i>Ur</i> , château de Mésopotamie,	63

Z.

Z <i>AMOLXIS</i> ; 233, législateur des getes,	<i>ibid.</i>
<i>Zenon</i> [le philosophe].	177
<i>Zenon</i> , médecin célèbre. <i>Julien</i> lui écrit,	447

Fin de la Table.





11-7-7

HS

NOV 14 1922

